





R Tscharne
1763

R Tscharner
1763

HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES.

TOME QUARANTE-QUATRIE'ME.

HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES PAR MER ET PAR TERRE;

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRÉ :

AVEC LES MŒURS DES HABITANS, *la Religion, les Usages, Arts, Sciences, Commerce, Manufactures, &c.*

A

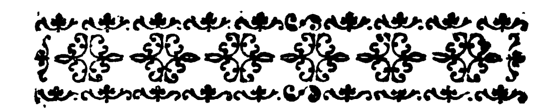
POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET *d'Histoire & de Géographie moderne, qui représente l'état actuel de toutes les Nations :*

ENRICHI DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME QUARANTE-QUATRIE'ME.

A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. LIII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



AVERTISSEMENT.

RAppellons, en faveur de ceux qui manquent de mémoire ou d'attention pour obſerver les variétés d'un long Ouvrage, que les premiers Tomes de ce Recueil ſont une ſimple Traduction de l'Anglois ; & que diverſes raiſons, dont on a rendu compte à l'entrée du Sixiéme, ayant arrêté l'Auteur au milieu de ſa carriere, on s'eſt engagé, pour ſatisfaire le Public, & par ſoumiſſion pour des ordres reſpectables, à continuer une entrepriſe qui demandoit un redoublement de peine & de ſoin. Ce qu'on regrettoit alors, c'étoit de ſe voir enchaîné au plan d'autrui, pendant qu'on en reconnoiſſoit les défauts. On avoit ſenti dans le cours de la Traduction, que la méthode Angloiſe bleſſoit les meil-

leures loix de l'ordre & du goût; qu'elle entraînoit des longueurs inutiles & d'ennuïeuses répetitions; qu'elle étoit sujette à des inégalités continuelles, à des interruptions, à des renversemens & des obscurités, en un mot à toutes les imperfections que la critique lui a reprochées. Quel moyen d'y remedier, lorsqu'on étoit obligé d'envoyer chaque semaine, à la Presse, les feuilles qui venoient de Londres avec la même régularité; & lorsque l'impatience des Souscripteurs n'auroit pas permis de remettre la publication de chaque Volume au-delà du terme?

Il auroit fallu, pour donner à la partie Angloise de l'Ouvrage une forme dont elle étoit digne par le fond, qu'au lieu d'arriver par lambeaux, les six Volumes qu'elle contient eussent passé la Mer ensemble. Les changemens & les réparations auroient peu coûté, dans un sujet dont on auroit eu toutes les parties sous les yeux. Mais outre les deux

raisons que j'ai touchées, c'est-à-dire, l'usage établi à Londres de publier les feuilles des gros Ouvrages à mesure qu'elles sortent de la Presse, & l'impatiente vivacité des Souscripteurs; on faisoit regarder le passage hebdomadaire des feuilles comme une grace insigne, dans un tems de guerre; & je n'en ai eu l'obligation qu'aux sentimens particuliers d'estime & de vénération dont toute l'Angleterre étoit remplie pour M. le Chancelier d'Aguesseau. Ensuite, l'Auteur Anglois ayant renoncé au travail, il est arrivé par les mêmes causes, que je n'ai pu continuer le mien sans suivre le chemin qu'il m'avoit ouvert. Il m'abandonnoit au milieu des Indes Orientales. J'étois trop avancé, pour changer de marche. En cedant à la nécessité, je n'ai pas laissé de mettre, dans sa méthode, plusieurs changemens dont le Public a paru satisfait. Ils sont expliqués, dans les Avertissemens des Tomes dont je

n'ai partagé le travail avec personne. S'il n'en résulte pas un Ouvrage sans reproche, j'ose du moins penser, avec égalité d'honneur entre le premier Auteur & moi, qu'il n'a paru jusqu'à présent aucun Recueil de cette nature, dans lequel on puisse trouver plus de choix & d'exactitude, plus d'abondance & de variété, & sur-tout un plus grand nombre de Relations étrangeres, traduites de la plûpart des Langues de l'Europe; sans parler des Cartes Géographiques, dont le mérite doit être regardé comme indépendant, & qui composeront quelque jour, en elles-mêmes, une très précieuse Collection.

A la vérité, lorsqu'avec plus de fidélité que de goût pour mes engagemens, je me suis assujetti au Plan dont je n'avois plus la liberté de m'écarter, j'étois soutenu par l'espérance que cette tyrannie cesseroit un jour. J'entrevoyois dans l'éloignement, qu'après être sorti des

Régions où les Anglois m'avoient laissé, il me seroit libre de secouer une partie du joug. J'ai pris plaisir plus d'une fois à l'annoncer, comme une espece de récompense que je me promettois, pour avoir sacrifié si long-tems mes idées à celles d'autrui. Enfin le tems est venu d'en faire hautement profession ; & je n'ai pas eu d'autre vue, en rappellant, dans cette courte Préface, l'origine & le progrès de mon entreprise.

Je déclare donc que ce Volume est le dernier, où la méthode Angloise sera consultée ; & que n'ayant plus à traiter, dans les Tomes suivans, que ce qui regarde l'Amérique & les Voyages au Nord, j'embrasse une nouvelle méthode, qui n'aura de commun, avec l'autre, que ce qui est indispensable pour ne pas faire deux Ouvrages différens sous le même Titre. Un Voyageur, s'il m'est permis de prendre une comparaison du sujet de mon Tra-

vail, qui découvre le rivage de sa Patrie, après une longue & pénible navigation, n'est pas plus content de sa perspective, que je le suis de la mienne.

APPROBATION.

J'AI lû, par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, le onziéme Volume de l'*Histoire Générale des Voyages*. FAIT à Paris ce 22 Juillet 1753.

CAPPERONNIER.



AVIS AU RELIEUR,

POUR PLACER LES CARTES.

Tome XLI.

Tome XLII.

Tome XLIV.

POUR PLACER LES FIGURES.

Tome XLI.

Tome XLII.

Tome XLIV.

HISTOIRE



HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

Depuis le commencement du XVe Siecle.

SECONDE PARTIE.

SUITE DU IVe LIVRE.

SUITE DES VOYAGES DE GEMELLI CARERI.

§ IV.

Retour de Careri en Europe, par Mexico, par les Mines de Pachuca & les Cous.



A description particuliere d'Acapulco, & les recherches de Careri sur l'Etablissement des Espagnols dans la Nouvelle Espagne, doivent être réservées pour une autre Partie de cet Ouvrage. Ré- GEMELLI CARERI. 1697. Son Voyage d'Acapulco à Mexico.

GEMELLI-CARERI. 1697.

duisons-nous à le suivre ici jusqu'à la fin de sa course, pour remplir son dessein, & justifier le titre de Voyage autour du Monde qu'il donne à sa Relation.

Après avoir loué trois Mules pour la somme de trente piastres, & s'être engagé à payer, par jour, six réales pour leur nourriture, il partit pour Mexico, avec un Guide, qu'il prit à la Douane, & un Passeport du Gouverneur, sans lequel il n'auroit pû passer la Garde qui est à demie lieue d'Acapulco. Il ne fit que trois lieues, jusqu'au soir, par de très-hautes Montagnes, qui le conduisirent à l'Hôtellerie d'Attaxo. Ce lieu n'est composé que de cinq cabanes, couvertes de paille, mais environnées d'une bonne palissade. Les moindres alimens y étant fort chers, Careri dut les siens à la petite chasse qu'il fit en se promenant dans un Bois voisin. Il ne s'arrête à cette circonstance, que pour faire observer qu'il y tua quelques Chiachialacas, Oiseau de couleur cendrée, qui a la queue longue, & qui est un peu moins gros qu'une Poule, dont il a d'ailleurs toute la bonté. On trouve, dans l'épaisseur des Bois d'Attaxo, quantité de Limoniers & d'Orangers, sans que personne se donne la

Attaxo.

Oiseau nommé Chiachialacas.

peine d'en aller recueillir les fruits. Trois lieues plus loin, on arriva, par un chemin fort désert, en traversant des Forêts de bois de teinture, à l'Hôtellerie de Lexido, où l'on ne trouve, comme dans toutes les autres parties de ces Montagnes, que du pain de maïz. Les Chevaux & les Mules en sont nourris comme leurs Maîtres. On se remit en chemin le jour suivant, pour faire quatre lieues dans un Pays moins sauvage; par lequel on arriva, au milieu du jour, dans l'Hôtellerie de dos Arroyos. Careri accepta, de la main d'un Indien, un fruit sauvage, nommé Chiokiaccos, rouge & blanc, de la longueur du doigt & du goût des cerises, qui lui parut délicieux par sa fraîcheur. L'arbre qui le porte n'a pas plus de cinq pieds de hauteur; & ses feuilles sont fort longues. Avant la nuit, on fit quatre autres lieues, jusqu'à los Posuelos. Le lendemain, après avoir pris quelques rafraîchissemens dans une Hôtellerie peu éloignée, sur une Montagne nommée del Peregrino, on continua de marcher vers une Montagne, qu'on monte pendant une lieue entiere, sur la roche vive, & qu'on descend presque aussi-tôt, avec la même incommodité, pour arriver à la Riviere

GEMELLI CARERI. 1697.

Lexido.

Dos Arroyos.

GEMELLI CARERI. 1697.

du Perroquet. On la passoit alors à gué; mais en Hyver, lorsqu'elle est grossie par les pluies, on la passe sur un radeau de planches, croisées les unes sur les autres, & soutenues par un grand nombre de callebasses. Un Indien se jette à l'eau, le tire d'une main & nâge de l'autre. Après avoir passé la Riviere, on acheva cette journée, qui fut de six lieues, jusqu'à l'Hôtellerie de Caccavotal. Le lendemain, on fit quatre lieues par des Montagnes, où l'on se reposa dans un Village, nommé los dos Caminos, le premier qu'on rencontre depuis Acapulco. Les Indiens y sont fort empressés à servir leurs Hôtes, & les aident avec beaucoup de zèle, à monter & descendre une Montagne d'une lieue de hauteur, & d'une roideur effrayante. Elle se nomme los Caxones. Après quatre lieues de chemin, on arriva fort tard à la Douane d'Accaguisotta, où ne trouvant point d'autre logement que la cabane des Gardes, on ne put éviter une rigoureuse visite des marchandises & du bagage. Le jour suivant, on fit quatre grosses lieues, pour arriver à Trapiche de Massatlan, lieu célebre, dans ces Montagnes, par un beau Pressoir à sucre, par le bon pain de froment qui s'y mange, & par

Radeaux soutenus par des Calebasses.

Trapiche de Massatlan.

une Mine d'argent qui n'en est pas éloignée. Le reste de la journée fut de deux lieues, jusqu'au Village de las Pataquillas, composé d'un petit nombre de maisons au pied de la Montagne. Ce climat, fort différent de celui d'Acapulco, est très-froid pendant la nuit. Le lendemain, 24 de Mars, Careri fut surpris de trouver un Prêtre & de pouvoir entendre la Messe dans le Village de Cilpancingo, lieu assez commode, & situé dans une Plaine fort abondante en maïz. Les filles de ce Canton, pour se garantir le visage du froid, le couvrent d'une pâte de fleurs jaunes. On fit deux lieues jusqu'à Zumpango, Village situé dans une Vallée que les Espagnols nomment Canada, longue de huit lieues, sans aucune apparence d'arbre (1)

GEMELLI CARERI. 1657.

Cilpancingo.

Le Lundi, on entra dans une autre Vallée, qui ressemble beaucoup à celle du Tirol, & l'on y fit neuf lieues, pour arriver à Rio de las Balsas, Riviere qu'on passe sur des Radeaux, & qui se rend, comme celle du Perroquet, dans la Mer du Sud. La nuit, qui devint fort obscure, obligea Careri de s'arrêter en pleine campagne, à deux lieues d'un Village nommé Nopalillo,

(1) Careri, Tome VI. Pages 26 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1697.

dans la Vallée del Carizal. Deux heures avant minuit, on y sentit, pendant l'espace de deux minutes, un redoutable tremblement de terre, dont Careri sçût dans la suite qu'une partie des Edifices d'Acapulco avoit été renversée; & qui se fit sentir encore, le jour suivant, avec un bruit semblable à celui du Canon. A la pointe du jour, on se hâta de faire quatre lieues jusqu'à Rancho de Palula, comme si l'on eût espéré d'éviter le péril en s'éloignant. On dîna près d'un petit Lac, d'où l'on se rendit le soir, après trois autres lieues de marche, à Pueblo nuevo. Le Mercredi, on fit six lieues par des Montagnes fort rudes; & de-là six autres, jusqu'au bord d'une grosse Riviere, qu'il fallut passer à gué dans l'obscurité de la nuit. On s'arrêta au Village d'Amacusac, de la dépendance de Cornavacca. La Police y est si favorable aux Voyageurs, qu'à quelque heure qu'ils arrivent, on est obligé de fournir à tous leurs besoins.

Tremblement de Terre.

Amacusac. Police en faveur des Etrangers.

Le Jeudi, après une marche de trois lieues, on prit quelques momens de repos dans Agnaguezinga, d'où l'on fit deux autres lieues pour aller dîner au Village d'Alpugleco. Careri observa curieusement dans l'Hôtellerie, un Te-

ponaste, espéce de tambour, dont les Indiens se servoient avant l'arrivée des Espagnols, composé d'un tronc de bois creux, long de trente-six pouces & fermé de peau par les deux bouts. La force du son lui fit juger qu'on devoit l'entendre à la distance d'une demie lieue. On passa, le lendemain, par Cucitepech, après avoir fait une lieue; & l'on en fit trois autres, qui aboutirent à passer la nuit en pleine Campagne, parce que le passage de deux grosses Rivieres avoit retardé la marche.

GEMELLI CARERI. 1697.

Teponaste, ancien tambour Indien.

Le premier de Mars, on n'eut qu'une lieue à faire, pour arriver à Cornavacca, Capitale de la Prévôté de ce nom, qui appartenoit alors au Marquis del Valle, & qui s'étend jusqu'au Village d'Amacusac. Cette Ville est également riche par son Commerce & par la bonté du terroir. Une demie lieue plus loin, on passa par le Village de Tattenango, d'où l'on se rendit, par une lieue de chemin très-rude, au sommet de la Montagne de Cornavacca. Les Habitans du petit Village de Guisilac, qui est situé sur cette hauteur, tirent d'une Plante, nommée Maghey, une liqueur qu'ils font fermenter avec certaines herbes, & qui devient si violente, qu'elle enivre comme le vin. L'impôt, qu'on

Cornavacca, Ville riche.

GEMELLI CARERI. 1697.

Les Espagnols sacrifient l'intérêt au bon ordre.

avoit mis sur cette boisson, rendoit autrefois cent mille piastres au Trésor royal de Mexico; mais les brutalités, que les Indiens commettoient dans l'ivresse, ont porté le Gouvernement à la défendre. Careri, qui en goûta, lui trouva le goût de l'hydromel, & la couleur du petit lait, ou du miel délayé dans l'eau (2). Après avoir fait trois lieues de plus, son Muletier lui fit passer la nuit au milieu d'une affreuse Montagne; sans autre vûe que d'éviter la dépense, dans les lieux habités, pour une trentaine de Mules qu'il menoit avec lui, & qu'il faisoit paître à l'aise dans ces lieux déserts. Il tomba tant de neige jusqu'au lendemain, que Careri s'en réveilla tout couvert. Sa fatigue fut extrême à descendre la Montagne, par un chemin escarpé, qui dura quatre lieues & demie jusqu'à S. Augustin de las Cuevas. Elle augmenta, pendant trois lieues qui lui restoient de cette Ville à Mexico, par un vent furieux, accompagné d'une fort grosse pluie. Enfin, passant par une chaussée qui regne sur le lac, il entra dans la Capitale de la Nouvelle Espagne (3).

Il place cette grande Ville à dix-neuf degrés quarante minutes, au milieu

(2) Page 30. (3) Page 31.

d'une Vallée fort unie, qui a quatorze lieues d'Espagne de long, du Nord au Sud, sept de large, & quarante de circuit. Mais en la mesurant, dit-il, par le haut des Montagnes qui l'environnent, on la trouveroit de soixante & dix, & même de quatre-vingt-dix lieues; situation charmante, si Mexico n'étoit pas sans cesse inondée des eaux de ses Lacs, qui se remplissent de la vaste quantité d'eau qu'ils reçoivent des Montagnes (4). Mais comme on n'a pas dessein de s'arrêter à des descriptions, qui paroîtroient ici déplacées, on passe sur tout ce qui ne regarde pas propre-prement le Voyage de Careri, c'est-à-dire, le reste du cercle qu'il avoit à remplir, pour achever ce qu'il nomme le Tour du Monde.

GEMELLI CARERI. 1697.

Description de Mexico, renvoyée aux Tomes suiv.

Son Voyage, aux Mines de Pachuca, semble demander néanmoins d'être excepté, non-seulement parce qu'il le fait entrer dans le cours de sa route, mais parce qu'il s'en fait un mérite particulier, qu'on ne lui conserveroit pas facilement dans une description générale, où l'on seroit obligé de le confondre avec les observations des autres Voyageurs, & de le dépouiller de ses principales circonstances.

Voyage de Careri aux Mines de Pachuca.

(4) Page 111.

GEMELLI CARERI. 1697.

Après avoir joui, pendant quelques semaines, de l'abondance & des agrémens d'une Ville riche & bien peuplée, il résolut de faire cette course, malgré le conseil de ses amis, qui lui en faisoient craindre les dangers. On doit souhaiter de lire ici, dans ses propres termes, des observations ausquelles il attache tant de prix.

Le 22 d'Avril, je me mis en chemin, accompagné d'un Ecclésiastique Espagnol, qui voulut me servir de Guide, pendant l'espace de deux lieues, jusqu'au Village de Techischeac. Il voulut m'y retenir à coucher; mais je fus dégoûté de cet hospice, par une querelle, du Curé de ce Village avec le Gouverneur Indien du Canton, qui se termina par quelques coups de canne que le Curé donna sur les épaules au Gouverneur. Je me hâtai de partir; & faisant une lieue jusqu'au Village de Guipuple, j'allai passer la nuit, trois lieues plus loin, dans une Ferme nommée Tusantlalpa, où je tuai quelques Lievres.

Lievres en horreur aux Mexiquains.

J'en aurois pû tuer un plus grand nombre, s'ils avoient, au Mexique, le même goût qu'en Europe, & si l'horreur que les Mexiquains ont pour ces Animaux, ne s'étoit communiquée jusqu'à moi. Elle vient de la certitude qu'on

croit avoir, dans le Pays, qu'ils mangent les vers qui se forment dans la chair des Chevaux morts (5).

Le 23, après avoir fait six lieues dans un Pais mêlé de Plaines & de Montagnes, j'arrivai à Pachuca, où je logeai chez le principal Officier des revenus du Roi. Dans l'empressement de voir les Mines, je me fis conduire, le même jour, par un chemin fort escarpé, à deux des plus proches. Elles sont à deux milles de Pachuca. La premiere, nommée de Santa-Cruz, avoit plus de sept cens pieds de profondeur; & la seconde, qui se nomme Navarro, en a plus de six cens. On tiroit l'argent, dans la première, avec des Malacates, espece de roues, soutenues sur un long essieu, autour duquel on employe, pour corde, une grosse chaîne, dont un bout monte avec le métal, & l'autre descend pour en prendre d'autre. Quatre Mules attachées à l'essieu par un bois qui le traverse, donnent le mouvement à cette machine. Une autre Malacate, montée à la même ouverture, servoit, par le même méchanisme, à vuider l'eau, qui ne manqueroit pas, sans ce soin, d'arrêter continuellement le travail.

Mine de Santa Cruz.

Je descendis successivement cinq

GEMELLI CARERI. 1697.

échelles, ou plutôt cinq arbres, ausquels des chevilles dispersées servent d'échellons. Le Mineur ne me permit pas d'aller plus loin, dans la crainte d'un malheur, dont il avoit été témoin plusieurs fois. Les arbres, par lesquels je devois continuer de descendre, étoient si mouillés, que le pied pouvoit glisser facilement. Je passai à la Mine de Navarro, où les Indiens portoient le métal sur leurs épaules; avec un continuel danger, pour leur vie, en montant un grand nombre d'arbres; dont les chevilles & les entailles étoient fort mal distribuées. Ils font ce pénible métier, pour quatre réales par jour: mais, le soir, on leur permet d'emporter autant de minéral qu'ils le peuvent d'une seule charge, & dont ils partagent ensuite le profit avec le Propriétaire. Depuis cinq mois, leur travail avoit pour objet d'ouvrir, sous terre, un passage d'une Mine à l'autre, pour la communication de l'eau, qui est plus profonde dans celle de Santa-Cruz. Les Mineurs ne s'étoient pas encore rencontrés; mais après tant de fatigue, ils commençoient à se trouver si proches, qu'ils entendoient mutuellement leurs coups.

Mine de Navarro.

Je me fis mener, le jour suivant, à quelques lieues de ces deux Mines,

Mines de la Montagne, & Ville voisine.

Gemelli Carreri. 1697.

pour visiter celles de la Montagne. Le premier spectacle qui frappa mes yeux, fut une petite Ville, dont toutes les maisons étoient composées de terre, & couvertes de bois. Elle contenoit environ douze mille Habitans, qui vivent de leur travail dans ces horribles abîmes. On ne compte pas moins de milles Mines, dans l'espace de six lieues; les unes, qui sont abandonnées; d'autres, où l'on s'exerce sans relâche, & d'autres qu'on tient en réserve. Mais ces dernieres sont visitées sécrettement par quantité d'Indiens, qui dérobbent le métal. Depuis peu de jours, la terre en avoit enlevé quinze, qui avoient eu la hardiesse d'y descendre par une ouverture fort étroite (6).

Mine de la Trinité.

On me conduisit, de cette Mine, à celle qui porte le nom de la Trinité, parce qu'elle en renferme trois, qui se nomment Campechiana, Joya & Pignol. Mais, quoique les trois bouches soient différentes, elles conduisent toutes trois à la même veine. Plusieurs personnes dignes de foi qui en connoissoient parfaitement la richesse, m'ont assuré que depuis dix ans on en avoit tiré quarante millions de marcs d'argent, par le travail continuel de mille Ouvriers. Lorsqu'on fut arrivé à huit

(6) Page 138.

GEMELLI CARERI. 1697.

cens pieds de profondeur, on trouva tant d'eau, qu'il fallut employer seize Malacates pour la vuider; & la seule dépense du bois, pour empêcher les éboulemens de terre, fut estimée à vingt mille piastres. Mais le temps y a rendu le travail si dangereux, qu'on n'en tire presque plus rien; & qu'on s'est déterminé à fermer les principales ouvertures.

Mine de S. Mathieu.

A peu de distance de la même Mine, on en avoit ouvert une autre, depuis huit ans, qui se nomme Saint Mathieu, & qui rendoit un profit considérable, parce que les veines du métal allant de l'Est à l'Ouest, y sont plus faciles à suivre. Je pris la résolution d'y descendre. Elle n'avoit qu'environ quatre cens pieds de profondeur. En arrivant au cinquiéme arbre, j'avoue que la peur me prit, jusqu'à me rendre fort impatient de remonter; mais un Mineur, qui me servoit de Guide avec un flambeau, ranima mon courage, & m'assura qu'il me restoit peu d'arbres à descendre. Je le suivis, à toutes sortes de risques, souvent embarrassé pour mettre le pied sur la cheville ou dans l'entaille, & quelquefois pour embrasser l'arbre. J'eus à descendre, trois fois plus que le Mineur ne me l'avoit annoncé. Enfin j'arrivai dans

Careri descend dans la Mine.

le lieu où les Ouvriers faisoient sauter, avec leurs instrumens de fer, des pierres métalliques d'une extrême dureté. Quelques-unes étoient moins dures, & d'autres étoient diversement colorées. J'en pris quelques morceaux : mais ouvrant plus que jamais les yeux sur le danger auquel je m'étois exposé, & commençant à me ressentir des vapeurs pestilentielles que la terre exhaloit dans ce gouffre obscur, je remontai avec autant de difficulté que de crainte, après y avoir passé deux heures ; & j'arrivai fort fatigué à la lumiere du jour. Tout ce que j'avois vû d'affreux se retraçant alors à mon imagination, je reconnus que de toute ma vie je n'avois pas fait d'action si folle : jamais, du moins, je n'avois éprouvé tant d'effroi, depuis cinq ans que je voyageois parmi des Nations barbares ; & l'on m'auroit offert inutilement deux ou trois mille piastres, pour me faire retourner dans un lieu où la simple curiosité m'avoit fait descendre (67). La profondeur de ces Mines vient de la méthode du travail, qui se fait toujours perpendiculairement jusqu'à ce qu'on ait rencontré quelque bonne veine. Alors on la suit horizontalement ; & lorsqu'elle fi-

GEMELLI CARERI. 1697.

Excès de son effroi.

(67) Pages 141 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1697.

nit, on recommence à creuser plus bas sur la premiere ligne.

Comment se fait la séparation du Métal.

Je ne me refusai pas le plaisir de voir comment se fait la séparation du métal. On brise à coups de marteaux, la pierre qui sort de la Mine. Ceux qui sont chargés de cette opération connoissent, par une longue expérience, les morceaux qui sont pour le feu, & ceux qui renferment le vif-argent. On les met dans des sacs séparés. Les pierres de métal sont broiées & pilées par des machines, dans des mortiers de fer. Pour les fondre, on y mêle une certaine quantité de plomb brûlé, qui ressemble à de l'écume de fer. On les met, avec une égale quantité de charbon, dans un fourneau de douze palmes de hauteur, & plus large en haut que par le bas. Deux grands soufflets, qui doivent leur mouvement à deux Mules, soufflent dans le fourneau; & pendant l'espace de six heures, on y met de nouveau métal, à mesure que le premier fond. Lorsque l'argent & le plomb sont fondus, on enleve, avec un croc de fer, l'écume brûlée, tandis que par une ouverture du fourneau, on laisse couler l'argent dans une forme, où il ne tarde point à s'endurcir. On le retire alors; & bouchant l'ouverture du fourneau,

on continue d'y jetter du métal crud, du plomb & du charbon, pour en faire ce que les Ouvriers nomment d'autres Plaques. Après en avoir fait cinquante ou soixante, qui sont ordinairement l'ouvrage d'une semaine, on les met dans un autre fourneau, pour en séparer le plomb. Ce second fourneau ressemble à nos fours, avec une fosse au milieu, remplie de cendres mouillées & battues, pour recevoir l'argent pur. On l'échauffe d'abord avec un feu de bois, d'un troisiéme fourneau voisin, qui se nomme le fourneau à rafiner. Aussi-tôt que les Plaques sont prêtes à fondre, on applique au fourneau deux grands soufflets, qui augmentent l'ardeur du feu. Pendant la fonte, l'argent pur coule dans la fosse; & l'on tire, avec un croc de fer, le plomb, ou la terre, qui venant à se refroidir, n'a plus qu'une apparence d'écume, ou de pierre de Ponce. On garde l'écume de la premiere & de la seconde fonte, pour en faire le même usage dans le fourneau où l'on fond les pierres en poudre.

GEMELLI CARERI. 1697.

Poids des Plaques d'argent.

Les Plaques d'argent pur sont de quatre-vingt ou cent marcs. On les porte à l'Essayeur du Roi, qui examine si le métal est au titre, & s'il peut être con-

GEMELLI CARERI. 1697.

verti en monnoie. On attend son jugement pour les marquer, & pour lever le Droit royal. Ce droit est d'un cinquiéme. Tous les Cantons où la Nature a placé des Mines, ont leurs Officiers, qui sont un Tresorier, un Contrôleur & un Major. Si les Plaques n'ont pas le degré de perfection qui convient, on les remet au feu, pour achever de les rafiner; & lorsqu'elles sont du titre, on les marque, avec le nombre de grains d'or qu'il y a dans chaque marc. S'il s'y en trouve plus de quarante, on les porte au Rafineur du Roi pour les séparer.

Comment on y employe le Mercure.

Si la Pierre ne contient pas beaucoup d'argent, on y employe le Mercure. Après l'avoir réduite, dans les mortiers, en poudre très-fine, on la passe, pour la mettre ensuite dans de bons moules de bois, avec de l'eau, du sel, & de l'écume de cuivre. On y ajoûte le Mercure; & toute la masse est remuée pendant vingt-quatre heures avec les pieds, jusqu'à ce qu'il soit répandu dans toutes ses parties. On en fait alors un monceau: qu'on met sous un toît ouvert de tous côtés, avec une marque qui fasse connoître le jour qu'on l'a mis dans cette situation. Le principal Ouvrier visite chaque jour les mon-

ceaux. En lavant un peu la pâte, il connoît, par l'argent qui reste dans le vaisseau, & par la chaleur extérieure de toute la masse, la quantité de Mercure & d'écume qu'il faut ajoûter ou retrancher. Un excès de chaleur la rend noire, & demande qu'elle soit refroidie avec la bourbe des Rivieres voisines. Lorsqu'elle est trop froide, on y ajoûte de l'écume de cuivre. Le Mercure, n'étant pas capable de fermentation, ne donne & ne reçoit aucune qualité: mais l'expérience fait voir que si la pâte est couleur de son, il y faut ajoûter du Mercure; qu'elle est en bon état, lorsqu'elle est couleur de perle; & qu'étant couleur de cendre, elle ne peut acquerir plus de perfection. Cette opération demande vingt ou trente jours, suivant la qualité du métal.

On lave ensuite ces masses dans un lavoir, avec des roues de bois, qu'on fait mouvoir de la main. La terre lavée passe, par trois tuyaux, dans trois vaisseaux l'un au-dessous de l'autre. L'argent, qui coule du premier, s'arrête dans le second ou dans le troisiéme, duquel l'eau sort par un tuyau, & se rend dans un réservoir, où les Femmes trouvent toujours quelques particules d'argent. On met celui, qui reste

GEMELLI CARERI. 1697.

au fond des vaſes, dans une chauſſe de toile, qu'on preſſe pour en faire ſortir le Mercure. Cependant, comme il n'en ſort pas plus de la cinquiéme partie, on met ordinairement pluſieurs balles de cette pâte molle, chacune d'environ trois livres, dans une cloche de fonte ou de terre, avec de petites barres ſur l'ouverture, pour empêcher que l'argent ne tombe, lorſqu'il commence à durcir. On enterre une de ces cloches, remplie d'eau juſqu'au tiers, & l'on y applique l'autre, afin que rien ne puiſſe s'évaporer. On fait enſuite un grand feu de charbon, ſur la cloche ſupérieure, juſqu'à la faire rougir; ce qui marque que le Mercure eſt ſéparé, & que l'argent s'eſt réuni dans un ſeul corps. On le tire alors. On le porte aux Officiers, pour en faire l'eſſai. On le purifie au feu nouveau, s'il ne l'eſt pas aſſez; & l'on y met la marque établie, qui fait connoître qu'il a payé le cinquiéme, & combien il a de grains d'or au marc.

Voyes plus courtes, mais plus cheres.

L'argent pourroit être ſéparé, en moins de temps, par le feu ſeul; mais il s'en perdroit trop. D'un autre côté, il faut un mois entier & beaucoup plus de dépenſe, pour faire cette ſéparation avec le Mercure, parce que de-

vant venir de l'Espagne ou du Pérou, il se vend très-cher. On paye quatre-vingt piastres du quintal, qui ne sert à séparer que mille marcs d'argent, & quelquefois jusqu'à trois cens piastres, non que le Roi le vende si cher, mais les Officiers royaux cherchent à tirer parti du besoin qu'on en a; & cette disette de vif-argent cause beaucoup de préjudice à Mexico. Aussi le Roi ne prend-il, dans la Nouvelle Espagne, que dix pour cent; au lieu, qu'au Pérou, il prend vingt à la rigueur, parce que le vif-argent y est à meilleur marché. Dans ces Régions on ne se servoit autrefois que de Mercure & de Sel, pour séparer l'argent; mais cette opération demandoit une année entiere. Un Dominiquain la rendit plus facile, en donnant l'invention de l'écume de cuivre, qui échauffe sur le champ la masse.

GEMELLI CARERI. 1697.

Invention d'un Dominiquain.

Celui qui découvre une Mine, d'or ou d'argent, peut y faire travailler, en payant au Roi le cinquiéme du produit. Mais, s'il l'abandonne, elle tombe, trois mois après, au Domaine. Le Roi accorde quatre cens pieds de terrein, vers les quatre Vents principaux, depuis l'ouverture de la Mine, ou d'un seul côté, au choix du Propriétaire;

Avantages de ceux qui découvrent une Mine.

GEMELLI CARERI. 1697.

Ensuite un autre a la liberté d'en rouvrir une nouvelle, à dix-huit pieds de la premiere ; & quoique cet espace soit comme un mur de séparation, il peut entrer dans le terrein du premier, en creusant sous terre, du moins jusqu'à ce qu'il rencontre ses Ouvriers. Alors, il doit se retirer dans le sien, ou pousser son travail au-dessous de l'autre. Mais, si la Mine, qu'il ouvre au-dessous, est inondée par quelque source d'eau, celui qui travaille au-dessus doit lui donner la sixiéme partie de ce qu'il tire ; & si l'eau venoit de la Mine supérieure, le Propriétaire de cette Mine est obligé de la faire vuider.

Fabrique de la Monnoie à Mexico.

Tout l'argent, qui sort des Mines de la Nouvelle Espagne, doit être porté à Mexico, & déclaré à la Monnoie. On assure que tous les ans il entre, dans cette Ville, deux millions de marcs, outre ce qui passe par des voies indirectes ; & qu'on en frappe aussi, tous les ans, sept cens mille marcs en Piastres. Les Propriétaires payent non-seulement les frais de la fabrique, mais ils joignent au cinquiéme, qui est le droit de la premiere déclaration, une réale, qu'on nomme le droit de Vasselage. Mais quoique chaque Particulier puisse faire fabriquer de la monnoie,

on travaille presqu'uniquement pour les Marchands. Ils achetent tout le métal qu'on veut leur vendre, en retenant deux réales par marc ; l'une pour le droit du Roi, & l'autre pour la fabrique.

Séparation de l'or & de l'argent.

Comme on a fait observer qu'il se trouve un peu d'or dans l'argent, le départ s'en fait dans un autre lieu. On fond l'argent en très petites balles, qu'on fait dissoudre dans l'eau forte ; l'or reste au fond, comme de la poudre noire ; & l'on met l'eau, qui contient tout l'argent, dans deux vaisseaux de verre, dont les bouches se joignent. On les échauffe : l'eau se retire alors dans l'un, & l'argent demeure dans l'autre. Ensuite l'or est fondu, en plaques & en barres, pour être porté à l'Essayeur, comme l'argent. Le titre auquel il doit être, pour recevoir la marque, est vingt-deux carats ; & celui de l'argent, deux mille deux cens dix maravedis.

Titre de l'un & de l'autre.

Voilà, continue Careri, ce que j'ai vû moi-même, ou ce que j'ai appris de Dom Philippe Rivas de Seville, qui avoit exercé, pendant trente ans, l'office d'Essayeur (8). Je partis fort satis-

(8) Pages 159 & précédentes. On n'en a retranché que le détail qui regarde les Officiers & leurs appointemens.

GEMELLI CARERI. 1697.

fait de Pachuca, & je fis, d'abord, sept lieues dans une Plaine, qui me conduisit au Village de Tesayucca; d'où j'allai passer la nuit, deux lieues plus loin, à Sainte Lucie, riche Domaine des Jésuites (9). Sept autres lieues, que j'achevai le lendemain, me firent rentrer dans Mexico.

Voyage de Careri aux Cous, ou aux Pyramides.

Careri demande la même attention, pour un Voyage qui le fatigua moins, mais qu'il regarde comme une des plus curieuses parties de son Journal. Il avoit entendu vanter quelques Antiquités des Indiens, dont il ne trouvoit pas la description dans les Voyageurs. L'impatience qui le saisit, en apprenant qu'elles n'étoient pas éloignées de Mexico, ne lui permit pas de différer un moment son départ.

Je montai à cheval, dit-il, & traversant le Lac de Saint Christophe, je me rendis à la Paroisse d'Aculma, qui appartient aux Augustins. Six lieues plus loin, j'arrivai au Village de Teotiguacau, qui signifie en langue Mexiquaine, lieu des Dieux & des adora-

(9) Il contient plusieurs lieues de terres, cultivées par plus de six mille Noirs mariés, dont chacun se vend trois cens & quatre cens piastres. On y compte cent quarante mille, tant Brebis que Chevres, cinq mille Chevaux, mille Bœufs ou Vaches, &c. *Pages* 149 & 150.

tions,

tions, où je passai la nuit chez Dom Pedro d'Alva, petit-fils de Dom Juan d'Alva, descendu des Rois de Tescuco. Ce Seigneur me fit voir le lendemain, les *Cous*, ou les Pyramides, qui ne sont pas à plus d'une lieue de sa Terre. Je vis premiérement, celle du Nord, qui a sur deux de ses côtés, environ six cens cinquante palmes de longueur, & cinq cens sur les deux autres. Elle porte le nom de la Lune. Je n'avois pas d'instrumens pour en mesurer la hauteur; mais je jugeai qu'elle pouvoit être de deux cens palmes. Ce n'est qu'un amas de pierres, avec des degrés d'une pierre fort dure. Le sommet offroit autrefois une fort grande Statue, de forme grossiere, qu'un Evêque de Mexico fit mettre en pieces, comme un reste de l'ancienne Idolâtrie. On en voit encore les fragmens au pied de la Pyramide. Ces grandes masses renferment des voûtes, qui servoient de tombeaux aux Rois du Pays. Quantité de petits Monts, dont elles sont environnées, paroissent avoir été les tombeaux des Seigneurs Mexiquains. Le chemin, qui conduit à ces monumens, conserve encore le nom de Micaotli, qui signifie chemin des Morts.

Pyramide du Nord & sa figure.

GEMELLI CARERI. 1697.

Je tournai ensuite au Midi, pour voir la Pyramide du Soleil, à deux cens pas de la derniere. Elle a mille palmes de longueur, sur deux de ses faces; & sur les deux autres, environ six cens cinquante. Sa hauteur est d'un quart de plus, que celle de la premiere. La Statue du Soleil, qui étoit au sommet, n'a pas été plus ménagée que l'autre; mais, dans sa chûte, elle est demeurée vers le milieu de la Pyramide, sans pouvoir tomber jusqu'en bas. Cette Idole avoit une ouverture dans l'estomac, qui contenoit la figure du Soleil; & tout le reste du corps étoit revêtu d'or, comme celui de la Lune. On voit encore, au pied de la Pyramide, deux grands morceaux de pierre, qui faisoient partie d'un bras, & d'un pied de l'Idole.

Pyramide du Midi.

Observations sur ces Monumens, & leur origine.

On demande comment les Mexiquains, qui n'avoient pas l'usage du fer, tailloient des pierres si dures; & par quelle force ils les élevoient à cette hauteur, sans aucune machine, & sans art, pour en inventer. Les Espagnols, suivant le témoignage de Careri, attribuent la construction de ces Pyramydes aux Ulmuques, qui amenerent de l'Isle Atlantide une seconde Colonie d'Habitans dans la Nou-

velle-Espagne (10). Elles sont du moins très anciennes; Careri jugea, par ces prodigieuses ruines qu'on remarque aux environs, par quantité de Grottes, & par d'autres marques, qu'il y avoit autrefois une grande Ville dans le même lieu. Il retourna, le lendemain, à Mexico, par la même route.

GEMELLI CARERI. 1697.

Route de Careri à la Vera-cruz.

C'est dans celle de la Puebla & de Vera-cruz, qu'il est temps de le représenter, pour le conduire en Espagne, & jusqu'à Naples, où il avoit commencé son cercle. Il partit de la Capitale de la Nouvelle Espagne, le Jeudi, 10, d'Octobre, dans le dessein d'aller s'embarquer, à Vera-cruz, sur le Vaisseau d'avis qui part régulièrement pour la Havane, & de passer de-là aux Cana-

(10) Ils fondent cette conjecture sur les Histoires Indiennes, qui disent que ces Ulmuques sont venus, par Mer, de l'Orient; & sur l'autorité de Platon, qui dit, d'un autre côté, que les Habitans de l'Isle Atlantide tiroient leur origine des Egyptiens, chez lesquels cette maniere d'élever des Pyramides étoit en usage. On sçait que les Carthaginois poussoient leur navigation jusques dans une Isle fort éloignée des Colonnes d'Hercule, & que plusieurs d'entr'eux s'y étant établis, le Senat de Carthage en fit défense pour la suite, de peur que l'abondance de ce nouveau séjour ne leur fît oublier leur Patrie. Careri en conclut qu'il n'est pas surprenant que les Mexiquains ayent élevé des Pyramides, comme les Egyptiens, & que sur les Obelisques de l'Egypte, il y eût, suivant le récit d'Ammian Marcellin, des Animaux & des Oiseaux, *etiam alieni mundi*. *Ibid*, *pages* 211 & 212.

GEMELLI CARERI. 1697.

ries. Deux lieues le conduisirent au Village de Mexicalsingo, où passe une Riviere, qui vient du Lac de Chalco dans celui de Mexico, & qui est d'une extrême commodité pour le Commerce. Il fit ensuite une lieue, dans une Plaine montagneuse, pour arriver à Istapalapa, & quatre autres jusqu'à l'Hôtellerie de Chalco. C'est un Village médiocre, mais la plus grande Alcaldie des bords d'un Lac, par lequel on conduit toutes sortes de provisions à la Capitale. La Riviere est si rapide, entre Chalco & Mexicalsingo, que les Barques s'y précipitent. Le jour suivant, après une lieue de marche, Careri s'arrêta dans l'Hôtellerie de Cordove, d'où l'on entre dans une Montagne couverte de Pins, au milieu de laquelle on trouve l'Hôtellerie de Rio-frio. Il y arriva le soir, après avoir fait quatre lieues dans la Montagne, & le lendemain, il en fit deux autres jusqu'à l'Hôtellerie de Tesmolucca, pour descendre dans une agréable Plaine, ornée de petites maisons champêtres, qu'il traversa pendant trois lieues, jusqu'au Village de Saint Martin. Tlascala n'en étant qu'à trois lieues, il ne résista point à la curiosité de voir les restes de cette ancienne Ville, qui a tou-

Alcaldie de Chalco. Son Lac & sa Riviere.

Ancienne Ville de Tlascala.

jours résisté, dit-il, aux armes de l'Empire du Mexique. Mais il regretta d'avoir fait ce détour, lorsqu'après avoir traversé quelques Plaines marécageuses, il rencontra une Riviere, qu'il fut obligé de passer à gué. D'ailleurs Tlascala n'ayant rien de plus considérable qu'un Couvent de Cordeliers, son regret en devint encore plus vif, & le fit partir dès le lendemain, pour la Puebla, qui n'est éloignée que de cinq lieues. Cette Ville nommée proprement la Puebla de los Angelos, fut bâtie par les Espagnols en 1531, & tire son nom d'un songe de la Reine Isabelle, qui en crut voir tracer le plan par des Anges. Tous ses édifices sont de pierre & de chaux. Les rues, sans être pavées, sont d'une propreté singuliere, droites & bien formées. On trouve, autour des murs, beaucoup d'eaux minérales, pleines de souffre, du côté de l'Occident, de nître & d'alun vers le Nord, & tout-à-fait douces à l'Est & au Midi. Le revenu de l'Evêché de la Puebla monte à quatre-vingt mille piastres, & celui du Chapitre à deux cens mille. On fit voir à Careri, dans un Cabinet de rareté, une pierre d'aiman, de la grosseur d'une pomme ordinaire, qui enlevoit dix livres de fer.

GEMELLI CARERI. 1697.

La Puebla de los Angelos.

Ses richesses.

GEMELLI CARERI. 1697.

Les Eglises & les Couvens, dont il fait la description, donnent une haute idée de la grandeur & de la richesse de cette Ville (11).

Le 21, étant rentré dans la route de Vera-cruz, il fit trois lieues jusqu'au Village d'Ancotoque, & cinq jusqu'à celui d'Arassingo; d'où il n'en reste que deux, pour arriver à Quachioula. Le 22, après en avoir fait quatre dans une Plaine, il vit, dans un Village, nommé Saint Augustin, une Pyramide qui ressembloit beaucoup à celles qu'il a décrites. Trois lieues de plus le conduisirent à Istaqua. Le 23, il eut à traverser d'affreuses Montagnes, d'où l'on descend, pendant l'espace d'une lieue, au travers des plus effroyables précipices. Le besoin qu'il eut de se reposer au Village d'Aculsingo, qui est environné d'une grande Forêt, le fit arriver fort tard, après quatre lieues d'une mauvaise route, au Village de Saint Nicolas. Il avoit eu, deux fois une même Riviere à passer. Le 24, il se détourna beaucoup du chemin, pour éviter de passer à gué la Riviere blanche; & l'ayant passée sur un Pont, il traversa la Ville d'Orizava, d'où il s'engagea dans une grande Plaine, qui

Pyramide de S. Augustin.

(11) *Ibid.* pages 24. & précédentes.

le conduisit près d'un Volcan du même nom. Cette Montagne étoit couverte de neige ; mais ses feux & ses glaces n'avoient rien de si dangereux, que la fange d'une autre Montagne, qu'il fut obligé de traverser, & d'où ses Montures ne se tirerent qu'avec mille peines. Elle en a reçu le nom de Précipice. Il fallut en passer une troisiéme avec les mêmes dangers, & de-là une grosse Riviere, d'où l'on arriva le soir, après une marche de cinq lieues, à Cordova, principale Place de l'Alcaldie. Cette Ville est habitée par quantité de riches Marchands, la plûpart Espagnols, que l'agrément de sa situation, & la bonté du climat, attirent autant que la fertilité du terroir.

GEMELLI CARRERI 1697.

Volcan d'Orizava.

Le 25, on entra dans un Pays plus chaud, où l'on trouve des Perroquets de diverses especes, & quantité de Coqs d'Inde sauvages, qui ne laissent pas de se tenir tranquillement perchés sur les arbres. Saint Laurent de los Negros, où l'on s'arrêta pour dîner, est un lieu situé au milieu des Bois, uniquement habité par des Noirs, au milieu desquels on se croit dans la Guinée : mais ils n'avoient rien de farouche ; & leur occupation commune est l'agriculture. Ils tirent leur origine

Saint Laurent de los Negros, & son origine.

GEMELLI CARERI. 1697.

de quelques Négres échappés, auſquels on permit de vivre librement, à condition qu'ils ne recevroient point parmi eux d'autres Noirs fugitifs, & qu'ils les rendroient à leurs Maîtres ; ce qu'ils obſervent fidélement. On fit enſuite cinq lieues, pour arriver à l'Hôtellerie de Saint Campous. La Vallée voiſine eſt habitée par un grand nombre de Noirs & de Mulâtres, qui mènent une vie fort ſauvage. Le 26, on fit quatre lieues, dans une Plaine inculte, où l'on ne trouva qu'une maiſon de Mulâtres, ſans aucune proviſion. La Montagne voiſine auroit pû fournir des fruits en abondance ; mais, dans toute cette Contrée, les fruits ne peuvent être mangés, que trois jours après avoir été cueillis. En ſortant de ce lieu, Careri ſe trouva dans le dernier danger, au paſſage d'une Riviere ; ſans compter qu'il faillit de perdre ſes Manuſcrits, de quatre ans & quatre mois de Voyage, & l'argent qu'il portoit ſur la route. Il entra de-là dans un Pays extrêmement uni, & dans des Bois, d'une eſpece de Palmiers, dont les fruits ſont une ſorte de noix vertes, qui pendent en grappes, & qui ont le goût de nos Amandes. Il paſſa pluſieurs petits Lacs à gué, parmi des

herbes fort hautes, qui couvroient un grand nombre d'abîmes. Après avoir fait quatre lieues, on passa la nuit dans le Village d'Asparilla. Le lendemain, on fit deux lieues jusqu'à Xamapa, où Careri trouva, dans le témoignage d'un Espagnol, la confirmation de ce qu'il avoit lû de l'Oiseau nommé Carpentero, à qui le seul instinct fait découvrir une herbe qui casse nettement le fer. Mais en se vantant d'en avoir fait l'expérience, son garant confessoit qu'il avoit cherché vainement cette herbe, dans toutes les Campagnes voisines.

Asparilla.

Xamapa.

Herbe qui casse le fer.

Enfin, le même jour, après trois lieues de marche, Careri arriva au Port de Vera-cruz. Il y trouva la plus grosse partie de son bagage, qu'il y avoit envoyée depuis un mois. Cette Ville, dit-il, loin d'être grande & riche, comme on pourroit se l'imaginer d'un Port où l'on voit arriver toutes les Flottes & tous les Vaisseaux particuliers qui viennent à la nouvelle Espagne, est petite, pauvre, habitée par un petit nombre d'Espagnols, qui ne s'y arrêtent même que pendant le séjour des Flottes, parce que l'air y est fort mauvais, & qui passent le reste de l'année dans l'intérieur des Terres.

Careri arrive à Vera Cruz. Idée qu'il donne de cette Ville.

GEMELLI CARERI. 1697.

Sans nous arrêter à sa description, qui n'appartient point à cet article ; suivons Careri dans son embarquement pour la Havane, où il se promettoit de joindre les Galions, & de se rendre avec eux à Cadix. Dom François Loranz y Rada, Gouverneur de Vera-cruz, le fit recevoir sur un petit Vaisseau, arrivé de Maracao, qui se disposoit à remettre à la voile.

Chasse dont il fait son amusement.

Il ne laissa point d'essuyer, pendant quinze jours, tous les ennuis d'un si triste lieu. Il faisoit, dit-il, son amusement de la chasse. Un jour, après avoir fait cinq lieues, pour tuer des Faisans, aussi gros que des Coqs d'Inde, avec un panache blanc & noir sur la tête, il passa une grande Riviere, pour voir la vieille Ville de Vera-cruz. C'est un réduit de Pêcheurs, dont les maisons ne sont que des cabanes, couvertes de feuilles & environnées de cannes. La Riviere étant remplie de Crocodiles, comme toutes celles de la Nouvelle Espagne, on assura Careri que les Chiens de cette Contrée, qui veulent passer l'eau, aboyent d'abord dans un endroit de la rive, pour les y attirer tous ; & vont promptement traverser la Riviere dans un autre (12).

Instinct singulier des Chiens du Pays.

(12) pages 234 & précédentes.

Il revint à Vera-cruz, chargé de Faisans, qu'il porta, le lendemain, chez le Gouverneur en allant dîner avec lui, & qui firent beaucoup d'honneur à son adresse. Dans une autre chasse, il visita la Ferme de Saint Jean, où, malgré l'aridité du terroir, on trouve un Jardin rempli de diverses sortes de fruits, & un petit Bois plein d'Oiseaux & d'Animaux sauvages. Un autre jour, ayant pris pour guide un Mulâtre, qui le conduisit dans un Bois voisin de la Riviere, il y fit tomber un Sanglier : mais l'imprudent Mulâtre, courut aussi-tôt sur cet Animal, & le saisissant par un pied, sans autre précaution, il en fut dangereusement blessé. A l'observation commune, que les Sangliers de l'Amérique ont sur l'échine, à neuf ou dix pouces de la queue, une espece de nombril, Careri ajoute qu'ils ne jettent aucun excrément par cette partie, mais qu'il en sort une si mauvaise odeur, que si elle n'est pas coupée aussi-tôt qu'ils sont morts, elle infecte toute la chair, de maniere à n'en pouvoir manger. Il revint le même jour, couvert de Garapatas, espece de vermine qui se trouve dans les Bois, & qui, s'attachant aux habits, s'insinue si loin dans la chair,

GEMELLI CARERI. 1697.

Observations sur les Sangliers.

GEMELLI CARERI. 1697.

qu'il faut beaucoup de peine & d'habileté pour les en tirer.

Particularités que Careri apprend sur le Mexique.

Les moidres circonstances, qui regardent une Ville aussi célébre, mais aussi peu connue dans nos Relations, que Vera-cruz, lui paroissent importantes. Il visita tous les Couvens. Celui des Peres de la Merci, quoique peu distingué par ses édifices, offre un très-beau clocher. Celui de Saint François mérite quelque attention par la grandeur de ses Dortoirs. Celui des Dominiquains est fort pauvre. Les Augustins sont aussi d'une pauvreté, qui ne leur a point encore permis de se bâtir une Eglise.

Enfin, Careri observe que ce fut au Port de l'ancienne Vera-cruz, que Fernand Cortez, premier Conquérant de la Nouvelle Espagne, aborda sous les auspices de Charles-Quint, le Jeudi-Saint de l'année 1519. Il se croit obligé, dit-il, de rapporter quelques particularités, dont la connoissance s'est conservée de pere en fils, dans cette Région, & qui sont tirées de quatre Lettres de Cortez, dont il vit les copies à Mexico, entre les mains de Don Charles Fiquenza (13).

(13) C'est la singularité de cette source, & le mérite que Careri se fait de l'avoir consulté, qui fait don

Gemelli Careri. 1697.

Comment Fernand Cortez y fut envoyé.

Le Gouverneur de l'Isle de Cuba, qui avoit été découvert par Colomb, dès l'an 1492, ayant fait reconnoître plusieurs fois les Côtes de la Terre-ferme de l'Amérique, sans y avoir pû former d'établissement, résolut d'employer, à cette entreprise, des forces capables d'en assurer le succès. Il fit partir, le 15 de Novembre 1519, Fernand Cortez, avec une Flotte de dix Vaisseaux. Ensuite il voulut lui en ôter le Commandement, & l'ordre fut donné de s'assurer de sa personne : mais Cortez, aimé de cinq cens huit Soldats, & de cent neuf Matelots, qui composoient son armée, triompha des artifices de ses Ennemis.

Son premier exploit fut la prise du Village de Tabasco. Elle ne se fit pas sans résistance, quoique les Indiens, qui n'avoient pas encore vû de Chevaux, s'imaginassent que le Cheval & le Cavalier n'étoient qu'un seul Monstre. Cortez se rendit à Saint Jean d'Ulva, où toutes ses troupes débarquerent le Vendredi Saint. De-là vient le nom de Vera-cruz, qu'on a donné

ner place ici, à ce fragment historique, pour faire honneur à son Journal. Les mêmes événemens paroissent avec plus d'éclat dans un autre lieu, d'où l'on renverra ici pour les différences.

GEMELLI CARERI. 1697.

à cette Place. Les Espagnols y passérent quelques mois, sans pouvoir surmonter les oppositions des Indiens.

Ruse qu'il employe pour affermir ses gens.

Mais Cortez prenant la résolution de mourir ou de vaincre, fit détruire tous ses Vaisseaux, pour faire perdre à ses gens toute espérance de retraite, & leur faire connoître qu'ils ne devoient attendre leur salut que de leurs épées. Il partit, le 15 d'Août, avec quatre cens Soldats, après avoir laissé à Veracruz, une Garnison capable de la défendre. Le hasard, qui paroît avoir été son seul guide, le conduisit dans la Province de Tlascala. Il en combattit plusieurs fois les Habitans. Ses Soldats guérissoient leurs blessures & celles de leurs Chevaux, avec de la graisse tirée des intestins de leurs Ennemis. Ces Barbares, épouvantés, demandérent enfin la paix. Ce fut pendant la Négociation qu'on vit arriver quatre Députés, de la part de l'Empereur Montezuma, pour faire des complimens aux Espagnols, & leur offrir un Tribut, à condition qu'ils n'avançassent point jusqu'à sa Capitale. Cortez entra, dans Tlascala, le 23 de Septembre, accompagné des Caciques du Pays. Ces Seigneurs, après l'avoir reçu dans leur principal édifice, lui offri-

Il entre dans Tlascala.

rent leurs Filles, & mirent en liberté un grand nombre d'Esclaves qu'ils engraissoient dans leurs Prisons, pour les sacrifier à leurs Idoles. Bientôt Montezuma, n'étant pas rassuré par une paix à laquelle il n'avoit pas eu de part, envoya de nouveaux Ambassadeurs, avec de riches présens, en or & en pierres précieuses, tandis que les Caciques de Chiolula s'efforcerent de gagner la confiance des Espagnols. Mais Cortez informé de l'ordre que ces Caciques avoient de le trahir, en fit tuer un très grand nombre. Une execution si sanglante augmenta les allarmes de Montezuma. Il envoya, au Vainqueur, une troisiéme Ambassade, pour justifier ses intentions, & pour offrir un Tribut perpétuel à l'Espagne, avec de grands présens pour Cortez, s'il vouloit promettre de ne pas entrer dans la Capitale. Cette Ville étoit alors dans une étrange confusion, qui venoit autant de la disette des vivres que de l'approche de ses Ennemis. Cortez persistant dans le dessein d'y marcher, traita les Ambassadeurs Mexiquains avec beaucoup de hauteur. Alors Montezuma, sentant la nécessité de fléchir, envoya au-devant de lui Camatzin, son propre Neveu, Seigneur de Tescuco,

GEMELLI CARERI. 1697.

Montezuma vient au-devant de lui.

GEMELLI CARERI. 1697.

& quantité d'autres personnes de distinction. Cortez continua de s'avancer avec eux, par Iztapalapa, jusqu'à la chaussée de Mexico, où Coadluvacca & Cuyoacan, les plus proches Parens de l'Empereur, vinrent le recevoir avec beaucoup de pompe. Ils furent bientôt suivis de Montezuma même, qui sortit de sa voiture, aussi-tôt qu'il apperçut le Général Espagnol. Cortez lui rendit le même devoir, & lui fit présent d'un collier de fausses perles. Après quelques autres complimens, Montezuma prit le parti de se retirer: mais il laissa ordre, aux principaux Seigneurs de sa suite, de conduire le Général au Palais d'Axayiaca, son Pere, qui contenoit ses Idoles & son trésor, & de faire préparer des Quartiers pour les troupes Espagnoles. Il ne fit pas difficulté de se trouver encore dans la Cour de ce Palais, pour le recevoir; & lui ayant fait présent d'un collier d'or, il ordonna que tous ses gens fussent traités avec autant de civilité que d'abondance. Les Lettres de Cortez rapportent cet événement, au huitiéme jour de Novembre. L'Empereur du Méxique étoit âgé d'environ quarante ans. Il avoit la taille belle, le teint brun, & l'air gai. Ses cheveux étoient courts,

Entrée de Cortez dans Mexico.

Portrait de Montezuma.

sa barbe noire & peu épaisse. Les Espagnols admirerent sa magnificence. Lorsqu'il alloit au Temple, il portoit, à la main, une baguette, moitié or & moitié bois. Les Seigneurs & les Officiers de sa Cour lui composoient un cortege, d'une richesse éblouissante, & deux des principaux portoient, devant lui, des masses d'or, pour symbole de sa Justice. Un jour Cortez, qui le voyoit aller à ses exercices de Religion, eut la curiosité de voir ce grand Temple, où l'on montoit par cent quatorze degrés. Montezuma le reçut avec de grandes marques d'affection. Il lui fit voir, de la cime, toute la Ville, dont la plus grande partie étoit alors inondée, & dans laquelle on n'entroit que par trois chaussées, qui avoient des Pont-levis d'espace en espace. Il lui montra aussi le Temple des deux Freres, qui faisoient l'objet particulier de l'adoration des Mexiquains; Huycilobos, Dieu de la Guerre, & Tezcalepuca, Dieu de l'Enfer. La puanteur y étoit extrême, par la quantité d'hommes qu'on y immoloit continuellement.

GEMELLI CARERI. 1697.

Temple qu'on lui fait voir.

Dieux de la Guerre & de l'Enfer.

Quelques Espagnols cherchant un endroit commodé, pour en faire une Eglise, trouverent, dans un apparte-

GEMELLI CARERI. 1697.

ment du Palais d'Axayiaca, une porte qui paroissoit nouvellement murée. Ils l'ouvrirent. Elle les conduisit dans plusieurs chambres, qui contenoient une immense quantité d'or & de bijoux. Cortez fit refermer cette porte, sans avoir touché au trésor. Il étoit résolu de s'assurer de l'Empereur même ; mais le petit nombre de ses troupes lui faisant craindre quelque fâcheuse révolution, il vouloit se concilier l'affection du Peuple par ces ménagemens affectés.

Trésor que Cortez épargne.

On apprit, dans le même temps, que les Indiens avoient tué, à la Veracruz, un Officier Espagnol, nommé Jean Escalantpe, & quelques Soldats de la même Garnison. Cette nouvelle parut relever leur courage, en leur faisant reconnoître que ces redoutables Etrangers, ausquels ils avoient donné jusqu'alors le nom de Teulis, ou de Dieux venus de l'Orient, étoient sujets à la mort comme les Habitans du Mexique. Cortez jugea qu'il étoit temps d'exécuter son dessein. Il se rendit au Palais de Montezuma, sans autre suite que cinq de ses plus braves Officiers. Là, sous le prétexte d'une conférence secrette, il eut l'adresse d'éloigner ceux de ce Prince ; & lorsqu'il se vit seul

Comment il se saisit de la personne de Montezuma.

avec lui, non-seulement il lui reprocha fiérement d'avoir manqué de foi aux Espagnols, mais il lui déclara que son dessein étoit de le tenir Prisonnier, pour s'assûrer de sa parole ; & tirant son épée, il le menaça de la mort, au moindre signe de résistance. Ce malheureux Monarque s'humilia jusqu'à s'excuser. Il promit toutes sortes de satisfactions. Il offrit, pour ôtages, son fils & deux de ses filles. Mais, Cortez ayant repliqué, que sa personne étoit nécessaire à la sûreté des Espagnols, la vûe des cinq Officiers, qui s'approcherent aussi l'épée à la main ; & les exhortations de l'Interprête, qui l'allarmerent sérieusement, pour sa vie, le déterminerent à prendre, sans bruit, une voiture fermée, dans laquelle il se laissa conduire au Palais d'Axayiaca, où il fut enfermé sous une bonne garde. Cortez ne laissa pas d'y admettre les Seigneurs, & d'autres Indiens. Ils entroient dans la chambre de leur Maître, les yeux baissés, & tournant la tête, pour éviter d'en être vûs en face. Ils s'inclinoient trois fois devant lui. Ensuite après avoir fini leurs complimens ou leurs affaires, ils sortoient avec les mêmes marques de respect ou de terreur. Careri n'ex-

GEMELLI CARERI. 1697.

plique point si c'étoit l'ordre de Cortez, qui les tenoit dans cette contrainte.

On lui amena quatre des Indiens qui avoient tué d'Escalante. Il les fit brûler vifs; & pendant l'exécution, il fit mettre les fers aux pieds à Montezuma, qui, sans paroître sensible à cette indignité, demanda un jour la permission d'aller à la chasse, &, dans une autre occasion, celle d'aller au Temple, pour ôter, à ses Sujets, l'idée qu'il fût Prisonnier. Cortez y consentit; mais en lui donnant une garde de cent cinquante Soldats, & le menaçant de la mort s'il arrivoit quelque soulevement de la part du Peuple.

Massacre de plusieurs Princes.

Cacamatzin, Neveu de l'Empereur, & Roi de Tescuco, ne pouvant être trompé sur le misérable état de son Oncle, entreprit de s'élever sur le Trône impérial, & communiqua son dessein aux Princes d'Iztapalapa, de Jacuba & de Cayoacan, Neveux de Montezuma, comme lui. Mais leur complot fut heureusement découvert; & l'Empereur même ayant demandé qu'ils fussent tous arrêtés, les Espagnols saisirent ardemment cette occasion d'augmenter leur puissance, en feignant d'e-

xécuter ses ordres. Lorsque ces quatre Princes furent Prisonniers, Cortez ne differa plus à presser ouvertement Montezuma de faire hommage au Roi d'Espagne. Il lui laissa néanmoins la liberté de délibérer sur cette proposition, avec les principaux Caciques. Mais ses mesures lui répondoient de la résolution du Conseil, qui fut exécutée avec beaucoup d'éclat, & dans la meilleure forme; quoique pendant cette cérémonie, l'Empereur, & tous les Princes ses Vassaux, ne pussent retenir leurs larmes. Cortez qui les vit affecter imprudemment de faire parade de leur or, voulut sçavoir d'où ils tiroient tant de richesses. Quelques Officiers Espagnols furent conduits dans trois lieux différens, d'où il rapporterent quantité d'or en poudre, que les Indiens avoient recueilli du sable de leurs Rivieres, & Montezuma ne se fit pas presser, pour céder, à ses nouveaux Maîtres, tout le trésor de son pere, qui étoit renfermé dans l'appartement que les Espagnols avoient eu la modération de respecter. Tout l'or fut fondu en lingots, & produisit la valeur de six millions de piastres, dont on leva un cinquiéme pour le Roi. Cortez en prit un autre cinquiéme, &

Hommage rendu à l'Espagne.

Partage de l'or des Mexiquains.

GEMELLI CARERI. 1697.

tout le reste fut partagé entre les Soldats.

Montezuma, qui ne voyoit plus de sûreté que dans une dépendance absolue, offrit, à Cortez, une de ses filles en mariage. Ce fier Conquérant l'accepta, mais à condition que le même jour on mettroit, dans le grand Temple de Mexico, un Crucifix & l'Image de la Vierge. Cette Loi parut dure à la Nation. Cependant, les Espagnols, obtinrent, du moins, une partie du Temple, séparée de celle qui contenoit les Idoles, & la Messe y fut célébrée publiquement. Les Prêtres des deux principales Divinités Mexiquaines, se voyant menacés de leur ruine, eurent la hardiesse d'exhorter le Peuple à prendre les armes. Il se forme un parti si puissant contre les Espagnols, que Montezuma, lié désormais avec eux par les mêmes intérêts, leur conseilla de sortir de la Ville, avant que les Rebelles eussent achevé de s'y rassembler. Cortez commença peut-être à se repentir d'avoir fait brisser sa Flotte; Il s'efforça d'appaiser les Prêtres par la médiation de l'Empereur, qui demanda du temps pour faire construire trois Vaisseaux, sur lesquels il fit entendre que les Espa-

Les Prêtres exhortent le peuple à la guerre.

gnols étoient disposés à s'embarquer.

Telle étoit leur situation, lorsque Diego Velasquez, Gouverneur de Cuba, apprenant que Cortez avoit envoyé de riches présens à la Cour d'Espagne, sans l'en avoir informé, mit en Mer une Flotte de dix-neuf Vaisseaux, montés de quatorze cens hommes & de vingt piéces de canon. Il en donna le Commandement à Pamphile de Nervaez, auquel il joignit un Auditeur, qui devoit faire l'office de Médiateur entre Cortez & lui. A peine cette Flotte eut jetté l'ancre dans le Port d'Ulva, que Montezuma en reçut avis, des Indiens de la Côte, qui la lui porterent dépeinte sur de la toile de Maghey. Il se hâta d'envoyer à Nervaez un riche présent d'or, d'étoffes & de vivres, par le conseil de Cortez même, qui n'attendoit du secours que d'une armée de sa Nation. Mais Nervaez déclara, aux Députés de l'Empereur, que Cortez & ses Soldats n'étoient que des Déserteurs de l'Espagne, & des Rebelles, dont il avoit ordre de se saisir, pour le délivrer de sa prison. Cortez ayant reçu cette nouvelle de Montezuma, qui l'en croyoit informé avant lui, tint conseil avec ses Officiers, & se hâta d'écrire à Nervaez.

Obstacles de la part des Espagnols mêmes.

GEMELLI CARERI. 1697.

Il lui représentoit que pour l'honneur de leur Patrie & pour le service du Roi, il ne devoit pas seconder la fureur d'un Peuple, prêt à se soulever, ni penser à délivrer Montezuma, dont l'emprisonnement faisoit l'unique sûreté des Espagnols. Il offroit enfin de lui remettre tout ce qu'il avoit conquis, & de se retirer dans une autre Province. Loin d'écouter des propositions si justes, Nervaez mit dans les fers l'Auditeur, qui sembloit les approuver, & marcha vers Mexico avec toutes ses troupes. A son approche, Cortez laissa Pierre d'Alvarado & quelques Soldats, pour la garde de Montezuma & du Fort. Il demanda du secours aux Caciques de Tlascala, dont il avoit eu la prudence d'entretenir l'amitié; & marchant contre Nervaez, avec le reste de ses forces, & six mille Indiens armés de piques, il se promit la victoire, de la justice de sa cause autant que de son courage. Il arriva le soir à une lieue de Sempoalla, où Nervaez étoit campé sans défiance. Après avoir encouragé ses gens, il passa, dans la plus grande obscurité de la nuit, un ruisseau, dont ses Ennemis croyoient s'être fait une barriere. Il les surprit, il les défit entiérement;

Cortez les surmonte.

&

& pour comble de bonheur, il se saisit de Nervaez & de toute l'artillerie. Une victoire si complette lui devint encore plus avantageuse par ses suites. Les vaincus lui prêterent serment de fidélité. Il se saisit des dix-neuf Vaisseaux; & tous les Espagnols se trouvant réunis sous ses ordres, à l'exception du seul Nervaez, qu'il laissa, sous une bonne garde, dans Vera-cruz, il envoya la Flotte de divers côtés, pour faire de nouvelles conquêtes.

Soulevement de Mexico.

Mais, au milieu de son triomphe, il apprit que Mexico s'étoit soulevé, & qu'Alvarado, serré de près dans le Fort, avoit besoin d'une prompte assistance. La nécessité de conserver ce poste le fit partir aussi-tôt avec treize cens Hommes de pied, environ cent Chevaux, & deux mille Indiens de Tlascala. Il entra dans Mexico, le 24 de Juin 1520. Montezuma demanda la liberté d'aller au-devant de lui, & ne s'attendoit qu'à se voir caressé d'un Vainqueur, qui avoit accepté la qualité de son gendre. Mais la correspondance, qu'il avoit entretenue avec Nervaez, étoit un crime que les Espagnols ne lui avoient pas pardonné. Cortez refusa de lui parler, dans la cour du Palais, où ce Prince s'étoit avancé pour le rece-

GEMELLI CARERI, 1697.

voir. Un affront si sanglant lui fit oublier la foi qu'il avoit jurée. Il fit investir le Palais, par un grand nombre d'Indiens, armés de fléches & de frondes, & mettre le feu au Quartier de Cortez, qui n'eut pas peu de peine à l'éteindre. Tous les Espagnols se retirerent en bon ordre dans leur Fort ; mais le combat ayant recommencé le jour suivant, ils se virent en danger d'être accablés par la multitude. L'attaque dura plusieurs jours avec tant de chaleur, qu'appréhendant de manquer bientôt de vivres & de munitions, ils résolurent de demander la paix. Cortez envoya un Religieux Espagnol à Montezuma, pour le supplier, en faveur de leur alliance, d'arrêter la fureur de ses Sujets, avec promesse de sortir sur le champ de Mexico. Cette grace lui fut d'abord refusée. Cependant la bonté de l'Empereur prévalut sur son ressentiment, & lui fit donner ordre aux Combattans d'abandonner les armes. Il étoit alors dans une galerie découverte, d'où le Peuple pouvoit entendre sa voix : mais plusieurs Caciques s'approchant aussi-tôt de sa personne, lui déclarerent qu'il ne méritoit que l'indignation de ses Sujets, & que les Mexiquains, voulant la ruine

Mort de Montezuma.

entiere des Espagnols, avoient fait un choix d'un autre Empereur. A peine eurent-ils fini cette impérieuse déclaration, que le malheureux Montezuma se vit couvert d'une grêle de flèches & de pierres, dont il reçut plusieurs blessures mortelles, qui terminerent bientôt son regne & sa vie.

GEMELLI CARERI. 1697.

Cortez se promit quelque avantage de cette révolution. Il fit de nouvelles propositions de paix aux Rebelles, sans autres conditions que la liberté de sortir de Mexico; & pour les toucher apparemment, par quelques marques de zèle pour leur Nation, il les fit exhorter à donner la Couronne au fils de Montezuma, comme le seul moyen d'éviter les troubles dont ils étoient menacés sous le régne d'un Usurpateur. Mais, pour unique réponse, ils tomberent, le lendemain avec tant de furie, sur les Espagnols, qu'ils en tuerent un grand nombre. Cortez en tira vengeance, par une sortie, dans laquelle il mit le feu à la Ville, après avoir massacré des milliers d'Indiens. Ensuite, désespérant de résister à tant d'Ennemis, il prit la résolution de sortir de Mexico, à la faveur des ténébres. Sa premiere démarche fut de faire tuer tous les parens de Montezu-

Cortez est forcé de se retirer.

GEMELLI CARERI. 1697.

ma, & d'autres Princes, qu'il retenoit Prisonniers. Il fit le partage de tout l'or qu'il avoit rassemblé; & le 10 de Juillet, à l'entrée de la nuit, il sortit du Fort avec tous ses gens, qui portoient un Pont de bois, pour traverser plusieurs Canaux, dont les Ponts avoient été rompus. Les Ennemis s'apperçurent, à minuit, qu'il passoit sur les digues. Ils l'attaquerent si vigoureusement, qu'ils lui tuerent environ deux cens hommes. Alvarado, quoiqu'appésanti par quelques blessures, évita de tomber entre leurs mains, en faisant un saut extraordinaire, qui a fait nommer cet endroit jusqu'aujourd'hui, le Saut d'Alvarado. Cortez, après avoir passé le dernier Pont, se rendit à Tacuba, où loin d'obtenir une retraite, il trouva les Habitans armés contre lui. Il fut obligé de prendre des chemins écartés, avec le secours des Guides de Tlascala, & sans cesse poursuivi par un Corps d'Indiens, qui cherchoient à le surprendre dans l'obscurité. Un Temple, près duquel il arriva, lui parut propre à recevoir quelques fortifications, pour y faire panser commodément ses Blessés. On y a bâti, dans la suite, l'Eglise de Notre-Dame de los Remedios. Cette nuit fut nommée la nuit triste,

Embarras de sa suite.

en mémoire du massacre, surtout de ceux qui avoient plutôt pensé à défendre leur or que leur vie. On continua de se retirer, en faisant face aux Mexiquains : mais la Bataille, qui se donna le 14, proche d'Otumba, coûta tant de monde aux Espagnols, que dans la revûe qu'ils firent le jour suivant, il ne se trouverent qu'au nombre de quatre cens quarante. Ce petit Corps fut bien reçu à Tlascala, quoique les Indiens auxiliaires fussent réduits à douze cens hommes.

GEMELLI CARERI. 1697.

Quanhlimoc, proche parent de Montezuma, étoit monté sur le Trône par les suffrages des Conjurés. Il rappella tous les Guerriers du Mexique, pour établir sa domination, sans paroître inquiet des résolution de Cortez, qu'il crut assez humilié par sa fuite. Cependant l'Armée Espagnole se trouva renforcée de cent quarante hommes, venus de la Riviere de Panuco, sur laquelle ils avoient tenté inutilement de s'établir. Cortez prit le parti d'envoyer quelques Officiers, en Espagne, & dans les Isles de la dépendance de cette Couronne, pour solliciter du secours, & pour se procurer des Chevaux. Il lui vint en même temps, de Veracruz, quelques Avanturiers Espagnols,

Les Espagnols sont renforcés.

GEMELLI CARERI. 1697.

amenés par des espérances de fortune ; qui le mirent en état de marcher vers Tescuco ; & les Caciques de Tlascala, moins attachés à sa Nation qu'à sa personne, lui rassemblérent un Corps de dix mille Indiens. Ces secours imprévûs le firent avancer avec un air de triomphe. Le Prince de Tescuco ne balança point à le recevoir, & lui fit présent d'un Etendart d'or. Quelques jours après, il vit son armée grossie d'une autre recrue d'Espagnols, qui étoient arrivés dans un Vaisseau particulier. Avec des forces si nombreuses, il commença par subjuguer tous les environs de Mexico, dans le dessein de s'approcher du Lac par les Canaux, & d'entreprendre le siége de cette Ville. Une revûe générale, qu'il fit le jour de la Pentecôte, lui fit trouver sept cens trente-quatre Espagnols, & plus de vint mille Indiens, sans y comprendre ceux qui suivoient l'armée, dans l'espérance du butin. Il prit cent cinquante hommes de sa Nation, qu'il distribua sur des barques de douze Rameurs, le reste fut partagé en neuf Compagnies, dont il fit trois Corps, commandés chacun par un Officier de confiance. Huit mille Indiens de Tlascala reçurent ordre d'aller faire le siége d'Istapalapa,

Ils retournent à Mexico.

de Cuepacan & de Tacuba, pour se faciliter les moyens de rompre l'Aqueduc de Chapultepech, qui fournit Mexico d'eau. Cortez se mit lui-même sur une Barque ; & dans plusieurs courses, qu'il fit sur le Lac, il détruisit quantité de Canots Indiens. Il délivra Consalve de Sandoval, qui se trouvoit environné d'un grand nombre d'Ennemis ; & l'ayant envoyé à Teguaquilla, pour se rendre maître de la chaussée, qu'on nomme aujourd'hui Notre-Dame de Guadaloupe, il résolut d'entreprendre sérieusement le siége de Mexico.

Exploits de Cortez.

Les Espagnols ne purent d'abord avancer beaucoup, parce qu'ils perdoient, la nuit, tout le terrein qu'ils avoient gagné pendant le jour. Dans une Ville, dont toutes les Maisons étoient environnées d'eau, les Habitans profitoient des ténébres, pour ouvrir des fossés où leurs Ennemis se précipitoient, sans se défier du malheur par lequel ils étoient attendus. Cortez ouvrant les yeux sur la diminution de ses troupes, & sur le danger du retardement, se détermina tout d'un coup à pénétrer dans Mexico. Il divisa ses gens en trois petits corps, pour les faire entrer par trois endroits différens; & se mettant lui-même à la tête

Siége de Mexico.

GEMELLI CARERI. 1697.

du premier, il marcha jusqu'à la Place de Tlatcluco, qui étoit alors la plus grande de la Ville, & qui est aujourd'hui le Couvent des Cordeliers. Mais son ardeur l'ayant emporté trop loin, sur une chaussée où les Indiens l'avoient attiré en fuyant, il s'engagea si malheureusement dans la boue, qu'il y fut blessé, & que soixante de ses Soldats y furent faits Prisonniers. Les deux autres corps n'eurent pas plus de succès. Après avoir essuyé long-tems les fléches & les pierres des Indiens, qui les accabloient également, de leurs Canots, par eau, & par terre du haut de leurs Maisons, ils revinrent extrêmement maltraités. Les Prisonniers furent immolés à l'Idole Huycilobos, & leurs corps abandonnés aux Bêtes sauvages; à la réserve des bras & des jambes, que les Mexiquains réservoient pour les manger. Ils en écorchoient aussi le visage & la barbe, pour se faire une espece de masque, de cette peau, dans leurs Fêtes solemnelles.

Cortez est abandonné de ses Alliés.

Après des pertes si difficiles à réparer, les Auxiliaires de Tlascala, de Tescuco & de quelques autres lieux, se retirerent dans leurs Cantons, & les Espagnols demeurerent seuls à la garde des postes, dont ils s'étoient saisis.

Les uns s'occupoient à remplir les fossés de terre & de bois, pour se faire un passage, & les autres veilloient autour d'eux pour les soutenir; tandis que ceux qui étoient dans les Barques employoient tous leurs efforts à rompre les estacades, dont les Mexiquains avoient bouché leurs Canaux. Ces travaux, poussés nuit & jour avec un ardeur infatigable, avancerent assez heureusement pour ranimer les troupes de Tlascala & de Tescuco. Elles revinrent au secours des Espagnols. Mais Cortez ne se lassoit pas de proposer la paix. Il députa quelques Prisonniers au nouveau Monarque, pour renouveller des offres qui avoient été vingt fois rejettées. Enfin n'esperant plus rien de la douceur, & voyant ses forces rétablies par le retour de ses Alliés, il fit attaquer la Ville de trois côtés; & joignant l'exemple à ses ordres, il pénétra lui-même jusqu'au grand Temple, sur lequel il arbora ses Etendarts. Les trois corps se réunirent dans le même lieu, après avoir fait, pendant deux jours, des prodiges de hardiesse & de valeur. Les Habitans, & l'Empereur même, se virent forcés de se retirer dans la partie de la Ville, où les Maisons étoient environnées des

GEMELLI CARERI. 1697.

Il pénétre dans la Ville.

GEMELLI CARERI. 1697.

plus larges Canaux. Mais, dans le passage, il en périt un grand nombre par les armes à feu des Espagnols, qui s'étoient mis en bataille dans la grande Place de Tlatoluco.

Fureur des Indiens.

Cortez reçut, dans le même temps, de la poudre & d'autres munitions, par un Vaisseau nouvellement arrivé d'Espagne. Cet accroissement de forces, & la confusion de ses Ennemis, ne l'empêcherent point de leur faire proposer, encore une fois, la paix : mais après avoir paru délibérer, pendant une cessation d'armes de trois jours, ils fondirent avec plus d'emportement que jamais sur les Espagnols ; & bravant la mort sous toutes sortes de formes, ils venoient la recevoir au bout du mousquet. Cortez jugea qu'on n'obtiendroit rien d'eux, aussi long-temps que l'Empereur se croiroit en sûreté dans son poste. Il détacha Christophe de Sandoval, pour l'assiéger avec les Barques. Cette résolution fut suivie d'un si prompt succès, qu'on regretta beaucoup de ne l'avoir pas exécutée plutôt. A peine l'Empereur vit approcher les Barques, que se défiant de la constance de ses Sujets, il se mit dans un grand Canot, avec ses femmes & ses meubles les plus précieux, pour s'é-

chapper par le Lac. Mais Sandoval s'en apperçut. Il le fit suivre par la Barque de Garcie Holguin, qui le prit sans résistance & qui le conduisit à Cortez. On respecta ses trésors, & surtout ses femmes, pour lesquelles il paroissoit fort allarmé. Cortez étoit sur le haut du Temple, pour observer ce qui se passoit autour de lui. Lorsqu'on l'eût informé que l'Empereur étoit Prisonnier, il descendit avec autant de surprise que de joye, dans la résolution de le traiter civilement, & de vaincre, s'il étoit possible, ce cœur farouche, par ses caresses & ses bienfaits. Mais il lui trouva moins de fierté que de douleur. Seigneur, lui dit ce malheureux Prince, en versant quelques larmes, j'ai fait mon devoir en défendant ma Ville & mon peuple. Puisque la fortune m'a fait tomber entre tes mains, je te demande en grace de me tuer, de cette épée que tu portes. J'aime mieux la mort que la misérable condition qui m'attend. Non, lui répondit Cortez, tu as défendu ta Ville en Guerrier. Tu ne mérites que de l'estime & de l'honneur. Il l'envoya, le même jour, avec de grandes marques de distinction, à Cuyoacan, sous l'escorte de Sandoval. Les Lettres que Careri

L'Empereur est fait Prisonnier.

GEMELLI CARERI. 1697.

donne pour sa source, mettent ce grand événement au 13 d'Août 1521, après quatre-vingt-treize jours de siége. Elles ajoûtent que l'Empereur Quanhlimoc n'étoit âgé que de vingt-quatre ans; qu'il avoit la taille belle, le teint brun, & le visage long (14).

Gloire de Cortez.

Cortez prit, pour armes, après cette Conquête, trois Couronnes, avec une bordure chargée de sept têtes de Rois. Aussi-tôt qu'il eut fait transporter tous les Cadavres, dont les rues étoient remplies, son premier soin fut de faire donner la question au Seigneur de Tescuco, pour lui faire déclarer ses trésors, dont on n'avoit trouvé que la valeur de trois cens quatre-vingt-six mille piastres. Careri ne porte aucun jugement de cette action. Elle lui paroît, sans doute, effacée par l'attention de son Héros, à rebâtir la Ville & à la repeupler. Ensuite, pendant que ses Capitaines étendirent la domination Espagnole, dans les diverses parties du même Empire, il dépêcha deux Vaisseaux en Espagne, pour offrir, au Roi, un présent de deux millions deux cens mille piastres, en plaques ou en lingots d'or, avec toute l'Anti-

(14) Cortez le fit pendre ensuite, avec le Prince de Tacoba, son Neveu.

chambre du trésor de Montezuma, & pour obtenir le Gouvernement de la belle Région, qu'il avoit conquise. Careri observe qu'il fit supplier le Roi de ne point envoyer de Jurisconsultes au Mexique, parce qu'il ne les croyoit propres qu'à fomenter les dissensions des Habitans.

GEMELLI CARERI. 1697.

Les trésors qu'il envoye à la Cour d'Espagne, sont pris par les François.

D'Avila & Quinonez, chargés de cette députation, furent pris, aux environs des Isles Terceres, par un Corsaire François, nommé Florin. Quinonez mourut, dans la route, & d'Avila fut conduit, en France, avec ses trésors. Le Roi de France, à la vûe de tant de richesses qu'on lui apportoit, dit agréablement : l'Empereur Charles & le Roi de Portugal ont partagé, entr'eux, le nouveau Monde, sans m'en laisser une part : je voudrois qu'ils me fissent voir le Testament d'Adam, qui leur donne ce droit. D'Avila obtint la liberté de retourner en Espagne, & sur ses représentations, Charles-Quint accorda, pour Cortez, non-seulement le Gouvernement de la Nouvelle Espagne, mais la confirmation du partage qu'il avoit fait des trésors & des terres, entre les Conquérans avec le plein pouvoir de faire les mêmes dispositions à l'avenir. Cortez continua d'envoyer,

GEMELLI CARERI. 1697.

à ce Prince, de riches préfens, entre lefquels on vante une Coulevrine d'or & d'argent, nommée le Phœnix (15). Cependant, les accufations de fes Ennemis, & quelques recherches de fa conduite, qui pafferent à la Cour, le firent priver de fon Gouvernement. Il fe rendit en Efpagne, où l'éclat de fon mérite ayant eu plus de force que fes raifons; pour le juftifier, il fut traité avec honneur. On lui donna le Marquifat Del-Valle, qui vaut aujourd'hui foixante mille piaftres de rente, avec la dignité de Capitaine Général de la Nouvelle Efpagne, & de la Mer du Sud; & pour comble d'honneur, Charles-Quint le vifita dans une maladie. Il retourna, dans la fuite, aux Indes Occidentales, avec ordre d'y faire conftruire des Vaiffeaux, pour entreprendre de nouvelles découvertes. On lui doit celle de la Californie, qui expofa fa vie à mille fâcheux accidens, & qui lui coûta plus de trois cens mille piaftres. L'efpérance de fe faire payer de cette fomme le conduifit en Efpagne; mais loin de réuffir dans fes préten-

Sa difgrace.

Il découvre la Californie.

(15) On y lifoit ces trois Vers Efpagnols :

Ave Nacio fin par,
Yo en fervicos fin fegundo,
Y vos fin ygual en el mundo.

tions, il reçut défenſe de retourner aux Indes, avant qu'on eût examiné ſa conduite. Cette diſgrace ne l'empêcha point d'accompagner Charles-Quint au ſiége d'Alger; d'où revenant avec ce Prince, il mourut à Caſtilleja de la Coſta, proche de Seville, le 2 de Décembre 1545, âgé de ſoixante & deux ans. Son corps fut porté, ſuivant ſes dernieres diſpoſitions, au Couvent des Cordeliers de Mexico. Cortez étoit de belle taille. Il avoit le teint brun, la barbe noire, & une cicatrice à la lévre inférieure (16).

Sa mort.

Careri, ne croyant pas ſes informations moins ſingulieres, ſur les Conquêtes de François Pizarre, qui portoit, vers le même temps, la gloire Eſpagnole dans les parties Méridionales du nouveau Monde, en fait entrer dans ſon Journal, un récit plus court. Rapportons-en quelques traits, pour lui faire honneur, encore une fois, de ſon travail & de ſes lumieres (17).

Les Eſpagnols, dit-il, firent voile de ce côté-là, dans le cours de l'année

(16) *Ibidem*, pages 291 & précédentes.

(17) On doit ſentir que ces informations particulieres de Careri, ne méritent pas de trouver place entre les Relations authentiques, qui formeront le Recueil des Voyages aux Indes Occidentales, & qu'il y auroit néanmoins de l'injuſtice à les ſupprimer tout-à-fait.

GEMELLI CARERI. 1697.

Circonstances que Careri recueille sur la Conquête du Pérou.

1525, sous Pizarre & Jacques d'Almagro, qui avoient équipé deux Vaisseaux, avec le secours d'un Prêtre de Panama, nommé Luqué. Après mille lieues de navigation, ils prirent terre; & dans un combat, qu'ils eurent à soutenir sur le rivage, Almagro perdit un œil. Ensuite, continuant leur Voyage, ils arriverent dans un Pays couvert d'eau, où les Habitans vivoient sur des arbres, comme les Cygognes. Pizarre passa de-là dans l'Isle de Galloe. D'Almagro l'y suivit peu de jours après; & s'étant avancés tous deux vers Tangorara, ils mirent à terre, près de Tumbez, Pierre de Candia, qui revint ébloui des richesses de cette Contrée. Pizarre engagea aussi-tôt son Associé à retourner à Panama; & s'embarquant, pour l'Espagne, avec sa participation & celle de Luqué, il y alla demander le Gouvernement des lieux, dont il se promettoit la conquête. Charles-Quint lui accorda les titres, non-seulement de Gouverneur, mais d'Adelantade & de Capitaine Général de la Nouvelle Castille & du Pérou. Il retourna aux Indes, avec ces honneurs, accompagné de Jean Consalve & de Ferdinand, ses freres: mais au lieu d'y recevoir les félicitations d'Almagro, il

le trouva fort indigné que la Cour n'eût rien accordé pour lui. Cependant, ils armerent ensemble une Escadre, dont Pizarre commanda deux Vaisseaux. Leur navigation fut heureuse jusqu'à Tumbez, où la tempête ne leur ayant pas permis d'aborder, ils se virent obligés de descendre dans un lieu qui appartenoit proprement au Pérou. Pizarre conquit d'abord l'Isle de Puna, peu éloignée de la Côte, & gouvernée alors par Guascar Inga, frere aîné, mais Ennemi mortel de l'Empereur Ataliba, qui lui avoit enlevé la Couronne. Il s'efforça de gagner l'amitié de ce Prince: mais n'ayant pû lui faire agréer ses offres, il s'avança vers Tumbez, où le Gouverneur ne parut pas plus disposé à la Paix. Pizarre descendit au rivage, dans l'obscurité de la nuit, passa la Riviere, & mit les Indiens en déroute. Il laissa quelques troupes dans ce lieu, qu'il nomma Saint Michel. Quelques Envoyés de la Cour l'étant venu menacer de la part d'Ataliba; il répondit, civilement, qu'il ne pensoit qu'à lui offrir les services des Espagnols. Ensuite ayant marché jusqu'à Curamaha, il s'y fortifia, malgré la défense de ce Prince; avec l'attention néanmoins de lui envoyer deux Députés, pour lui

GEMELLI CARERI. 1697.

Bonheur de Pizarre & d'Almagro.

GEMELLI CARERI. 1697.

demander, encore une fois, son amitié. La réponse, qu'il reçut, lui fit juger qu'il devoit se tenir prêt à combattre. En effet, Ataliba se mit en marche avec toute son armée. Il étoit porté dans une chaise d'or, garnie de plumes de Perroquets. Sa tête étoit rasée, mais couverte d'un bonnet de laine cramoisie; & ses oreilles paroissoient à demi déchirées, par le poids des gros anneaux d'or qu'elles avoient à soutenir. Pizarre, dont l'orgueil ne connoissoit déja plus de bornes, lui envoya proposer de payer un tribut à l'Espagne. Cet outrage fit commencer aussitôt la guerre. Les Espagnols prévinrent leurs Ennemis, en fondant sur eux avec une impétuosité qui les effraya. Ataliba fit en vain ses efforts pour les ranimer. Il fut abbattu lui-même de sa chaise d'or, & fait Prisonnier. Une Victoire, qui coûta si peu, fit passer, dans un instant, d'immenses trésors entre les mains de Pizarre. L'Empereur offrit, pour sa liberté, une Salle remplie de vases d'or & d'argent, que les Espagnols accepterent; mais ils ôterent ensuite la vie à ce malheureux Monarque, sollicités par Guascar, qui étoit aussi tombé dans leurs chaînes. Il ne fut pas traité plus favorablement que

l'Empereur son frere. Aussi-tôt qu'il eut livré de grosses sommes, dont on étoit convenu pour sa rançon, il fut cruellement étranglé, en reprochant à Pizarre sa mauvaise foi, & demandant d'être mené Prisonnier à l'Empereur d'Espagne. Ainsi, sans répandre beaucoup de sang, une Région de mille trois cens lieues d'étendue, se trouva conquise par la mort des deux freres, & les armes Espagnoles ne rencontrerent plus d'opposition.

GEMELLI CARERI. 1697.

Après ce récit, dont plusieurs circonstances manquent en effet aux anciennes Relations, Careri donne, avec la même confiance, celui des cruelles divisions qui s'éleverent entre les Pizarres, & de la mort tragique de tous ces avares Conquérans. Leurs guerres, dit-il, firent périr plus de cent soixante Capitaines, qui s'entr'égorgerent, avec une fureur, sans exemple parmi les Nations qu'ils traitoient de barbares. Il n'admira pas moins que la fermeté d'un Ecclésiastique ait été seule capable de terminer ces sanglantes Tragédies. Consalve Pizarre étoit devenu Maître absolu du Pérou, par la mort de tous ceux qui pouvoient lui disputer le Gouvernement. Il avoit rejetté les Vicerois, envoyés par la Cour.

Tragique fin des Conquerans.

GEMELLI CARERI. 1697.

Un Prêtre finit les troubles.

Charles-Quint, irrité de cette insolence, fit partir, d'Espagne, Pierre Gasca, Prêtre, avec un pouvoir sans bornes, & des Blancs-signés pour toutes sortes d'occasions. Gasca, n'ayant pû se faire entendre par la douceur, livra bataille à Pizarre, battit ses troupes, & le fit Prisonnier à Xaguixaguana, avec douze de ses principaux Partisans. Il fit juger cette troupe de Rebelles au dernier supplice, comme s'ils eussent pris les armes contre la personne même du Roi. Pizarre fut conduit, au lieu de l'exécution, sur une Mule, les mains liées, & couvert d'un manteau. Sa tête fut portée à Lima, & placée sur une colomne, avec cette Inscription : » C'est » ici la tête du traître Consalve Pi- » zarre, qui a livré bataille dans la » Vallée de Xaguixaguana, contre l'E- » tendart royal, le Lundi 9 d'Avril » 1548 ». Gasca, étant retourné en Espagne, présenta un million & demi de piastres à Charles-Quint, & fut nommé, pour récompense, à l'Evêché de Placentia (18).

Careri passe de Vera-cruz à la Havane.

Careri s'embarqua, le 14 de Décembre. En faisant route par le Canal de l'Ouest, il observa que le Château est petit, & que le Gouverneur y est aussi

(18) Pages 298 & précédentes.

mal logé que ses Soldats. On doit s'y garder de quantité de seches, dont il est environné ; surtout pendant les vents du Nord , qui empêchent de sortir du Canal. Mais rien ne troubla la route de Careri , jusqu'au 29 , qu'il entra dans le Port de la Havane. Il donne une légere idée de cette Ville. Elle est située , dit-il , dans une Plaine , à vingt-trois degrés vingt minutes de latitude. Sa figure est ronde , dans un circuit d'une demie lieue , & ses murailles ne sont que de terre , du côté de l'Isle ; mais elle est bien défendue du côté du Canal. On y compte environ quatre mille Habitans , Espagnols , Noirs , ou Mulâtres. La beauté singuliere des femmes de la Havane , & la vivacité d'esprit , qui est le partage des hommes , en rendroient le séjour agréable , si les vivres n'y étoient toujours d'une extrême cherté. Deux piastres suffisent à peine pour la dépense de chaque jour , surtout pendant que les Galions y sont à l'ancre. Quoique le climat soit assez temperé , le bled avoit cessé d'y croître depuis quelque temps , sans qu'on en pût trouver la raison ; & le pain , n'y venant que par Mer , se vend à fort haut prix. Mais on y supplée par une racine nommée *Jucca* , qui ne pro-

GEMELLI CARERI. 1697.

Idée de la Ville & du Port.

GEMELLI CARERI. 1697.

duit ni feuille, ni semence, & dont il suffit de planter des morceaux pour les faire croître (19). La Ville a deux de ses faces sur les Ports, où les Vaisseaux peuvent mouiller fort près de la Terre. Sa principale défense consiste dans trois Châteaux, dont le premier, à la gauche du Canal, se nomme del Motto; le second, à droite, la Punta; & le troisiéme, la Fuera.

Embarquement des Piastres, & bonne foi de ce Commerce.

Careri se fit un spectacle agréable de l'embarquement des caisses de piastres. Celles du Roi en contenoient trois mille, & celles des Particuliers deux mille seulement. On faisoit monter la totalité à trente millions, dont la plus grande partie venoit de Portobello. La bonne foi, qui regne dans ce commerce, mérite d'être observée. Lorsque les Marchands sont convenus de prix, ils se délivrent mutuellement les ballots de marchandises & les caisses de piastres, sans inspection & sans compte, avec une confiance absolue pour les mémoires d'échange. On ouvre ensuite les ballots & les caisses, devant des Notaires établis; & s'il s'y trouve quelque chose de manque ou d'excédant, les Compagnies de Seville & de Lima en tiennent compte aux

(19) Page 312.

Particuliers. Careri fut informé que cette année même, la Compagnie de Lima avoit payé cinq mille piastres, pour diverses marchandises qui s'étoient trouvées de plus dans la Foire précédente.

GEMELLI CAREAL. 1697.

Il vit remettre, par le Pere de la Fuente Jésuite, au Maître *de la Plate* de l'Amiral, une perle de soixante grains, & de la figure d'une poire, pour la présenter au Roi. Un Négre, Esclave d'un Prêtre, l'avoit prise dans une Isle voisine de Panama; & son Maître en avoit refusé soixante & dix mille piastres du Viceroi du Pérou, sous prétexte qu'il vouloit la porter lui-même à la Cour. En effet, il s'étoit rendu à Porto-bello, avec sa perle, qu'il nommoit la Persequida: mais étant mort lorsqu'il se disposoit à s'embarquer sur les Galions, il en avoit chargé le Pere de la Fuente, qui assura Careri qu'elle étoit plus grosse que la Peregrina, mais d'une moins belle eau. Le Négre n'avoit eu que la liberté, pour récompense.

La Persequida, Perle singuliere, & son Histoire.

Careri vit, à la Havane, deux sortes de fruits, qui ne croissent dans aucun autre lieu. L'un, qui a la figure d'un cœur, & qui se nomme Guanavana. Il est verd, en dehors, avec

Deux fruits particuliers à la Havane.

GEMELLI CARERI. 1698.

quelques pointres épineuſes. L'intérieur eſt rempli de quartiers blancs, d'un goût véritablement aigre-doux. Son arbre n'eſt pas plus grand, que celui qui porte les Ananas. L'autre, que les Eſpagnols appellent Camitto, reſſemble à l'Orange par le dehors; mais ſa poulpe eſt blanche & rouge. La ſaveur en eſt douce. Les feuilles ſont vertes d'un côté, & couleur de canelle au revers. Careri vit, dans les Montagnes de la Havane, des Perdrix qui ont la tête bleue (20).

Perdrix à tête bleue.

Il donne un exemple remarquable, de l'eſprit d'intérêt qui regne parmi les Officiers Eſpagnols. Avant le départ des Galions, le Capitaine de la Marſtronza repréſenta, au Général, qu'il y avoit peu de ſûreté pour la navigation, ſi la Flotte partoit auſſi peu chargée que les Députés feignirent de le vouloir, pour ſuivre le Réglement du Conſeil des Indes, qui portoit défenſe d'y charger aucune ſorte de marchandiſes. Tous les Officiers de Marine, d'intelligence avec le Capitaine, s'aſſemblerent là-deſſus avec beaucoup d'affectation, & conclurent, en Juges intéreſſés, qu'il falloit remplir entiérement le fond de cale. Alors le Gé-

Ruſe des Officiers Eſpagnols pour leur intérêt.

(20) Page 326.

néral

néral fit déclarer solemnellement, aux Capitaines des Galions & aux Députés, qu'il étoit nécessaire, pour le service du Roi, que les Galions fussent beaucoup plus chargés; prétexte frivole, suivant Careri, mais dont tous les Officiers profiterent avidement, pour faire transporter à bord quantité de marchandises (21).

GEMELLI CARERI. 1698.

La Flotte, ayant mis à la voile au commencement de Mars, n'eut pas peu de peine à sortir du dangereux Canal de Bahama, auquel on donne quatre-vingt lieues de longueur, sur dix-huit ou vingt de largeur. Le reste de la navigation n'offrit que les accidens ordinaires, dans une route fort connue. Mais Careri observe, avec étonnement, qu'étant arrivé à trente-six degrés quatorze minutes, où l'on eut la vûe des Terres d'Espagne, neuf Pilotes, qui étoient sur les Galions, demeurerent trois jours sans pouvoir distinguer de quelle Terre ils approchoient, & combien ils étoient éloignés de Cadix, leur Pays natal. Ils ne sortirent de cette incertitude, qu'après avoir rencontré un Vaisseau François, dont ils reçurent des instructions. La joie fut si vive alors, sur toute la Flotte, que le lende-

Ignorance de neuf Pilotes de cette Nation.

(21) page 327.

GEMELLI CARERI. 1698.

main, en entrant dans la Baye, on salua, d'une décharge de l'artillerie, l'image de notre-Dame de la Regle, qui est honorée dans un Couvent voisin. De-là, laissant à gauche Rota, qui appartient au Duc d'Arcos, on mouilla dans los Puntales, cinquante-quatre jours après avoir quitté le Port de la Havane. » L'arrivée d'une Flotte si riche fut un jour de triomphe pour » les Habitans de Cadix. Elle leur fit » oublier la perte de tant de millions, » que le pillage de Carthagene avoit » coûté à l'Espagne. Les toîts des mai» sons, & les clochers des Eglises, étoient » couverts de drapeaux. Une foule in» nombrable de peuple faisoit retentir » le rivage de cris de joie; & toutes » les cloches servoient comme d'écho, » à leurs acclamations (22).

Arrivée de Careri à Cadix.

Idée générale de cette Ville.

Careri donne, suivant son usage, une idée générale de cette Ville. Il la place à trente-six degrés trente minutes de latitude, & son Port lui parut le plus fréquenté de l'Europe; ce qui n'est pas surprenant, dit-il, si l'on considere que tous les Navires, qui vont au Levant, aux Côtes d'Afrique, aux Indes Orientales & Occidentales, ou qui viennent des mêmes lieux, enfin,

(22) Pages 351 & précédentes.

que tous ceux qui veulent passer du Détroit dans l'Océan, s'arrêtent ordinairement au Port de Cadix. La Ville est dans une Isle; car il y a, vers l'Orient, un Canal, qui joint les eaux de la Baye avec celles de la grande Mer, & que l'on passe sur un fort beau Pont. Sa figure est irréguliere; mais elle n'a pas plus d'une demie lieue de circuit, & Careri fut surpris qu'elle ne fût point entiérement fermée de murs. Dans une si petite étendue, elle contient d'immenses richesses. Ses Edifices sont assez beaux, mais ses rues sont mal alignées. L'Isle, qui n'a pas plus de trois milles de terroir, produit en abondance toutes sortes de viandes, de poissons, de fruits & d'excellens grains; ce qui n'empêche point que ces vivres mêmes n'y soient fort chers. On voit, à l'Orient de la Ville, un petit Château, qui se nomme Sainte Catherine; & dans la Baye, deux Forts, qui portent le nom de los Puntales; l'un sur l'Isle de Mata-Gorda, & l'autre proche de Puerto-real; tous deux environnés d'eau. Careri donne huit lieues de tour à la Baye. Les Habitations qui ornent ses bords, & la multitude continuelle de ses Vaisseaux, dont les mâts ont l'apparence d'une Forêt, forment, dit-il, une des

GEMELLI CARERI. 1698.

Isle où Cadix est située.

GEMELLI CARERI. 1698.

plus agréables Perſpectives du Monde.

Il y vit arriver, dans l'eſpace d'un jour, plus de cent Bâtimens, qui venoient chercher l'argent des marchandiſes, que diverſes Nations avoient envoyées dans les Indes. Ainſi la plus grande partie des tréſors, qui viennent ſur les Galions, entrent dans la bourſe des Etrangers. Quelques jours après, il arriva trente-deux autres Navires, des ſeuls Ports de Hollande. Mais la ſatisfaction que Careri trouvoit dans ce ſpectacle, fut troublée par les Lettres d'Italie, qui lui apprirent la mort d'un de ſes freres, avec ce ſeul motif de conſolation, que ce frere l'avoit inſtitué ſon héritier (23). Il ne penſa plus qu'à retourner dans ſa Patrie. Cependant, n'ayant pû refuſer au Comte de los Rios y Cordun de ſe rendre avec lui, dans ſa Felouque, au Port de Sainte Marie, pour y ſaluer le Duc d'Albuquerque, Capitaine Général des Côtes d'Andalouſie, il ne regretta point ce Voyage, qui lui fit voir une Ville plus grande & mieux bâtie que Cadix. Sainte Marie eſt ſituée à l'Occident de la Baye, proche d'un Canal, qui s'étend deux lieues dans les Terres, juſqu'à la Chartreuſe de Xeres; & la

Careri hérite de ſon frere.

Port de Sainte Marie.

(23) Page 362.

plûpart de ses Habitans sont des Marchands fort riches.

GEMELLI CARERI. 1698.

Le Jeudi, premier jour de Juillet, Careri, partant de Cadix pour traverser l'Espagne, prit par Saint Lucar de Barrameda, autre Port, situé à l'embouchure du Guadalquivir, sur lequel il vouloit remonter à Seville. Comme il ne promet que ses principales observations dans cette route, rien n'oblige ici de les supprimer. Il compte deux lieues de Cadix à Sainte Marie; & trois par terre, de Sainte Marie à Saint Lucar.

Port de Saint Lucar.

Je m'embarqui, dit-il, sur le Guadalquivir, avant la fin du jour, & nous fîmes, jusqu'à minuit, six lieues, avec vent & marée. Cette Riviere est fort douce & n'a pas plus de cent pas de largeur. On arriva, le 2, au soir, à la Puebla, & bientôt ensuite à Correa; deux Villages situés sur la droite de la Riviere, à douze lieues de Saint Lucar. Après avoir fait deux autres lieues, nous passâmes à Gelves, Village qui appartient au Duc de Veraquas. Une heure avant le jour, nous nous trouvâmes proche de la Tour d'or; & de-là nous entrâmes dans Séville.

Route de ce Port à Seville.

L'idée que j'avois de cette Capitale de l'Andalousie, après avoir entendu

GEMELLI CARERI. 1698.

répéter sans cesse, qu'on n'a rien vû de merveilleux, si l'on n'a pas vû Seville, me fit chercher, dès le même jour, à satisfaire ma curiosité. On me conduisit d'abord au Cours. J'y vis de longues avenues d'arbres, qui environnent une Fontaine, dont les eaux suffisent pour les arroser chaque jour le soir, & pour remplir les Canaux d'alentour. On trouve, à l'entrée, deux colonnes très-hautes, avec deux Statues fort mal traitées par le temps, dont l'une représente Hercule, & l'autre Jules-César; mais l'Inscription *Plus ultrà*, qu'on y lit, doit faire conclure qu'elles ne sont pas l'ouvrage des Romains, quoique les Espagnols paroissent en douter, & qu'elles sont postérieures à la découverte de l'Amérique. La Ville est située dans une Plaine, à quarante-sept degrés trente-six minutes. Sa figure est presque ronde, & son circuit d'environ deux lieues. On y compte quarante-deux Couvens d'hommes, trente-six de l'autre sexe, & douze Hôpitaux. Les Eglises & les Maisons s'y font admirer par leur beauté; mais les rues sont étroites, tortueuses, mal pavées, & fort semblables à celles des Villes Moresques.

Observation de Careri sur Seville.

Il y a peu de Places, de cette impor-

tance, dont les murs soient aussi bas que ceux de Seville. On y entre par quatorze portes, qui ont autant de Fauxbourgs. Les principaux sont, ceux de Saint Bernard, Saint Benoît, Saint Roch, la Tablada, & la Fuente. La rive droite du Guadalquivir offre une petite Ville, nommée Triana, qui se joint à Seville par un Pont de bois, & qui n'a de considérable qu'une Chartreuse, & le Palais de l'Inquisition. En général, Seville ne le céde point à Madrid pour la grandeur & pour le nombre des Habitans (24).

GEMELLI CARERI. 1698.

Alcaçar, ancien Palais des Mores.

L'Alcaçar, ou l'ancien Palais des Rois Mores, est un Monument d'une singuliere construction. De la premiere cour, qui est fort grande, & dont les Edifices servoient de logement aux Officiers, on passe par un Portique, soutenu de trente-deux petites colomnes de marbre, qui conduit aux Bains. Ensuite on trouve une seconde cour, environnée de très beaux appartemens. Tout en est majestueux; quoiqu'il soit aisé de remarquer que les stucs & les dorures sont l'ouvrage d'une Nation barbare. Dans l'intervalle des Bains, on entretient quatre Parterres d'Orangers, dont on attribue le dessein à la Reine

Sa description.

(24) Pages 361 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1698.

Maria Padilla, femme de Pierre le Cruel. Vis-à-vis eſt une aſſez belle Porte, qui fait l'entrée des Appartemens. Elle conduit d'abord dans une grande Salle, d'où l'on paſſe dans une autre, & de ſuite dans une troiſiéme, pour deſcendre aux Appartemens d'en-bas, où l'on voit une belle cour, en forme de Cloître, environnée de cinquante-deux petites colomnes de marbre, & de ſept Chambres. Dans une de ces chambres, on obſerve particuliérement un dôme, où peut avoir été le Trône des anciens Rois.

De la ſeconde Salle, on paſſe par une porte de fer, dans une Place, ou une eſpece de cour, dont le centre offre un baſſin, avec une Statue, qui jette de l'eau par divers endroits. De-là, deſcendant par deux eſcaliers, on trouve deux autres Places, environnées de Mirthes, fort hauts & fort touffus (25). Pluſieurs Statues, formées de ces mêmes arbres, repréſentent des Muſiciens, avec des inſtrumens entre les mains. La terre y eſt remplie d'une infinité de petits tuyaux, qui ne paroiſſent point avoir eu d'autre uſage que de mouiller ceux qu'on vouloit ſurprendre par cette ba-

(25) Il faut ſuppoſer apparemment que le fond du terrein eſt fort inégal.

dine invention. Plus loin, ſur la droite, on arrive ſucceſſivement à deux autres Places, remplies de Mirthes, qui ſont taillés avec beaucoup d'art. Delà, on paſſe dans un lieu muré, qui contient huit partèrres, remplis de toutes ſortes de plantes, avec des eſpaliers de Mirthes à l'entour, & de larges promenades qui les ſéparent. On y voit deux Fontaines, d'un ouvrage fort curieux; l'une contre le mur, l'autre ſous une Arcade, avec pluſieurs Figures d'hommes & d'animaux. Au bout d'une allée, qui fait face à l'arcade, on ſe rend, par une porte, près d'une Fontaine en forme de Rocher, qui tombe en ruine, faute de réparation, & quoique ſoutenue par quantité de Mirthes. Plus loin, par une autre porte, on arrive au pied d'un petit Pavillon couvert de porcelaine, mais mal bâti, près duquel eſt un autre baſſin, avec une Statue qui jette de l'eau. On trouve, de divers côtés, pluſieurs Parterres pleins de roſes & d'autres fleurs; un autre, d'Orangers & de Limoniers, & un Jadin potager, ſéparé par une fort haute muraille. Tout ce qu'on vient de décrire eſt enfermé de grands murs, avec des tours d'eſpace en eſpace.

GEMELLI CARERI. 1698.

Autres édifices publics.

On ne s'attachera point, avec Ca-

GEMELLI CARERI. 1698.

reri, à la deſcription des Couvens de Seville : mais on le ſuit volontiers à la Bourſe, ou la Maiſon du Commerce des Indes. C'eſt un grand Edifice bien voûté, & ſoutenu par des piliers de pierre de taille. Il eſt habité par un Prieur & deux Conſuls, qui adminiſtrent la Juſtice aux Marchands, ſous un dais, dans une Salle magnifique, & dont l'office eſt auſſi de régler & de lever l'Indult royal à l'arrivée des Galions, outre les autres droits pour les dépenſes des Miniſtres. De-là, Careri paſſe au Palais Archiépiſcopal, qu'il repréſente comme un Edifice d'architecture ordinaire, mais vaſte, & digne, dit-il, d'un Prélat qui n'a pas moins de douze cens mille piaſtres de revenu (26). Ce qu'on y voit de plus curieux eſt la Chapelle, & ſes magnifiques ornemens. L'Egliſe Archiépiſcopale, qui en eſt fort proche, paſſe pour le modéle de toutes les Cathédrales des Indes. Sa grandeur eſt extraordinaire. Elle a cinq portes dans ſa longueur, c'eſt-à-dire, des deux côtés, outre les trois du Frontiſpice, qui n'eſt pas encore achevé ; & pour aller à la principale de ces cinq portes, on traverſe un Parterre d'Orangers, envi-

(26) Page 371.

ronné de demies colomnes, & de chaînes de fer. L'Eglise est divisée en cinq nefs, formées par de beaux piliers. On y compte jusqu'à soixante & quinze Autels ; mais le grand, qui est fait en demi-cercle, est d'un travail incomparable. Careri observe, comme une singularité fort remarquable, que le Cierge Pascal pese ving-cinq arobes, qui font six cens vingt-cinq livres d'Espagne. Le Chapitre de cette Eglise est composé de quatre-vingt quinze Chanoines, outre les Officiers & les Musiciens, qui montent au nombre de deux cens cinquante. La tour est un ouvrage magnifique, de forme quarrée, qui va toujours en rétrécissant, & de plus de deux cens pieds de haut. L'escalier en est si large & si commode, qu'on y peut monter à cheval jusqu'aux cloches.

GEMELLI CARERI. 1698.

Ecole Espagnole de Marine.

Saint Elme est une Maison où l'on reçoit les Enfans, pour leur enseigner la Marine, & qui, pour symbole de son institution, offre un Navire au milieu de sa cour. C'est de-là qu'on tire quantité d'Eleves, pour les envoyer aux Indes. A leur retour, ils sont reçus dans le même lieu, s'ils veulent continuer d'y vivre ; mais ils doivent abandonner, aux Administrateurs, les

GEMELLI CARERI. 1698.

gages qu'ils reçoivent du Roi ou des Marchands.

Aqueduc Romain.

On voit, à peu de distance de la Ville, un Aqueduc qui lui fournit de l'eau, & qui passe pour l'ouvrage des Romains. En revenant de ce lieu, par la porte de Cermona, on passe devant un Palais que le Duc d'Alcala fit bâtir, après ses Voyages, sur le modéle de celui de Pilate, qu'on montre encore à Jérusalem. La *Caza de la Contratacion*, Tribunal, qui regarde le Commerce des Indes, est composé d'Officiers d'épée & de robbe, pour l'administration de la Justice; & d'une autre Cour, qui juge les affaires du Trésor. Les Tribunaux de la Justice ordinaire sont un autre ornement de Seville, par la beauté de l'Edifice, & par celle d'une cour environnée de belles colomnes, avec une Fontaine au centre. On fit remarquer à Careri, dans la rue del Candelejo, un buste du Roi Pierre le Cruel, dont on lui raconta l'histoire suivante. Ce Prince avoit coûtume de marcher la nuit, seul & bien armé, dans les rues de la Ville, pour observer ce qui se passoit autour de lui. Il eut un jour querelle avec un Espagnol, qui n'avoit pas voulu lui céder le pas; & son courage, ou son bonheur, lui

Avanture du Roi, Pierre le Cruel.

firent tuer ſon Ennemi. On trouva le cadavre. Le Roi donna ordre que l'Aſſaſſin fût découvert, & que l'on procedât contre lui avec la derniere rigueur. Quelque temps après, il voulut être informé du progrès de cette affaire. L'Alcalde, qui étoit parvenu à découvrir la vérité, répondit qu'il ne pouvoit pas pouſſer plus loin les procédures, parce que le Coupable étoit une perſonne du premier rang. Cette réponſe n'ayant pas refroidi l'ardeur que le Roi feignoit pour la Juſtice, l'Alcalde, preſſé par de nouveaux ordres, eut la hardieſſe de faire décapiter ſon Souverain en effigie. Le buſte, qu'on fit voir à Careri, fut placé dans le lieu de l'exécution, pour conſerver la mémoire de cet événement (27).

GEMELLI CARERI. 1698.

Route de Seville à Madrid.

De Seville à Madrid, la route ſe fait par terre, & Careri n'y laiſſa rien paſſer ſans obſervation. Un caroſſe, qu'il loua pour ce Voyage, avec trois perſonnes d'un nom connu, coûta cinquante-quatre piaſtres. Il ne fit, le premier jour que cinq lieues juſqu'à Caſtel-blanco, dans un Pays mêlé de Montagnes & de Plaines. Le lendemain, il eut à traverſer une fâcheuſe Montagne, d'où il ſe rendit à Santa

(27) Pages 378 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1698.

Olalia, après une marche de sept lieues. Celle qui la suivit ne fut que de cinq lieues qui firent arriver les quatre Voyageurs à Fuente de Cantor, gros Village, qui contient trois Couvens. Ils arriverent à Monastero, premiere Place de l'Estramadour. Le lendemain, ils firent quatre lieues dans un Pays plat, pour se rendre à los Santos, Ville royale, d'où ils allerent passer la nuit, deux lieues plus loin, à Villa-franca. Six lieues les conduisirent ensuite à Merida, Ville remplie de cette sorte de Nobles que les Espagnols nomment Solariegas, c'est-à-dire, gens qui vivent de leur revenu. On y remarque un fameux Pont de pierre sur la Riviere de Guadiana, long d'un demi mille, & d'une largeur qui le rend capable de recevoir deux carosses. Careri ne manqua point d'y visiter un ancien Château des Prieurs conventuels de Lyon, qui portent sur leur habit, une croix de Saint Jacques. Le jour suivant, après avoir fait deux lieues, ils passerent par trois Villages, pour arriver à Médekin, d'où ils allerent passer la nuit à Miajadaos. Le lendemain, ils firent trois lieues jusqu'à Santa cruz. De-là, passant à la vûe de Truxillo, ils arriverent à Tordesillas.

La chaleur étoit excessive, dans les Montagnes escarpées qu'ils furent obligés de traverser; & trois lieues plus loin, ils passerent par las Casas de Mirabere. Ensuite deux lieues les firent arriver sur le bord du Tage, qu'ils passerent sur un grand Pont de pierre, pour se rendre le soir dans Almarez. Le jour d'après, ils ne firent pas plus de deux lieues, dans une Plaine bien cultivée, jusqu'à la Calzada d'Oropesa. Le Pays, dans lequel ils entrerent le lendemain, est également fertile & peuplé. Après avoir fait deux lieues, ils passerent par Orogko, Domaine des Comtes de ce nom. Cette Place est située sur une Colline, mais sans autre défense que de mauvaises murailles. Quatre lieues plus loin, après avoit traversé une Forêt, on passa devant l'Hôtellerie de Venedos, dangereuse & célébre par sa situation, qui l'expose au brigandage des Voleurs. La crainte de quelque fâcheuse avanture fit faire quelques lieues de plus aux quatre Voyageurs, pour arriver à Talavera, Ville renommée par sa porcelaine. Le lendemain, après en avoir fait six, ils s'arrêterent, le soir, à Santa Olalla. La route ne leur offrant plus que des Jardins d'Oliviers, & de bons

GEMELLI CARERI. 1698.

Villages, ils n'y trouverent que de l'agrément pendant les deux derniers jours de marche, dont l'un les conduisit à Casa Rubia, & l'autre à Mostobes. Le troisiéme, ils entrerent dans Madrid, par le Pont de Ségovie (28).

Idée que Careri donne de Madrid.

Careri marque peu d'admiration pour cette Capitale de la Monarchie d'Espagne. » Quoiqu'elle ne soit, dit-» il, qu'à quarante degrés dix minutes » de latitude, la chaleur y est insup-» portable en Eté, & le froid en Hiver. » Sa figure est presque ovale; ce qui » ne lui donne pas moins de cinq mil-» les de circonférence, tandis qu'elle » n'en a qu'un de longueur. Elle n'est » parvenue à cette grandeur, que de-» puis qu'elle est devenue la résiden-» ce de ses Rois. Ses murs sont de ter-» re, & fort bas. Les rues sont tou-» jours fort sales, parce qu'on y jette » toutes les ordures des maisons. En » Hyver, cette incommodité ne fait » qu'augmenter, par l'eau qu'on lâche » exprès pour emporter ces immondi-» ces, & qui ne pouvant trouver de » passage, empoisonne par sa puanteur. » D'ailleurs, la plûpart des maisons » sont mal bâties, & de simple char-» pente. Tout ce qui sert à la vie est

(28) Pages 384. & précédentes.

» fort cher dans Madrid. Le vin y est » très-mauvais. Enfin, Careri n'y loue » que le pain & le Mouton, qui lui » parurent excellens (29) «. Il y trouva deux modes nouvellement établies : l'une, de faire courir quantité de Laquais devant les carosses ; l'autre, de porter des Perruques, & de les charger de tant de poudre, qu'on ne doit pas chercher, dit-il, d'autre cause de la cherté du pain. Entre les principales curiosités de la Ville, il nomme la Bibliothéque du Duc d'Uzeda, qui, pour la grandeur du vaisseau, le choix des Livres, & la beauté des Tablettes, fermées de glaces, ne le céde point aux meilleures de l'Espagne. Tout ce qu'il ajoûte, à ce récit, est connu par les Relations des autres Voyageurs.

GEMELLI CARERI. 1698.

Bibliothéque du Duc d'Uzeda.

Mais on ne l'abandonnera point dans le petit Voyage qu'il fit à l'Escurial, où sa curiosité lui fit faire quelques observations singulieres, qui ne doivent point être détachées de cet article. Il accompagnoit Dom Pierre de Chaves, Prélat du Royaume de Naples, à qui les Espagnols se faisoient honneur de montrer ce qu'ils ont de plus rare & de plus précieux.

(29) Page 387.

GEMELLI CARERI. 1698.

Voyage à l'Escurial.

Nous dînâmes, dit-il, à Roxas, où l'on compte trois lieues de Madrid; & nous en fîmes quatre autres, pour arriver le soir à l'Escurial, après avoir passé par Culminarego. Le Pere Recteur du College s'empressant de nous faire voir les raretés de ce grand Couvent, nous entrâmes dans la grande cour par un frontispice de pierre de taille; & passant dans une seconde, nous admirâmes les Edifices dont elle est environnée, mais particuliérement une très belle façade d'Eglise, ornée de six Statues, qui représentent les Prophétes. L'Eglise est composée de trois nefs, soutenues, comme le dôme, par de grands piliers de pierre de taille. On est frappé de la magnificence du grand Autel, qui est orné d'un double rang de colomnes, du marbre le plus fin, & de fameuses peintures. En montant dix-sept degrés du même marbre, on trouve un grand Tabernacle éclatant d'or, avec des colomnes de jaspe, qui ne sert que de revêtissement pour un autre de moindre grandeur, & couvert de pierres précieuses d'une valeur inestimable. Les murs, des deux côtés, offrent les Statues en marbre de Charles-Quint & de Philippe II. A gauche est l'Oratoire du Roi. Tou-

Eglise.

tes les voûtes sont peintes par le Jordans. On montre, dans une armoire, une grande Statue d'argent, & quantité d'autres de moindre grandeur, qui contiennent diverses reliques.

Tombeaux des Rois.

On nous fit voir ensuite les Tombeaux des Rois & des Reines fécondes, dans un lieu séparé de celui qui renferme les Rois & les Reines stériles, & les enfans des Rois. Ces deux Caveaux & tous les Tombeaux des Rois d'Espagne, qu'on y a déposés jusqu'à ce jour, sont incrustés de marbre noir. De-là, on nous fit remonter à la Sacristie, pour nous montrer quantité d'ornemens, garnis de pierres précieuses, de franges d'or & de broderies. On nous fit admirer sur tout un grand Tabernacle d'argent, d'un ouvrage merveilleux, dont l'Empereur avoit fait présent au Roi d'Espagne. Mais, l'or & l'argent semblent perdre leur prix, dans un lieu, où les diamans, les rubis, les émeraudes & toutes sortes de pierreries sont prodiguées.

Manuscrits de Sainte Therese.

Nous fûmes conduits dans une petite chambre voisine, où pour richesses, on nous montra quelques Manuscrits de Sainte Thérese, & quantité de Livres rares, avec une cruche d'environ vingt pintes, dans laquelle on pré-

GEMELLI CARERI. 1698.

tend que l'eau fut convertie en vin aux Noces de Cana. La Salle du Chapitre, où nous passâmes ensuite, est ornée d'excellens Tableaux anciens. On nous fit voir jusqu'aux Livres de Chœur, dont les ornemens ont coûté trente mille piastres; & deux grandes Orgues fort riches, outre deux petites qui sont placées dans les Nefs. Proche du grand escalier, on admire le meilleur Tableau du Jordans, qui représente la Bataille de Saint-Quentin.

Bibliothéque.

Nos Guides nous inviterent ensuite à passer dans la Bibliothéque, où l'ordre des Livres ne forme point un spectacle moins agréable que leur multitude. Les Espagnols se plaignent qu'on y a pris quantité de Manuscrits Arabes, sans que personne ait jamais sçû qui l'on doit accuser de ce vol (30). Les Peintures y sont admirables, & des plus grands Maîtres. On y montre une pierre d'Aiman, qui enleve vingt-quatre livres de fer, & dont la vertu est si active, qu'elle opere au travers d'un corps solide. L'Appartement du Roi, qui n'est pas éloigné de ce Sanctuaire des Sciences, est orné, dans toutes ses chambres, des meilleurs Peintures des deux derniers siécles. De la

Perte des Manuscrits Arabes.

(30) Page 398.

chambre de lit, on voit le Tabernacle du grand Autel.

Grandeur & beauté du Couvent.

On compte, dans le Couvent de l'Escurial, quatorze Cloîtres, & cinq étages de Dortoirs. Il est habité par trois sortes de Religieux, qui ont leurs Supérieurs indépendans les uns des autres, & dont le nombre monte à deux cens. Leurs Jardins sont une autre curiosité. Outre les fruits & les fleurs, on y voit des Bois de Myrthes, travaillés avec beaucoup d'art, des Fontaines d'une clarté charmante, un dôme de marbre fin, & plusieurs beaux Viviers, remplis de poisson. On sçait que Philippe II. fit bâtir ce beau Couvent, pour accomplir un vœu, par lequel il s'étoit engagé, pendant la bataille de Saint-Quentin, à réparer l'injure qu'il avoit faite à ce Saint, en faisant abbatre une Eglise qui lui étoit dédiée. Les Espagnols assurent qu'il y employa deux millions cinq cens mille livres; outre le revenu annuel, qui est de quarante-six mille piastres (31).

Son Origine.

Retour de Careri à Naples.

Careri quitte l'Espagne, traverse les Pyrenées & toute la partie de la France, qui est entre ces Montagnes & celles des Alpes. Il s'y arrête si peu, que toutes ses observations se sentent de la

(31) Page 499.

GEMELLI CARERI. 1698.

rapidité de sa course. Gênes le retient plus long-temps, pour y attendre, de Cadix, ses Manuscrits & son bagage. Il acheve son voyage par terre jusqu'à Naples, sa chere Patrie, où il arrive heureusement le 3 de Décembre 1598. L'habitude & le goût des descriptions l'ayant porté à donner celles de toutes les Villes d'Italie qui se sont trouvées sur son passage, il finit son Journal par celle même de Naples (32).

§ V.

Conseils importans pour les Voyageurs.

POUR se distinguer du commun des Voyageurs, Careri ajoûte, au récit de ses courses, divers conseils, qu'il donne pour le fruit de son expérience, & qu'il croit nécessaires à l'instruction de ceux qui entreprendront de marcher sur ses traces. Il commence par relever l'utilité des Voyages ; ensuite il établit six ou sept regles, qu'il confirme ou qu'il éclaircit par son exemple.

I. Un Voyageur doit être à l'épreuve des plus horribles dangers. Il doit s'armer de constance, contre les plus grands malheurs & contre la mort même. Mais la prudence ne lui est pas

(32) Pages 496 & précédentes.

moins nécessaire que le courage. Sa premiere attention doit tomber sur le choix de sa route, en consultant ceux qui ont parcouru le Monde avant lui. Si j'avois eu cette précaution, observe Careri, avec une honnête franchise, qui lui fait reconnoître ses fautes, je n'aurois peut-être pas pris ma route vers l'Orient; & prenant au contraire la route opposée, j'aurois fait mon tour du Monde avec plus de commodité, plus de sûreté & moins de lenteur.

GEMELLI CARERI. 1698.

II. On doit être bien pourvû d'argent, parce que les dépenses vont quelquefois beaucoup plus loin qu'on ne s'y est attendu. Un Voyageur, qui n'a pas au-delà du nécessaire, ne peut faire un grand nombre d'observations, qui l'obligent souvent de s'arrêter, ou de prendre par des chemins détournés qui allongent sa route; sans compter qu'il est quelquefois utile de faire de petits présens, pour s'attirer du respect, & pour se faire ouvrir des lieux dont l'accès n'est pas libre à tout le monde. C'est avoir de l'argent que d'en porter la valeur en marchandises.

III. Un Voyageur doit avoir quelque teinture de Médecine, & surtout de Chirurgie, autant pour sa propre utilité que pour celle d'autrui. Rien

GEMELLI CARERI. 1698.

n'apporte plus d'avantages, que de sçavoir préparer quelques médicamens. On doit avoir aussi quelque connoissance des Drogues & des Simples, pour être en état d'enrichir la Botanique de quelques nouvelles lumieres. Careri confesse qu'il est fort peu content de lui-même, sur ce point. Il veut qu'on y joigne la connoissance des Animaux, qu'il croit bien plus facile, & qu'on soit capable de faire l'épreuve des minéraux qu'on rencontre.

IV. On doit sçavoir parfaitement la Géographie, la Sphère, l'usage de l'Astrolabe & celui de la Boussole, pour mesurer la hauteur Pôlaire, & pour remarquer les erreurs des Cartes. Il faudroit avoir lû toutes les Relations & les Histoires des Pays qu'on entreprend de parcourir, & se trouver bien fourni des meilleures Cartes, sur-tout de celles qui sont imprimées en soie blanche, parce qu'elles ne sont pas sujettes à se couper, & qu'elles tiennent peu de place dans les malles. Qu'on y joigne, s'il est possible, une courte description de chaque Pays; soit qu'on soit capable de la faire soi-même par de fidéles Extraits, soit qu'on la trouve imprimée en petit volume.

V. Heu-

GEMELLI CARERI. 1698.

V. Heureux le Voyageur qui sçait un peu de dessein ! Il a sans cesse l'occasion de s'en servir, pour tracer la figure d'une belle Statue, d'un Edifice, d'une Médaille, de quelque Plante rare & de quelque Animal singulier, ou pour lever le plan d'une Ville, d'une Forteresse, d'un Port, &c. Qu'il n'oublie pas de porter un bon compas de proportion, & un quart de cercle avec ses divisions. Mais, pour ne rien faire sans principes & sans méthode, il doit sçavoir un peu de Fortification, d'Architecture, de Perspective, & surtout de Géométrie-pratique, qui lui apprendra l'art de mesurer les hauteurs inaccessibles & leurs distances. Une bonne Lunette d'approche est aussi d'une utilité continuelle ; & même un Telescope, pour observer les étoiles quand on passe la Ligne équinoxiale, & qu'on fait route vers le Pôle du Sud. Mais ce qui paroît digne, à Careri, d'un honneur éternel, c'est de sçavoir faire une Carte géographique.

VI. Il est indispensable de parler plusieurs langues, particuliérement celles qui servent au Commerce, telles que la Françoise, l'Italienne, l'Espagnole, la Portugaise & l'Esclavone, à la faveur desquelles on trouve par-

GEMELLI CARERI. 1698.

tout des Interprêtes. L'argent peut suppléer imparfaitement à ce défaut, parce qu'il se fait entendre des plus sourds: mais on n'en est que plus exposé à divers périls, quand, avec la réputation d'être riche, on ne peut demander ni recevoir des avis pour les éviter.

Celui qui n'a pas du moins une partie de ces qualités, sera reduit, s'il a quelque prudence, à se faire accompagner d'une personne qui possede celles qui lui manquent. La probité, dans ce Compagnon de fortune, lui fera trouver non-seulement plus de douceur, qu'il ne peut s'imaginer, à voir sans cesse un Confident de ses plaisirs & de ses peines, mais servira même à lui faire tirer plus d'instruction de la dépense & des travaux du Voyage.

Careri, supposant à son Disciple toutes les qualités naturelles & acquises qu'on vient d'expliquer, lui apprend ensuite le moyen de les mettre en usage. Il se trouve, dit-il, des hommes d'un naturel indolent, qui négligent d'observer ce qui mérite leur attention; & d'autres, qui mesurant les objets par la courte étendue de leurs lumieres, ne la donnent qu'aux bagatelles, ou du moins qu'à ce qui flatte leur goût. Le Politique s'attache au Gouvernement,

le Naturaliste aux Plantes & aux Animaux, le Géographe aux distances & aux situations, l'Historien aux événemens passés, l'Antiquaire aux monumens des siécles les plus éloignés, le Marchand à tout ce qui concerne le Commerce, & chaque Artiste à l'objet de sa profession. Ce n'est pas le but d'un véritable Voyageur, qui doit travailler pour la postérité autant que pour soi-même, & rendre ses Ecrits utiles à tout le monde. Il doit être exercé à faire une Relation, non-seulement où la vérité ne manque pas, mais qui renferme, sans distinction, tous les objets de la curiosité & du sçavoir. Le genre de vie, auquel il s'est attaché, l'oblige d'observer sans relâche, la nature du Pays où il arrive, & de celui par lequel il passe; c'est-à-dire, le climat, la hauteur du Pôle, la température de l'air, les Montagnes, les Vallées, les Rivieres & les Ponts, la fécondité du terroir, les distances des lieues, les Mines & les Carieres, les Bois, les Plantes médicinales, les arbres propres à la construction des Vaisseaux, la qualité des fruits, les Animaux, la situation de la Mer, les Ports, les Caps, les écueils & les marées. A l'égard des lieux habités, il doit faire tomber son

GEMELLI CARERI. 1698.

Objet d'un véritable Voyageur.

GEMELLI CARERI. 1698.

attention & ses remarques sur les murs, les Fortifications & les édifices ; sur les magasins, l'artillerie & la garnison, du moins lorsqu'il le peut sans danger ; sur les coûtumes & les mœurs des Habitans ; sur leur caractere, leur tempéramment, la longueur ordinaire de leur vie, leurs maladies les plus fréquentes, leurs remedes & leurs alimens communs ; sur leur richesses & leur pauvreté, leur maniere de se vêtir, de se meubler, de converser, d'élever les enfans ; sur leurs sciences, leurs arts, & leurs méthodes ; sur leurs poids, leurs mesures, leurs monnoyes & leur commerce. C'est un soin utile, que celui de conserver des monnoyes de chaque espece, pour se mettre en état de comparer l'alliage & la qualité de l'une avec l'autre. On doit s'appliquer particuliérement à connoître le Gouvernement de chaque Pays, les forces de l'Etat, l'administration de la Justice, & remarquer s'il y a quelque Loi qui soit contraire au droit commun, quelque usage ou quelque établissement étrange. On n'oubliera point la fondation des Villes principales, quoiqu'ordinairement fabuleuse ; ni les événemens anciens & modernes, qui peuvent donner du lustre à leur Histoire. Enfin,

dans les Pays Chrétiens, comme dans les Mahométans & les Idolâtres, il faut rechercher soigneusement l'origine de la Religion, & les changemens qu'elle a soufferts, observer les différentes Sectes, tenir compte des Temples, des Séminaires, des Ecoles, des Chapitres, des Rites, des Cérémonies, de l'antiquité des Evêchés, des Saints Protecteurs, des Reliques les plus considérables, du nombre & de la richesse des Ecclésiastiques, & même des plus fameux Tableaux.

Moyens qu'il doit employer.

Comme il est impossible qu'un Voyageur fasse toutes ces observations par ses propres yeux; il cherchera les moyens de se lier avec les gens de Lettres, s'il s'en trouve dans le Pays, ou avec quelques Vieillards intelligens. Il examinera les points, sur lesquels ils ne paroîtront pas s'accorder; précaution toujours nécessaire pour éviter l'erreur, sur-tout, lorsque n'entendant point la langue, on est réduit au ministere des Interprêtes. Il écrira, chaque jour au soir, ses remarques; parce que dans une si grande variété de soins & d'objets, la mémoire peut manquer. Ceux, qui ne veulent rien donner au hasard, font deux copies de leur Journal, dont ils confient l'une à quelque ami d'une

GEMELLI CARERI. 1698.

droiture éprouvée. Careri, menacé, dans plusieurs occasions, de voir périr tous les Manuscrits dont sa Relation est composée, regretta quelquefois très amerement de n'avoir pas suivi ce conseil. Il le donne avec cet aveu, pour en faire sentir mieux l'importance (33).

(33) Careri, Tome VI. pages 505. & suivantes.



VOYAGE

DE

LA BARBINAIS LE GENTIL,

AUTOUR DU MONDE.

CE Voyage (34) ne seroit point excepté du nombre de ceux qu'on a pris le parti de supprimer, s'il n'étoit recommandé à l'attention du Lecteur, par l'avantage qu'il a d'être le seul que la Nation Françoise ait fait autour du Monde, ou le seul du moins, qui ait jamais été publié. Son Auteur ne se fait connoître, d'ailleurs, que par son titre, & par une Epître dédiée à M. le Comte de Morville. INTRODUCTION.

Il partit de la Baye de Cherbourg le 8 d'Août 1714 (35). C'est le seul de tous les Voyageurs, qui fasse profes- Départ de Cherbourg.

(34) Edition d'Amsterdam, 1728, chez Pierre Mortier, 2 vol. *in* 12, avec des Figures & des Plans. Il est assez bien écrit, en Lettres qui portent la datte du tems & des lieux. Il n'échappe rien à l'Auteur qui puisse faire mal juger de son esprit & de sa bonne foi.

(35) Quoiqu'il n'explique pas mieux l'occasion & le dessein de son Voyage, on juge, sur la suite, qu'il s'étoit embarqué sur un Armateur.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1714.

sion de ne pas tenir compte des vents & des hauteurs. » Il vous importe peu, » écrit-il à son Correspondant, de sçavoir quel vent souffloit. Je vous dirai, seulement, qu'il étoit très favorable pour le Voyage des Isles » Canaries. Cette déclaration ne doit pas faire esperer beaucoup de remarques maritimes ; & la Barbinais se borne effectivement à la description des lieux & des mœurs.

Ce même vent, qu'il ne veut pas nommer, ayant peu duré, le Vaisseau fut obligé de relâcher à l'Isle de Sarc, qui n'est éloignée de celle de Guernesey que d'environ trois lieues : mais le temps redevint si beau qu'ayant fait voile le 4, il se trouva, le 15, près de la petite Isle Gratiosa. Les Isles Canaries, où il arriva le 17, n'offrirent rien de plus curieux à la Barbinais, qu'une Dame Espagnole, qu'il vit dans un Couvent de l'Oratoria, & que la singularité de son Avanture lui fit trouver digne d'admiration & de piété. Elle étoit Niece du Marquis d'Asialcazar, & Veuve du Comte de la Gomere. » On n'a jamais vû de beauté » plus parfaite : mais, avec les plus » beaux yeux du Monde, elle étoit » aveugle ; & cette disgrace venoit de

Avanture singuliere de la Comtesse de la Gomere.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1714.

» l'impuissance de son Mari, dont les » forces ne répondoient pas à ses desirs. » Il avoit eu une autre Femme, à qui » l'on assuroit que cette foiblesse avoit » causé la mort. La seconde, craignant » le même sort, sur-tout après avoir » déja perdu la vûe, s'étoit retirée » dans ce Monastere ; & le Comte, » dont elle étoit aimée avec une ex- » trême tendresse, étoit mort du cha- » grin de leur séparation (36).

Circonstance du Baptême de Mer.

En passant la Ligne le 28 de Septembre, la Barbinais se vit initié, dit-il, avec les formalités ordinaires, aux mysteres de la Navigation : mais il nous apprend qu'après avoir été arrosé d'eau, on le fit jurer qu'il ne coucheroit jamais avec la Femme d'un Pilote ; circonstance, qu'aucun Voyageur n'a rapportée dans les Baptêmes de Mer. La premiere terre qu'il vit sur la Côte du Brésil fut l'Isle Grande, où le Vaisseau mouilla, le 12 de Décembre, dans un Havre sans nom, après avoir failli d'échouer sur un banc de sable, qui est entre l'Isle & la Terre-ferme. Il fait la description de cette Isle. Elle est située sous le Tropique du Capricorne, à deux lieues du Continent de l'Amérique, & son circuit est de quatorze

(36) La Barbinais, Tome I. page 6.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1714.

Description de l'Isle Grande ou Saint Georges.

lieues. On la nomme aussi l'Isle de Saint-Géorges. Il y regne un Printems éternel. Son terrein est élevé, & couvert d'arbres inconnus en Europe, qui forment, en plusieurs endroits, des Bosquets fort agréables. La Barbinais monta seul au sommet d'une Montagne, dont le pied s'avance jusqu'au bord du Havre. Après avoir eu beaucoup de peine à pénétrer dans l'épaisseur du Bois, il parvint au sommet: mais s'étant égaré au retour, il descendit sans tenir de route certaine; & pendant plus de cinq heures, il continua de marcher au hasard. Enfin, il se retrouva sur le rivage; mais fort loin du Vaisseau & de ses Compagnons. Le fruit de sa curiosité fut d'avoir observé des arbres d'une grosseur extraordinaire; d'avoir vû quantité d'Orangers & de Citroniers, qui croissent sans culture; des Singes de la grosseur d'un Veau, qui font retentir les Vallées d'un bruit étrange; des Caymans, & d'autres reptiles fort dangereux. Mais l'Animal le plus incommode, & le plus commun dans cette Isle, est un petit ver, qui s'insinue sous les ongles du pied & de la main. Il y cause une demangeaison douloureuse. La chair devient blanche; il s'y forme une tumeur;

& le seul remède est d'ôter doucement le ver, avec la pointe d'une aiguille. S'il reste, dans la plaie, quelque partie de son corps, il y survient une inflammation, dont les suites peuvent être funestes.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1714.

Avanture de la Barbinais avec quelques Portugaises.

La pêche est abondante autour de cette Isle, & le Poisson excellent; mais l'épaisseur des Bois ôte le pouvoir de chasser. Cependant le Vaisseau François manquoit de vivres; & l'expédition de M. du Guay-Trouin, à Rio de Janeïro, étoit encore si récente, que la prudence ne permettoit pas de s'y présenter. On fut réduit à chercher quelques provisions, dans les Habitations de la Terre-ferme. La Barbinais, ayant été détaché, pour cette expédition, fut surpris que dans une Cabane, où il ne fit pas difficulté d'entrer, plusieurs Femmes prirent aussi-tôt la fuite, en poussant de grands cris. » Je les » suivis, dit-il, pour les rassurer; » mais leur crainte en devint plus pres» sante, parce que j'étois accompagné » de quelques jeunes gens, dont la vi» vacité n'annonçoit pas des inten» tions aussi réglées que les miennes. » Les cris, qui ne diminuoient point, » réveillerent un homme, dont l'as» pect grave & composé nous fit juger

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1714.

» qu'il prenoit beaucoup d'intérêt à
» cette scène. Il nous dit, d'un ton
» brusque, que nous n'étions point
» en France, où les femmes & les
» hommes ont une liberté sans bornes ; & que les Portugais n'en accordoient pas tant à leurs femmes.
» Cependant, nos politesses l'ayant rassuré, il nous apprit, assez civilement qu'il y avoit, à peu de distance, une petite Ville, nommée *Villa Grande*, où nous pouvions trouver des vivres. Nous nous y rendîmes aussi-tôt. Mais la pauvreté n'y regnoit pas moins qu'à la Campagne (37).

Générosité d'un Chirurgien François.

Dans le même temps, un François, nommé la Borde, qui demeuroit à Paraty, où l'exercice de la Chirurgie lui avoit fait gagner du bien, apprit de quelques Habitans de Villa Grande, qu'un Vaisseau de sa Nation avoit peine à trouver des provisions sur la Côte. il se hâta d'y envoyer une Pyrogue, chargée de pois & de poisson salé, avec une somme d'argent, & des excuses de n'avoir osé venir lui-même ; parce que depuis la prise de Rio de Janeïro, les Portugais ayant rompu tout commerce avec les François, dans leurs

(37) *Ibidem*, pages 12 & 13.

Colonies, il craignoit qu'ils ne prissent ce prétexte pour lui ravir tout ce qu'il possedoit. Sa générosité causa des transports de joie dans tout l'Equipage, qui commençoit à souffrir beaucoup de la faim. La Barbinais croit lui devoir ce témoignage public de reconnoissance; & si les bénédictions des gens de Mer ont quelque vertu, (ce qu'il ne croit guéres dit-il,) le Ciel n'a pas laissé cet honnête Chirurgien sans récompense (38). Paraty est une petite Ville, où descend une grande partie de l'or, qui vient des Mines, & qu'on transporte ensuite à Rio Janeïro. Elle n'est éloignée de l'Isle Grande que d'environ dix lieues.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1714.

Villa Grande avoit été depuis peu le théâtre d'une scène fort tragique, dont la Barbinais juge le récit important pour la connoissance du cœur humain, qui est malheureusement capable de ces odieux excès. Le Colonel & le Sergent Major de cette Ville, se haïssoient depuis long-temps. Cette haine s'étoit communiquée jusqu'à leurs Esclaves, & les mettoient tous les jours aux mains. Un jour que ceux du Colonel avoient été battus, il se mit à leur tête; & leur ayant fait investir la

Exemple d'une cruelle vengeance.

(38) Page 14.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1714.

Maison du Sergento, il leur ordonna, dans sa fureur, de tirer plusieurs coups de fusil aux fenêtres. La femme & la fille de son Ennemi furent tuées à la premiere décharge. Ce triste spectacle toucha si vivement le Sergento, que ne consultant plus que son désespoir, sans considerer l'inégalité des forces, il fondit, sur le Colonel, avec quelques Esclaves qu'il avoit autour de lui: mais il tomba bientôt, percé de deux coups de lance. Il demanda un Confesseur. Le Colonel lui déclara qu'il reclamoit en vain l'assistance du Ciel, & que s'il n'achevoit pas de le faire massacrer sur le champ, c'étoit pour se rassasier du plaisir de le voir expirer. Cependant un Religieux accourut. Mais le Colonel ne lui permit pas d'approcher; & le voyant résolu, malgré ses menaces, d'écouter la Confession de son Ennemi, il lâcha, sur lui, son pistolet, dont il ne fit que lui casser le bras. Ensuite, plongeant son épée dans le corps du Sergento; va, lui dit-il, rougir de ta honte au fond de l'Enfer. Ma vengeance seroit imparfaite, si tu jouissois du Paradis (39).

Le Vaisseau François ayant remis à la voile, le 29 de Décembre, une

(39) Page 16.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1714.

Conspiration sur le Vaisseau.

conspiration, formée à bord, qui faillit de causer la ruine du Vaisseau, donne occasion à la Barbinais de laisser comme échapper le secret de son Voyage. » On sçait, dit-il, que suivant les or» dres du Roi & les conventions en» tre la France & l'Espagne, ceux qui » vouloient armer, pour le Pérou, » étoient obligés de tenir leur entrepri» se secrette. Notre Armateur avoit » pris une Commission Angloise, sous » le nom d'un Anglois, qui ne devoit » avoir que le titre de Capitaine, sans » en exercer les fonctions. Cette pré» caution nous avoit engagés aussi à » prendre des Matelots Anglois, dont » le nombre étoit presqu'égal à celui » des François. Il se passoit peu de » jours, sans quelque dispute entre les » deux Nations; & les Officiers mar» quoient peut-être trop de faveur pour » leur Patrie. Les Anglois prirent la » résolution d'en tirer vengeance, & » de tuer tous les François, à l'excep» tion de tous ceux qu'ils jugerent les » plus propres à les seconder dans leurs » entreprises. Ils devoient jetter ensuite » une partie des marchandises qui don» noient trop de pésanteur au Vais» seau, & forcer le Capitaine Anglois » de leur servir de Chef, dans le mé-

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1714.

» tier de Corſaire, qu'ils ſe propo-
» ſoient d'embraſſer. Un jeune hom-
» me de Guerneſey révela ce complot
» au Capitaine; & malgré les préven-
» tions nationales, il eut aſſez de pro-
» bité pour en donner avis aux Fran-
» çois. Les Officiers s'aſſemblerent.
» Après une ſérieuſe délibération, le
» Contre-maître & le Capitaine d'ar-
» mes reçurent ordre de tenir des ar-
» mes prêtes, & de prendre toutes
» ſortes de précautions contre une ré-
» volte. On fit aſſembler l'Equipage.

Punition des Conjurés.

» On ſe ſaiſit des Mutins, qui, ne ſe
» défiant de rien, furent arrêtés ſans
» réſiſtance. Leur crime ſembloit mé-
» riter la mort : mais on ſe contenta
» de les faire lier ſur des canons; &
» de leur faire donner, à chacun cent
» coups de corde. Les plus emportés
» furent mis au fers. Rien n'eſt plus dangereux, conclut l'Auteur, que de raſſembler, pour les Voyages de long-cours, des Equipages compoſés de différentes Nations. C'eſt nourrir une guerre inteſtine, d'autant plus dangereuſe qu'elle ne peut être arrêtée que par des remédes violens (40).

1715. On eut toujours les vents contraires, juſqu'au Cap le plus méridional

(40) Pages 19 & précédentes.

de l'Amérique. Il ne faut point attendre, de la Barbinais, de nouveaux éclaircissemens sur les Détroits (41). Une tempête jetta son Vaisseau, jusqu'au soixantiéme dégré trente minutes du Sud. Toutes ses autres remarques sentent peu l'homme de Mer. Il écrivit ensuite à son ami : » Vous aviez » alors l'Hyver, vous autres Européens ; » & nous étions dans la belle saison, » c'est-à-dire, au milieu de l'Eté : cependant je n'ai jamais ressenti de » froid plus cuisant. Le 17 de Janvier, » nous observâmes qu'il n'y avoit que » trois heures de nuit ; ce qui nous » consoloit beaucoup, car la tempête » effraye moins, pendant le jour, que » dans les ténébres. Ajoûtez, aux in» commodités d'un climat si froid, » celle d'avoir une grande partie de nos » Pilotes & de nos Matelots attaqués » du scorbut.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

La Barbinais, mauvais homme de Mer.

Après une navigation de six mois, ils découvrirent les Montagnes, que leur figure a fait nommer Mammelles du Biobio, & bientôt après, l'Isle de

Son arrivée à la Conception du Chily.

(41) Rien n'est moins exact. Il nomme le Détroit de le Maire, *Détroit de Mair*. Il prétend que c'est un Capitaine nommé Hoorn, qui a donné son nom au Cap qui le porte ; quoique personne n'ignore qu'il lui vient de la Ville de Hoorn, d'où étoit le Maire.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715. Sainte Marie, dont le terrein est fort bas. Cette Isle n'est qu'à dix lieues de la Baye de la Conception. En entrant dans cette Baye, ils y apperçurent quantité de Vaisseaux à l'ancre devant la Ville; mais ils prirent le parti d'aller mouiller dans un enfoncement, nommé Talcaguena, d'où la Barbinais & quelques autres furent députés pour saluer le Gouverneur.

On ne s'arrête avec eux, dans ce Port du Chily, que pour continuer de recueillir ce qui leur est personnel, ou ce qui n'appartient du moins qu'à leur entreprise. La Barbinais ne dissimule rien à son ami. Nous sommes ici peu tranquilles, lui écrit-il, après avoir passé quelques mois à la Conception. Je n'ai vû, jusqu'à présent, que des contre-temps fâcheux, & des embarras, qui naissent les uns des autres. Assurément si la Cour de France sçavoit ce qu'il en coûte à ceux qui sont venus dans ces Mers malgré ses ordres, loin de les punir, elle auroit compassion de leur folie. Elle les loueroit peut-être du zèle qu'ils ont eu de purger le Royaume des superfluités de ses Manufactures, qu'ils viennent troquer ici pour de l'argent, & sur lesquelles ils font une perte considérable.

Nous ne nous attendions pas à trouver, dans la Baye de la Conception, une compagnie si nombreuse de gens de notre Nation, & bien moins à recevoir les tristes nouvelles qu'ils nous apprirent à notre arrivée. Leur premier compliment fut de nous féliciter, avec une amere ironie, d'être venus augmenter le nombre des Malheureux. Les plus honnêtes ne disoient rien de plus. Mais quelques-uns nous chargeoient de malédictions, & d'autres nous ennuyoient par le récit du misérable état de leurs affaires. En un mot, tout étoit en confusion. On compte actuellement quarante Vaisseaux François dans ces Mers. J'aime ma Nation, continue la Barbinais, & je suis peu porté à relever ses défauts: cependant l'expérience me force d'avouer qu'il n'y en a point qui soit plus souvent duppe de son ambition, & qui soit moins propre à commercer dans les Indes. C'est le jugement que les autres Peuples en portent aussi. En effet, n'est-ce pas perdre volontairement son bien, que d'envoyer, au Pérou, quarante Vaisseaux, lorsque six peuvent suffire! Il est vrai que les Marchands Espagnols ne sont pas moins à plaindre. Ceux qui ont fait de gros achats,

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

Grand nombre de François qu'il y trouve.

Observations sur leur Commerce dans la Mer du Sud.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715. depuis deux ou trois ans, & qui, se flattant qu'il ne viendroit plus de Vaisseaux, ont négligé la vente de leurs marchandises, se voient ruinés par l'arrivée d'une Flotte si nombreuse. L'avidité mal entendue de tous ces Armateurs est d'autant plus blâmable, qu'ils ne pouvoient ignorer le mauvais état des affaires, dont les Vaisseaux revenus du Sud les avoient assez instruits. Leur imprudence ne peut être excusée que par les conjectures. Le rabais des especes leur a fait chercher des dédommagemens ; & comme les armemens ont été secrets depuis le dernier Traité, chacun s'est cru le seul qui prenoit le parti d'armer. On a fait le même raisonnement à Nantes, à Bayonne, à Marseille, & sur tout à Saint Malo; avec cette différence, que les Armateurs de Saint Malo, plus prudens que tous les autres, ont intéressé, dans leurs entreprises, des Négocians de Paris, de Lyon, & de divers autres lieux, gens peu éclairés dans ce commerce, & qui se laissant éblouir par la fortune des Malouins, se sont imaginés, mal à propos, que la Corne d'abondance devoit être toujours pleine au Pérou. Telle est la source du mal. Mais il est à craindre aujourd'hui que

la Cour d'Espagne, fatiguée d'un commerce qui ruine le sien, & sollicitée par les Anglois, dont on connoît la jalousie, ne fasse enfin passer une Escadre dans ces Mers, avec des ordres qui ne seront peut-être executés que trop fidélement (42).

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

Ces sages refléxions, qui peuvent servir à l'éclaircissement des affaires de France, dans quelques années fort célébres, feront prendre une meilleure opinion des lumieres de la Barbinais sur le Commerce, que celle qu'on a dû se former jusqu'ici de ses talens pour la Marine & la Navigation. Elles expliquent aussi le dégoût qu'il conçut pour son entreprise, & la résolution qu'il forma tout d'un coup d'abandonner le Vaisseau de Cherbourg, pour s'embarquer sur un Navire de Bayonne, qui se disposoit à faire le Voyage de la Chine. Son inclination, dit-il, se refroidissant pour le Commerce, il en sentit naître une fort vive pour les Voyages; & pour son coup d'essai, il résolut de faire le tour du Monde (43). Mais, avant son départ il eut l'occasion d'exercer son courage, lui & tous les François qui se trouvoient alors dans la Baye.

La Barbinais se dégoûte du Commerce.

Son projet de Voyage.

(42) Pages 30 & précédentes. (43) Ibidem.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

Comment les François se font respecter d'un Gouverneur Espagnol.

Ceux que l'espérance de n'y plus voir arriver de Vaisseaux, qui vinssent troubler leur Commerce, y retenoit depuis deux ou trois ans, avoient fait bâtir dans l'enfoncement de Talcaguena, des cabanes propres & commodes. Leurs Jardins leur fournissoient toutes sortes de légumes. La chasse, la pêche & l'agriculture faisoient leur unique occupation; & ce lieu, jusqu'alors inculte & désert, avoit pris une forme agréable par leurs soins. Ils y avoient même construit une Chapelle qui servoit de Paroisse à leur petite Colonie; sans s'être beaucoup souciés, à la vérité, d'en demander la permission à l'Evêque Espagnol. Lorsque le Vaisseau de la Barbinais étoit arrivé dans la Baye, Dom Firmin, Mestre de Camp Général, commandoit à la Conception. C'étoit un jeune homme de vingt-deux ans, fils du premier Président de l'Audience de Saint Jago. Il avoit, pour la Nation Françoise, une haine qu'il ne cherchoit pas même à dissimuler. Les François en recevoient, chaque jour, de nouvelles marques; & loin de s'en ressentir, ils affectoient de n'en faire aucune plainte. Mais le Gouverneur, prenant leur modération pour un défaut de courage, n'en devenoit

que plus fier & plus injuste. Ils jugerent enfin qu'il étoit nécessaire pour leur sûreté, autant que pour l'honneur de leur Nation, de faire éclater un peu de vigueur ; & l'occasion s'en présenta bientôt. Du Morier des Vaux, le plus ancien de leurs Capitaines, également estimé des Espagnols & des François, mourut d'une maladie de langueur, attribuée au chagrin d'avoir vû ses espérances détruites par le nombre excessif des Vaisseaux qui arrivoient dans le Port. On voulut rendre de justes honneurs à sa mémoire. Les Capitaines assemblés convinrent que le corps seroit porté, de Talcaguena à la Conception, dans une Chaloupe tendue de noir ; que toutes les autres Chaloupes de la Flotte le suivroient, avec un détachement de trente Matelots, qui devoient précéder le Convoi, pour faire une décharge de mousqueterie en divers endroits marqués ; & que par intervalle tous les Vaisseaux le salueroient de leur canon. Cependant, pour garder quelque bienséance avec le Gouverneur, on députa vers lui deux Capitaines, qui lui demanderent la permission d'exécuter l'ordre du Conseil. A peine daigna-t-il les écouter. Il leur défendit de faire descendre à terre aucune per-

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

Mort & funéraille d'un Capitaine François.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

sonne armée, avec menace de charger ceux qui oseroient l'entreprendre. Les François s'affligerent peu d'un refus, qui sembloit autoriser tous leurs ressentimens. Ils n'en executerent pas moins leur projet; mais ils eurent la précaution d'armer soigneusement les Chaloupes. Lorsqu'elles approcherent du rivage, le Gouverneur fut averti que malgré ses défenses, la Ville alloit être remplie de Soldats armés, & qu'il étoit temps de s'opposer à la descente. Il pâlit, il trembla, de colere, ou de crainte, & ses premiers mouvemens parurent impétueux; mais les seconds furent plus modérés. Les François étoient déja sur le sable, lorsqu'il leur envoya dire qu'il leur permettoit d'y descendre. Tout le reste se fit avec beaucoup d'ordre & de tranquillité; & cette leçon apprit, aux Officiers Espagnols, à traiter plus civilement leurs Alliés (44).

Le Gouverneur Espagnol est forcé de s'adoucir.

Révolte des Indiens pendant le séjour de la Barbinais à la Conception.

Pendant près de cinq mois, que la Barbinais passa au Port de la Conception, il fut convaincu par ses propres yeux, que les François n'étoient pas les seuls à qui le gouvernement de Dom Firmin Ustaris parût insupportable. Les Indiens de la Plaine, impi-

(44) Pages 98 & précédentes.

toyablement

toyablement opprimés, prirent ce temps pour se soulever, & firent craindre aux Espagnols de se voir égorger ou brûler dans leurs murs. On a déja rapporté quelques exemples de ces révoltes; mais ils deviennent précieux pour l'Histoire, lorsqu'ils portent sur la foi d'un témoignage oculaire. La Barbinais entre ici dans un détail intéressant. Ces malheureux Indiens, dit-il, rebutés d'une longue & pénible servitude, résolurent enfin de s'en délivrer. Leurs Caciques, ou leurs Chefs, qui recevoient à regret la loi d'une Nation étrangere, dans des lieux où leurs Ancêtres l'avoient donnée, s'assemblerent, & firent courir une fléche, qui est l'instrument dont ils se servoient autrefois pour exciter leurs Alliés à la guerre. Ils envoyerent aussi aux Indiens, qu'on nomme *Indios Bravos*, une corde, qui marquoit, par des nœuds de différentes couleurs, leur projet, le jour & le lieu de leur assemblée. Cette conspiration fut si secrette, qu'elle ne pût être étouffée dans sa naissance. Un Hermite Indien, qui faisoit sa résidence à peu de distance de la Conception, avoit fait, sous divers prétextes, un amas considérable de fer, pour armer leurs lan-

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

ces. Son commerce ayant été découvert, il fut arraché de sa retraite & jetté dans un Cachot, où la force des tourmens lui fit trahir son secrét. Mais il étoit trop tard pour en arrêter les suites. Le Gouverneur trouva seulement, dans cette déposition forcée, un nouveau sujet de persécuter les Indiens qui étoient demeurés fidéles. Il ordonna, aux Espagnols, de charger leurs Vassaux de chaînes, innocens ou criminels, & de les traiter avec la derniere rigueur. La plûpart de ces Malheureux furent livrés à la Justice, sans excepter ceux dont leurs Maîtres avoient éprouvé l'attachement par de longs services; & toutes les Prisons en ayant bientôt été remplies, on fit tomber la punition sur les innocens, pour causer de l'épouvante aux coupables. Mais cette conduite ne fit qu'irriter les Rebelles. Ils auroient exercé leur premiere fureur sur la Conception, dont ils n'étoient éloignés que d'environ dix lieues, si la crainte des Vaisseaux François ne les eût retenus. Plusieurs Capitaines firent alors une démarche, dont ils eurent bientôt du regret. Ils allerent offrir leur secours au Gouverneur, en ajoûtant qu'ils se croyoient obligés, par la bonne intelligence qui

Avec quelle rigueur ils sont traités.

Faux orgueil du Gouverneur.

régnoit depuis long-temps entre les deux Couronnes, de conserver à l'Espagne la possession du Pays. Ce fier Espagnol rejetta leurs offres, & leur répondit, avec sa hauteur ordinaire; que sa Nation avoit assez de courage & de force pour défendre & garder ses Conquêtes (45).

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

Cependant le désordre croissant de jour en jour; cette affectation d'intrépidité ne l'empêcha point de faire partir sécretement ses meilleurs effets. Comme sa conduite le rendoit odieux aux Espagnols mêmes, ils firent éclater leurs murmures; & ses précautions faisant juger qu'il avoit reçu des avis certains de quelque péril pressant, le Peuple s'assembla, pour délibérer sur la défense de la Ville. Mais il arriva, comme dans toutes les émotions populaires, que cette assemblée tumultueuse se sépara sans avoir pris aucune résolution. Les plus sages, convaincus de l'extrêmité du danger, prirent le parti d'implorer le secours des François, & de se ménager une retraite sur les Vaisseaux du Port. Le Gouverneur, qui ne pût ignorer long-temps cette allarme, voulut donner des marques de vigueur, pour rétablir sa ré-

(45) Page 43.

La Barbinais le Gentil. 1715.

Il condamne plusieurs Innocens au supplice.

putation. Il condamna au supplice, plusieurs Indiens innocens, que la fausse terreur de leurs Maîtres avoit fait charger de fers. En vain les Magistrats refuserent de confirmer une Sentence, dont ils connoissoient l'injustice. Ces Malheureux furent tirés de leur Cachot, & portés au lieu de l'exécution sur des claies, par des Religieux, qui les exhorterent à la mort. La Barbinais peint vivement leur infortune. » Ils » étoient innocens, dit-il, de l'aveu » même de leurs Juges. A l'horreur » d'une mort qu'ils n'avoient pas mé- » ritée, se joignoit la triste circonstan- » ce de se voir ôter la vie, dans leur » propre Pays, par des Usurpateurs, » qui avoient commencé par leur ravir » leurs biens & leur liberté. Ils em- » portoient seulement la consolation » de ne pas mourir dans l'Idolâtrie. » Un jeune homme de leur nombre, » demanda un Crucifix, lorsqu'il se » vit attaché au poteau; & prenant le » Ciel à témoin de son innocence, il » attendrit ses Bourreaux mêmes, par » un discours fort touchant. Les corps » de ces misérables victimes furent cou- » pés en quartiers, pour être exposés » sur les grands chemins (46). Mais ce

Circonstances touchantes de leur mort.

(46) Pages 46 & précédentes.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

» spectacle ayant poussé la fureur des » Rebelles au comble, ils ne tarderent » point à signaler leur vengeance par » le massacre d'un grand nombre d'Es- » pagnols, auxquels ils ne voulurent » accorder aucun quartier (47). Telle étoit l'état de cette querelle, lorsque la Barbinais partit de la Conception.

Arica, Tombeau des François.

Il relâcha dans quelques Ports du Pérou, dont il donne le Plan & la Description : mais, remettant à d'autres articles tout ce qui ne lui est pas personnel, on ne veut le suivre, au Port d'Arica, qu'un tremblement de terre lui fit bientôt abandonner, que pour observer, avec lui, que le mauvais air de cette Place ayant toujours été funeste aux François, elle en a tiré le nom de leur Tombeau (48). Cependant, il est persuadé qu'ils doivent en accuser moins les maladies, qui régnent dans la Ville, que la qualité du vin, qui est violent & fumeux, & dont ils usent avec excès. De-là s'étant rendu au petit Port d'Ylo, à quarante lieues d'Arica, son premier soin fut de visiter une Vallée voisine, où les François avoient eu la liberté de faire bâtir plusieurs Magasins, dont le der-

(47) Pages 47 & précédentes.
(48) Page 60.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

mier tremblement de terre avoit renversé la plus grande partie. Il y apprit qu'à quarante lieues d'Ylo, du côté des Montagnes, on trouve deux Villes, nommées Mochegoa & Villa Hermosa d'Arequipa, dont la seconde s'est signalée au commencement du régne de Philippe V. Les Femmes vendirent leurs joyaux, & les Hommes envoyerent de très grosses sommes à ce Prince, pour l'aider à soutenir la guerre contre l'Archiduc. Ces deux Villes ne sont pas moins fameuses par leurs vins, qui passent pour les meilleurs & les plus délicats du Royaume.

Villes affectionnées à Philippe V.

Voyage de la Barbinais dans l'intérieur des Terres.

Après avoir passé quelques jours dans Ylo, la Barbinais profita du retardement de son Vaisseau, pour entreprendre un petit Voyage, par terre, dans l'espérance d'y trouver l'occasion de se défaire avantageusement de quelques marchandises. Mais on lui conseilla de s'avancer d'abord jusqu'à Pisco, petite Ville, qui n'est éloignée, de Lima, que de cinquante lieues. Ce seroit appauvrir trop son Journal, que de supprimer ici ses observations; d'autant plus qu'elles ne sont pas d'une nature qui puisse les faire rappeller, avec la même étendue, dans l'article général du Pérou. Pisco, dit-il, fut abîmé,

en 1690, par un tremblement de terre. Cette Ville étoit située sur le rivage, & la Mer se retira presqu'à deux lieues de ses bornes ordinaires. Les Habitans, surpris d'un événement dont ils ne connoissoient pas d'exemple, s'enfuirent dans les Montagnes. Quelques-uns ayant eu la hardiesse de retourner sur leurs pas, pour contempler un nouveau rivage, la Mer revint, trois heures après, avec tant d'impétuosité qu'elle les engloutit, sans que la vîtesse de leurs chevaux pût les dérobber à la mort. Pisco fut submergée, & l'eau se répandit fort loin dans la Plaine. La Rade, où les Vaisseaux jettent aujourd'hui l'ancre, est le même lieu où la Ville étoit autrefois assise. Elle fut rebâtie, un quart de lieue plus loin; & l'agrément de sa situation en a fait le séjour de toute la Noblesse voisine. Le Commerce étoit assez florissant à Pisco, lorsque l'entrée du Port de Lima n'étoit pas libre aux François. Ils y vendoient leurs marchandises avec autant d'avantage, & même avec plus de sûreté qu'à Callao, où ils étoient obligés de déclarer leur cargaison aux Officiers de la Douane, & de leur payer un droit de treize pour cent, qui tournoit au profit du Viceroi & de ses Officiers.

LA BARBINAIS LE GENTIL.
1715.

Pisco abîmé par un tremblement de terre.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

D'ailleurs, ils couroient de grands risques de la part du Viceroi, qui avoit des ordres positifs de sa Cour, de ne pas les souffrir au Pérou, & qui pouvoit, sur le moindre prétexte, confisquer tous leurs effets, faire arrêter leurs Vaisseaux, & se justifier de sa désobéissance, en faisant conduire, pieds & poings liés, leurs Capitaines, en Espagne (49).

Etat de la Province de Chincha.

La Barbinais partit de Pisco, le 4 de Septembre, & se trouva bientôt dans la Province de Chincha, dont la Capitale n'est aujourd'hui qu'un petit Bourg d'Indiens, du même nom. C'étoit autrefois une Ville puissante, qui contenoit, dans son étendue, plus de deux mille familles. On comptoit alors plusieurs millions d'Habitans, dans une Province à présent si déserte, qu'à peine y reste-il cinq cens familles. Cet exemple, observe la Barbinais, doit faire juger combien les Espagnols en ont détruit. Aussi ne font-ils pas difficulté, dit-il, d'avouer eux-mêmes, que leur victoire leur a coûté le sang d'un nombre infini de Malheureux.

Fable des Géants Peruviens.

Il vit, sur la route, les vestiges de ces Géants, renommés dans l'Histoire du Pérou, qui furent frappés de la

(49) Page 73.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

foudre, pour un crime dont le Ciel s'est réservé souvent la vengeance. Les Espagnols ont pris long-temps, pour Fables, ce que les Indiens en racontoient : mais ils ont cessé, dit il, d'en douter, par les mêmes raisons, sans doute, qui paroissent l'avoir persuadé lui-même. « Pendant un déluge, dont » tout le Pays fut inondé, les Indiens » se retirerent sur les plus hautes Mon» tagnes, pour attendre que toutes les » eaux fussent écoulées. Lorsqu'ils des» cendirent dans la Plaine, ils y trou» verent des hommes d'une taille dé» mesurée, qui leur firent une guerre » cruelle. Ceux, qui échapperent à » leur barbarie, furent obligés de cher» cher un azile dans les Cavernes des » Montagnes qu'ils avoient quittées. » Après s'y être tenus cachés pendant » plusieurs années, ils virent paroître » au milieu des airs un jeune homme, » qui foudroya les Géants ; & par la » défaite de ces cruels Ennemis, ils se » retrouverent Maîtres de leurs an» ciennes demeures. Mes Guides, » ajoûte la Barbinais, me montrerent » plusieurs marques de la foudre, im» primées sur un Rocher, & des os » d'une grosseur extraordinaire, qu'ils » regardent comme les restes de leurs

La Barbinais le Gentil. 1715.

» Géants. On n'a pû sçavoir en quel
» temps ce déluge est arrivé. C'est
» peut-être un déluge particulier, tel
» que celui de la Thessalie (50).

Tombeaux antiques.

On trouve, dans la Province de Chincha, plusieurs tombeaux antiques. La Barbinais en vit un, dans lequel on avoit trouvé deux hommes & deux femmes, dont les cadavres étoient assez entiers, pour faire connoître la différence des deux Sexes; quatre vases d'argile, quatre tasses, deux chiens, & plusieurs piéces d'argent. C'étoit apparemment l'ancienne maniere d'inhumer les Morts. Le Pays est un peu moins aride que dans les Provinces voisines; ce qui vient de la quantité de ravines qui l'arrosent. Ce sont des torrens, formés par les neiges fondues, qui tombant avec impétuosité du haut des Montagnes, entraînent les arbres & des parties de rochers. Leur lit n'est jamais profond, parce que les eaux se partagent en plusieurs bras; mais leur cours n'en est que plus rapide.

Route de la Barbinais.

La Barbinais arriva le premier jour, au soir, dans un Hameau, nommé le Tambo de Guyanacava. On nomme *Tambo*, un Edifice où les anciens Yncas gardoient leurs trésors. Il port-

(50) Page 75.

toit, avec lui, toutes ses provisions, jusqu'à son lit. Lorsqu'il voulut souper, il fut surpris de voir que la chaleur les avoit corrompues ; & n'ayant point mangé tout le jour, la faim l'obligea de se remettre en marche pendant la nuit, pour arriver dans un petit Bourg qui se nomme Cagneta. Il le parcourut d'un bout à l'autre. L'habillement des femmes lui parut singulier. Elles ont une petite Casaque, qui se croise sur le sein, & qui s'attache avec une épingle d'argent, longue de dix pouces, dont la tête est ronde & plate, & n'a pas moins de six à sept pouces de diamétre. Un millier de ces épingles feroient une dot honnête en Europe : mais dans quelque nécessité qu'une Indienne de Chincha se trouve, elle ne se défait point de ce bisarre ornement.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

Parure qui consiste en Epingles.

Les eaux du torrent de Cagneta s'étoient débordées avec si peu d'obstacle, que toute la Campagne étoit inondée. Mes Guides, raconte la Barbinais, me déclarerent qu'on ne pouvoit continuer la route ordinaire, sans s'exposer aux plus grands dangers, & qu'il falloit faire une journée de plus, pour passer sur un Pont, qui étoit au sommet de la Montagne, sans quoi je se-

La Barbinais le Gentil. 1715.

rai forcé d'attendre, plus de huit jours, que les eaux fussent écoulées. Je suivis leur conseil, mais je ne fus pas long-temps à m'en repentir. Nous fîmes sept lieues, en montant par des sentiers incommodes & fort étroits. Je voyois les nuages au-dessous de moi, & cette élévation ne m'empêchoit pas de sentir une chaleur extraordinaire. Nous arrivâmes au Pont, vers quatre heures après midi. Mais, Ciel! quel Pont! sa vûe me fit frémir, & ce souvenir me glace encore le sang. Qu'on s'imagine deux Pointes de Montagnes, séparées par un précipice, ou plutôt par un gouffre profond, dans lequel deux torrens se précipitent avec un fracas épouvantable. Sur ces deux Pointes, on a planté de gros pieux, ausquels sont attachées des cordes de simple écorce d'arbre, qui passant & repassant plusieurs fois d'une pointe à l'autre, forment une espece de rets, couvert de planches & de sable. Tel est le Pont, qui forme la communication d'une Montagne à l'autre. Je ne pouvois me résoudre à passer sur cette machine tremblante. Les Mules passerent d'abord avec leur charge: mais la résistance, qu'elles firent long-temps aux Muletiers, marquoit assez leur frayeur.

Description d'un Pont terrible.

Pour moi, je passai comme elles, c'est-à-dire, en me faisant de mes mains deux pieds de plus, & sans oser jetter les yeux de l'un ni de l'autre côté (51).

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

J'entrai de-là dans la Province de Pachacamac, & je passai au pied d'une autre Montagne, dont l'aspect me causa de nouveaux frémissemens. Le chemin, qui est sur le bord de la Mer, a si peu de largeur, qu'à peine deux Mules peuvent y passer de front. Le sommet de la Montagne, s'avançant au-dessus, semble prêt à s'écrouler; & l'on remarque, à ses ouvertures, qu'il s'en détache quelquefois de grosses parties, qui tombent dans la Mer, & qui rendent le danger continuel. Les Espagnols appellent ce Passage, El mal passo d'Ascia, du nom d'une mauvaise Hôtellerie, qui n'en est éloignée que d'une lieue. Je ferois pitié si je racontois tout ce que j'eus à souffrir dans ce Voyage. La chaleur m'accabloit pendant le jour; & j'étois dévoré, pendant la nuit, par diverses sortes d'Insectes. Je traversai des Montagnes de sable si brûlantes, que je ne pouvois mettre pied à terre sans ressentir une ardeur insupportable. Dans l'espace de quarante lieues, je ne vis

Chemin singulier.

(51) Pages 89 & précédentes.

La Barbinais le Gentil.

1715.

Déserts affreux.

Condur, Oiseau de la grosseur d'un Mouton.

pas un seul arbre, si ce n'est au bord des torrens, où la fraîcheur de l'eau entretient un peu de verdure. Ces déserts inspirent une véritable horreur. On n'y entend le chant d'aucun Oiseau; & pendant toute ma marche, je n'en vis qu'un, de la grosseur d'un Mouton, qui se perche sur les Montagnes les plus arides, où il se nourrit des vers qui naissent dans cette vaste étendue de sables. Il est célébre, dans toutes les Relations du Pérou, sous le nom de Condur ou Condor (52).

On apprit, à la Barbinais, que le nom de Pachanamac, qu'on donne à cette Province, est celui de la principale Divinité des Indiens, c'est-à-dire, du Soleil, qu'ils adorent comme le principe de tout ce qui existe; que sa Capitale étoit autrefois une Ville puissante, qui contenoit, dans son enceinte, plus d'un million d'ames, & qu'elle fut long-temps le théâtre de la guerre & de la cruauté des Espagnols. Il n'eut pas besoin d'autre témoignage que celui de ses yeux, » lorsque passant au milieu des débris de » cette grande Ville, il n'y apperçut » que des ruines & des os entassés. Les » rues en sont belles & spacieuses;

Etranges ruines de la Ville de Pachanamac.

(52) Pages 91 & précédentes.

» mais il régne, parmi ces masures, » un silence qui remplit le cœur d'effroi, & rien ne s'y présente à la vûe, » qui ne soit véritablement affreux. La » passion de l'or a poussé les Espagnols » jusqu'à tirer les corps de leurs tombeaux, pour y chercher les trésors » qu'ils croyoient ensevelis avec eux. » Dans une grande Place, qui paroît » avoir été la plus fréquentée de cette » Ville, je vis, ajoûte la Barbinais, » plusieurs cadavres que la qualité de » l'air & de la terre avoit conservés » sans corruption. Ils étoient épars » de divers côtés. On distinguoit aisément tous les traits de leurs visages; » mais ils avoient la peau plus tendue » & plus blanche, que ne l'ont ordinairement les Indiens (53).

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

Cadavres conservés.

Après avoir poussé sa route jusqu'à Lima, dont il donne une courte description, il en partit le 25 de Janvier 1716, pour retourner à Pisco par le même chemin, & par conséquent avec les mêmes dangers & la même fatigue. Il arriva, dans ce Port, le 3 de Février; & quelques jours après, il fut témoin d'un horrible événement, qui ne confirma que trop ce qu'on lui avoit raconté du tremblement de terre qu'il

1716.

(53) *Ibidem*, & page 92.

LA BARBINAIS LE GENTIL.
1716.
Récit d'un tremblement de terre, dont la Barbinais fut témoin.

a déja décrit. » Le 10, à huit heures » du soir, la Nouvelle Pisco fut ébranlée. Dans un instant, dit la Barbinais, je vis toutes les maisons renversées. Je voulus prendre la fuite; » mais la peur, qui donne quelquefois » des aîles, m'avoit lié les pieds. Je » n'arrivai qu'avec peine sur la Place » de la Ville, où tout le monde s'étoit » retiré. Un quart d'heure après, la ter» re, ayant encore tremblé, s'ouvrit » en quelques endroits, d'où il s'éleva » des tourbillons de poussiere; avec » un bruit effrayant. La plûpart des » Habitans se retirerent sur les Mon» tagnes voisines. Cette nuit fut un » temps d'horreur & d'épouvante. La » terre s'agitoit à tous momens. Nous » n'étions, dans la Ville, que trois ou » quatre François, qui n'osions aban» donner les débris de nos maisons, » & qui ne sentions pas moins le péril » qu'il y avoit à les habiter. Tout le » monde craignoit une nouvelle irrup» tion de la Mer; telle qu'on se sou» venoit de l'avoir éprouvée, il y avoit » vingt-huit ans. Les Espagnols & les » Indiens n'ayant point la hardiesse » d'aller reconnoître l'état du rivage, » nous prîmes cet emploi vers le jour. » Mais la lumiere ne reparut, que pour

» augmenter l'allarme commune. A
» neuf heures du matin, le tremble-
» ment ayant recommencé avec plus
» de violence, on publia aussi-tôt que
» la Mer venoit de se retirer. Cette
» nouvelle étoit fausse; mais la crainte
» & l'exemple du passé y firent trouver
» tant de vraisemblance, qu'on ne pen-
» sa plus qu'à la fuite. Les cris aug-
» mentoient la terreur. Je me préparois
» à fuir aussi, & j'étois déja monté à
» cheval; quand, par un trouble d'es-
» prit, plutôt que par un reste de cou-
» rage, je résolus de retourner au bord
» de la Mer, avec deux autres Fran-
» çois. J'ai souvent éprouvé qu'une
» frayeur excessive produit les mêmes
» effets que la témérité. Mais nous
» vîmes la Mer tranquille; & le riva-
» ge dans sa situation ordinaire. L'ar-
» deur de guérir les Habitans de leur
» crainte nous fit pousser nos Chevaux
» avec beaucoup de vîtesse, en faisant
» de loin divers signes de nos cha-
» peaux. Ceux qui attendoient notre
» retour, pour se déterminer, nous en-
» tendirent si mal, qu'ayant pris nos
» signes mêmes pour une exhortation
» à fuir, ils abandonnerent la Ville
» avec des cris lamentables. Nous n'y
» trouvâmes plus qu'un petit nombre

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

» de Vieillards, que la foiblesse de » l'âge avoit retenus, & qui regardoient déja les ruines de leurs mai» sons comme leurs tombeaux (54).

Circonstances curieuses qu'il observe.

Cependant, il paroît qu'on fut quitte pour quelques nouvelles secousses, qui acheverent de renverser Pisco, & qui ne permirent pas aux Habitans d'y retourner de plusieurs jours. La Barbinais, revenu à lui-même, se rappella quelques circonstances, qu'il n'entreprend point d'expliquer. 1. Une demie heure avant que la terre eût commencé à s'agitter, tous les Animaux parurent saisis de frayeur. Les Chevaux hennirent, rompirent leurs licols, & sortirent de l'Ecurie. Les Chiens aboyerent. Les Oiseaux épouvantés, & presqu'étourdis, se jetterent dans les maisons. Les Rats & les Souris sortirent de leurs trous. 2. Les Vaisseaux, qui étoient à l'ancre, furent si violemment agités, qu'il sembloit que toutes leurs parties fussent prêtes à se désunir. Les canons sauterent sur leurs affuts, & les mâts rompirent leurs haubans. C'est ce que la Barbinais auroit eu de la peine à croire, s'il n'en eût été convaincu par des témoignages unanimes. Il conçoit bien, dit-il, que le fond de la

(54) Pages 120 & précédentes.

Mer étant une continuation de la Terre, l'eau peut être agitée par communication; mais ce qui lui paroît difficile à comprendre, c'est ce mouvement irregulier d'un Vaisseau, dont tous les membres participent séparément à cette agitation, comme s'il faisoit partie de la Terre, & qu'il ne nageât point dans un fluide. Son mouvement devroit ressembler, au plus, à celui qu'il éprouveroit dans une tempête. D'ailleurs, pendant tout le tremblement de Pisco, la surface de la Mer étoit unie, & ses flots n'étoient point élevés. Toute l'agitation devoit être intérieure, puisque le vent ne se mêla point au tremblement de terre. Enfin, les Habitans assuroient que dans ces accidens, si la caverne terrestre, où le feu est renfermé, va du Septentrion au Midi; & si la Ville est aussi dans cette situation, toutes les Maisons ne manquent point d'être renversées; au lieu que si ce feu souterrain prend une Ville dans sa largeur, le tremblement fait moins de ravage. La Barbinais adopta volontiers cette opinion, après avoir été bien informé que celui de Pisco ne fut presque pas sensible à cinq lieues vers l'Ouest, & que depuis cette Ville jusqu'à cent lieues au-de-là, du

Midi au Nord, toutes les Villes & les Villages furent entiérement renversés (55).

Départ de l'Auteur pour la Chine.

Il quitta la Côte du Pérou, le 4 de Mars, avec quelque regret de s'éloigner d'une Ville nommée Guaura, située dans l'endroit le plus riant & le plus champêtre du monde, à moins d'une lieue du petit Port de (56) Guacho, où il s'étoit rendu sur le Vaisseau qui devoit faire voile à la Chine.

Guaura, charmant séjour.

» Une Riviere coule au milieu de » de Guaura. Les maisons y sont com» modes & bien bâties. Les femmes » sont belles & affables, & les hommes » n'y connoissent point l'orgueil & la » jalousie, deux vices ordinaires de leur » Nation.

Il ajoûte que si l'on considere le climat, la fertilité du Pays & le caractere des Habitans, on peut nommer ce petit canton les délices du (57) Pérou. Mais son destin & ses engagemens l'apelloient à de nouvelles courses. Il n'y pensoit pas sans quelque frayeur; car on lui annonçoit qu'il seroit privé, pendant trois mois, de la vûe même des Terres. Ses Pilotes, peu versés dans

Embarras des Pilotes François.

(55) Pages 121 & 122.

(56) A onze degrés quarante minutes de latitude du Sud.

(57) pages 126 & 128.

la navigation qu'ils alloient entreprendre, ne s'accordoient pas sur le plan de leur route. Les uns prétendoient que pour n'être pas si long-temps exposés aux calmes, il étoit à propos de gouverner au Nord, & de passer promptement la Ligne. Les autres soutenoient au contraire que la route de l'Ouest-Nord-Ouest étant la plus courte, cette raison devoit la faire préférer. L'une & l'autre opinion étoit bien fondée, mais on reconnut trop tard que la premiere devoit l'emporter; & le malheur qu'on eut de s'arrêter à l'autre, fit perdre beaucoup de temps par les calmes. L'ennui, seul mal au reste que les François essuyerent dans une si longue course, fut d'autant plus continuel, que le Soleil voyageant avec eux, & l'ayant au Zenith, ils ne pouvoient observer la latitude. Mais ils raisonnerent beaucoup sur les Courans, qui sont très rapides dans cette Mer, & chacun décidoit hardiment de leur cours: sur quoi la Barbinais remarque qu'ils sont d'une ressource merveilleuse pour les Pilotes, parce qu'ils leur attribuent toutes leurs erreurs de calcul.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Ils se trompent dans le choix de leur route.

Le 5 d'Avril en continuant de porter à l'Ouest-Nord-Ouest, ont vit des

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Hibou pris en pleine Mer.

Raisonnement sur cet incident.

Oiseaux, de toutes les especes qui sont communes sur Mer : mais il parut bien plus surprenant de voir un Hibou, qui vint se percher sur les mâts. On le prit, on le mit en cage ; il passa quinze jours sans manger. On lui rendit la liberté, dont il n'usa que pour voltiger long-temps autour du Vaisseau, jusqu'à ce que l'épuisement de ses forces, par la faim ou la lassitude, le fit tomber dans la Mer. La Barbinais ne s'arrête à cet incident, que pour demander d'où venoit un Hibou, à cette distance des Terres ? Car il n'est pas, dit-il, de l'opinion de ceux qui prétendent que les Rats & d'autres Animaux s'engendrent dans la crasse d'un Vaisseau. Mais d'où venoit donc un Animal, qui ne s'éloigne jamais tant de la Terre ? L'opinion la plus commune est que les Isles, qu'on trouve marquées sur les Cartes, sont beaucoup plus à l'Est, qu'il n'a plû aux Géographes de les placer ; c'est ce qu'on juge par les Journaux de tous les Navires qui ont fait cette route, & qui ne les ont jamais vues. Un seul Capitaine du Havre de Grace, nommé du Boccage, allant du Pérou à la Chine, découvrit, à deux cens quatre-vingt dégrés de longitude, & à qua-

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

me dégrés de latitude du Nord, un grand Rocher, fort élevé, & ceint de plusieurs bancs de sable, auquel il donna le nom de l'Isle de la Passion (58). Ce morceau de Terre est le seul qu'on ait encore apperçu dans cette Mer, au-delà de la Ligne, en suivant cette route. Ainsi la Barbinais s'est fait une question, qu'il est obligé de laisser sans réponse.

Chasse agréable.

Entre les différentes especes d'Oiseaux, qui voloient autour du bord, on en distingua de plus gros qu'un Oye, qui avoient sept pieds de longueur, d'un bout de l'aîle à l'autre, le bec crochu, & garni de deux rangées de petites dents fort aigües. La maniere de les prendre fut un agréable amusement pour l'Equipage. On jettoit dans la Mer un hameçon, couvert d'un morceau de linge en forme de Poisson. L'Oiseau venoit fondre sur cette proie trompeuse, & demeuroit pris, tantôt par le gosier, tantôt par les dents, malgré ses efforts pour se dégager. Cette espece de chasse fut le grand amusement des François, pendant une navigation de trois mois. Ils virent, en un même jour, après avoir déja fait treize cens trente-huit lieues, depuis le

(58) Page 132

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Six trombes d'eau, qui paroissent à la fois.

4 de Mars jusqu'au 29 d'Avril, six trombes d'eau, qui se formerent tout à la fois autour du Navire, à la distance d'un quart de lieue, avec un bruit sourd, semblable à celui que l'eau fait en coulant dans un Canal souterrain. Ce bruit, croissant par degrés, ressembla bientôt aux sifflement des cordages d'un Vaisseau, lorsqu'un vent impétueux les agite. On remarqua d'abord l'eau qui bouillonnoit, & qui s'élevoit d'environ un pied & demi au-dessus de la surface de la Mer. Il paroissoit, au-dessus de ce bouillonnement, un brouillard ou plutôt une vapeur épaisse, de couleur pâle, & cette vapeur formoit une espece de Canal, qui montoit à la nue. Les Canaux, ou les manches de ces trombes, se plioient, à mesure que le vent chassoit les nues ausquelles ils étoient attachés; & malgré cette impulsion, non-seulement ils ne se détachoient pas, mais il sembloit qu'ils s'allongeassent pour les suivre, en s'étrécissant, ou grossissant, lorsque le nuage s'élevoit ou se baissoit. Ce spectacle causa beaucoup de frayeur aux Matelots. On amena les voiles; on chargea le canon, dans l'idée commune que le bruit, ou le mouvement de

Explication qu'en donne l'Auteur.

de l'air, fait crever les trombes & les dissipe. Mais avant qu'on eût employé ces remédes, c'est-à-dire, dans l'espace de dix minutes, on vit les Canaux se rétrecir, se détacher de la superficie de la Mer, & se dissiper (59) entiérement.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

(59) Pages 135 & précédentes. Après cette Description, la Barbinais entreprend d'expliquer un Phénomène, qu'il ne trouve point assez éclairci; & ses idées peuvent être utiles aux Navigateurs. Il observe d'abord que la plûpart des Physiciens se sont trompés, lorsqu'ils ont assuré que les trombes étoient un signe infaillible de tempête. Qu'on fasse attention, dit-il, au passage où elles se firent voir. C'est dans la Mer pacifique, où les vents soufflent presque toujours du même côté, & qui est renfermée entre les deux tropiques. Elles furent précédées & suivies d'un vent égal & leger. Les Pilotes l'assurerent, d'ailleurs, que celles qu'ils avoient vûes dans plusieurs Mers, n'avoient causé aucune tempête, mais très souvent une pluie abondante, sans tonnerre. Cependant, il entend une tempête générale, qui régne partout l'horison; car il ne doute point que le Canal, dont il a parlé, ne soit rempli d'un tourbillon de vent, capable d'en exciter une, dans l'endroit où il se forme; & c'est apparemment ce tourbillon, qui cause le bouillonnement de l'eau: mais cette tempête est locale. Les Canaux de nue, qui se forment sur Mer, ressemblent, par leur cause, à ceux qui se forment sur terre; mais les effets en sont différens. Le tourbillon, qui est renfermé dans l'un & dans l'autre, fait plus de ravage sur terre, où il laisse souvent d'affreuses marques de son passage, au lieu que sur mer, on n'en reconnoît aucune trace, à moins qu'il ne rencontre quelque Vaisseau; ce qui arrive rarement. Pour l'expliquer, l'Auteur suppose qu'une nue peut, en tombant sur une autre, former un véritable Eolipyle, qui se fait jour par la nue inférieure, & qui pousse, contre la Mer, un tourbillon de vent car

Le 30 de Mai, jour de la Pentecôte,

LA BARBINAIS LE GENTIL.

1716.

pable d'exciter un bouillonnement sur l'eau. Ce tourbillon, dont la chûte est perpendiculaire, produit deux effets differens: 1°. Il enfonce les eaux; & par une compression violente, il forme une espece de creux, dans le centre du lieu où il tombe. 2°. Par ce creux, ou cette fosse, il éleve les eaux au-dessus de leur niveau; & ces eaux, par leur propre poids, cherchent à regagner l'espace qu'elles occupoient: mais comme ce mouvement leur fait rencontrer les filets de la vapeur qui descend de la nue, elles glissent le long de ces filets, ou plutôt elles les heurtent; & par une sorte d'élasticité, elles s'élevent d'environ un pied au-dessus de la surface de la Mer. Le corps de la vapeur, qui descend de la nue, forme la figure d'un Canal, qui semble s'élever du milieu de cette vapeur même, & qui remonte jusqu'à la nue. Elle est plus claire ou plus obscure, suivant qu'elle est plus ou moins exposée aux rayons du Soleil. L'Auteur la compare à la fumée d'un four noir & étouffé. Quelques-uns croyent, dit-il, que la nue attire l'eau de la Mer par ce canal, comme on attire le vin du fond d'une bouteille par le moyen d'un tuyau; c'est-à dire, que l'air extérieur, comprimant l'eau, qui est autour de l'extrémité du Canal, la force à remonter jusqu'à la nue, par ce même canal, dans lequel ils supposent que l'air est extrêmement raréfié. Si cela étoit, les gens de Mer tireroient inutilement le canon, pour dissiper les trombes, & toute l'agitation de l'air ne serviroit à rien; comme on ne rompt point le fil d'un jet d'eau, de quelque maniere qu'on agite l'air. Il y a donc plus de vraisemblance à supposer que la matiere de ces trombes, n'est qu'une vapeur, qui s'échappant de la nue avec violence, forme l'image d'un corps continu, jusqu'à la surface de la Mer. On en doit conclure que l'effet de ce Phénomène sur les Vaisseaux, ne sçauroit être de les submerger par l'eau, qui tomberoit perpendiculairement sur le tillac, mais d'emporter seulement quelques voiles ou quelques mâts, parce que la trombe rencontrant ces corps solides sur sa route, il en sort un tourbillon violent, dont l'effet est soudain, mais de peu de durée. Il est certain,

on eut la vûe de l'Isle Guaham (60) ; & pour comble de joie, trois Vaisseaux François, de l'Escadre Marchande qu'on avoit laissée au Pérou, furent le premier spectacle qui s'offrit dans la Rade. Ils étoient arrivés le même jour, après s'être vûs exposés aux dernieres extrêmités. Le feu avoit pris au fond de cale du Vaisseau nommé *le Martial*, commandé par la Villepoulet, homme de réputation dans la Marine. La foudre étoit tombée dans le Vaisseau qui se nommoit *le Maillebois*; elle avoit brisé le grand mât, & le Capitaine en ayant été frappé, étoit mort sur le champ. Le troisiéme Vaisseau, nommé *la Bienséance*, avoit beaucoup souffert par la disette d'eau, & par le scorbut, dont presque tout l'Equipage étoit attaqué.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Rencontre de trois Vaisseaux François, à l'Isle de Guaham.

La Barbinais descendit avec le Capitaine, pour faire les complimens de la Nation Françoise au Gouverneur, qu'il honore du titre de Viceroi. Son

Etat présent des Espagnols dans cette Isle.

par conséquent, que les gens de Mer ont raison d'agiter l'air par le bruit du canon; surtout si la trombe est voisine, car alors ce bruit fait sur la nue, où elle est attachée, le même effet que le son des cloches sur celle qui renferme le tonnerre.

(60) L'Auteur observe que la variation de l'Aiguille est une bonne régle pour trouver les Mariannes. Elle y est de six degrés & demi vers le Nord-Est. Page 144.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

récit est une bonne peinture de l'état présent des Espagnols dans cette Isle. » On nous fit passer, dit-il, » par un guichet, qui servoit de porte-» cochere au Palais, & nous entrâmes » sous un Portique, où nous vîmes » quelques fusils, sept ou huit ronda-» ches, des lances, quatre drapeaux & » un tambour. Quarante Soldats, ran-» gés en haye sur l'escalier, nous reçu-» rent avec toute la gravité de leur Na-» tion; & l'Officier nous introduisit, » d'un air de cérémonie, dans l'Appar-» tement du Viceroi. Le visage ouvert & » content, que ce Seigneur prit à no-» tre arrivée, nous fit juger qu'il n'é-» toit pas fâché qu'elle lui procurât du » pain & du vin; secours dont il nous » avoua qu'il manquoit depuis long-» temps. Le mot de Palais doit faire » naître une grande idée de sa demeu-» re; mais il faut sçavoir que ce qui » s'appelleroit chaumiere en Europe, » porte ici le nom de Palais. Celui de » Guaham est couvert de paille, & de » feuilles de Palmier. Il consiste en » trois Salles, dont les deux premieres » étoient pour le Viceroi, & l'autre » pour une troupe de jeunes Indien-» nes, qu'il faisoit élever: bonne œu-» vre, qu'il pouvoit faire sans scan-

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

» dale, parce que son grand âge le » mettoit à couvert de la censure. Nous » visitâmes aussi deux Missionnaires Jé- » suites, qui me parurent de saints Per- » sonnages. Ce n'est pas assûrément l'am- » bition, qui les attire dans une Isle » où ils menent une vie très-auste- » re (61).

Ils s'efforcent de la peupler.

On est surpris que la Barbinais mette une garnison de trois cens Soldats dans l'Isle de Guaham, tandis que les Voyageurs prudens n'en font monter le plus grand nombre qu'à soixante. Mais il ajoûte que cette Milice a la liberté d'épouser des femmes de l'Isle, & qu'on souhaiteroit, s'il étoit possible, de peupler la Colonie par ces alliances. Le nombre des Indiens diminue de jour en jour; & de quinze mille, qui restoient après la conquête, on n'en compte pas aujourd'hui plus de quinze cens (62). Cependant, au départ des François, le Gouverneur accorda leur congé à quelques Espagnols. Tous les Soldats de l'Isle, ennuyés de vivre dans un Désert, vouloient s'embarquer. Le Vaisseau de la Barbinais en prit onze, pour renforcer son Equipage, après avoir remboursé le Gouverneur de quelque argent qu'il feignit

(61) Page 145. (62) Page 150.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

de leur avoir prêté, & qui n'étoit au fond, que le prix de leur liberté (63).

Incertitude des François sur le Port où ils doivent aborder à la Chine.

En approchant de la Chine, il restoit à se déterminer sur le Port où l'on devoit aborder. L'alternative des deux seuls partis, dont on eut le choix, étoit également desavantageuse. » Celui d'aller à Canton avoit ses inconvéniens, par le grand nombre d'Européens qu'on s'attendoit d'y trouver; & celui de se rendre à Emouy, dans la Province de Fokien, avoit ses risques, parce que peu de Vaisseaux Européens y abordent, & que ce Port ne convient au plus, qu'à ceux qui veulent retourner dans les Mers du Sud. Le Capitaine ne laissa pas de préferer Emouy, suivant les instructions de ses Armateurs. On lui représenta inutilement qu'ils avoient été mal informés; & que l'ordre, qui regardoit Emouy, supposant que ce Port étoit plus favorable au commerce que celui de Canton, ils lui sçauroient bon gré de ne l'avoir pas suivi, lorsqu'ils apprendroient par quel motif il s'en étoit écarté.

Ils se déterminent pour l'Isle d'Emouy.

On mit à la voile, le 7; & jusqu'au 12 de Juin, on fit quatre cens quatre-vingt-quatre lieues vers l'Ouest-Nord-

(63) Page 155.

Oüest. On eut alors la vûe du Cap Enganno, Promontoire des Philippines; & ce fut à dix lieues de ce Cap, que les autres Vaisseaux changerent de route. La variation, depuis l'Isle de Guaham, avoit toujours diminué, jusqu'à un degré trente minutes vers le Nord-Est. On fit route à l'Oüest, après la séparation. La Barbinais fut surpris du nombre infini de petites Isles, qu'on rencontra les deux jours suivans, & qu'on doit redouter comme autant d'écueils. Le 25, on eut la vûe de l'Isle Formose. Le Pilote avoit été averti de ne pas s'approcher trop de cette Isle, parce qu'on y avoit découvert, depuis peu, quelques écueils, au Nord-Est du Pic; d'autant plus dangereux, qu'ils sont moins connus (64), & que les Courans portent au Nord-Est d'une maniere sensible. Le 26, à vingt-trois degrés seize minutes de latitude Septentrionale, & à cent trente-sept degrés quatre-vingt quinze minutes de longitude, la Mer étoit couverte de Serpens, que les Rivieres de la Chine y entraînent, & qui marquent infailliblement le voisinage de la Terre. Enfin, le 29, après avoir découvert les Montagnes de la Chine, on pria

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Leur route.

Nouveaux écueils de l'Isle Formose.

(64) Pages 157. & précédentes.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

quelques Pêcheurs, qui se présentoient en grand nombre, de servir de Guides au Vaisseau pour entrer dans la Baye d'Emouy. Ils y consentirent de bonne grace: mais ils répéterent mille fois, dans leur langue, *Hiamuen Boos*, c'est-à-dire, Emouy n'est pas bon. L'entrée du Port est remarquable, par une Montagne fort haute, sur laquelle est une Tour, qu'on découvre de vingt lieues en Mer, & par une petite Isle, percée à jour, qui n'est qu'à six lieues de l'entrée de la Baye (65).

Arrivée du Vaisseau dans la Baye d'Emouy.

Le Vaisseau François mouilla, le même jour au soir, devant le Temple principal de l'Isle, à deux lieues du Port & de la Ville. L'Auteur donne, à la Baye, environ huit lieues de circuit. La Riviere de Changehen, qui s'y décharge, forme un beau Port, où les Vaisseaux sont à l'abri de tous les vents.

Observations de la Barbinais.

Un séjour de plusieurs mois, que la Barbinais fit dans l'Isle d'Emouy, lui donna le temps d'étudier le caractere & les usages des Chinois. Tout le reste de son Ouvrage n'est qu'un Recueil de ses observations. Mais, après celles qu'on a lûes au vingt-uniéme Tome de ce Recueil, & qui sont le

(65) page 159.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

fruit de deux ſiécles d'application & de recherches, dans les Relations d'un grand nombre de Miſſionnaires, dont la bonne foi ne doit pas être plus ſuſpecte que les lumieres, il ne faut pas attendre de ſupplément fort précieux d'un jeune Voyageur, qui paroît s'en être fait moins une étude, qu'un amuſement.

Conſeil qu'il reçoit de traiter tous les Chinois à coups de cannes.

Entre les plaintes qu'il fait des Chinois, il nomme un célebre Jéſuite, qui conſeilla aux François de ne pas ſouffrir leurs injures, & de leur donner des coups de canne lorſqu'il en ſeroit inſulté; mais de ne pas ſe ſervir de ſon épée, parce que l'effuſion du ſang eſt un crime capital dans cet Empire. Il ſe fit, dit-il, un devoir de ſuivre cet avis à la lettre; & chaque jour lui fourniſſoit des occaſions de le pratiquer. » Quoique les Chinois ſoient » d'un naturel lâche & timide, ils ſont » malins; ils inſultent volontiers les » Etrangers «. Nos habits les choquent, & nos perruques leur paroiſſent ridicules. Ceux d'Emouy ſe confirment, dans cette averſion, par le commerce qu'ils ont avec les Eſpagnols des Philippines. Ils y ſont traités avec rigueur; & les cachots de l'Inquiſition ſont pleins de Chinois Idolâtres, qui ayant em-

Raiſons qui nous rendent odieux aux Inſulaires d'Emouy.

LA BARBINAIS LE-GENTIL. 1716.

braſſé le Chriſtianiſme par des vûes purement humaines, renoncent à leurs engagemens, lorſque l'intérêt ceſſe de les y attacher (66). Il paroît auſſi que les Marchands Européens ne s'efforcent pas beaucoup de s'attirer leur affection. Un Chinois d'Emouy, qui vouloit engager la Barbinais à faire avec lui quelque liaiſon, le preſſa un jour de l'aller voir, & lui montra une Atteſtation d'un Miniſtre Anglois, qu'il croyoit capable de lui donner beaucoup de confiance pour ſon amitié. Elle étoit en langue Latine; & pour recommandation, elle contenoit que ſi quelque malheureux Européen étoit forcé, par ſon mauvais ſort, de venir dans le Port d'Emouy, il l'avertiſſoit que le Chinois Hia-cua, Porteur de cet Ecrit, étoit le plus grand Fripon d'une Ville, dont tous les Habitans étoient d'infâmes Voleurs (67). Quel effet ces perfidies ne ne doivent-elles pas produire, lorſqu'elles viennent à ſe découvrir.

Dîner à la Françoiſe, donné par un Chinois.

Le plus riche Marchand d'Emouy offrit un jour à dîner aux Officiers du Vaiſſeau, & voulut les traiter à la Françoiſe. La Barbinais donne la deſcription de cette Fête. » Deux Chinois, en » habit de cérémonie, les conduiſirent

(66) Page 191. (67) Page 192.

» chez le Marchand, qui se nommoit
» Empsia. Plusieurs jeunes gens, gro-
» tesquement vêtus, s'y disposoient à
» les ennuyer par la représentation d'u-
» ne Comédie Chinoise. Six tables les
» attendoient sous un Portique, sans
» nappes & sans assietes, entourées seu-
» lement de tapis brodés de soie, qui
» pendoient jusqu'à terre. La curiosité
» conduisit l'Auteur à la Cuisine, où
» il vit une chambre pavée de charbons
» enflammés, par compartimens, &
» une troupe de Cuisiniers armés de
» longues fourches, au bout desquel-
» les ils avoient embroché des Canards,
» des Poules, & des Cochons-laits,
» qu'ils promenoient gravement sur les
» charbons, pour les rôtir. On se mit
» à table, après de longs complimens;
» & l'on y servit plusieurs plats vuides,
» réservés pour les viandes rôties, que
» les Cuisiniers toujours armés de leurs
» fourches, apporterent à l'entrée du
» repas. Un Ecuyer tranchant vint dé-
» couper les viandes, avec des mains
» si sales & si dégoûtantes, que les
» Convives n'osèrent y toucher. La
» Comédie avoit commencé, dans le
» même lieu, par les fanfares d'une es-
» pece de cornet à bouquin, par le tin-
» tamarre de plusieurs bassins d'airain,

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

» & d'un tambour de peau de Buffle ; » enfin par des danses fort grotesques. » Après le premier service, on vit paroître les ragoûts du Pays, dans de » grandes jattes de porcelaine, avec de » petits bâtons, qui servent de fourchettes aux Chinois. Leur boisson » chaude n'accommodant pas les François, ils avoient eu la précaution de » faire apporter du vin du Pérou : mais » leur Hôte, accoutumé à ne rien boire de frais, s'imagina leur rendre un » grand service en le mettant près du » feu. Quelle fut leur surprise, lorsqu'ils virent fumer le vin dans leurs » verres (68) !

Avantures de quatre Missionnaires.

A l'occasion du Pere Laureati, Missionnaire Jésuite, & Mandarin de la Chine, dont l'assistance délivra les François d'un grand embarras, la Barbinais nous apprend les disgraces de quatre Missionnaires d'un autre Ordre, qui vinrent se refugier dans le Comptoir François, le 9 d'Août 1716. Malgré l'Ordonnance impériale, qui portoit défense à tous les Européens d'entrer, dans l'Empire, par un autre Port que celui de Canton, ils avoient osé s'embarquer dans une Jonque Chinoise, qui partoit de Manille, pour se rendre

(68) Pages 208 & précédentes.

dans la Province de Fokien. Leur espérance avoit été d'échapper plus facilement par cette route, à la vigilance des Mandarins, & d'arriver à Changcheou, Ville principale de cette Province. Le Capitaine Chinois leur avoit promis qu'en touchant aux Côtes de la Chine, il les mettroit secretement à terre, sans déclarer leur arrivée aux Officiers de l'Empire. Il s'étoit même engagé à leur donner un Guide : mais il ne tint qu'une partie de sa promesse. Après les avoir fait descendre à deux lieues d'Emouy, vêtus à la Chinoise, & les avoir livrés assez fidélement à la conduite d'un Chrétien du Pays, il alla donner avis, aux Mandarins, de leur débarquement, & du lieu où il les avoit laissés ; dans l'intention apparemment de les faire arrêter, & de se saisir de leur argent & de leur bagage, dont ils avoient eu l'imprudence de lui confier le soin. Mais il fut la dupe de son avarice & de sa mauvaise foi. Les Mandarins l'obligerent de porter, à leur Tribunal, tout ce qui appartenoit aux quatre Missionnaires, & lui donnerent ordre de les faire comparoître dans l'espace de deux jours, sous peine de la confiscation de son Vaisseau. Il se hâta de les rejoindre à Changcheou. Leur embarras fut

La Barbinais le Gentil. 1716.

Ils sont trahis par un Capitaine Chinois.

La Barbinais le Gentil. 1716.

extrême, en apprenant sa trahison; mais s'étant rassurés lorsqu'ils eurent appris qu'il y avoit un Vaisseau de l'Europe au Port d'Emouy, ils ne firent pas difficulté de se laisser conduire dans cette Ville. Ils y furent reçus fort civilement des François. Cependant ils retomberent dans leurs allarmes, à la vûe du Pere Laureati; & leur moindre crainte fut de se voir traversés dans le dessein qu'ils avoient de retourner à Changcheou. » Telle est, suivant la remarque de l'Auteur, la prévention de » tous les Missionnaires contre les Jésuites. Le Pere Laureati, qui ne » l'ignoroit pas, ne se trouva pas moins » embarrassé, parce qu'il étoit question » de protéger quatre personnes, qui » n'avoient pas respecté les ordres de » l'Empereur. S'il leur arrive quelque » chose de fâcheux, disoit-il, ils m'accuseront d'en être l'auteur; & si je » leur rend service, comme la charité » m'y oblige, ils se vanteront que je » n'ai pû leur nuire. La suite justifia » ses idées. Cependant il leur promit » son secours (69).

Leurs préventions contre les Jésuites.

Le Capitaine François leur fit donner un logement, en attendant que les Mandarins eussent décidé de leur sort.

A quel danger la superstition les expose.

(69) Pages 198 & précédentes.

Ils raconterent ce qui leur étoit arrivé, dans leur passage de Manille à la Chine. Une tempête les avoit mis en danger de périr; mais beaucoup moins par la violence des vents, que par la superstition barbare des Chinois. Dans l'extrêmité du péril, les Chefs du Vaisseau s'étoient assemblés sur la poupe, au pied de leur principale Idole, pour y faire diverses sortes d'encensemens & de fumigations. Ils y avoient placé une natte, qu'ils s'étoient hâtés de couvrir de riz. Un d'entr'eux s'étoit couché dessus, la tête appuyée sur un grand chapeau de paille. Ensuite, les yeux étincellans & la bouche écumante, il s'étoit élancé sur le haut de la poupe; & s'armant d'une canne de Bambou, il l'avoit fait tourner autour des Assistans, avec tant de force & de vîtesse, qu'il sembloit vouloir les assommer. Cependant, ils ne paroissoient pas craindre ses coups, dans l'opinion que leur Idole ne permet jamais qu'ils soient blessés en l'honorant. Les Missionnaires, qui n'avoient pas la même confiance, avoient appréhendé, plus d'une fois, d'être mortellement blessés. Ce violent exercice ayant duré plus d'une demie heure, il se recoucha sur la natte, & traça sur le riz divers ca-

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

racteres : mais, soit qu'ils fussent mal formés, ou qu'ils n'annonçassent rien de certain, on le pria de s'expliquer plus clairement. Alors il prit un papier, sur lequel il écrivit, avec le sang qui dégoûtoit de sa langue, d'autres caracteres, qui faisoient connoître ce qu'on devoit jetter dans les flots. Tantôt c'étoit un coffre de marchandises, tantôt une charge de riz, pour diminuer successivement la charge du Vaisseau. Pendant ce désordre, les Missionnaires étoient en prieres, comme des Criminels, qui attendent le moment de leur supplice, & dans la crainte continuelle que le Diable, qui parloit par la bouche du Chinois, n'ordonnât qu'ils fussent aussi jettés à la Mer (70). On s'est arrêté à ce récit, parce qu'on n'a rien vû qui lui ressemble, dans l'article des superstitions Chinoises. La Barbinais ajoûte lui-même qu'il auroit eu peine à le croire, si le Pere Laureati ne l'avoit assuré qu'il avoit eu le même spectacle en allant aux Philippines (71).

Eloge & caractere du Pere Laureati, Jésuite Italien.

Ce Mandarin Apostolique servit les quatre Missionnaires avec tant de zèle, que non-seulement il obtint l'oubli de

(70) Pages 200 & précédentes.
(71) Ibidem.

leur faute, mais qu'il leur fit rendre leur bagage, avec la liberté de demeurer à Changcheou, jusqu'à l'arrivée des ordres de la Cour. Ils ne laisserent pas, comme il l'avoit prévû, de lui attribuer les premiers contre-temps qu'ils avoient essuyés. Les François, qui avoient mis son caractere à l'épreuve, lui rendoient plus de justice. » Ils » n'avoient jamais vû de Vieillard plus » aimable & plus gai. Avec beaucoup » de vivacité d'esprit, il avoit une par- » faite connoissance des belles Lettres, » une mémoire surprenante, un juge- » ment ferme & solide, & un atta- » chement inviolable aux intérêts de » sa Compagnie. Il y avoit vingt-deux » ans qu'il étoit parti de Rome, pour » venir prêcher l'Evangile à la Chine. » Ses Supérieurs l'avoient d'abord en- » voyé dans une Province Septentrio- » nale, où sa patience & l'austérité de » ses mœurs avoient levé quantité d'ob- » stacles, qui s'étoient opposés à l'éta- » blissement de la Foi. Ensuite, étant » passé aux Philippines, dans le des- » sein d'y établir une Mission pour l'A- » mérique, il avoit lié une étroite ami- » tié avec M. de Tournon, Patriarche » d'Antioche, qui étoit arrivé dans le » même temps à Manille. Il l'avoit ac-

LA BARBINAIS LE GENTIL 1716.

compagné jusqu'à Canton : mais les » différends, qui s'éleverent entre les » Missionnaires, lui firent prendre le » parti de se retirer dans le fond d'une » Province, pour éviter d'être le complice ou le témoin du Schisme dont » l'Eglise Chinoise étoit menacée ; & » lorsqu'un ordre de la Cour eut banni » particuliérement les Dominiquains, » & d'autres Ecclésiastiques, qui s'étoient établis dans l'Empire sans la » participation de l'Empereur, il les » avoit secourus par son crédit (72).

Réflexions sur les honneurs dont les Jésuites jouissent à la Chine.

Gardons-nous de supprimer, là-dessus les réflexions de la Barbinais. J'ai souvent oui blâmer, dit-il, l'autorité que les Jésuites ont à la Chine, comme opposée à la Doctrine de l'Evangile, qui prescrit l'humilité à ses Ministres. Il est certain que si les Missionnaires, de quelque Société qu'ils soient, abusent de leur pouvoir, ou si l'ambition seule leur fait rechercher les titres pompeux & les honneurs, ils sont condamnables : mais il paroît que les Prédicateurs de l'Evangile ne peuvent avoir trop d'autorité à la Chine. Les Peuples de cet Empire ne se prennent que par les yeux. Le seul nom de Mandarin les intimide. Un Missionnaire, paré

(72) Pages 209 & 210.

de ce titre, est à couvert des insultes de la Populace, malgré la haine qu'elle porte au nom Européen. D'ailleurs, la Religion s'insinue bien mieux dans l'esprit d'une Nation Idolâtre & superstitieuse, lorsqu'elle est prêchée par des hommes dont le caractere & la dignité sont respectables. Au reste, le nom de Mandarin ne doit pas faire entendre que les Jésuites soient réellement Mandarins, puisqu'ils n'ont aucune charge (73), & qu'ils n'exercent aucune Magistrature : mais comme ils ont la sauve-garde de l'Empereur (74), & son amitié, les Mandarins de l'Empire leur portent du respect & les traitent comme leurs égaux ; ce qui suffit, à la Chine, pour contenir le Peuple (75).

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Comment le Pere Laureati est traité.

J'en eus de bonnes preuves, continue l'Auteur, dans la permission qui me fut accordée, par le Gouverneur d'Emouy, d'accompagner le Pere Laureati jusqu'à l'extrêmité de l'Isle. Nous rencontrâmes, sur la route, le Mandarin, Gouverneur de la Campagne, escorté de soixante hommes à cheval & de ses Bourreaux. Aussi-tôt qu'il eut apperçu la Chaise du Pere Laureati,

(73) Ils n'ont jamais possédé que la dignité de premier Président du Tribunal des Mathématiques.

(74) C'est une ceinture jaune.

(75) Pages 212 & précédentes.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

il mit pied à terre, pour le venir saluer. Tous ses gens mirent bas les marques de leur Jurisdiction, & se tinrent en haie les bras croisés sur l'estomac. Le Missionnaire le reçut fort civilement, mais d'une maniere, néanmoins, qui faisoit sentir quelque supériorité. De lieue en lieue, nous rencontrâmes des Députés de divers Mandarins, qui présenterent, au Pere Laureati, des rafraîchissemens de la part de leurs Maîtres. Après deux jours de marche, nous arrivâmes sur les bords du Canal qui sépare l'Isle d'Emouy de la Terre-ferme. C'est un bras de Mer, large d'une demie lieue, couvert de Bateaux, attachés les uns aux autres par de fortes chaînes, & qui forment une Ville flottante. On trouve, sur le bord de la Mer, un grand Monastere de Bonzes, où le Gouverneur d'Emouy avoit fait préparer un festin: mais le Pere Laureati, n'étant pas disposé à s'y arrêter, s'embarqua sur le champ avec toute sa suite, composée de 18 personnes, & remercia les Officiers du Gouverneur, auxquels il fit quelques libéralités, suivant l'usage de la Chine (76).

L'absence de ce Missionnaire fit sentir vivement, aux François, l'obligation

(76) Page 313.

qu'ils avoient eue à ses bons offices. Elle rendit les Chinois à leur caractere ; & leur haine, pour les Etrangers, éclata bientôt avec d'autant plus de violence, qu'elle avoit été long-temps retenue. Un des Pilotes du Vaisseau, ayant surpris un Chinois, qui mettoit la main dans sa poche pour le voler, le repoussa brusquement, & voulut lui arracher un mouchoir qu'il avoit déja tiré. Le Chinois demanda du secours à la Populace par ses cris. Quantité de Furieux tomberent sur le Pilote, qui étoit sans armes, déchirerent ses habits & l'accablerent de coups. Il se jetta dans la Mer, pour se sauver à la nage jusqu'au premier Bateau : mais il fut poursuivi avec tant d'opiniâtreté, que les forces lui manquant, il en chercha dans son courage. Il revint à terre, il arracha un bâton des mains d'un Porteur, & s'en servit avec tant d'adresse & de force, que s'étant fait jour au travers de la foule, il blessa l'auteur de la querelle. La blessure étoit legere, mais comme l'effusion du sang est un crime capital entre les Chinois, ils n'eurent pas plutôt vû couler celui de leur Compagnon, que prenant la fuite, ils laisserent le champ de bataille au Pilote.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Avanture des François d'Emouy, pour servir de leçon aux Négocians.

Courage d'un Pilote François.

La Barbinais croit ce récit nécessai-

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

re, pour l'instruction de tous les Européens que le Commerce appelle à la Chine. Le Pilote, dit-il, étoit dans un état pitoyable. Ses lévres & ses joues étoient déchiquetées, par les ongles de ses Ennemis; armes dangereuses, & les seules dont ils fassent usage. Il avoit le corps tout noir de coups. L'Interprête vint donner avis, au Comptoir, que cette affaire auroit des suites fâcheuses, & qu'il étoit d'autant plus important de les prévenir, que le Chinois avoit déja porté ses plaintes aux Mandarins, & qu'il n'auroit pas manqué de faire un faux exposé de la querelle. Cette circonstance allarma les François. Ils sçavoient que les Mandarins étoient capables de saisir les plus légers prétextes, pour s'emparer du bien d'autrui. Le Vaisseau n'étoit plus en état de leur inspirer de la crainte. On l'avoit désarmé, pour le carener. La résolution qu'on prit, au Conseil, fut d'envoyer la Barbinais, avec un autre Officier du Comptoir, au Tribunal des Loix, pour y porter aussi leurs plaintes & demander justice. Ils furent suivis d'une populace furieuse, qui, les regardant comme des Criminels déja livrés à la rigueur des Juges, les menaçoit de la bastonade à laquelle

Il est maltraité.

ils alloient être condamnés. En effet, les Officiers du Tribunal, avertis de leur dessein, s'étoient assemblés pour éluder la justice qu'ils venoient lui demander. Ils les firent attendre, pendant plus de deux heures, après lesquelles ils firent appeller le Chinois blessé : Mais avant que de le faire paroître devant eux, les Gardes le présenterent aux deux François ; & pour exciter la compassion des Spectateurs, ils le faisoient porter par quatre hommes, comme si la blessure, qu'il avoit à la tête, avoit déja pû lui affoiblir les jambes. D'ailleurs, par une autre ruse, il s'étoit déchiqueté la tête avec des morceaux de porcelaine. Le sang en couloit de toutes parts, & couvroit toute sa robbe (77).

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

La Barbinais demande justice aux Mandarins.

Plusieurs Bourreaux, qui gardoient la porte du Vestibule, l'introduisirent en jettant de grands cris. Il se prosterna devant les Mandarins. La porte ayant été fermée aussi-tôt, les deux François ne purent voir ce qui continua de se passer : mais une heure après, ils furent appellés, & les Bourreaux se préparerent à leur servir d'escorte. Effrayé, dit la Barbinais, d'entendre déja leurs voix lugubres, je demandai, à l'Inter-

Comment il est reçu au Tribunal.

(77) Pages 217 & précédentes.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

prête, où ces préparatifs devoient aboutir. Il me répondit que l'usage assujettissoit les Criminels à paroître, devant les Mandarins, entre les mains des Exécuteurs de la Justice. Je refusai d'entrer. Je fis déclarer, aux Juges, que nous reclamions les Loix de l'Empire en faveur des Etrangers; & que nous n'étions pas venus pour recevoir leur Sentence, mais pour demander justice. L'Interprête leur fit ce rapport. Comme ils n'ignoroient pas la vérité du fait, ils entreprirent de nous rebuter par divers obstacles. Notre délicatesse leur parut propre à favoriser ce dessein. Ils ordonnerent qu'on fît paroître devant eux notre Pilote, comme une formalité nécessaire aux informations. Ils sçavoient qu'étant brisé de coups, il ne pouvoit être aisément transporté. Mais nous continuâmes de demander audience, avec menace d'aller frapper sur le tambour du Gouverneur (78), si elle nous étoit refusé.

Avantage qu'il tire de sa fermeté.

Deux heures se passerent, dans ces contestations. Enfin surpris de notre fermeté, ils nous firent dire qu'ils supprimeroient la premiere condition; mais que nous n'en paroîtrions pas

(78) *Voyez* l'Article des Usages de la Chine, au Tome XXI. de ce Recueil.

moins

moins devant eux, dans la posture ordinaire des Chinois, c'est-à-dire, que nous leur parlerions à genoux; & que ce n'étoit pas pour eux-mêmes qu'ils exigeoient cette soumission, mais pour le Sceau de l'Empereur, qui étoit exposé dans la Salle. Nous rejettâmes encore cette prétention; & les Mandarins se relâcherent à convenir seulement qu'on ne nous donneroit point de siéges, & que le Thé ne nous seroit présenté qu'après l'Audience. Nous les trouvâmes assis sous un dais de damas bleu, garni de crêpines blanches, chacun avec une table devant soi. Le Sceau de l'Empereur étoit effectivement sur une autre table, au fond de la Salle. Nous les saluâmes à la Françoise, & nous leur demandâmes justice de l'insulte que le Peuple avoit faite à notre Nation, dans la personne d'un de nos Pilotes. Ils répondirent, d'un ton fort grave, que le Pilote étoit accusé d'avoir voulu visiter des femmes, dans une rue écartée; que le désordre n'avoit pas eu d'autre cause, & que nous ne devions pas ignorer que ce crime étoit le plus grand, dont un Etranger pût se rendre coupable dans l'Empire. Nous n'étions pas préparés à cet artifice. Cependant il nous fut aisé

LA BARBINAIS LE GENTIL.
1716.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

de le détruire. Quelle apparence qu'un homme assez sérieux, qui ne sçavoit pas la langue du Pays, eût cherché des femmes si loin du Comptoir, surtout dans une Ville où la conduite même des Habitans devoit nous en inspirer de la défiance? Les Mandarins feignirent de ne pas sentir la vérité de cette réponse; & s'obstinant sur la même accusation, ils nous firent valoir leur indulgence, comme une faveur accordée à notre qualité d'Etrangers.

Comment cette affaire se termine.

Nous perdîmes l'espérance d'obtenir d'eux plus de justice; mais comme il nous suffisoit d'avoir fait connoître l'innocence du Pilote, nous leur demandâmes de nouveaux ordres pour notre sûreté, en ajoûtant qu'il étoit à craindre que l'impunité n'augmentât l'insolence du Peuple. Enfin nous leur déclarâmes, avec assez de hauteur, qu'ayant apporté, dans leur Port, l'esprit de paix qui convient au Commerce, nous n'étions pas disposés à souffrir des insultes, & qu'il étoit de leur intérêt de n'en pas faire l'expérience (79).

Deux Conseils pour les Négocians.

La Barbinais conclut ce récit par deux conseils, dont il ne releve pas moins l'importance. » 1°. A la Chine, » dit-il, il faut témoigner autant de

(79) Pages 141 & précédentes.

» fermeté qu'il est possible, & ne ja-
» mais souffrir que les Mandarins don-
» nent atteinte aux privileges que l'Em-
» pereur accorde aux Etrangers «. Leur pouvoir est limité, & la moindre plainte peut les perdre. 2°. Il ne faut rien omettre pour imposer du respect au Peuple; & comme il se prend beaucoup par les yeux, on ne doit pas négliger la magnificence dans les habits, ni l'air grave & composé (80).

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

La Barbinais, laissant les affaires du Commerce aux Marchands de son Vaisseau, prit le parti de se retirer, avec un ami, dans une petite Isle, voisine d'Emouy, nommée Cobonsou. Il se logea dans un Monastere de Bonzes; & cette solitude lui facilita le moyen de s'instruire des mœurs & des usages de la Chine, par un commerce de Lettres, qu'il entretint avec plusieurs Missionnaires, autant que par les conversations fréquentes qu'il eut, dit-il, avec les Chinois lettrés, & les Bonzes les plus superstitieux. Ses Hôtes ne parloient qu'un Portugais corrompu; mais il convint avec eux de certains signes, à l'aide desquels ils s'entendoient aisément. La plûpart de ses observations se sentent si fort de leur prin-

La Barbinais se retire dans un Monastere de Bonzes.

(80) Pages 222 & précédentes.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

cipale source, c'est-à-dire, de la communication qu'il avoit avec les Missionnaires, qu'on y reconnoît souvent jusqu'à leurs expressions, telles que le Pere du Halde les employe dans son Recueil historique de la Chine; & cette remarque ne deshonore point la fidélité d'un Voyageur. Il fait quelques réflexions curieuses sur la Province de Fokien, qui compte l'Isle d'Emouy dans sa dépendance. Sa situation, dit-il, est très-commode pour la navigation & le commerce. On y trouve tous les matériaux nécessaires pour la construction des Vaisseaux. Ses Peuples sont presque les seuls, qui sortent de la Chine, & qui fassent voile sur les Mers du Japon. Leurs Vaisseaux vont aux Philippines, d'où ils rapportent des sommes considérables. » Rien ne prouve mieux » la mauvaise politique d'Espagne, qui » se prive de ses plus beaux revenus, » en permettant, aux Chinois, le commerce de ces Isles. Le Galion d'Acapulco n'apporte des millions de piastres aux Philippines, que pour acheter des marchandises Chinoises; ce » qui fait entrer à la Chine des richesses surprenantes: tandis que les » Hollandois, plus prudens, payent » les marchandises de la Chine en den-

Situation de Fokien & d'Emouy.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

» rées équivalentes, c'est-à-dire, en épiceries qu'ils tirent de leurs propres Etablissemens, en draps de Hollande, &c. & ne laissent sortir l'argent de Batavia que pour être transporté en Europe «. Quoique la Province de Fokien soit la moins étendue de l'Empire, elle est riche & très-peuplée. Sa Capitale est Focheou, Ville fameuse par la beauté de ses Temples, & par le séjour du Pere Laureati, qui en gouvernoit l'Eglise. Les Missionnaires de l'Ordre de S. François en avoient une alors à Changcheou, Ville considérable de la Province, sur la Riviere de Chang. Emouy n'a pas le titre de Ville, mais c'est un Château considérable par le nombre de ses Habitans, & par la résidence d'un Tito, qui, commandant à plus de vingt mille hommes, va de pair avec les principaux Mandarins. L'Isle, où cette Place est située à vingt quatre dégrés dix minutes de latitude du Nord, n'a pas moins de dix-huit lieues de circuit. Son Port est capable de contenir plus de mille Vaisseaux. La Barbinais y crut voir, à son arrivée, une espece de Forêt flottante. Cependant, contre le témoignage de ceux qui attribuent l'usage de la Boussole aux Chinois, long-

Ville ou Château d'Emouy.

LA BARBINAIS LE GENTIL.

1716.

Comment les Chinois naviguent.

temps avant nous, il prétend que ces Peuples n'en ont qu'une imparfaite connoissance, & qu'ils entendent fort mal la navigation. Ils ne perdent jamais la Terre de vûe, dans leurs Voyages; & la situation des Montagnes leur sert à se reconnoître sur Mer. Il voulut sçavoir un jour, d'un Pilote Chinois, qui avoit fait plusieurs fois le Voyage des Philippines, par quelle méthode il dirigeoit sa route. » Je » vais, lui dit le Pilote, chercher l'Isle » que vous nommez Formose, & j'en » ai connoissance avant que d'avoir per- » du entiérement de vûe nos Monta- » gnes. Si la Mer est trop agitée, je » louvoye toute la nuit. Si elle est cal- » me, je demeure à l'ancre. Au point » du jour, je fais voile; & quand je » découvre les Philippines, ou les Ba- » buyanes, je vois encore les Isles, » qui sont entre Formose & ces der- » nieres. Si le brouillard me dérobbe » la vûe de la Terre, j'amene mes » voiles. Il n'y a qu'un vent furieux » qui puisse me causer de l'embar- » ras (82) «. Si les Chinois, demande la Barbinais, ont eu, depuis tant d'années, la connoissance de la Boussolle, pourquoi ne l'ont-ils plus? surtout,

(82) Page 244.

lorsque leur Commerce avec les Européens devroit perfectionner leurs anciennes idées ?

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

La Ville, ou le Château d'Emouy, offre la véritable image d'une République de Fourmies, ou d'un Essaim d'Abeilles. Ses Habitans sont dans un mouvement continuel. Elle a six milles de circuit. Les Maisons communes y sont basses ; mais on distingue les Palais des Mandarins, par les colonnes qui en soutiennent le toît, & qui sont plus hautes & plus grosses, à proportion du rang.

Parti que la Barbinais prend sur les disputes des Missionnaires.

La Barbinais n'entreprend point de décider si les Lettrés Chinois adorent un premier Principe intelligent, souverain, parfait, sans commencement & sans fin ; ou si leur culte se borne au Ciel matériel & au pouvoir, qu'ils lui supposent, de produire & de conserver tout ce qui existe. C'est, dit-il, le fondement de toutes les disputes qui partageoient alors les Missionnaires, & dans lesquelles il n'a point la témérité d'entrer (83). Mais, s'attachant à la vérité des faits, il veut représenter ce

(83) Dans l'embarras, où les Jésuites étoient alors pour satisfaire la Cour de Rome, sans offenser l'Empereur de la Chine, ils publierent, à Pekin, une Relation historique, qui contenoit l'Apologie de leur conduite. La Barbinais se procura cette curieuse Piece ; & se l'étant fait traduire en Portugais,

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

qu'il a vû de ses propres yeux dans les Temples du Pays, & laisser juger à ses Lecteurs si les fameux Rits doivent porter le nom d'Idolâtrie (84).

Il raconte ce qu'il a vû dans les Temples.

Confucius, qu'il suffit de nommer ici pour le faire connoître, a son Temple dans chaque Ville. On y voit, dans l'endroit le plus éminent, sa Statue environnée de celles de plusieurs de ses Disciples, dont l'attitude marque le respect qu'ils ont eu pour leur Maître. Tous les Magistrats de la Ville s'y assemblent, aux jours de la nouvelle & de la pleine Lune. Ils y font un petit sacrifice, different de celui qu'ils appellent solemnel. Ce n'est point à ces sacrifices lunaires que la Barbinais s'arrête, soit qu'il ne les eût pas vûs, ou qu'il ne les croye pas propres à l'éclaircissement qu'il se propose: mais il décrit, sans partialité, les circonstances du sacrifice solemnel, qui s'offre deux fois par an, aux deux Equinoxes, auquel tous les Lettrés doivent assister. En un mot, c'est une peinture extérieure qu'il veut donner.

Le Sacrificateur, qui est ordinaire-

il la traduisit lui-même dans notre langue. Elle n'a paru dans aucuns des Mémoires qui ont été publiés en Europe.

(84) Comparez ce récit avec celui qui est tiré des Relations des Missionnaires, au Tome 23 de ce Recueil.

Sacrifices qui se font à Confucius.

ment un des Lettrés, se dispose, à cette cérémonie, par le jeûne & l'abstinence. Il prépare, la veille, le riz & les fruits qui doivent être offerts. Il arrange, sur les tables du Temple, les piéces d'étoffes, qu'on doit brûler à l'honneur de Confucius. On orne l'Autel des plus riches étoffes de soie. On y met la Statue de ce Philosophe, ou les tablettes sur lesquelles son nom est écrit en caractéres d'or. Le Sacrificateur éprouve les Porcs & les Chevres qu'on doit immoler, en répandant du vin chaud dans leurs oreilles. S'ils remuent la tête, il les juge propres au sacrifice. Il les rejette, s'ils ne font aucun mouvement. Avant que d'immoler le Porc, il fait une profonde inclination. Il l'immole ensuite. Le sang & le poil des oreilles, sont conservés pour le lendemain.

Le jour suivant, au chant du Cocq, on donne le signal. Le Sacrificateur, suivi des Assistans, se rend au Temple. Après plusieurs génuflexions, il y invite l'esprit de Confucius à venir recevoir les hommages & les offrandes des Lettrés. Il se lave les mains; tandis que les autres Ministres du Temple allument des bougies, & jettent des parfums dans des braziers préparés

LA BARBINAIS LE GENTIL 1716.

à la porte du Temple. Lorsqu'il est arrivé près de l'Autel, un Maître des Cérémonies dit à haute voix : qu'on offre le poil & le sang des Bêtes immolées. A ces mots, tous les Assistans se levent ; & le Prêtre suivi de ses Ministres & de toute l'assemblée, porte le vase avec beaucoup de modestie & de gravité. Il enterre les poils & le sang des Bêtes, dans une cour qui est devant le Temple.

Après cette formalité, on découvre la chair des victimes, & le Maître des Cérémonies dit : Que l'esprit du grand Confucius descende. Aussi-tôt le Prêtre éleve un vase plein de vin, & le répand sur une Figure humaine, faite de paille, en disant ces mots : » Vos vertus sont grandes, admirables, excellentes, ô Confucius ! Si les Rois gouvernent leurs Sujets avec équité, ce n'est que par le secours de vos Loix & de votre Doctrine incomparable. Nous vous offrons tous ce sacrifice. Notre offrande est pure. Que votre esprit vienne donc vers nous, & nous réjouisse par sa présence «. Le Maître des Cérémonies dit ensuite, à haute voix, *Civi*, c'est-à-dire, mettons-nous à genoux ; & peu de temps après, il dit *Ki*, qui signi-

fie; levons-nous. Le Prêtre lave encore une fois ses mains; & un de ses Ministres lui présente deux vases; l'un plein de vin, l'autre couvert d'une piéce d'étoffe de soie. Le Maître des Cérémonies dit alors; que le Prêtre s'approche du Trône de Confucius; c'est-à-dire, de l'Autel où il suppose que l'Esprit réside. Le Prêtre se met à genoux; & tandis que les Musiciens chantent des Hymnes à l'honneur de ce Philosophe, il prend la piéce de soie, l'éleve, & l'offre à l'Esprit. Il prend de même le vase de vin; & l'ayant offert, le Maître des Cérémonies dit successivement; *Civi* & *Ki*. Le Prêtre brûle ensuite la piéce d'étoffe, dans une urne de bronze, & il adresse ce discours à Confucius: » Depuis que les hommes ont commencé » à naître, jusqu'à ce jour, quel est » celui d'entr'eux qui a pû surpasser ou » même égaler les perfections & les » vertus de ce Roi? L'Esprit de Confucius est superieur à celui des Saints » du temps passé. Ces offrandes & » cette piéce de soie sont préparées » pour le sacrifice que nous vous faisons, ô Confucius! Tout ce que » nous vous offrons est peu digne de » vous. Le goût & l'odeur de ces mets,

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716. » que nous vous présentons, n'ont » rien d'exquis; mais nous vous les » offrons, afin que votre Esprit dai» gne nous écouter.

Le Sacrificateur, après s'être prosterné plusieurs fois, prend le vase plein de vin. Il adresse encore à Confucius deux prieres, dont la substance est qu'il lui offre, avec beaucoup de zèle, un excellent vin sans mélange, & de la chair de Porc & de Chevre. Ensuite, supposant que son Esprit est descendu, il le prie de recevoir favorablement ces offrandes. Le Maître des Cérémonies dit à haute voix : » mettez-vous » à genoux; approchez-vous du Tem» ple de Confucius, & buvez le vin » de la félicité. Le Prêtre boit le vin, & reçoit, d'un des Assistans, les viandes immolées; après quoi, il fait une nouvelle priere, en ces termes : » Nous » vous avons fait ces offrandes avec » plaisir, & nous nous persuadons » qu'en vous les faisant, nous rece» vrons toutes sortes de biens, de gra» ces & d'honneur. En même temps il distribue les viandes aux Assistans. Le sacrifice se termine en conduisant l'Esprit de Confucius, au lieu d'où l'on suppose qu'il est descendu (85).

(85) Pages 139 & précédentes.

La Barbinais ne se borna point à ce grand spectacle, qui faisoit le principal sujet de discorde. Il voulut voir aussi les sacrifices solemnels, qui se font aux Ancêtres des Familles & sur la nature desquels les Missionnaires ne s'accordoient pas mieux. Le Tito d'Emouy avoit fait élever, aux portes de cette Ville, un Temple superbe aux Esprits de ses Ayeux. Cet ouvrage étoit achevé depuis peu. Le Pere Laureati conseilla lui-même à la Barbinais d'y assister.

LA BARBINAIS LE GENTIL.

1716.

Sacrifices qui se font aux Ancêtres.

J'allai au Temple, dit-il, & je fus placé dans un lieu à l'écart, d'où je pouvois voir toutes les circonstances de la Cérémonie. Ceux qui devoient y être présens, s'étoient assemblés à la porte, avant le lever du Soleil. Le Chuchi, ou le Sacrificateur étoit accompagné de deux Ministres appellés Fuchi, & de plusieurs autres personnes, qui devoient aussi servir au sacrifice. Ils s'étoient préparés à cette Fête, par un jeûne de trois jours, pendant lesquels ils avoient vécu en continence, sans manger de viande & sans boire de vin. Le Temple étoit magnifiquement orné. Les Tablettes y étoient exposées sur une grande table en forme d'Autel, & couvertes d'un grand voile. On avoit placé, sur un coin de l'Autel, une Figure

Sacrifice pour les Ancêtres.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

humaine de paille, qui répréſentoit apparemment le Mort à l'honneur duquel on faiſoit particuliérement ce ſacrifice. Les tables étoient couvertes de mets différens, tels que des poules, des fruits, du vin, du riz, & diverſes ſortes de poiſſon.

Diverſes prieres.

Auſſi-tôt que le Prêtre fut entré dans le Temple, il lava ſes mains; & s'approchant de l'Autel, avec tous ſes Miniſtres, il expoſa les tablettes à la vûe du Peuple. Tous les Aſſiſtans ſe mirent à genoux, & ſe proſternerent le viſage contre terre. Le Maître des Cérémonies dit à haute voix: » Nous » qui ſommes des Enfans reſpectueux » envers nos Peres, nous vous ſervons, nous vous honorons aujourd'hui, & nous vous ſupplions de venir au milieu de nous, pour recevoir » nos vœux & nos offrandes. Le Peuple, s'étant mis à genoux trois fois de ſuite, & s'étant relevé autant de fois, le Maître des Cérémonies cria: » Que le Sacrificateur vienne s'approcher de l'Autel, & qu'il ſe proſterne devant les » Eſprits. Les Eſprits ſont déja deſcendus. Qu'on leur offre les viandes. Un des Miniſtres prit alors un vaſe plein de vin, & le mit entre les mains du Sacrificateur, qui le répandit ſur la Figure humaine de paille. Le Peuple

ayant recommencé à se prosterner, le Prêtre offrit, devant les tablettes, des viandes & des fruits.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Promesses de la part des Ancêtres.

Le Maître des Cérémonies recommença aussi à crier, mais d'une voix plus forte : » Buvez le vin de la félicité. Qu'il soit la source des biens » & des faveurs. Le Prêtre, ayant bû le vin, fit cette priere : » Illustres Ancêtres, vous avez commandé, au » Maître des Cérémonies, de nous » promettre de votre part des biens sans » fin. C'est vous qui procurez à vos » Descendans les dons magnifiques du » Ciel, & qui nous donnez des moissons abondantes, une longue vie, » &c. Ensuite, chacun se mit à genoux. J'admirai la promptitude avec laquelle tout le monde obéissoit au Maître des Cérémonies. Les Prêtres & les Ministres prirent les Tablettes, & les recouvrirent comme elles l'avoient été. Les viandes & les fruits furent distribués aux Assistans, & le Maître des Cérémonies termina ses fonctions par ce discours : » Soyez sûrs qu'en récompense » du Sacrifice que vous venez d'offrir, » vous recevrez toutes sortes de faveurs, de biens & de richesses, une » heureuse & abondante lignée, une » longue vie, le repos & la paix. Le

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Prêtre, ayant répété les mêmes paroles, mit le feu à un monceau de papiers dorés, ronds & taillés en forme de Monnoie. Avant que de sortir du Temple, chacun fit, au Tito, un certain nombre de révérences & de génuflexions (86).

Description de la grande Pagode d'Emouy.

La Barbinais joint, à ce récit, une courte description de la grande Pagode d'Emouy, avec le soin d'avertir qu'elle ne se trouve dans aucune autre Relation. Ce beau Temple est situé à deux milles de la Ville, dans une Plaine, qui se termine, d'un côté à la Mer, & de l'autre à une fort haute Montagne. La Mer, par différens Canaux, forme devant le Frontispice une nappe d'eau, bordée d'un gazon toujours verd. Toute la face de l'Edifice est de trente toises. Le Portail est d'une grandeur proportionnée, & chargé de figures en relief. On trouve à l'entrée un vaste Portique, pavé de grandes pierres quarrées & polies, au milieu duquel s'éleve un Autel, qui soutient une Statue colossale de bronze doré, assise, & les jambes croisées. Quatre autres Statues, qui sont dans la même posture, autour d'elle, ne laissent pas d'avoir dix-huit pieds de hauteur;

(86) Pages 144 & précédentes.

mais elles n'ont d'admirable que la beauté de la dorure. Chacun de ces colosses est composé d'un seul morceau de pierre, & porte en main son symbole. L'un tient un Serpent, qui fait plusieurs replis autour de ses bras ; l'autre, un arc bandé ; le troisiéme une hache d'armes, & le dernier une espece de guitarre.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

En sortant du Portique, on entre dans une avant-cour, quarrée, & pavée de longues pierres grises, dont la moindre a dix pieds de longueur & quatre de large. Quatre Pavillons, qui forment les quatre côtés de cette cour, & qui se terminent en dômes, communiquent par un corydor qui regne à l'entour. Le premier contient une cloche, de dix pieds de diamétre, élevée sur une fort belle charpente (87). Dans le second, on voit un Tambour, d'une grosseur demesurée, qui sert aux Bonzes, pour annoncer les jours de la nouvelle & de la pleine Lune. Les deux autres Pavillons renferment les ornemens du Temple, & servent de retraite aux Voyageurs, que les Bonzes sont obligés de recevoir & de loger. Au milieu de la cour, on voit une grande Tour isolée,

Instrument de Musique.

(87) Le battant des cloches Chinoises est en dehors, & de la forme d'un marteau.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

qui se termine aussi en dôme, où l'on monte par un escalier de pierre, qui regne en dehors. Le dôme de cette Tour est un Temple, dont la forme intérieure est quarrée. La voûte est ornée de Mosaïque, & les murailles sont revêtues de figures de pierres en relief, qui représentent des Animaux & des Monstres. Les colomnes, qui soutiennent la voûte, sont de bois vernissé. Le pavé n'est composé que de petits coquillages, qui forment, par un assemblage curieux, des Oiseaux, des Papillons, des fleurs & d'autres figures. Les Bonzes brûlent sans cesse des parfums sur l'Autel, & n'entretiennent pas moins soigneusement le feu des lampes, qui sont pendues à la voûte. À l'une des extrêmités de l'Autel, on voit une Urne de bronze, sur laquelle ils frappent par intervalles, & qui rend un son lugubre. A l'autre bout est une machine de bois, ovale & creuse, qui sert au même usage, surtout lorsqu'on chante les louanges de l'Idôle titulaire du Temple. C'est la Déesse *Coangin-pussao*. Elle est placée au milieu de l'Autel, sur une fleur de bronze dorée, qui lui sert de base. Elle tient un jeune Enfant dans ses bras. Plusieurs Idoles subalternes sont rangées autour d'elle, dans une attitude qui marque leur respect & leur dépendance.

Autres Instrumens.

Les Bonzes ont tracé, sur les murs de ce Temple, divers caracteres hiéroglyphiques. On y voit un Tableau peint à fresque, qui représente un Etang de feu, où plusieurs hommes semblent nager; les uns portés sur des Monstres, les autres environnés de Dragons & de Serpens aîlés. Au milieu du gouffre, on apperçoit un rocher escarpé, sur lequel la Déesse du Temple est assise, tenant dans ses bras un Enfant, qui semble appeller tous les Malheureux qu'il regrete de voir dans les flammes : mais un Vieillard, dont les oreilles sont pendantes, & la tête armée de cornes, les empêche, à coups de massue, de s'élever jusqu'au sommet du Rocher. Les Bonzes refuserent à la Barbinais l'explication qu'il leur demanda sur ce Tableau. Il vit, derriere l'Autel, une espece de Bibliothéque, dont les Livres traitent du culte, & de la forme des Sacrifices.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Figures Hiéroglyphiques

Lorsqu'il fut descendu de ce Temple, on lui fit traverser la cour, pour entrer dans une Galerie, dont les murs sont lambrissés. Il y compta vingt-quatre Statues de bronze doré, qui représentoient vingt-quatre Philosophes, anciens Disciples de Confucius. Au bout de ce long espace, il arriva

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

dans une grande Salle, qui est le Réfectoire des Bonzes. On le fit passer delà dans un assez vaste appartement, par lequel on arrive enfin au large Temple. On y monte par un grand escalier de pierre. L'intérieur est particuliérement orné de vases, remplis de fleurs artificielles, quoiqu'on y trouve aussi les deux Instrumens de Musique, & les autres décorations du premier Temple. L'Idole principale est sur l'Autel; mais on ne la voit qu'au travers d'une gaze très fine, qui forme une espece de rideau. Le reste de l'Edifice consiste en plusieurs grandes chambres, fort propres, mais mal percées. Les Jardins & les Bosquets sont pratiqués sur le côteau de la Montagne, où l'on a taillé, dans le roc, des grottes charmantes (88).

Ornemens du grand Temple.

Les François visiterent souvent ce Temple, & n'y reçurent que des civilités de la part des Bonzes. Cependant la Barbinais avertit qu'il ne faut pas chercher à satisfaire entiérement sa curiosité, ni pénétrer dans les Appartemens où l'on n'est pas introduit; surtout, dit-il, si l'on n'est pas bien accompagné. Les Bonzes, à qui le commerce des femmes est interdit, sous

(88) Pages 173 & précédentes.

de rigoureuses peines, & qui en gardent souvent dans des lieux secrets, se vangent d'une curiosité trop indiscrete. Le Pere Laureati lui raconta que près de Focheou, lieu de sa résidence, il y avoit un fameux Monastere des principaux Bonzes de cette Province. La fille d'un Docteur Chinois, retournant chez son pere, suivie de deux femmes, & portée, suivant l'usage du Pays, dans une chaise couverte, eut la dévotion d'entrer dans ce Temple, & fit avertir les Bonzes de se retirer, tandis qu'elle y feroit sa priere. Leur Chef se cacha derriere l'Autel, vit cette jeune personne, & conçut pour elle une passion si vive, qu'ayant fait arrêter sur le champ les deux Suivantes par quelques autres Bonzes, il se saisit d'elle, malgré ses cris & ses larmes. Le Docteur apprit bientôt que sa fille étoit entrée dans le Temple, & qu'elle y avoit disparue. En vain la redemanda-t'il aux Bonzes. Ils s'accorderent à répondre qu'elle étoit sortie, après avoir fait sa priere. Mais, élevé dans le mépris de la superstition, comme tous les Lettrés Chinois, il s'adreissa au Général des Tartares de la Province. Les Bonzes se virent forcés de se justifier. Ils se flatterent de mettre le Peuple dans leurs

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Incontinence des Bonzes.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

intérêts, en publiant que leur Dieu étoit devenu amoureux de la jeune fille & qu'il l'avoit enlevée. Les plus adroits entreprirent même de faire comprendre, au Docteur, combien l'Idole avoit fait d'honneur à son sang, par une si belle alliance. Mais le Général Tartare, méprisant ces Fables, se rendit au Monastere, en examina soigneusement tous les réduits, & trouva, dans un lieu souterrain, plus de trente femmes, entre lesquelles le Docteur reconnut sa fille. Aussi-tôt qu'elles furent sorties de leur prison, le Général fit mettre le feu aux quatre coins de l'Edifice, & brûla le Temple, les Autels, les Dieux & les Ministres (89).

Témoignage que la Barbinais rend aux Bonzes de Colomsou.

La Barbinais, qui faisoit son séjour dans une Communauté de Bonzes, n'y apperçut rien de si révoltant. » Leur » culte, dit-il, ne s'étend pas fort » loin. Uniquement occupés de l'en» tretien des lampes, ou du soin de re» cevoir ceux qui viennent faire leurs » prieres, ils menent une vie molle & » oisive. Ils n'ont aucun revenu fixe. » Ils vont, de porte en porte, une clo» chette à la main, mandier les se» cours nécessaires à la vie. Lorsqu'un » Chinois fait quelque fête, à l'hon-

(89) Page 179.

» neur de l'Idole qu'il garde dans sa
» maison, il appelle les Bonzes, qui,
» revêtus de longues chappes brodées,
» portent l'Idôle par les rues : ils mar-
» chent deux à deux, tenant à la main
» plusieurs banderolles garnies de son-
» nettes, & le Peuple les suit, par curio-
» sité plutôt que par dévotion. Au jour
» de la nouvelle & de la pleine Lune, ils
» se levent pendant la nuit, pour ré-
» citer des prieres. Il m'a semblé qu'ils
» répétoient toujours la même chose,
» avec autant de modestie & de dé-
» votion, que s'ils avoient quelque
» idée des Dieux qu'ils invoquent. Ils
» affectent une grande humilité dans
» les complimens qu'ils se font entre
» eux. Ils se prosternent les uns devant
» les autres. Mais, comme ils se trai-
» tent ensuite, & que le plus souvent
» ils s'enivrent, la visite, qui com-
» mence par des civilités, finit pres-
» que toujours par des invectives mu-
» tuelles.

Ce sont là, continue l'Auteur, des détails que j'ai sans cesse devant les yeux, depuis que j'habite le Monastere de Colomfou. Les Bonzes m'y ont cédé, depuis cinq mois, un fort joli appartement, sous le bon plaisir des Mandarins. Il y a quelques jours que

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Simplicité d'un Bonze.

je faillis d'être étouffé dans mon lit, par la fumée d'un ſacrifice. Je ſortis bruſquement de ma chambre & le premier objet que j'apperçus fut une table couverte de Poules bouillies, de Canards, de Poiſſon, &c. Je vis le Bonze, qui me loge, fort occupé à brûler du papier doré, dans ſon urne ſacrée. Je jugeai d'abord qu'il faiſoit quelque important ſacrifice ; mais je ne pouvois comprendre pour quoi il le faiſoit à ma porte. Je lui en demandai la raiſon : Votre Dieu, me dit-il en pleurant, tue toutes mes Chevres. Depuis que vous demeurez dans cette Iſle, j'ai perdu la moitié de mon troupeau. Je tâche de flechir ce terrible Dieu par les viandes que je lui offre. Il me fit voir quelques caracteres hieroglyphiques, qu'il avoit tracés ſur ma porte, par leſquels il prétendoit conjurer le Dieu des François. Je voulus le déſabuſer ; mais je n'y réuſſis pas.

Les François en profitent.

Cependant m'étant informé du ſujet de ſon chagrin, j'appris que nos Matelots venoient chaque jour dans la petite Iſle de Colomſou, où l'on avoit dreſſé une Tente, pour mettre à couvert les uſtanciles du Vaiſſeau & que s'imaginant plaire au Ciel en volant un Bonze, ils mettoient dans l'oreille de

de ses meilleurs Chevreaux une grosse épingle de fer, qui pénétroit jusqu'au cerveau. Ces animaux en mouroient bientôt ; & le Bonze, attribuant cette mortalité à quelque maladie contagieuse, dont il accusoit le Dieu des François, les jettoient à la voirie. Les Matelots se hâtoient de les emporter, & rioient beaucoup de sa simplicité.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Le Pere Laureati ne fit pas difficulté de raconter, à la Barbinais, plusieurs circonstances, qui ne se trouvent point dans les Recueils du Pere du Halde. Elles regardent particuliérement le fameux Empereur Kamhi, qui occupoit encore le Trône. Il regnoit depuis environ cinquante ans, & son âge étoit de soixante & trois. Le goût qu'il avoit pour nos Sciences & nos Arts lui faisoit tolerer les Missionnaires, & l'établissement d'une Religion étrangere dans l'Empire : mais il n'avoit aucune disposition à l'embrasser. Il avoit tout l'orgueil & le faste des Monarques Orientaux. Sa vanité ne pouvoit souffrir que dans les Cartes Géographiques, on ne mît pas son Empire au centre du Monde ; & quelques Jésuites furent obligés, pour lui plaire, de renverser l'ordre, dans une Carte Chi-

Traits curieux racontés à la Barbinais, sur l'Empereur Kamhi.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

noise, qu'il leur fit faire à Peking. Il rejetta deux Globes, d'une rare beauté, qu'un Négociant Anglois lui avoit offert, par la seule raison que la Chine n'y étoit pas située comme il le desiroit. Sa prévention, pour le Pays dont il étoit le Maître, alloit jusqu'à se tromper lui-même pour tromper les autres. S'il voyoit quelque nouvel ouvrage de l'Europe, il ordonnoit sécretement, à ses Ouvriers, de le contrefaire; & le faisant voir ensuite aux Missionnaires, comme une production du génie Chinois, il leur demandoit, avec beaucoup de sens froid, si les Européens faisoient les mêmes ouvrages.

Sa curiosité n'ayant point de bornes, il voulut un jour s'enyvrer, pour connoître les effets du vin. Un Mandarin, qui passoit pour une tête forte, reçut ordre de boire avec lui. On lui apporta des vins de l'Europe, surtout des Isles Canaries, dont les Gouverneurs des Villes Maritimes avoient soin de fournir constamment sa table. Il s'enyvra. Les vapeurs de l'yvresse l'ayant plongé dans un profond sommeil, le Mandarin passa dans l'antichambre des Eunuques, & leur dit que l'Empereur étoit yvre; qu'il étoit à craindre qu'il ne contractât l'habi-

tude de boire avec excès ; que le vin aigriroit encore son humeur, naturellement violente, & que dans cet état il n'épargneroit point ses plus chers Favoris. Pour nous mettre à couvert d'un si grand mal, ajoûta le Mandarin, il faut que vous me chargiez de chaînes, & que vous me fassiez mettre dans un Cachot, comme si l'ordre venoit de lui. Laissez-moi le soin du reste. Les Eunuques approuverent cette idée, pour leur propre intérêt. L'Empereur, surpris de se trouver seul, à son réveil, demanda pourquoi le Mandarin l'avoit quitté. Ils répondirent qu'ayant eu le Malheur de déplaire à Sa Majesté, on l'avoit conduit, par son ordre, dans une étroite Prison, où il devoit recevoir la mort. Le Monarque parut long-temps rêveur, & donna ordre enfin que le Mandarin fût amené. On le fit paroître, chargé de ses chaînes. Il se prosterna aux pieds de l'Empereur, comme un Criminel qui attend l'Arrêt de son supplice. Qui t'a mis en cet état, lui dit ce Prince ? quel crime as-tu commis ? Mon crime, je l'ignore, lui répondit le Mandarin. Je sçais seulement que Votre Majesté m'a fait jetter dans un noir Cachot, & que lorsqu'on m'en a tiré, j'attendois la

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

mort. L'Empereur retomba dans une profonde rêverie. Il parut ſurpris & troublé. Enfin, rejettant, ſur les fumées de l'yvreſſe, une violence dont il ne conſervoit aucun ſouvenir, il fit ôter ſes chaînes, au Mandarin, & le renvoya libre. Depuis cet Avanture, on remarqua qu'il évitoit les excès du vin (90).

Le même Miſſionnaire pour peindre l'avarice de Kamhi, racontoit encore à la Barbinais que ſe promenant, il y avoit quelques années, dans un Parc de la Ville de Nankin, il avoit appellé un Mandarin de ſa ſuite, qui paſſoit pour le plus riche Particulier de l'Empire; & qu'il lui avoit ordonné de prendre la bride d'un âne, ſur lequel il monta, & de le conduire autour du Parc. Le Mandarin obéit, & reçut un tael pour récompenſe. L'Empereur voulut, à ſon tour, lui donner le même amuſement. En vain le Mandarin s'en excuſa. Il fallut ſouffrir que ſon Maître lui rendît l'office de Palfrenier. Après cette bizarre promenade; combien de fois, lui dit l'Empereur, ſuis-je plus grand & plus puiſſant que toi? Le Mandarin ſe proſternant à ſes pieds, lui répondit que la comparaiſon étoit

(90) Pages 308 & précédentes.

impossible. Eh bien, repliqua Kamhi, Je veux la faire moi-même. Je suis vingt mille fois plus grand que toi. Ainsi tu payeras ma peine, à proportion du prix que j'ai crû devoir mettre à la tienne. Le Mandarin paya vingt mille taels, en se félicitant sans doute de la modestie de son Souverain (91).

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

1717. Départ de l'Isle d'Emouy.

Après avoir passé environ sept mois dans l'Isle d'Emouy, le Vaisseau François remit à la voile, le 12 de Janvier 1717; & dans l'espace d'un mois il arriva heureusement à la vûe de plusieurs Isles, qui forment l'embouchure du Détroit de Malaca. Elles forment une perspective charmante, par la verdure des arbres dont elles sont couvertes. Cependant la Barbinais s'étonne » qu'on ose se guider sur les » vûes, ou les perspectives, d'une » Terre qu'on dessine sur Mer. Il avoit » des Plans, levés par de très habiles » gens; & les Terres, les Montagnes, » &c. ne paroissoient point à ses yeux » telles qu'elles étoient dessinées. Il est » persuadé, dit il, que si deux Ingé- » nieurs levent, dans deux Vaisseaux » différens, le Plan d'une même Ter- » re, ce Plan ne paroîtra pas le même,

Plans levés en Mer, toujours incertains.

(91) *Ibidem.*

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

» si la distance des deux Vaisseaux est » seulement d'une demie lieue. Ainsi, » pour se servir utilement de tous les » Plans qu'on porte ordinairement sur » Mer, il faudroit que le Vaisseau, » où l'on est, se trouvât précisément » au même point que celui sur lequel » ils ont été levés; ce qui lui paroît » impossible. Il croit aussi que depuis » la Chine jusqu'au Détroit de Mala- » ca, la sonde & la latitude sont les » meilleurs Guides. Il faut peu se fier » aux Courans, qui sont variables sui- » vant les saisons, & qui n'ont pas tou- » jours la même force (92).

Avanture singuliere, qui fait honneur aux François.

Le 16, à deux lieues de la Côte de Sumatra, les François se virent dans la nécessité de commettre une action qu'ils se reprocherent amérement, & dont le récit même, joint au vif regret qu'ils en eurent, fait un honneur extrême à la générosité de leur Nation, dans des Mers où l'on n'a pas vû jusqu'à présent que les autres Européens se piquent de la même délicatesse. Ils se trouverent tout d'un coup à quatre brasses de profondeur, sans pouvoir reconnoître le Canal, dont ils s'étoient écartés par degrés. Dans cet embarras, ils jetterent l'ancre : mais, une heure

(92) *Ibidem*, Tome 3, page 17.

après, tandis qu'on délibéroit sur le péril présent, on s'apperçut que le fond étoit encore diminué d'une demie brasse, & qu'il ne s'en falloit pas un pied que le Vaisseau ne fût échoué. La peur augmenta le danger. Les Matelots n'écoutoient plus les ordres des Officiers, & la prudence n'étoit pas moins oubliée que la soumission. » Enfin, la nécessi- » té, confesse l'Auteur, nous rendit » injustes, & nous empêcha même de » considérer un autre péril, auquel » nous allions nous exposer. Nous ti- » râmes un coup de canon à boulet, » sur un Brigantin Malai, qui passoit » entre la Côte de Sumatra & notre » Vaisseau. Les Malais amenerent aus- » si-tôt leurs voiles; & nous nous jet- » tâmes, cinq ou six, dans la Cha- » loupe, avec nos armes, sans sçavoir » encore quel étoit notre dessein. Je » proteste, en particulier, que je fus » poussé par un mouvement dont je ne » fus pas le maître. Cependant, aussi- » tôt que nous eûmes laissé le Vais- » seau, on nous avertit, avec le Porte- » voix, de prendre un Pilote, de gré » ou de force. « Nous abordâmes le Brigantin, où nous ne vîmes d'abord que sept ou huit hommes, qui achevoient de charger quelques petits ca-

Dans quel danger ils se trouvent.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

nons de bronze. Leur Chef nous ayant demandé, par divers signes, ce que nous desirions de lui, nous lui répondîmes, dans le même langage, que nous avions besoin d'un Pilote, pour nous conduire dans le Canal du Détroit. Une vieille Femme, qui se tenoit assise dans un coin, m'ayant dit quelques paroles, en mauvais Portugais, je lui expliquai nos intentions : mais lorsqu'elle les eut connues, elle feignit de ne les pas entendre.

Leur combat sur un Vaisseau Malai.

Cependant nous avions posté deux de nos gens à la poupe, & deux à la proue, avec ordre de faire feu sur les Malais, s'ils nous attaquoient avec trop d'avantage. Ceux qui étoient à la proue m'avertirent que le Brigantin étoit emporté par le Courant, & que les Malais n'avoient pas jetté l'ancre. Je les pressai de la jetter. Ils arrêterent ainsi ce Bâtiment, qui étoit déja hors de la portée du canon du nôtre. Nous fîmes ensuite passer dans notre Chaloupe, la vieille Femme, le Capitaine, qui étoit son Fils, une autre Femme, & deux Malais, comme des ôtages nécessaires à notre sûreté. La violence, que nous fûmes obligés d'employer, leur ayant fait jetter des cris, plusieurs autres Malais sortirent aussi-tôt du fond de cale,

» d'un air si furieux, » que nous ne » pûmes douter qu'ils n'eussent formé » quelque dessein contre nous. Nos » regards se tournerent tristement vers » notre Vaisseau; & nous vîmes, avec » douleur, qu'il nous étoit impossible » d'en recevoir du secours. Cependant » le danger devenoit terrible. Quoi- » qu'on n'eût apperçu que sept ou huit » hommes, en entrant dans le Brigan- » tin, ils étoient plus de soixante, qui » commencerent à sortir tumultueuse- » ment du fond de cale. La crainte » d'être accablés par le nombre, si » nous leur laissions le temps de s'as- » sembler, & de reconnoître l'inéga- » lité de nos forces, nous fit charger » ceux qui étoient montés les premiers. » Ils tirerent leurs poignards, pour se » défendre; & dans le même temps, » nous vîmes paroître derriere nous, » d'autres Malais, qui s'étoient cachés » dans la Chambre de poupe. Heureu- » sement, aucun des nôtres ne fit feu » sur eux; & nous contentant de les » repousser par le mouvement de nos » sabres, nous les contraignîmes, après » une légere résistance, de rentrer tous » dans le fond de cale. Quelques-uns » néanmoins furent blessés. Nous ôtâ- » mes, de la chambre de poupe, un assez

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

Combat imprévu.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

» grand nombres d'armes, dont ils n'avoient pas eu le temps de se servir » dans leur surprise, & nous fermâmes » soigneusement les écoutilles. Notre » dessein n'étoit pas de leur nuire; & » nous gémissions au contraire de nous » voir forcés à la violence: mais ils » nous auroient infailliblement massacrés, si nous avions perdu le temps » à vouloir les convaincre de la droiture de nos intentions.

Secours que les François tirent de leurs Captifs.

Le calme paroissant rétabli, nous transportâmes, dans notre Chaloupe, toutes les armes que nous avions trouvées. Elles consistoient en quantité de lances, & six petits pierriers de fonte, que nos Ennemis auroient pû faire servir contre nous, pendant notre retour au Vaisseau. Leur Capitaine, que nous emmenions malgré lui, ne laissa point de donner divers ordres à ses Matelots, pour la sûreté de notre route; & nous partîmes sous sa conduite. Ces malheureux Malais pleuroient amérement. La Vieille seule nous regardoit d'un œil sec, & me dit hardiment, en mauvais Portugais, que loin de nous craindre, elle étoit sûre que si nous étions Chrétiens, nous n'aurions pas l'injustice de l'arracher du sein de sa Patrie, & de la réduire à l'esclavage. Cette fermeté

m'étonna. Je lui fis comprendre que nous ne pensions en effet qu'à tirer, de son fils, un secours qui nous étoit nécessaire, dans le dessein de le récompenser de ses peines, & de lui restituer tout ce qu'on avoit enlevé du Brigantin. Ensuite, lui ayant demandé quel étoit son Pays, elle me répondit qu'elle étoit de Cambaye; que son fils avoit armé le Brigantin, pour transporter du riz à l'Isle de Java, & que la plûpart des Malais, qu'il avoit à bord, n'étoient que des Passagers.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

Le Capitaine Indien perd son Brigantin.

En arrivant au Vaisseau, le Capitaine Indien, fit l'office de Pilote. Il nous conseilla de lever l'ancre, pour aller mouiller une portée de fusil plus loin. Nous y passâmes tranquillement la nuit. Mais, à l'arrivée du jour, nous fûmes surpris de ne plus voir le Brigantin, qui s'étoit échappé à la faveur des ténébres. Le Capitaine Indien poussa des cris, s'arracha les cheveux, & nous reprocha la perte de son Vaisseau, dont il ne douta point que les Passagers Malais ne se fussent saisis dans son absence. Il fit des plaintes si touchantes, que par compassion, & pour ne pas nous rendre coupables d'une autre injustice, nous nous rendîmes à la priere qu'il nous fit, de le

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

mettre au rivage, à la derniere Pointe de Sumatra. La joie, de se revoir en liberté, parut diminuer son inquiétude. On lui donna vingt piastres, un sac de biscuit, trois bouteilles de vin, & deux flaccons d'eau de-vie, avec de la poudre & des balles, qu'il avoit demandées pour se défendre des Bêtes farouches, qui sont en grand nombre sur cette Côte. On lui rendit ses pierriers & ses lances. Enfin, lorsqu'il fut prêt à s'embarquer dans le Canot du Vaisseau, plusieurs François eurent la générosité de lui servir d'escorte. Je fus de ce nombre.

Rencontre d'un Seigneur de Sumatra.

Nous nous armâmes chacun d'un fusil & d'un sabre, & nous fimes route vers le rivage, tandis que notre Vaisseau continua la sienne à petites voiles, pour doubler la derniere pointe du Sud de l'Isle. Nous nous approchâmes de terre à la portée du fusil. Mais un grand banc, dont le rivage est bordé, nous obligea de la côtoyer pendant plus d'une lieue, sans pouvoir y descendre. Notre impatience étoit fort vive, surtout à la vûe de plusieurs Chats-Tigres, & d'autres Animaux, que nous regrettions de ne pouvoir tirer. Après avoir vogué plus de deux heures, nous touchions presqu'à la pointe du Sud, lorsque nous apperçûmes une petite Ga-

liote à rames, qui venoit à nous le long du rivage. Nous n'étions que six François armés. Nos amis, qui nous voyoient du Vaisseau, craignirent que nous ne fussions attaqués par les Indiens de ce Bâtiment, lorsqu'ils auroient reconnu notre petit nombre, & ne douterent pas qu'ils n'y fussent même excités par les Malais, que nous tenions encore sous le joug. On se hâta d'armer la Chaloupe, où la plûpart des Officiers & des Volontaires s'embarquerent ardemment, pour accourir à notre secours. Mais comme nous étions poussés par le vent, nous abordâmes la Galiote avant qu'ils eussent fait la moitié du chemin. C'étoit un Bâtiment ras & sans canon, monté par une vingtaine d'Indiens nuds, au milieu desquels on distinguoit un Seigneur de Sumatra. Nos fusils, dont nous les couchâmes en joue, les rendirent immobiles; & la vivacité avec laquelle ils se virent aborder, leur fit croire sans doute que leur vie étoit menacée. Cependant, la vieille femme, qui étoit avec nous, & que ce mouvement nous avoit fait perdre de vûe, sauta légerement dans la Galiote. nous doutâmes, d'abord, si ce n'étoit pas pour animer ces Insulaires au combat; mais après quelques discours,

Générosité d'une Femme Indienne.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

qu'elle parut leur tenir, nous fûmes agréablement surpris de voir leur Chef porter les mains à sa tête, & nous saluer à la maniere des Maures. Il étoit revêtu d'une longue robbe, de toile des Indes. Un grand chapeau, tissu de joncs, garantissoit sa tête des ardeurs du Soleil. Ses doigts étoient chargés d'anneaux & d'émeraudes.

Sa fierté en quittant les François

Nos Malais nous prierent alors de les laisser passer tous dans cette Galiote, & nous firent entendre qu'en remontant le Détroit, ils esperoient retrouver plus facilement leur Brigantin. Nous leur accordâmes tout ce qu'ils demanderent de nous. Leurs provisions & leurs armes furent transportées à leur suite, par nos propres Matelots. Lorsqu'ils eurent quitté le Canot, nous fîmes de excuses civiles au Capitaine, mais il affecta de ne pas nous répondre. La vieille femme, plus sensible à l'offense qu'aux réparations, malgré le service qu'elle venoit de nous rendre, garda de même un profond silence, tous deux apparemment pour se venger de leur perte par nos remords; car ils avoient pû remarquer que nous étions vivement touchés du mal que nous leur avions causé. Notre Pilote ayant fait mettre à la voile, après no-

LA BARBINAIS LE GENTIL 1717.

tre retour, nous ignorons si ces malheureux Indiens retrouverent le Brigantin, & nous ne sçavons pas mieux si la force de la nécessité peut nous avoir justifiés devant le Ciel (93).

Observations de l'Auteur sur le Détroit de la Sonde.

La Barbinais, se formant à la navigation par l'expérience & l'exemple, donne ici quelques lumieres importantes sur le reste du même Passage. Après avoir observé que l'Isle de Sumatra forme trois Détrois considérables; celui de Malaca, vers le Nord; à l'Orient, celui de Banca, avec l'Isle de ce nom, & au Midi celui de la Sonde, avec l'Isle de Java, il représente son Vaisseau à trois lieues de l'Isle de Lucipara, Est-Quart de Nord-Ouest, sur six brasses de fond, & dans l'embarras pour faire sonder le banc de sable, dont cette Isle est environnée. Le banc se trouve beaucoup plus loin de Sumatra, & plus proche de Lucipara, qu'il n'est marqué sur les Cartes : » mais si c'est » une erreur des Géographes, elle ne » doit pas, dit-il, leur être reprochée » comme un défaut; car en marquant » le danger plus proche, ils ont peut-» être voulu réveiller la prudence des » Pilotes. « On trouva trois basses & demi de profondeur, sur les acoves de

(93) *Ibid.* pages 32 & précédentes.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

ce banc. Pour ne rien donner au hasard, un Vaisseau doit se faire précéder ici de sa Chaloupe, avec un drapeau, qui marque les sondes à mesure qu'elles varient. Après avoir fait route, depuis le matin jusqu'à midi, sans s'écarter de plus d'une lieue, de la Côte de Sumatra, on gouverne au Sud, & au Sud-Quart-de-Sud-Ouest. La Chaloupe, étant revenue à bord, rapporta que dans toutes les sondes, on n'avoit pas trouvé moins de six brasses d'eau à cette distance de la Terre; ce qui doit engager ceux qui voudront entrer dans le Détroit de Banca, ou en sortir par ce Passage, à ranger plutôt l'Isle de Sumatra, que celle de Lucipara. On étoit à trois dégrés vingt-quatre minutes de latitude Méridionale, & la route avoit été au Sud-Ouest. La Chaloupe ayant averti que le fond étoit diminué de deux brasses, on avoit porté au Sud-Sud-Ouest; & le fond ayant encore diminué, on avoit mis le Cap au Nord-Quart-de-Nord-Est, pour ne pas tomber sur un banc de sable, qui est au large de l'Isle aux grands arbres, ainsi nommée de plusieurs arbres très hauts, qu'on découvre de fort loin. » Ce banc » est beaucoup plus éloigné de l'Isle, » qu'il n'est marqué dans les Cartes.

Conseil qu'il donne aux Navigateurs.

» Il faut même que les Courans portent au Sud avec une rapidité surprenante, puisque suivant l'estime on croyoit n'avoir fait que sept ou huit lieues depuis Lucipara, quoique les Cartes en marquent dix-huit (94).

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

Isles de las Hermannas.

On passa, le lendemain, devant les deux Isles las Hermannas, à si peu de distance, qu'on y auroit pû jetter une pierre. Ce ne sont proprement que deux petits Rochers couverts d'arbres. Il n'y a point d'écueils à craindre, entre ces Isles & Sumatra : mais on doit éviter de passer au large, c'est-à-dire, à l'Est, où les Roches sont dangereuses à fleur d'eau. Les Courans portent toujours au Sud.

Le jour suivant, qui étoit le 20 de Mars, les sondes ayant donné depuis sept jusqu'à onze brasses, on vit bientôt la Terre de toutes parts, c'est-à-dire, toute la Côte Orientale de Sumatra, sur la droite du Vaisseau, plusieurs Isles sur la gauche, & l'Isle de Java devant la proue. Cette partie de l'Isle de Sumatra est fort montagneuse. On y distingue une Montagne, dont le sommet se termine en Pyramide, & qui marque l'entrée du Détroit de la Sonde. La distance, depuis les Isles

(94) Page 35.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

las Hermannas jusqu'à ce Détroit, est moins grande qu'elle n'est marquée dans les Cartes. On vit bientôt aussi l'Isle que les Hollandois ont nommée la grande Toque, parce qu'elle a quelque ressemblance avec un bonnet. Elle sert encore à reconnoître l'entrée du Détroit. Son circuit est d'environ quatre cens pas. On y trouve vingt brasses de profondeur, sans aucun écueil, à un jet de pierre du rivage. Un Vaisseau, surpris par le calme, ne doit pas balancer à jetter l'ancre à l'embouchure du Détroit, parce que les Courans le porteroient infailliblement sur cette Isle (95).

Isle de la grande Toque.

Raisons qui éloignent les François de Batavia.

A si peu de distance de Batavia, & pendant la paix, qui regnoit entre les Puissances de l'Europe, il étoit naturel que les François allassent relâcher dans un Port, où la qualité d'amis devoit leur faire esperer toutes sortes de rafraîchissemens. » Cependant ils » n'eurent pas même la pensée d'y abor- » der, dans la crainte que la jalousie » du Commerce ne portât les Hollan- » dois à leur faire quelque insulte. Ces » fiers Marchands ne souffrent qu'avec » peine que les autres Nations de l'Eu- » rope entreprennent de passer le Dé-

(95) Pages 39. & précédentes.

» troit de la Sonde. Ils se sont acquis » un empire si redoutable dans ces » Mers, qu'ils croyent pouvoir tout » y commettre impunément. La Barbinais s'étonne que les François, » les Anglois, les Espagnols & les Portugais n'ayent point encore cherché » à tirer vengeance des injures qu'ils » ont reçues de cette ambitieuse Nation, & qu'ils ayent souffert qu'elle » soit devenue si puissante (96).

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

Ils cherchent du secours parmi les Barbares.

On se détermina donc dans un Conseil, à chercher du secours parmi les Barbares, plutôt que d'en demander à de si dangereux amis ; & cette résolution nous procure ici quelques lumieres sur une Côte, dont on avoit peu de connoissance. Le 22, les Courans ayant suppléé au vent, pour faire avancer le Vaisseau dans le Détroit, il se trouvoit à midi par les six dégrés quinze minutes. On y découvroit le rivage de Java, & plusieurs Habitations sur la pente des Montagnes & dans les Vallées. On voyoit de vastes Campagnes, plantées de riz. Les Montagnes ne sont pas fort hautes, du côté du Détroit ; mais elles sont couvertes d'arbres, vers leur cime, & les revers paroissent bien cultivés.

(96) Page 40.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

Voyage nocturne de la Barbinais.

L'ancre ayant été jettée pour toute la nuit, quelques Officiers se mirent dans le Canot, à neuf heures du soir, pour visiter le rivage, & tenter la pêche de la Tortue. La Barbinais voulut être du nombre. Ce petit Voyage, dit-il, ne fut pas des plus heureux. Le vent, les éclairs & la pluye nous incommoderent beaucoup. Nous entrâmes dans une petite Baye, d'une lieue de longueur d'un Cap à l'autre, où nous trouvâmes la Mer moins agitée ; mais la Côte étoit défendue par un banc de Rochers, & nous n'eûmes pas peu de peine à descendre. Cependant l'air étant devenu plus serein, & la Lune nous prêtant sa clarté [a], nous trouvâmes un petit Havre, où nous nous engageâmes par un Canal bordé d'écueils. En touchant au rivage, la vûe de plusieurs traces, que nous prîmes pour celles de diverses Bêtes féroces, dont nous sçavions que l'Isle est remplie, faillit de nous faire rentrer dans notre Canot. Mais chacun s'étant reproché sa frayeur, nous nettoyâmes nos armes, pour nous mettre en défense contre les Hommes & les Bêtes. Nos Matelots allumerent un grand feu. Nous séchâmes nos habits ; & quelques flaccons de vin, que nous avions apportés, ranimerent nos

forces & notre courage. Il y avoit, sur le rivage, un Bois fort épais, d'où sortoit un ruisseau d'eau fade & saumache. Nous en pouvions esperer de plus douce, en remontant sur les bords ; mais un bruit affreux, que nous entendîmes dans le Bois, qui paroissoit venir d'une légion d'Animaux, ne nous inspira point l'envie de tenter cette avanture. Ceux qui n'étoient point armés rentrerent dans le Canot, pour s'exercer à la pêche ; tandis qu'examinant les traces imprimées sur le sable, nous nous efforçâmes d'en démêler quelques-unes de Tortue. Mais, quoique cette Baye nous eût paru fort poissonneuse, nous n'y prîmes aucune espece de poisson. Nous n'y apperçûmes non plus aucune marque d'habitation. Les Hollandois qui abordent quelquefois à cette Côte, enlevent les Bestiaux qu'ils y trouvent ; ce qui porte les Insulaires à se retirer, avec leurs troupeaux, dans les Vallées ou sur les Montagnes.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

Le 23, les François s'avancerent jusqu'à la derniere Pointe de l'Isle de Java, où finit le Détroit de la Sonde, & reconnurent l'Isle du Prince. Leurs Instructions portoient d'y relâcher, pour y faire de l'eau : mais cette Isle déserte ne leur promettant point d'au-

Isle du Prince.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

tres secours, ils prirent le parti de s'approcher d'une autre Isle, qui n'est séparée de Java que par un Canal assez étroit, dans l'espoir que d'un côté ou de l'autre ils trouveroient de l'eau, du riz & des légumes. On mouilla sur vingt brasses, à une demie lieue de l'Isle. La Chaloupe & le Canot furent équipés, pour chercher une Aiguade sur l'un ou l'autre bord du Canal. Une heure après, on vit plusieurs Bateaux, qui traversoient ce petit bras de Mer. On reçut ordre d'employer la douceur, pour lier commerce avec les Indiens. La Barbinais s'étoit embarqué dans la Chaloupe. L'expérience du passé obligeant les Matelots François de se tenir sur leurs gardes, ils étoient tous bien armés. Le Canot se rendit à la Côte de Java; mais les Rochers, qui bordoient le rivage ne lui permirent point d'y faire de l'eau, quoiqu'on en vît tomber, par cascades, du haut d'une Montagne.

Les François relâchent dans une Isle voisine.

Pour nous, raconte la Barbinais, nous prîmes vers la petite Isle, avec la Chaloupe, & nous y descendîmes facilement. Nous vîmes d'abord cinq ou six cabanes, d'où sortirent quelques Indiens à demi nuds; les uns armés d'un poignard, les autres d'une lon-

Leur commerce avec les Insulaires.

gue lance. Ils nous reçurent néanmoins avec assez de douceur, & nos caresses servirent à l'augmenter. Mais nous crûmes y démêler de la défiance. Leurs signes nous firent comprendre que l'Isle étoit déserte, & qu'il étoit inutile d'y pénétrer plus loin ; que du côté de Java, nous trouverions du riz & des Bœufs, & que nous y ferions aisément de l'eau, à l'embouchure de cinq ou six petites Rivieres, qui se jettoient dans le Canal. Au fond, le but de ces promesses étoient de nous ôter la pensée d'entrer dans leur Isle, où nous sçûmes bientôt qu'ils avoient leurs habitations & leurs familles. Ils sont dans une crainte continuelle de se voir enlever par les Hollandois ; & la peur, ou l'expérience leur fait attribuer le même dessein à tous les Etrangers (97).

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

Cependant la satisfaction, qu'ils marquerent de nos caresses & de nos présens, nous fit juger qu'ils pourroient se familiariser avec nous. Le Canal nous ayant été facile à traverser, nous trouvâmes en effet, sur la Côte opposée, cinq Rivieres, dans l'espace d'un quart de lieue : mais quoiqu'assez larges, elles paroissent autant de bran-

Lumieres qu'ils tirent d'eux.

(97) *Ibidem*, page 47.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

ches, qui viennent de la même source. Le Canal n'a que douze ou quinze brasses de profondeur, du côté de l'Isle. Son rivage est couvert de fort beaux coquillages. Du côté de Java, il est resserré par un banc de sable, qui s'étend à la moitié de sa largeur, & qui rend le Passage si étroit, que les Vaisseaux ne doivent le tenter que dans un extrême besoin. Nous laissâmes, dans la Chaloupe, six hommes avec leurs armes, ausquels on défendit de toucher à terre ; & nous partîmes, au nombre de douze, pour découvrir une Aiguade. L'eau de toutes ces Rivieres étoit fort saumache. Nous en traversâmes trois, avec nos fusils sur nos têtes. En arrivant au bord de la quatriéme, nous apperçûmes, sur l'autre rive, une troupe d'Indiens, qui sembloient tenir conseil. L'Officier qui nous commandoit, prit le parti de les inviter, par des signes, à venir vers nous. Mais ils nous firent les mêmes invitations à passer la Riviere. Il y avoit du risque à l'entreprendre. Elle étoit profonde. Nous pouvions être attaqués au passage. Cependant l'espérance de tirer d'eux quelques secours nous fit mépriser le danger. La moitié de notre troupe

La Barbinais cherche de l'eau avec danger.

Il traverse plusieurs Rivieres.

troupe passa la Riviere; tandis que le reste, observant les mouvemens des Indiens, étoit prêt à les saluer d'une décharge, s'ils ménaçoient nos gens de la moindre insulte. Mais ils prirent la fuite à notre approche. Nous n'entreprîmes point de les suivre, parce que le jour baissoit, & qu'en nous engageant plus loin, nous craignîmes d'être attaqués au passage des Rivieres, qu'il falloit traverser à notre retour. Les rives étoient couvertes d'herbes fort hautes, où les Indiens pouvoient se tenir cachés pour nous surprendre. Ainsi la prudence nous ayant reconduits à notre Chaloupe, nous la retrouvâmes au même lieu; mais le rivage du Canal nous offrit d'autres Indiens, qui avoient fait d'inutiles efforts pour engager nos Matelots à descendre. Ils ne nous avoient pas vûs traverser les Rivieres, parce que depuis les Bois jusqu'au Canal, ils n'avoient pas cessé de marcher entre les herbes, dont tout cet espace étoit couvert. Leur surprise ne les empêcha point de recevoir du tabac & quelques mouchoirs de coton, que nous leur offrîmes; & la reconnoissance les fit monter au sommet des Palmiers qui étoient en grand nombre sur le rivage,

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

LA BARBINAIS LE GENTIL. pour cueillir des Cocos, qu'ils nous offrirent à leur tour (98).

7171. La Barbinais, qui goûtoit apparemment de ce fruit pour la premiere fois, déclare ici qu'il trouve de l'exageration dans les éloges que tous les Voyageurs en ont faits. S'il fournit, dit-il, à tous les besoins de la vie, c'est sans doute aux besoins des Singes & des Hermites. Cependant les Matelots en chargerent la Chaloupe, pour consoler, par ce présent, le reste de l'Equipage, qui n'avoit depuis long-temps que de fort mauvaise eau, & qui attendoit des rafraîchissemens avec une mortelle impatience. Ils y joignirent quantité d'herbes fraîches, qui ne furent pas reçues moins joyeusement à bord. On y eut peine à comprendre qu'un Pays arrosé de tant de Rivieres, & planté d'une grande variété d'arbres, fût si mal pourvu d'eau douce. Mais si les Officiers ne souhaitoient pas moins d'en trouver, ils vouloient aussi que l'Aiguade fût assez proche, pour ne pas causer trop de fatigue à des gens épuisés par leur derniere navigation. La Chaloupe & le Canot avoient ordre de n'annoncer de l'eau & du bois, qu'après en avoir découvert dans un

Son jugement sur les noix de cocos.

(98) Pages 51 & précédentes.

lieu commode, où la peine du transport ne fût pas plus à craindre que le mal dont on vouloit se délivrer.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

Cette raison obligea la Chaloupe de passer une seconde fois dans la petite Isle. Elle y descendit, d'un côté opposé à celui qu'elle avoit visité le jour précédent, & devant la Rade même où le Vaisseau étoit à l'ancre. On y trouva une petite Riviere, dont l'eau étoit douce & facile à charger Un Bois voisin offroit diverses sortes d'arbres. Cette heureuse nouvelle fut portée au Vaisseau. Mais comme les Indiens ne paroissoient pas revenus de leur défiance, on défendit aux Matelots de se débander. Le 24, on fit six Voyages, avec succès, dans le cours de la journée. Les Indiens, n'osant encore paroître, envoyerent quelques petits Enfans, pour juger de ce que leur Isle avoit à craindre, par le traitement qu'ils recevroient. On leur fit un si bon accueil, que les Peres venant bientôt eux-mêmes, apporterent des œufs, des Poules, des Tourterelles, & des Biches de la grosseur d'un Lievre, qu'ils sçavent prendre à la course (99). Les Officiers du Vaisseau ne firent plus difficulté d'aller à la Chasse, en observant néan-

Eau de la petite Isle.

Multitude d'Animaux qui s'y trouvent.

(99) Page 57.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

moins de ne pas s'écarter beaucoup du rivage. Ils trouverent, dans l'Isle, un nombre infini de Tourterelles, de couleurs différentes; les unes vertes, avec des taches noires & blanches, d'autres blanches & noires, blanches & jaunes, & couleur cendrée. Elles ne different pas moins par la grosseur. Les plus grosses sont de celle d'un Pigeon, & les moindres de celle d'une Grive. On n'admira pas moins la multitude des Singes, des Ecureuils, des Sapajoux, des Paons, des Pintades, des Hupes, des Herons, des Grives, des Merles, des Colibris, & de plusieurs autres Oiseaux, dont on ignoroit les noms.

Lézards volans.

La Barbinais vit des Lézards, qui voloient d'arbres en arbres, comme des Cigales. Il en tua un, dont les couleurs lui causerent de l'étonnement par leur variété. Cet Animal étoit long d'un pied. Il avoit quatre pattes, comme les Lézards ordinaires. Sa tête étoit platte, & si bien percée au milieu, qu'on y auroit pû passer une aiguille sans le blesser. Ses aîles étoient fort déliées, & ressembloient à celles du Poisson volant. Il avoit autour du cou, une espece de fraise, semblable à celle que les Coqs ont au-dessous du gosier. On prit quelques soins, pour conserver un

Animal si rare : mais la chaleur le corrompit avant la fin du jour (1).

Abondance des Tortues.

Enfin, les Indiens oserent se joindre aux François. Ils apporterent familiérement des œufs & des Poules. Ils prêterent des vases de terre, pour les faire cuire. La pêche qui devint l'amusement de tout l'Equipage, ne tarda point à fournir des Poissons de toute espece. On prit, d'un seul coup de filet, sept Tortues de Mer, qui s'y trouverent enveloppées, & plus de deux cens autres Poissons, dont les uns ressembloient à nos Turbots, & d'autres à nos Vives & à nos Merlans. La pêche de la Tortue fut encore plus abondante le jour suivant. On en fit une grosse provision, pour le reste du Voyage. Ce poisson, se nourrissant de sa propre substance, ne cause aucun embarras dans un Vaisseau (2).

Voyage de la Barbinais dans l'Isle.

La Barbinais eut la hardiesse de pénétrer dans l'Isle, avec cinq ou six de ses Amis. L'épaisseur du Bois ne les ayant point effrayés, ils y pénétrerent par divers sentiers, qui les conduisirent à l'entrée d'un Village, divisé en deux grandes rues, tirées au cordeau : les maisons étoient uniformes, bâties à distance égale, & de la même élé-

(1) Page 55. (2) Page 56.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

Habitation des Insulaires.

vation. Chacune étoit soutenue sur huit piliers de bois, d'environ douze pieds de hauteur. Le toît étoit plat & quarré. Dans l'intervalle d'une Maison à l'autre, on avoit planté un arbre, qui couvrant le toît de ses branches, donnoit un ombrage frais, & nécessaire sous un climat si brûlant. Il y avoit, au milieu de chaque rue, une espece de Halle, ouverte de tous côtés, dont le toît étoit soutenu par quatre gros piliers; & quatre arbres, plantés aux quatre angles de ce Bâtiment, formoient une parfaite symétrie (3).

Les Habitans, épouvantés d'une visite à laquelle ils ne s'étoient point attendus, avoient pris la fuite avec tant de précipitation, que leurs Maisons étoient demeurées ouvertes, & qu'ils n'en avoient rien emporté. Elles consistoient dans une petite chambre quarrée. Une table, des nattes, des hamacs, & des métiers de Tisserand, en composoient tous les meubles. Les François ne toucherent à rien, pour faire connoître qu'ils ne cherchoient qu'à trafiquer de bonne foi. En parcourant toute l'habitation, ils remarquerent, au-dehors, un édifice plus spacieux & plus élevé que les autres. Ils jugerent que c'étoit

(3) Page 59.

la Mosquée de ces Peuples, qu'ils avoient reconnus Mahométans à d'autres marques. On y montoit par une échelle. La curiosité, dit la Barbinais, nous ayant fait entreprendre de la visiter, nous laissâmes quatre de nos gens aux deux Avenues du Village, pour nous avertir du mouvement des Indiens; parce que nous appréhendions qu'ils ne fussent plus sensibles à la profanation de leur Temple, qu'à toute autre injure. L'intérieur étoit un espace quarré, dans lequel nous trouvâmes, du côté Oriental, une chaire semblable à celle de nos Prédicateurs, & couverte d'un tapis de toile des Indes. Il y avoit une fenêtre à chaque face de l'édifice, & une table devant chaque fenêtre. Je trouvai, continue l'Auteur, sur une de ces tables, plusieurs Manuscrits en caracteres Arabes, couchés les uns sur les autres, que je pris pour des feuillets de l'Alcoran. Malgré la résolution que nous avions formée de ne rien prendre, je ne pus résister à la tentation d'emporter quelques-unes de ces feuilles, les unes pliées en forme de Livre, les autres roulées dans des cannes de Bambou. Pendant que nos observations s'attachoient à d'autres singularités, nous fûmes avertis,

LA BARBINAIS LE GENTIL.
1717.

La Barbinais visite leur Temple.

Il y prend des Manuscrits Arabes.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

par nos Sentinelles, qu'on entendoit quelque bruit. La prudence nous fit sortir aussi-tôt de ce lieu, pour marcher au-devant de cinq ou six Indiens, qui venoient par un sentier fort couvert. Ils prirent la fuite, à notre vûe. Leur frayeur ne servant qu'à nous animer, nous continuâmes de pénétrer dans le Bois, & nous trouvâmes un autre Village, si peu différent du premier, que nous le prîmes d'abord pour le même, où nous pouvions être retombés par divers détours. Mais nous remarquâmes bientôt que les Maisons y étoient en plus grand nombre. Elles n'étoient pas moins désertes. Quoique l'épaisseur du Bois, ne permît point à la vûe de s'étendre fort loin, je vis la terre défrichée en quelques endroits, & fort bien cultivée. Je n'ai jamais vû tant de Gibier. Les Paons sont des oiseaux fort communs dans cette Isle.

Autre Habitation.

Je remarquai, sur la terre, des traces de Bœufs & de Chevres; mais je crus y distinguer aussi celles de plusieurs Bêtes féroces; & je m'imaginai que les Habitans n'élevoient leurs Maisons, que pour se mettre à couvert de ces dangereux voisins (4).

(4) Pages 62 & précédentes.

En retournant au rivage, les François y trouverent une troupe d'Indiens, armés de longues lances, qui formoient un cercle autour d'un grand homme, sec & pâle, dont le corps étoit couvert d'une longue robbe de toile grise, & la tête d'un morceau de mousseline, en forme de Turban. Ils paroissoient l'écouter avec une attention mêlée de respect. Mais leur surprise étant devenue fort vive, à la vûe de six Etrangers armés, ils se regarderent longtemps, comme pour se consulter. Nous ne leur laissâmes pas le temps, dit la Barbinais, de former aucune résolution. Après avoir salué leur Chef, à la maniere Indienne, nous nous mêlâmes parmi eux, avec une confiance, qui parut leur en inspirer. Leur Chef répondit à nos civilités. Nous leur fîmes entendre que nous souhaitions d'acheter quelques Bestiaux : mais quoiqu'ils ne pussent se tromper à nos signes, puisque nous imitions le cri des Bœufs, ils feignirent de n'y avoir rien compris ; & rentrant dans le Bois l'un après l'autre, ils nous laisserent sur le rivage, que nous suivîmes tranquillement pour rejoindre notre Chaloupe.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

Rencontre d'une troupe d'Indiens.

Comment ils se retirent.

Cependant, comme on ne pouvoit douter que l'Isle ne contînt d'autres

Nouvelle visite de l'Isle.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

provisions que de l'eau & du bois, on prit le parti de faire débarquer vingt hommes armés, du côté de l'Aiguade, où les Insulaires avoient paru moins timides ou moins farouches. La Barbinais ne manqua point cette nouvelle occasion de s'instruire. Nous trouvâmes, dit-il, quelques Indiens, qui, loin de s'effrayer, parurent consentir au dessein que nous marquâmes de les suivre. Après avoir fait environ cent pas, dans le Bois, nous arrivâmes dans une Plaine, qui contenoit plusieurs Habitations, de la forme des autres, mais beaucoup plus élevées. Cette Isle, qui n'a que deux lieues de circonférence, est mieux peuplée qu'on ne peut se l'imaginer. Personne n'ayant pris la fuite, à notre approche, le Chef du premier Village se présenta pour nous recevoir. Il nous offrit du Riz cuit, des Bananes, des Goyaves, & d'autres fruits connus dans les Indes. Les femmes marquerent d'abord plus d'effroi: mais, se familiarisant par degrés, elles se firent voir à la porte de leurs maisons, après avoir eu la précaution d'en tirer l'échelle. Elles nous montrerent des Nattes, des Poules, & des Perroquets, qu'elles nous proposoient de troquer pour des Mouchoirs de co-

Les François y sont bien reçus.

Figure des Femmes.

ton. Leur teint eſt fort bazanné. Elles ont les yeux petits, la bouche fort grande, le nez écraſé, les cheveux noirs & longs : mais cette difformité ne nous empêcha point de les trouver vives, alertes & de bonne humeur. J'achetai quatre Biches dans le deſſein de les porter en France, où cet Animal ſeroit admiré. Il a réellement la figure d'une Biche, quoiqu'il ne ſoit pas plus gros qu'un Liévre (5). Nous renouvellâmes inutilement nos inſtances, pour obtenir des Bœufs ou des Chevres.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

Ces bons Indiens nous firent entendre que leurs troupeaux n'étoient point dans l'Iſle, & qu'ils paiſſoient ſur les Montagnes de Java. Si la ſaiſon nous eût permis d'attendre, il y a beaucoup d'apparence que commençant à prendre du goût pour nos manieres, ils nous auroient fait apporter, de Java, toutes les proviſions dont nous avions beſoin : mais nous appréhendions de ne pouvoir doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, & d'être obligés de relâcher à l'Iſle de Bourbon (6). Notre expérience ſera du moins une leçon, pour les Vaiſſeaux François qui viſiteront la même Iſle.

Leçon pour les Vaiſſeaux François.

(5) Page 67. (6) Page 68.

La Barbinais le Gentil. 1717.

Comme c'est pour entrer dans cette vûe, qu'on s'est attaché à suivre ici la Barbinais, on regrete qu'il ne fasse pas connoître cette Isle par son nom, ou qu'à l'exemple des grands Voyageurs, il ne l'ait pas honorée du sien, s'il ne lui en trouvoit pas sur ses Cartes. Il se contente de fixer le point de son départ à l'Isle du Prince, qu'il place à six degrés quarante minutes de latitude Méridionale, & à cent vingt-quatre degrés trente minutes de longitude (7).

Situation de l'Isle du Prince.

Tempête.

Une furieuse tempête, que la superstition des Matelots leur fit regarder comme un châtiment, pour être partis le jour de Pâques, fut le seul accident qui retarda la navigation jusqu'au 13 d'Avril. La saison étant si avancée, qu'on ne pouvoit entreprendre, avec prudence, de doubler le Cap, le Capitaine, après avoir fait un Procès-verbal pour sa décharge, tourna ses voiles vers l'Isle de Bourbon. On étoit, le 14, à vingt & un degrés vingt-six minutes de latitude, & quatre-vingt-sept degrés quarante-quatre minutes de longitude, où la variation, observée au coucher du Soleil, se trouva de quatorze degrés vers le Nord-Ouest (8).

(7) Page 70. (8) Page 82.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

Le 20, on eut la vûe de l'Isle Bourbon, à la distance de quatorze lieues, & la variation fut de dix-neuf degrés. L'Isle de France, devant laquelle on passa vers le soir, à quatre lieues de distance, se fit remarquer par ses hautes Montagnes, qui jettoient un feu noir & épais. Mais, le lendemain, en approchant de celle de Bourbon, la supputation du chemin, qu'on avoit fait pendant la nuit, donna lieu de conclure que la distance, entre ces deux Isles, n'est pas si grande qu'elle est marquée sur les Cartes. On fit route à l'Ouest, pour mieux reconnoître l'Isle de Bourbon; & lorsqu'on eut découvert la Riviere, entre le Pays brûlé & le Quartier de Sainte Susanne, on suivit la Terre à deux lieues de distance, pour aller mouiller dans la Rade de Saint-Denis, où est le Quartier du Gouverneur.

Erreur de distance entre les Isles de Bourbon.

Cinq mois de séjour, dans cette Isle, donnerent de l'exercice aux observations de la Barbinais. On y comptoit alors neuf cens personnes libres & onze cens Esclaves. Entre les premiers, il n'y avoit que six familles, dont le sang fût sans mêlange, parce qu'elles s'étoient préservées de toute alliance avec les familles des Mulâtres & des Metis-

Observations de la Barbinais sur l'Isle de Bourbon.

ces. Cependant l'Auteur observa que les femmes Mulâtres, par les alliances qu'elles contractent avec les François, qui quittent leurs Vaisseaux, pour s'établir dans l'Isle, produisent des enfans moins bazannés. Le sang se purifie, & leur teint, dit-il, blanchit par degrés. Il vit, un jour, dans l'Eglise Paroissiale de Saint Paul, une Famille entiere, qui lui causa de l'admiration. Tous les visages de ceux qui la composoient lui parurent de couleur différente, & sa vûe alloit du blanc au noir, & du noir au blanc. Il compta depuis la Trisayeule, jusqu'à l'arriere petite fille cinq générations. La Trisayeule âgée de cent huit ans, étoit noire comme les Indiennes de Madagascar. La Fille étoit Mulâtre; la Petite-fille, Metice; la Fille de celle-ci, Quarteronne; la quatriéme, Quinteronne; enfin la derniere étoit blonde, & ne lui parut pas moins blanche qu'une Angloise. En général, ces Insulaires sont doux, tranquilles & laborieux. Leurs richesses consistent en troupeaux de Bœufs & de Moutons, en Esclaves, & en Plantations, que la Compagnie des Indes leur distribue. L'Isle produit deux moissons, chaque année; mais le bled ne s'y conserve pas plus

Etrange variété des teints.

d'un an. Il se corromproit même, dans cet espace, si le grain étoit séparé de l'épi. Aussi les Habitans s'attachoient-ils plus à la culture du riz. D'ailleurs l'embarras de faire moudre leurs bleds à force de bras, leur faisoit préférer le riz, pour nourriture commune. La Barbinais admira néanmoins qu'ils ne fissent pas construire des Moulins à vent, dans un Pays où le bois est si commun (9). Quoique le terrain soit propre à la vigne, on n'y en avoit point encore planté. On y fait deux boissons assez fortes; l'une de miel, dont l'usage trop fréquent est pernicieux, & l'autre, qui se nomme Sangorin, du suc des cannes de sucre. Mais, quoiqu'elle puisse enivrer aussi, l'excès n'en est pas si dangereux. L'air de l'Isle est fort sain, & ses Habitans parviennent à l'extrême vieillesse. Vers le mois de Décembre, il se leve un vent impétueux, qui enleve tout ce qu'il y a d'impur, dans l'air & sur la terre. Il fait à la vérité beaucoup de ravage, jusqu'à déraciner les arbres & renverser les maisons : mais on a remarqué que lorsqu'il manque une année, les Insulaires sont exposés à des maladies

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

Qualités du Climat.

(9) Pages 92 & précédentes. Toutes ces Observations doivent être rapprochées de celles qu'on a lûes dans les Tomes 32 & 36 de ce Recueil.

La Barbinais le Gentil. 1717.

épidémiques, qui en font périr un grand nombre. Ils sont avertis de l'approche de cet ouragan, par un grand bruit, qu'ils entendent, pendant quatre jours, dans les Montagnes. L'air & la Mer sont alors tranquilles; mais la Lune enflammée annonce la tempête pour le lendemain. Chacun pourvoit alors à sa sûreté. On étaye les maisons & les arbres fruitiers. S'il se trouve un Vaisseau dans la Rade, l'Equipage doit profiter de ces avertissemens, & se hâter de prendre le large.

Principaux Quartiers de l'Isle.

L'Isle est divisée en quatre principaux Quartiers, dont celui qui se nomme Saint-Paul, est le plus étendu & le plus peuplé. Il est situé au pied d'une Montagne fort escarpée, & ses Habitations sont bâties sur les bords d'un grand Lac d'eau vive, qui s'écoule dans la Mer. Chaque Famille a ses Plantations sur la Montagne. On y monte par un sentier fort rude, & l'on trouve, sur la cime, une Plaine couverte d'arbres, à la réserve des lieux qui ont été défrichés. Pendant le séjour de la Barbinais, il restoit encore assez de terrain, pour deux cens habitations. On y cultive du riz, du tabac, du bled, des cannes de sucre, & divers fruits, tels que des bananes,

des ananas, des goyaves, des oranges, des citrons, &c.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

Le Quartier de Saint-Denis, est à sept lieues de Saint-Paul, du côté de l'Est. Il est moins peuplé, quoique le séjour en soit plus agréable. Deux lieues plus loin, le long de la Mer, on trouve celui de Sainte-Marie, qui n'est pas comparable aux deux autres. Mais le plus fertile est celui de Sainte-Susanne, qui est à quatre lieues de Saint-Denis. On va de l'un à l'autre par un chemin qu'on a frayé au milieu des Bois; au lieu que pour aller de Saint-Denis à Saint-Paul, on est obligé de prendre par Mer. Cependant les Négres traversent quelquefois des Montagnes, qui paroissent inaccessibles. On ne peut faire que la moitié du chemin par Mer, en descendant au lieu qui se nomme *la Possession*, d'où l'on peut aller, à cheval, jusqu'à Saint-Paul, par une Plaine assez étendue, qui ne demande que d'être cultivée, pour devenir plus fertile. On fait aisément le tour de l'Isle en suivant le bord de la Mer; mais il est impossible de la traverser dans l'intérieur, & cette entreprise n'a jamais été tentée que par quelques Esclaves fugitifs, qui se sont retirés dans les Bois,

LA BARBINAIS LE GENTIL.
1717.
Elle est brûlée par les feux d'un Volcan.

où l'on ignore jusqu'à leur existence. L'Isle de Bourbon n'est habitée que d'un côté. La partie du Sud est brûlée par les feux d'un Volcan, qui répand, dans les Vallées, des torrens de souffre & de bitume. La Barbinais juge même que cet embrasement s'est communiqué à toutes les parties de l'Isle. En creusant, dit-il, à la profondeur de trois pieds, il a trouvé des traces de feu, & le Roc véritablement calciné (10). Il attribue la fertilité des Plaines, aux neiges qui couvrent les hautes Montagnes. Elles forment des torrrens, qui s'enflent beaucoup en Eté, mais qui ne causent aucun ravage en roulant vers la Mer, parce que leur lit est profond, & que les bords en sont escarpés. La Nature, dit-il, donne ce secours aux Habitans pour suppléer au défaut des Fontaines qui leur manquent. Il est rare qu'on en puisse creuser, dans une terre si séche. Pendant les mois de Juin, de Juillet & d'Août, les pâturages ne fournissent presque rien. On est obligé de chasser les Troupeaux dans les Montagnes, où ils se nourrissent de feuilles d'arbres. Chaque Chef de famille imprime sa marque à ses Bestiaux; & la bonne

(10) Pages 96 & précédentes.

foi, qui regne entre ces Insulaires, les met à couvert du vol (11). LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

L'Isle abondoit autrefois en Tortues de terre; mais les Vaisseaux en ont tant détruit, qu'il ne s'en trouve plus aujourd'hui que dans la partie Occidentale, où les Habitans mêmes n'ont la permission d'en tuer que pendant le Carême. Les Chevres & les Sangliers, fort communs aussi dans l'Isle de Bourbon, se sont retirés au sommet des Montagnes. On y avoit apporté des Lapins, des Cailles, des Perdrix & des Pintades: mais les Lapins n'ont pu s'y creuser des retraites; les Cailles, véritables Oiseaux de passage, ne s'y sont pas long-temps arrêtées, & les Perdrix ont aussi disparu. Il n'est resté que les Pintades, qui se sont fort bien multipliées. Sur les Montagnes de l'Est, dans une petite Plaine, qui se nomme la Plaine des Coffres, on trouve un Oiseau bleu, de couleur fort vive & d'assez bon goût, auquel les Habitans n'ont point encore donné d'autre nom que celui d'Oiseau bleu. Pendant le cours des mois de Juillet & d'Août, qui sont l'Hyver du Pays, on voit descendre, des Montagnes, une espece de Grive, qu'on prend avec un

Tortues de terre.

Animaux qu'on y a portés.

(11) Page 97.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

Comment on prend les Grives.

nœud coulant, attaché au bout d'une perche, en le lui passant autour du cou. Elle est si peu farouche, qu'elle vient souvent se reposer sur le bras du Chasseur. On l'abbat du moindre coup; parce que se nourrissant de riz & de caffé, elle est si grasse qu'elle a de la peine à voler. La Barbinais avoit beaucoup de répugnance pour une espece de Chauve-souris, de la grosseur des Poules, qui vivent de fruits & de grains, & dont les Insulaires lui vantoient le goût: mais, en ayant mangé par surprise, il en trouva la chair extrêmement délicate; c'est, dit-il, un de ces Animaux, qui n'ont contr'eux que le nom & la figure. Il explique pourquoi l'Isle ne produit aucun reptile venimeux. Le Roc, dit-il, étant calciné à deux ou trois pieds de terre, tous les Animaux qui sont accoutumés à se faire des retraites souterraines ne peuvent s'y creuser des trous: mais il paroît oublier que cette raison est sans force pour l'Araignée, qui n'a aucun venin dans l'Isle de Bourbon. Il en a vû d'aussi grosses qu'un œuf de Pigeon. Elles font leurs toiles, d'un arbre à l'autre; de sorte que dans les Bois, il faut se frayer le chemin avec de longues perches. Elles sont si

Raison pour laquelle il n'y a point d'Animaux vénimeux.

laborieuses, qu'elles réparent leur ouvrage en moins d'un demi jour. La Barbinais ne doute point qu'on ne pût tirer beaucoup d'avantages de leur travail, si l'on découvroit quelque moyen de le mettre en œuvre. Il n'y a point d'arbre, où l'on ne trouve deux ou trois de ces grosses Araignées (12).

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

Principaux arbres.

Entre les plus beaux arbres de cette Isle, on compte ceux qui se nomment Nattins, ou Bois de Nattes; les Ebeniers, dont le bois est fort luisant; & le Benjouin, qui produit une gomme odoriférante, dont on se sert, au défaut de Godron, pour le radoub des Vaisseaux. L'arbrisseau le plus commun est le Cotonnier, & son coton est plus blanc que celui des Indes. On a remarqué, dans un autre Article, qu'elle produit d'ailleurs une grande abondance de grands arbres, également propres à faire de très belles planches, des mâts, des pompes, des parquets, & toute sorte d'ouvrages de Menuiserie.

Retour de l'Auteur en France.

Le retour de la Barbinais, par le Brésil, allonge son Journal, sans l'enrichir beaucoup; mais cette route le faisant retomber dans la ligne, qui

(12) Pages 104 & précédentes.

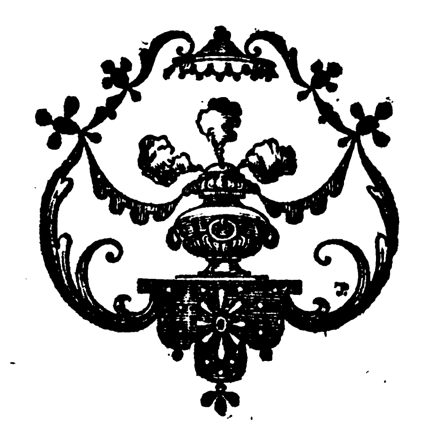
LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717. l'avoit conduit à la Mer du Sud, il acheve, à Saint Malo, un cercle qu'il nomme le Tour du Monde (13).

(13) La nécessité de réparer son Vaisseau l'ayant arrêté plusieurs mois au Brésil, il ne partit, de Saint Salvador, que vers la fin de Mars 1718, & sa navigation fut heureuse jusqu'à la vûe de l'Espagne. Mais il ajoûte quelques éclaircissemens curieux sur la situation des Armateurs, du nombre desquels il étoit. Notre embarras, dit-il, fut extrême, en approchant de l'Europe. » Nos marchandises de la Chine » nous fermoient l'entrée » de nos propres Ports. » Notre Voyage au Pérou, » donnoit aux Espagnols » une espece de droit de » confisquer notre Vaisseau. On ouvrit certains » paquets des Armateurs » Propriétaires, où l'on » trouva ordre d'aller à » Saintonge, petit Port de » Biscaye : mais les vents » nous poussèrent, malgré » nous, au Cap d'Ortegal, & nous obligerent » d'entrer, le 30 de Mai, » dans le Port de Viveros, » sur la Côte de Galice. » Comme il n'est pas fortifié, & qu'il auroit été » difficile aux Espagnols de » nous y faire insulte, nous » résolûmes d'y attendre » le retour de notre Directeur, qui partit deux » heures après notre arrivée, pour aller recevoir, » à Bayonne, les ordres » des Propriétaires. Dans » l'intervalle, nous fûmes » menacés par le Marquis » de Richebourg, Gouverneur de Galice, qui » faisoit sa résidence à la » Corogne ; mais il lui auroit été impossible de » nous prendre dans un » Port sans canon, sans » Barques, & sans Frégates. Le Directeur revint » un mois après, & nous » apporta l'ordre d'aller à » Genes ; ce qui étoit fort » mal imaginé ; car porter » des soies en Italie, c'étoit » porter de l'eau à la Mer. » Mais les Armateurs, » ayant fait presque tous » banqueroute, pendant » notre Voyage, avoient » cédé à leurs Créanciers » l'intérêt qu'ils avoient » dans le Vaisseau ; & ceux » qui n'avoient point eu ce » malheur, craignant que » tout le Vaisseau ne fût » sequestré, vouloient le » mettre à couvert dans » un Port étranger. Cependant les Créanciers » furent informés de leur » dessein, & se trouverent » à Genes, lorsque le Vaisseau y jetta l'ancre. La » Barbinais, qui avoit pris » le chemin de Terre, pour

» se rendre de Viveros à » Genes, n'y arriva que » pour être témoin d'un » Procès, dans lequel il » ne voulut point entrer. » L'horreur qu'il avoit » pour la chicanne lui fit » pratiquer, dit il, l'Evan- » gile à la lettre, & céder » son manteau à ceux qui » le demandoient, *Ibidem*, » *pages* 283 *& précédentes*.

LA BARBINAIS LE GENTIL.

1717.



HISTOIRE NATURELLE DES INDES ORIENTALES.

INTRODUCTION.



I l'on se rappelle que dans un si grand nombre de Journaux & de Descriptions, qui regardent les Indes Orientales, on a pris pour méthode, d'y joindre les recherches des Voyageurs sur les productions particulieres de chaque Pays; & que pour cet Article, qui doit faire la conclusion d'un si long travail, on ne s'est proposé de réserver que leurs Observations générales, c'est-à-dire, celles qui sont communes à la plûpart de ces belles Contrées; il ne paroîtra point surprenant que ce qui reste à traiter soit d'une médiocre étendue. D'un autre côté, on reconnoîtra mieux que jamais combien cette distribution étoit nécessaire, pour éviter une longueur excessive, dans un sujet qui formeroit plusieurs Volumes, si toutes ses parties étoient rassemblées. C'est au Lecteur qu'on laisse le soin de les rapprocher, pour satisfaire sa curiosité, ou pour faciliter son instruction; ce qui lui sera toujours aisé en consultant les Tables. On n'a donné, jusqu'à présent, que celles des Chapitres & des autres Divisions; mais on ne manquera point d'en joindre une des Matieres, à la fin de l'Ouvrage, & d'y faire entrer tous les noms des

des Animaux, des Plantes, & des autres Productions remarquables, qui se trouvent dispersées dans les Descriptions.

§ I.

Saisons de l'Année (14).

SAISONS DE L'ANNÉE.

Rapport des Saisons entre les Climats de la Zône torride & des Zônes tempérées.

COMME l'Hyver & l'Eté sont les plus différentes Saisons de notre Climat, c'est la Saison séche & la Saison humide, qui sont les plus opposées dans la Zône torride & dans les Régions voisines. Les Européens ne laissent pas de leur donner communément le nom d'Eté & d'Hyver, parce qu'elles se succédent avec la même régularité; c'est-à-dire, que comme on a l'Eté, dans le Climat voisin de chaque Pôle, lorsqu'on a l'Hyver dans l'autre, il fait de même un temps sec & beau au Nord de l'Equateur, lorsque le temps est venteux & pluvieux, au Midi, excepté à quelques degrés de la Ligne, & dans quelques endroits seulement. Mais il y a cette différence, entre la Zône torride & les Zônes tempérées, que lorsqu'il fait un temps sec & beau dans l'une, c'est alors la Saison de l'Hyver dans celle des deux autres, qui est du même côté. Quand le Soleil passe l'Equinoxe, & qu'il approche de l'un ou l'autre des Tropiques, il commence à échauffer son Pôle; de sorte que plus il en approche, plus l'air est serein, sec, & chaud, hors des Tropiques mêmes. Au contraire, dans la Zône

Leur différence.

(14) On peut rapprocher d'ici quelques Remarques de Gautier Schouten, que d'autres raisons ont fait placer à la fin de son Article, pages 303 & suivantes. Celles qu'on donne ici sont tirées de tous les Voyageurs, particuliérement de Dampier.

SAISONS DE L'ANNÉE.

torride, quoique du même côté de la Ligne; plus le Soleil est éloigné, plus le temps est sec. A mesure que le Soleil s'approche, le Ciel se couvre de nuages, & le temps devient plus pluvieux; car les pluies suivent le Soleil. Elles commencent, de chaque côté de la Ligne, peu après qu'il a passé l'Equinoxe, & d'ordinaire elles continuent jusqu'à son retour.

Temps déclaré des Saisons dans la Zône torride au Nord de l'Equateur.

La Saison humide, au Nord de l'Equateur, dans la Zône torride, commence au mois d'Avril ou de Mai, & continue jusqu'à celui de Septembre ou d'Octobre. La Saison séche commence dans le cours de Novembre ou Décembre, & dure jusqu'au mois d'Avril ou de Mai. On a fait, en mille endroits de ce Recueil, la description de leurs Phénomènes.

Dans la latitude Méridionale, le temps change aux mêmes mois; mais, avec cette différence, que les mois, qui sont secs dans cette latitude, sont humides dans celle du Nord, & réciproquement. On observe néanmoins que les deux Saisons ne commencent pas toujours en même temps; & que tous les Pays ne sont pas également partagés de sécheresse & d'humidité. Dans quelques Régions, les pluies sont plus abondantes que dans d'autres, qui ont par conséquent plus de temps sec. Mais, en général, les Pays, ou les Parages, qui sont sous la Ligne, ou qui en sont voisins, ont le fort des pluies aux mois de Mars & de Septembre.

Différence prise des lieux.

Les pointes de Terre, ou les Côtes, qui sont les plus exposées aux vents généraux, ont ordinairement le plus de part au temps sec. Au contraire, les grandes Bayes, ou les détours de terre, particuliérement sous

la Ligne, sont plus sujets à la pluie. Cependant cette régle n'est pas sans exception. Le temps semble se régler, comme les vents, par des causes accidentelles, qui paroissent sujettes elles mêmes à beaucoup de variation.

SAISONS DE L'ANNÉE.

Exemples sur les Côtes séches.

Commençons par les Côtes les plus séches. Sur celle d'Afrique, la sécheresse est extrême depuis le mois de Mars jusqu'à celui d'Octobre; & c'est aussi la saison séche du Pays. L'humide, ou la pluvieuse, qui dure depuis Octobre jusqu'au mois de Mars, est modérée, ou du moins, sans ces excès de pluie, qui sont communs dans la plûpart des autres Pays de ces latitudes. On n'y ressent que des pluies fort douces. Il y arrive quelquefois des Tornados, mais ils n'y sont pas si fréquens qu'aux Indes Orientales. Sur les Côtes du Pérou, depuis le troisiéme degré de latitude Méridionale jusqu'au trentiéme, il ne pleut jamais, ni sur Mer, jusqu'à deux ou trois cens lieues de Terre, ni sur Terre du côté de la Mer, sans qu'on sçache précisément à quelle distance. Cependant, on y voit, le matin, de petits brouillards, qui durent l'espace de deux ou trois heures, & qui ne continuent guéres après dix. La nuit amene aussi des rosées. Cette Côte est Nord & Sud. Elle est exposée à la Mer du côté de l'Ouest, avec une chaîne de Montagnes fort hautes, qui s'étendent le long du rivage Les vents y sont toujours au Midi. Mais il y a cette différence, que les vents réglés de Côte, du côté de l'Amérique, soufflent plus loin de terre que ceux d'Afrique; ce qui vient apparemment de la disproportion des Montagnes, dans les deux Continens. La hauteur excessive des Andes, ou des Cordelieres, est cause sans doute que le vent d'Est ne se fait sentir qu'à deux

SAISONS DE L'ANNE'E.

cens lieues de terre, dans la Mer pacifique; tandis que le vent général regne jusques près de quarante lieues de la Côte d'Afrique, qui n'a pas des Montagnes si hautes. Or, si celles d'Amérique arrêtent les vents dans leur carriere, on doit se persuader aisément qu'elles sont capables d'arrêter les nues, avant qu'elles puissent atteindre la Côte, & que le temps sec ne vient que de-là. Le gisement des Côtes est le même, & les mêmes vents y regnent: d'où viendroit la différence du tems, demande Dampier, si ce n'est celle des Montagnes? On sçait d'ailleurs que leurs parties Orientales ne manquent pas de pluie. Il n'en faut pas d'autre preuve que ces grandes Rivieres, qui se déchargent de-là dans la Mer Atlantique; au lieu que les Rivieres de la Côte du Sud sont petites & en petit nombre. On en connoît même qui tarissent tout à fait, pendant une bonne partie de l'année. A la vérité, elles reprennent leur cours dans leurs saisons, c'est-à-dire, quand les pluies reviennent au mois de Février; ce qui ne manque jamais au couchant de ces Montagnes.

Exemples sur les Côtes humides.

Passons aux Côtes humides, telles que la Côte de Guinée, depuis le Cap Lopez, à un degré de latitude Méridionale, jusqu'au Cap des Palmes, en y comprenant le détour de terre & toute la Côte, à l'Ouest. C'est un Pays extrêmement humide, sujet à de terribles Tornados & à des pluies excessives, surtout pendant les mois de Juillet & d'Août, qui n'ont presque pas un beau jour. Toute cette Côte est si proche de la Ligne, que sa partie la plus éloignée n'en est pas à plus de six ou sept degrés. Cette proximité suffit pour faire conclure que c'est une Côte plu-

vieuse ; puisqu'on a posé, pour principe, que la plûpart des lieux voisins de la Ligne sont fort sujets aux pluies. On a remarqué aussi que les uns le sont plus que d'autres, & la Guinée peut passer pour une des plus humides parties de l'Univers. S'il y a des Pays où les pluies continuent plus long-temps, on n'en connoît point où elles soient plus abondantes. Son gisement doit le faire juger, autant que sa situation, parce qu'au Nord de la Ligne, on y trouve un grand enfoncement, d'où elle s'étend, à l'Ouest, parallelement avec la Ligne. Suivant les observations de quelques habiles gens, il y a plus de fond à faire sur ces circonstances prises à part, que lorsqu'elles se trouvent réunies.

SAISONS DE L'ANNÉE.

D'ailleurs, on ne sçauroit douter qu'il n'y ait aussi des causes étrangeres qui préviennent ces effets, ou qui servent du moins à tempérer la violence des pluies, comme on le voit sur d'autres Côtes. Il n'est pas besoin d'autre exemple que la Côte opposée de l'Amérique, entre le Cap du Nord, qui est au Nord de l'Equateur, & le Cap Blanc, au Brésil, qui est du côté du Sud. Le gisement de cette Côte est à peu près semblable à celui de la Côte de Guinée, avec cette différence, que l'une est au Midi, & l'autre au Nord de l'Equateur. Les deux Caps lui sont paralleles, & différent très peu dans leur distance de ce cercle. Mais l'un pointe à l'Ouest, & l'autre à l'Est ; de sorte que l'un fait la partie la plus Occidentale du Continent d'Afrique, & l'autre la partie la plus Orientale du Continent d'Amérique. Une de ces deux Côtes n'a qu'un vent, qui repousse la marée ; & qui semble être l'effet de deux vents contraires. L'autre est exposé au vent réglé général,

Causes étrangeres.

SAISONS DE L'ANNÉE. & ne manque jamais de Brise. La premiere a ses Tornados & ses grandes pluies, dans la saison humide, c'est-à-dire, aux mois de Mai, de Juin, de Juillet, d'Août & de Septembre, entre lesquels ceux de Juillet & d'Août, sont les mois pluvieux. Celle du Continent d'Amérique, étant exposée à l'Est Nord-Est, ou au Sud-Est, est bien moins sujette aux pluies. Cependant, comme elle est proche de la Ligne, elle en a sa part; mais sans excès, & beaucoup moins que la Guinée. Elle est au Midi de la Ligne; & par conséquent sa saison pluvieuse tombe entre les mois d'Octobre & d'Avril, comme la saison seche entre Avril & Octobre. Ces saisons y regnent jusqu'à six ou sept degrés au Nord de la Ligne; ce qui n'arrive dans aucune autre partie du Monde connu. On ne nomme du moins que le Cap Lopez en Guinée, au premier degré de la partie du Sud, qui soit sujet au même temps que la Guinée, quoique le reste de ce Pays appartienne à la partie du Nord.

Saison qu'on choisit pour les Moissons. La raison, qui fait donner, par les Européens, le nom de saison séche à l'Eté, & de Saison humide à l'Hyver, c'est que la moisson se fait dans la saison séche, surtout dans les Plantations où l'on recueille le sucre. Les cannes de sucre sont alors du plus beau jaune; & quoiqu'elles en ayent moins de jus, il est incomparablement plus doux que dans la saison humide, où quelque mûres que soient les cannes, non-seulement elles rapportent moins de sucre, mais le sucre n'en est pas si bon, & coûte plus de peine à préparer. Aussi, dans les Climats au Nord de la Ligne, on commence vers Noel à faire le sucre, lorsque les cannes sont mûres, après

la saison séche ; au lieu que dans les Climats Méridionaux, tèls que celui du Brésil, on y travaille au mois de Juillet. On connoît aussi quelques endroits, proche de la Ligne, dans la partie du Nord, où les saisons sont les mêmes que dans la partie du Sud. Tel est le Pays de Surinam. Au reste, quoique la saison séche soit le temps ordinaire de cueillir les cannes, & la saison humide le temps propre à les planter, cet ordre n'est pas suivi si constamment que chacun n'ait égard aussi à sa commodité ; d'autant plus qu'en tout temps de l'année, on peut les planter avec succès, surtout après une pluie modérée, qui tombe souvent dans le cours même des saisons séches.

SAISONS DE L'ANNÉE.

Que les Bayes soient plus sujettes aux pluies que les Pointes de terre, c'est sur quoi tous les exemples paroissent s'accorder. En Amérique il pleut excessivement dans la Baye de Campêche, surtout aux mois de Juillet & d'Août ; tandis que toute la Côte, depuis le Cap Catoche jusqu'au Cap Condecedo, qui est plus exposée au vent réglé, n'est pas de la moitié si pluvieuse. Le Golfe de Honduras a des pluies excessives, comme toute la Côte, entre le Cap Gratia-di-Dios & Carthagene ; mais sur la Côte de Caraccos, & vers le Cap de Vela, où les vents sont plus frais, les pluies sont plus modérées. On remarque néanmoins quelque différence dans les petites Bayes, qui sont entre ces deux points. Celle de Mericaya, par exemple, qui est un peu à l'Est du Cap la Vela, est plus sujette aux pluies que les environs du Cap. Les pluies extraordinaires de la Baye de Panama, sont une autre preuve, surtout au Midi de la Baye, depuis le Golfe Saint Michel, jusqu'au Cap

Les Bayes plus sujettes aux pluies que les Pointes de terre.

SAISONS DE L'ANNÉE.

Saint François, où les pluies continuent depuis le mois d'Avril jusqu'à celui de Novembre, & sont de la derniere force aux mois de Juin, de Juillet & d'Août. On nomme aussi plusieurs petites Bayes, à l'Ouest de celle de Panama, qui se ressentent extrêmement de la saison humide, telles que les Bayes de Dulce, Caldera, Amapalla, &c. Mais à l'Ouest de celle-ci, où la Côte est plus unie, il pleut beaucoup moins, & les Tornados y sont terribles.

Grandes pluies de quelques endroits des Indes Orientales.

Les Indes Orientales ont quantité de Bayes & de Golfes, où les pluies sont fort grosses. Tels sont les Golfes du Tonquin & de Siam, & le fond du Golfe de Bengale, avec sa partie Orientale. Sur la Côte de Coromandel, qui est au Couchant du même Golfe, & dont les terres sont plus basses & plus unies, le temps est plus tempéré. Au contraire, la Côte de Malabar, qui est au Couchant du Cap de Coromandel, & dont les terres sont montagneuses, est sujette à de grandes pluies; sur quoi l'on observe, en général, que les parties Occidentales des Continens sont plus sujettes à la pluie que les Orientales, à l'exception des Côtes d'Afrique & du Pérou. On a déja rapporté la sécheresse de celles ci, à l'extrême hauteur des Andes, qui arrête les pluies. D'un autre côté, lorsqu'on observe que les Montagnes ordinaires sont plus sujettes aux pluies que les Pays-bas, on n'entend que les Pays maritimes. Les Anglois rendent témoignage qu'au Midi de la Jamaïque, qui commence à Leganez, & qui s'étend, à l'Ouest, jusqu'à la Riviere noire, Pays fort uni, qui a la Mer au Midi, & des Montagnes du côté du Nord, il pleut toujours sur les Montagnes avant qu'il pleuve dans le

Pluies plus ordinaires sur les Montagnes.

SAISONS DE L'ANNÉE.

Pays plat. Ils assurent que les pluies y commencent trois semaines avant qu'il en tombe vers la Mer; qu'on y voit tous les jours des nuages noirs, & qu'on y entend le bruit du tonnerre; que ces nuages, qui semblent d'abord s'avancer vers la Mer, sont arrêtés dans leur cours; qu'ils retournent du côté des Montagnes, où ils se dissipent, au grand regret des Habitans, dont les Plantations & les Bestiaux ont beaucoup à souffrir de la sécheresse. En un mot, le défaut de pluie, dans sa saison, est une des plus grandes incommodités de cette partie de l'Isle. L'herbe y est quelquefois brûlée, & le Bétail y périt faute de fourage: au lieu que dans la partie Septentrionale, où les Montagnes sont voisines de la Mer, on ne manque point de riches ondées, jusques dans la saison séche, vers la pleine ou la nouvelle Lune. A la vérité, l'excès des pluies y est incommode dans la saison humide. La petite Isle des Pins, près de Cuba, est si fameuse par ses pluies, que si l'on en croit les Espagnols, il y pleut tous les jours de l'année. On n'en trouve point d'autre cause, qu'une haute Montagne élevée en pointe, qui en fait le centre, autour de laquelle les nuages se rassemblent, & qui en est presque toujours couverte. Tous les Voyageurs font le même récit de la Gorgone, petite Isle de la Mer du Sud. On croit pouvoir conclure que les Terres élevées sont ordinairement les plus sujettes aux pluies. Il paroît même que la Mer l'est moins que la Terre. Quand on est proche du rivage, dans la Zône torride, on voit souvent pleuvoir sur terre, & le Ciel couvert de nuées, tandis que le tems est clair & serein sur Mer. Quoique le vent vienne de terre, & que les

L w

nuées semblent avancer sur Mer, elles retournent souvent en arriere, comme attirées ou retenues par une cause ignorée. On lit, dans toutes les Relations, que les Matelots qui font voile près des Côtes, & qui voyent approcher une nuée, en marquent peu d'embarras, & disent, dans leur langage, que la terre va la dévorer. Au reste, tout ce qu'on a dit ici, ne regarde que le voisinage des terres; ce qui n'empêche pas qu'à de plus grandes distances, il ne pleuve beaucoup aussi sur Mer.

Il pleut plus la nuit que le jour.

Enfin, l'on a toujours observé que dans la saison humide, il pleut beaucoup plus la nuit que le jour. Après les plus beaux jours, il est rare que la nuit se passe, sans une ou plusieurs grosses pluies. Elles durent trois ou quatre heures. Mais c'est ordinairement proche des Côtes, que les nuages ont le plus d'épaisseur, qu'ils jettent plus d'éclairs, accompagnés d'un horrible bruit, & que l'eau tombe en plus grande abondance.

Observations utiles.

Un Ecrivain, dont les récits sont toujours accompagnés d'utiles observations, se trouvant aux Indes Orientales, en 1688, vers les dix-neuf degrés de latitude Septentrionale, s'attacha particuliérement à l'étude des saisons. Il remarque d'abord, comme tous les autres Voyageurs, que dans les Pays qui se trouvent entre les deux Tropiques, on distingue les saisons en séches & pluvieuses, avec autant de justesse que nous les distinguons en saisons d'Hyver & d'Eté: mais, ajoûte-t-il, comme le changement de l'Eté en Hyver, & de l'Hyver en Eté, n'arrive pas tout d'un coup, & que dans l'intervalle, il se trouve les saisons du Printems & de l'Automne, qui participent un peu de l'un & de l'autre;

On voit aussi, dans les Indes, sur la fin de la saison séche, de petites pluies passageres, qui précédent les mois où elles regnent avec une violence extrême; & de même, à la fin de ce mauvais temps, il fait d'assez beaux jours, qui conduisent à la grande chaleur. Les saisons sont généralement fort semblables, pendant le même temps de l'année, dans tous les endroits de la Zône torride, qui sont du même côté de l'Equateur. Mais, à deux ou trois degrés de chaque côté, le temps est plus mêlé & plus inconstant, quoiqu'il approche de l'humidité extrême; & souvent même il est contraire au temps qu'il fait alors du même côté de l'Equateur, plus loin vers le Tropique: de sorte que pendant le regne du temps pluvieux, dans les parties Septentrionales de la Zône torride, il peut néanmoins faire un temps sec & chaud, à deux ou trois degrés au Nord de la Ligne. On peut dire la même chose des latitudes & des saisons opposées; mais ce qui est vrai par rapport à la sécheresse ou à l'humidité, dans la Zône torride, peut l'être aussi généralement à l'égard du chaud & du froid; car, pour toutes ces qualités, il y a sans doute une différence qui naît de la situation particuliere du Pays, ou d'autres causes accidentelles, outre celle qui dépend de leur différente latitude. C'est ainsi que la Baye de Campêche, dans les Indes Occidentales, & celle de Bengale dans les Indes Orientales, qui ont à peu près la même latitude, sont tout à la fois extrêmement chaudes & humides. Il est difficile de juger si c'est de leur situation que cela vient, ou de la foiblesse & de la rareté des Bises: cependant, si l'on prend garde à la latitude de ces lieux, on trouvera

SAISONS DE L'ANNÉE.

SAISONS DE L'ANNE'E.

qu'étant près des Tropiques, cette seule raison doit les rendre généralement plus sujets aux grandes chaleurs, que ceux qui sont proche de l'Equateur.

Chaleur excessive près des Tropiques.

C'est ce qu'on prouve dans plusieurs autres endroits des deux Indes, qui ont la même latitude. Les parties, qui sont près des Tropiques, sont toujours les plus chaudes, particuliérement à trois ou quatre degrés de ces cercles, où la chaleur se fait beaucoup plus sentir que sous la Ligne même. On en peut apporter plusieurs raisons, indépendamment de la situation particuliere du Pays & des vents. Par exemple, le jour n'a jamais plus de douze heures sous l'Equateur, & la nuit est toujours de la même longueur; au lieu que sous les Tropiques, le plus long jour a près de treize heures & demie, & que cette longueur, qui diminue la nuit d'une heure & demie, faisant une différence de trois heures sur la nuit & sur le jour, ne peut manquer de produire un effet considérable. D'ailleurs, dans les endroits, qui sont, par exemple, à trois degrés des Tropiques, ou à vingt degrés de latitude du Nord, le Soleil vient à deux ou trois degrés du Zenith, au commencement de Mai; & lorsqu'il a passé le Zenith, il ne va pas plus de deux ou trois degrés au-delà, pour revenir & passer encore une fois. Ainsi les Habitans de ces Pays ont le Soleil comme sur leur tête, depuis le commencement de Mai jusqu'à la fin de Juillet. Au contraire, lorsque le Soleil vient sous la Ligne, dans les mois de Mars & de Septembre, il passe d'abord vers le Nord ou le Sud, & ne demeure pas vingt jours à passer depuis trois degrès, d'un côté, jusqu'à trois degrés de l'autre; ce qui doit faire juger que dans

le peu de séjour qu'il y fait, la chaleur ne sçauroit être égale à celle du voisinage des Tropiques, où il continue si long-temps d'être vertical, au Midi, & où il demeure plus long-temps sur l'horizon chaque jour particulier, qui se trouve suivi d'une nuit plus courte.

SAISONS DE L'ANNÉE.

Ce que l'expérience rend certain, c'est qu'aux Indes Orientales, vers les vingt degrés de latitude du Nord, la chaleur est excessive pendant les mois humides, particuliérement lorsque le Soleil se dégage des nuées & peut les pénétrer. Ceux qui ont passé quelques années au Tonquin, qui est à peu près dans cette position, rendent témoignage que c'est un des Pays les plus chauds qu'ils ayent jamais vûs. Les pluies y sont aussi très abondantes, quoiqu'il se trouve divers endroits dans la Zône torride où elles le sont encore plus, & qui sont néanmoins dans la même latitude & du même côté de l'Equateur. La saison humide y commence à la fin d'Avril, ou au commencement de Mai, & dure jusqu'à la fin d'Août, qui se termine par des pluies d'une extrême violence. Mais elles ne laissent pas d'être mêlées de quelques intervalles de beau temps.

Irrégularité des Saisons dans leur retour & leur durée.

On convient néanmoins que ces différentes saisons ne sont pas si régulieres dans leur retour, qu'il ne differe quelquefois d'un mois ou six semaines. Elles ne ressemblent pas toujours, non plus, pendant toute leur durée. Quelquefois les pluies sont plus violentes & plus longues, & quelquefois elles sont plus modérées. Dans certaines années, elles ne sont pas suffisantes pour produire une récolte médiocre. Dans d'autres, elles viennent à contre-temps, ce qui nuit beaucoup au riz,

SAISONS DE L'ANNE'E.

ou qui retarde du moins son accroissement. On a remarqué plusieurs fois que dans les Pays de la Zône torride, toute l'agriculture dépend de ces inondations annuelles, qui humectent & engraissent la terre. Si la saison humide est plus séche qu'à l'ordinaire, les terres qui portent le riz, n'étant pas bien détrempées par le débordement des Rivieres, la récolte est médiocre; & si le riz, qui est le pain des Habitans, manque dans des Pays si peuplés, il devient impossible d'y subsister sans le secours des autres Régions. De-là vient que dans ces temps de nécessité, les Pauvres se trouvent réduits à vendre leurs Enfans, pour se conserver la vie, & que si cette ressource leur manque, ils meurent misérablement dans les rues. Cet usage, d'acheter des vivres au prix de ce qu'on a de plus cher, est ordinaire dans toutes les parties des Indes Orientales, & particuliérement sur les Côtes de Malabar & de Coromandel, où la famine est plus fréquente & cause quelquefois de furieux ravages. En général, ces deux Contrées sont fort séches. Elles n'ont pas de grandes Rivieres, qui puissent engraisser la terre, & leur récolte dépend uniquement des pluies. Si ce secours leur manque, comme il arrive quelquefois plusieurs années de suite, la désolation des Habitans est incroyable. Les Voyageurs nous font d'affreuses peintures, des extrêmités dont ils ont été témoins. Ils ont vû périr des milliers d'Indiens, & leurs cadavres épars dans les campagnes. Les plus heureux sont ceux qui conservent la force de gagner quelques Villes maritimes, habitées par les Européens, pour se vendre eux-mêmes, après avoir vendu leurs Femmes & leurs Enfans; quoique sûrs d'être transportés à

l'inſtant hors de leur Patrie, & de ne la revoir jamais.

SAISONS DE L'ANNÉE.

Il y a cette différence, entre ces deux Pays & les terres plus baſſes, que jamais ils ne peuvent être incommodés par l'excès des pluies; au lieu que dans les autres il peut arriver que les eaux ſoient trop groſſes pour leur ſituation. Dans ces fâcheuſes circonſtances, les Habitans font des digues, pour contenir les Rivieres dans leurs bornes, & creuſent des foſſés pour faire écouler l'eau que les digues ne peuvent arrêter. Mais ce travail même devient quelquefois inutile contre la violence des Courans, ſurtout lorſqu'ils arrivent hors de leurs ſaiſons; car les inondations régulieres ne cauſent aucun mal, & laiſſent au contraire un limon qui engraiſſe les terres. Dans les ſécheresses extraordinaires, les Contrées baſſes ont l'avantage de pouvoir être arroſées par des Canaux qu'on tire des Rivieres; & la néceſſité l'emporte, alors, ſur la pareſſe naturelle aux Indiens.

§ II.

Vents Aliſés, & autres Vents.

Différence des Vents.

LES Vents, que les François nomment *Aliſés*, les Anglois *Vents de Commerce* (15), & qu'on apppelle auſſi Généraux ou Réglés, ſont ceux qui ſoufflent conſtamment

(15) Parce que leur régularité les rend extrêmement favorables au Commerce. L'origine du mot Aliſé eſt aſſez obſcure. Quelques-uns le font venir de *Liſiere*, parce que l'eſpace où ces Vents regnent, fait une ſorte de Liſiere autour du Globe. Mais il paroît plus probable qu'il vient du vieux mot *Alis*, qui a ſignifié doux & uni.

VENTS. d'une pointe ou d'un trait du Compas, c'est-à-dire, d'un certain endroit de l'horizon, particuliérement depuis le trentiéme dégré de latitude du Nord, jusqu'au trentiéme degré de latitude du Sud. Cependant, on en distingue plusieurs sortes: les uns, qui soufflent de l'Est à l'Ouest, les autres, de l'Ouest à l'Est, du Sud au Nord, &c. Quelques-uns soufflent réellement, toute l'année, d'un même endroit; d'autres soufflent d'un côté, pendant la moitié de l'année, & du côté contraire pendant l'autre moitié. D'autres encore soufflent six mois d'un côté, & changeant ensuite de huit ou dix rhumbs au plus, y continuent six mois; après quoi, ils reprennent leur premiere direction; tels sont tous les Vents alisés changeans, qui dans le cours de l'année se suivent tour à tour, chacun dans la saison qui lui est propre. Ceux qu'on appelle Vents de Terre & Vents de Mer, différent beaucoup des précédens. Les uns soufflent le jour, & les autres la nuit, avec tant de constance & de régularité, que jamais ils ne manquent de se suivre.

Vents alisés généraux. Mais le Vent alisé, sur Mer, est un Vent général, auquel on peut donner ce nom, par opposition aux autres Vents alisés, fixes ou changeans, qui semblent dépendre d'une cause accidentelle; parce que la cause de ce Vent général, qui est peu connue (16), semble fort réguliere. Ces Vents généraux ne

(16) Il y a beaucoup d'apparence que le Vent alisé d'Est, qui souffle continuellement entre les deux Tropiques, est causé par le mouvement circulaire de la Terre, & par la raréfaction perpétuelle & violente de l'air, sous la Zône torride, qui doivent donner à l'air un cours d'Orient en Occident. Le Vent général d'Est, doit recevoir des variations,

se trouvent que dans la Mer Atlantique, qui sépare l'Afrique de l'Amérique, dans l'Océan Oriental, & dans la grande Mer du Sud. Dans toutes ces Mers, excepté sous la Ligne, ils soufflent constamment & sans intermission dans la bande du Sud, comme dans celle du Nord: mais ils ne soufflent pas d'une même force en tout temps, ni dans les deux latitudes. Ordinairement, ils ne soufflent que sur l'Océan, sans s'approcher des Côtes de plus de trente ou quarante lieues, surtout du côté de l'Oüest: car, de celui de l'Est, le Vent d'Est, qui est le véritable alisé, s'étend presque jusqu'à la Côte, ou s'en approche assez pour y être surpris par le Vent de terre. Il reçoit souvent aussi le vent de Mer, qui le détourne quelquefois de quatre ou cinq pointes du Compas. En quelques endroits, surtout dans la Mer & dans la bande du Sud, le véritable alisé ne se trouve qu'à cent cinquante ou près de deux cens lieues de la Côte: mais, au Nord de la Ligne, dans ces Mers, il souffle jusqu'à trente ou quarante lieues de la terre.

VENTS.

Vént alisé de l'Ocean Atlantique.

En partant de l'Europe pour les Indes Orientales ou Occidentales, ou pour la Gui-

qui causent un Nord Est & un Sud-Est réglés sous la Zône torride; & ce sont ces Vents qu'on appelle proprement Alisés. On y peut mettre aussi le Vent d'Ouest, qui souffle réguliérement hors des Tropiques, de part & d'autre, jusqu'au quarantiéme degré de latitude, & qu'on croit causé principalement par le reflux d'air, qui doit s'ensuivre de ce Vent d'Est, qui regne entre les Tropiques. Ces Vents ne soufflent réguliérement que sur les grandes Mers, parce que sur la Terre, ou sur des Mers trop proches des Terres, ils reçoivent une infinité de variations, par les fermentations de la Terre, par la situation des Côtes, & par d'autres causes particulieres.

VENTS. née, on trouve presque toujours ces Vents à la hauteur de trente degrés, & quelquefois de trente-deux ou trente-cinq. Il peut arriver qu'en sortant de la Manche avec le vent au Nord-Est, il continuera jusqu'à ce qu'on trouve le véritable Alisé; mais c'est sur quoi l'on ne peut faire aucun fond: au lieu que le vent réglé ne manque jamais entre les trente & les vingt-huit degrés. Avec ce vent, quand il est fixe, le temps est presque toujours beau, si le Soleil est dans un Signe Méridional. Mais si le Soleil se trouve dans un des Signes Septentrionaux, le temps est ordinairement couvert. Au contraire, sur la Mer Atlantique dans la bande du Sud, lorsque le Soleil est dans les Signes Septentrionaux, le temps est clair; comme il est couvert, lorsque le Soleil est dans un Signe Méridional.

C'est le vent Est-Nord-Est qu'on trouve vers le vingt huitiéme degré de latitude, surtout quand le Soleil est au Midi de la Ligne: mais, aux mois de Mai, de Juin, & de Juillet, on trouve le vent à l'Est-Quart-de-Sud, ou à l'Est-Sud-Est. Ces vents, soit qu'ils soient au Nord ou au Sud de l'Est, soufflent avec modération depuis leur premiere rencontre au trente ou vingt-huitiéme degré, jusqu'au Tropique, où ils soufflent constamment entre l'Est-Nord-Est & l'Est. Mais entre les dix ou douze degrés de la Ligne, ils ne sont pas si frais, ni si fixes, entre les mêmes pointes du Compas. Aux mois de Juillet & d'Août, les vents du Sud soufflent fort souvent entre les onze & douze degrés de latitude Septentrionale, demeurant fixes entre le Sud-Sud-Est & le Sud-Sud Oueft ou Sud-Oueft, mais, aux mois de Décembre & de Janvier, le véritable vent réglé souffle entre

le trois & le quatrriéme degré. A mesure que le Soleil reprend sa course vers le Nord, les vents du Sud augmentent & s'approchent du Nord de la Ligne, jusqu'au mois de Juillet, auquel ils se retirent peu à peu vers la Ligne. Quand le Soleil est dans les Signes Méridionaux, c'est le meilleur temps de l'année pour passer de la Ligne au Sud; car, outre l'avantage du Vent alisé, qui conduit un Vaisseau proche de la Ligne, le vent est alors plus certain & plus frais, le temps plus beau; & les vents, qui en d'autres saisons sont entre le Sud-Sud-Est & le Sud-Sud-Ouest, tournent au Sud-Est. Mais, dans nos mois d'Eté, il n'y a que des calmes, & de ces dangereux tourbillons, nommés *Tornados*, qui s'élevent ordinairement contre le vent réglé. Ils ne durent pas long-temps, car le vent qui les cause s'appaise tout d'un coup, ou tourne au Sud, sans qu'on puisse s'assurer qu'il y demeure trois minutes. VENTS.

Ce qu'on dit ici des vents du Sud, des calmes & des Tornados, doit être entendu de la partie Orientale de la Mer Atlantique, jusqu'environ trois cens cinquante-quatre degrés de longitude Ouest; car, plus loin, du même côté, on trouve d'ordinaire les vents au Sud-Est, lors même qu'on passe la Ligne; & c'est alors un vent frais. Aussi, du côté de la Guinée, les plus habiles Marins font route au Sud de la Ligne, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à cette longitude. Quelques-uns néanmoins s'avancent plus vers les Côtes de l'Amérique, avant que de passer la Ligne. En venant des Indes Orientales, les Anglois passent aussi la Ligne près des Côtes de l'Amérique, pour trouver, au Sud-Est, des vents frais, qui durent toute l'année. Mais, en

Conduite des habiles Marins.

VENTS.

allant aux Indes, ils font leur route Sud, depuis l'Isle de Saint Jago, où ils trouvent les vents dans cette longitude.

Observations sur les vents de différentes Mers.

Les vents près de la Ligne, dans la Mer des Indes & dans la Mer du Sud, différent de celui-ci. Cependant, ils y sont aussi Méridionaux, & par conséquent différens de ce qu'ils sont dans les Parages plus éloignés; car, à deux ou trois degrés de chaque côté de la Ligne, les vents sont fort incertains. Il y a même des calmes fréquens, ou du moins de fort petits vents, & quelquefois des tourbillons, dans la Mer des Indes. Dans celle du Sud, proche de la Ligne, les vents sont au Sud, à cent trente lieues des Côtes. Là, il ne souffle que de petits vents, mais réglés. Le temps y est beau entre Mars & Septembre; mais, vers Noël, les Tornados y exercent leur empire. Cependant, dans l'une & l'autre de ces deux Mers, proche, ou même sous, la Ligne, les vents sont souvent au Sud; mais ils ne soufflent qu'à deux ou trois degrés de la bande du Nord ou du Sud, excepté vers les Terres. On a déja remarqué que dans la Mer Atlantique, les vents du Sud & Sud-Ouest soufflent quelquefois jusqu'aux dix & douze degrés de latitude Septentrionale.

Effet du Cap Verd en Afrique, & du Cap Blanc au Brésil.

On ne doit pas s'étonner que les vents du Sud regnent constamment près de la Ligne, entre le Cap verd en Afrique, & le Cap Blanc du Brésil, si l'on considere que ces deux Promontoires, l'un au Nord & l'autre au Midi de la Ligne, ne laissent qu'un petit espace aux vents pour souffler, & qu'il y a toujours un vent frais, principalement du côté de l'Amérique. Comme ce Parage, à deux ou trois degrés de la Ligne, est fort sujet aux calmes, aux tourbillons, & aux petits

vents des autres Mers, qui ne sont pas si resserrées, cette Mer y est beaucoup plus sujette que toute autre, surtout du côté de l'Est, depuis le fond de la Côte de Guinée jusqu'aux vingt-huit ou trente degrés de l'Ouest. Dampier l'attribue non-seulement à la Ligne, mais encore à la proximité de la Terre, vers la Ligne. Cette partie de la Mer, étant, dit-il, comme entre la Terre & la Ligne, est rarement exempte de mauvais temps, surtout depuis Avril jusqu'en Septembre. Mais lorsque le Soleil s'est retiré vers le Tropique du Capricorne, le temps y est moins fâcheux.

Méthode des Anglois & des Hollandois.

Sous la Ligne même, entre le Cap d'Afrique & celui d'Amérique, non-seulement les calmes & les tourbillons sont moins fréquens, mais on y trouve des vents frais, avec un assez beau temps. De-là vient que les Anglois & les Hollandois, qui vont aux Indes Orientales, s'efforcent de passer la Ligne dans une distance égale de ces deux Caps; & quoiqu'ils trouvent quelquefois les vents au Sud-Sud-est, ou Sud-Sud-Ouest, ou plus à l'Est ou à l'Ouest, ils n'avancent pas néanmoins plus d'un degré à l'Est ou à l'Ouest du milieu du Canal, dans la crainte de rencontrer, vers l'Ouest, quelque rapide courant, ou des calmes du côté de l'Ouest, qui retarderoient également leur course. Les Portugais, dans leurs Voyages au Brésil, en usent de même, & font voile au Sud de la Ligne avant que d'approcher de Terre, pour éviter le Cap Saint Augustin, qu'il n'est jamais prudent de vouloir passer à peu de distance.

Difficultés du retour de Guinée.

Les Anglois, qui ont leur Commerce en Guinée, au Nord de la Ligne, où ils trouvent toujours un bon vent d'Ouest, font ordinairement leur route sans s'assujettir à toutes

VENTS.

ces précautions : mais, à leur retour, ils passent la Ligne jusqu'au trois & quatriéme degrés du Sud, pour y trouver un vent frais entre Sud-Sud-Est & Sud-Sud-Ouest. Avec ce vent, ils s'éloignent de trente-cinq ou trente-six degrés dans le même parallele, avant que de repasser la Ligne, c'est-à-dire, presqu'à moitié chemin entre les Pointes des deux Caps. Là, ils trouvent un vent frais qui les porte en Amérique. Quelques-uns poussent jusqu'à quarante degrés, pour repasser la Ligne, & trouvent là des vents forts ; au lieu que s'ils faisoient leur route au Nord de la Ligne, dans l'espérance de racourcir leur Voyage, ils rencontreroient ou des calmes près de la Ligne, ou des vents d'Ouest, en rangeant la Côte, ou tout à la fois ce double inconvénient, s'ils vouloient tenir un milieu entre les deux ; sans compter les Tornados, surtout aux mois de Mai, de Juin, de Juillet & d'Août. En un mot, ceux qui passent la Ligne du Nord au Sud, & qui la repassent à distance égale des deux Caps, ont l'avantage d'employer peu de temps près de la Ligne, & de manquer rarement de vent ; parce que dans ces Mers, il n'a pas d'autre passage qu'entre ces deux Promontoires.

Les passages sont plus aisés dans de plus grandes Mers.

Dans les autres Mers, telles que l'Océan Oriental & la Mer du Sud, on passe avec moins de difficulté. Ces Mers sont d'une si grande étendue, qu'on n'y trouve point les inconvéniens inévitables dans l'Atlantique. A l'égard des vents, entre la Ligne & les deux Tropiques, Dans l'Océan oriental & dans la Mer du Sud, ils sont, du côté du Sud, à l'Est-Sud-Sud-Est, & du côté du Nord, à l'Est-Nord-Est. Ce sont toujours des vents frais, surtout dans la Mer du Sud, à un ou deux degrés de la Ligne, Nord comme Sud.

VENTS.

Jusqu'au Tropique ou vers les trente degrés de latitude. Les vents alisés de la Mer Atlantique, ni ceux de la Mer des Indes Orientales, ne sont, ni si frais, ni si certains, ni si généraux qu'ils le sont ici. Lorsqu'une fois on a gagné le vent réglé, & qu'on est hors de la portée du vent des Côtes, on ne manque plus de vent frais dans toute cette vaste étendue de Mer. Tous les Anglois, qui ont fait ce Voyage, confirment là-dessus le témoignage de Dampier; & Dampier confirma lui-même sa premiere expérience, dans le Voyage du Cap Coriente à l'Isle de Guaham.

Expérienc confirmée.

A l'égard du vent, au Midi de la Ligne, David, son ancien Capitaine, ne lui en laissa aucun doute. Il étoit parti, comme Dampier, des Isles Gallapagos; & de-là, faisant route à l'Ouest-Sud-Ouest, jusqu'à ce qu'il eût gagné le véritable alisé à l'Est-Sud-Est, il changea sa route, alors, directement au Sud, sans passer la Ligne, & par conséquent sans le secours du vent réglé, jusqu'au Midi du Tropique.

Vent au M di de la L gne.

Dans l'Océan oriental, entre la latitude de trente degrés & de quatre, au Midi de l'Equateur, le véritable vent réglé est à l'Est-Sud-Est, ou Sud-Est-Quart-d'Est: mais il est moins frais & moins fixe que dans la Mer du Sud. Outre que cette partie du même Océan, qui est Nord de la Ligne, ne jouit pas d'un vent si réglé, il est plus sujet aux calmes; & vers la Côte, il l'est à d'autres vents qui changent avec les Saisons.

Les vents alisés des Côtes sont fixes ou changeans. Les Côtes, sujettes aux vents alisés fixes, sont celles du Midi de l'Afrique & du Pérou, avec une partie de celles du Mexique & de la Guinée.

Vents al des Côtes, xes ou ch geans.

VENTS.

Alisés fixes.

Les parties Méridionales de l'Afrique & du Pérou sont dans la même latitude, toutes deux au Sud de la Ligne, & toutes deux dans la partie Occidentale de leurs Continens. Quoiqu'elles ne soient pas absolument paralleles, les vents ne laissent pas d'y être à peu près les mêmes sur les Côtes, pendant toute l'année. Sur la Côte d'Angola, les vents sont entre le Sud-Ouest & le Sud; & sur la Côte du Pérou, entre le Sud-Sud-Ouest & Sud-Sud Est. Mais on doit observer que les vents réglés, qui soufflent sur les Côtes, à l'exception de la Côte Septentrionale d'Afrique, soit qu'ils durent toute l'année ou qu'ils changent de Pointe, ne soufflent jamais directement sur la Côte, ou le long des Côtes, mais de biais, en faisant un angle aigu d'environ vingt-deux degrés, & qu'a proportion que le Pays se détourne à l'Est ou à l'Ouest du Nord ou du Sud de ces Côtes, les vents ne manquent point de changer; au lieu que le vent alisé de la Côte Septentrionale d'Afrique, souffle à deux ou trois pointes loin des Côtes. Ces vents Méridionaux, qui soufflent constamment toute l'année, sur les Côtes du Pérou & sur celles d'Afrique, sont forts, & soufflent plus loin des Côtes qu'aucun vent sujet à changer. Au Pérou, ils soufflent jusqu'à cent quarante ou cent cinquante lieues de la Côte, avant qu'on puisse remarquer leur changement: mais ensuite, à mesure qu'on s'éloigne, le vent tourne de plus en plus du côté de l'Est, jusqu'à la distance d'environ deux cens lieues, où il se fixe à l'Est-Sud-Est, qui est le véritable alisé. Entre Angola & le Brésil, les vents sont à peu près de même que dans les Mers du Sud, pour les parties Occidentales

Côte du Pérou & d'Afrique.

des

des Côtes du Pérou ; excepté que vers les quatre degrés du Sud, ils demeurent fixes au Sud-Sud-Ouest, ou au Sud-Ouest, pour vingt-huit ou trente degrés de longitude.

VENTS.

Côtes du Mexique & de Guinée.

Les Côtes du Mexique & de Guinée ont aussi leurs vents réglés. Comme la Côte du Pérou regne du Nord au Sud, celles-ci ont leur situation plus proche de l'Est & de l'Ouest. Suivant le cours des vents généraux, le vent devroit être d'Orient sur ces Côtes ; au lieu qu'il est tout-à-fait contraire : car depuis la latitude des dix degrés aux vingt du Nord, sur la Côte du Mexique, il est constamment presque d'Ouest sur toute la Côte ; du moins lorsqu'il ne se trouve pas repoussé, comme il l'est quelquefois, par les Tornados, qui se levent d'ordinaire contre le vent. On fait la même observation sur les Côtes d'Angola, qui sont aussi sujettes à des Tornados. Les Côtes du Pérou en sont exemptes ; mais il y a quelquefois des calmes, qui continuent l'espace de deux ou trois jours. Ces calmes n'arrivent ordinairement, vers les Côtes d'Angola & du Mexique, qu'après un tourbillon.

Mêmes paralleles.

Les Côtes du Mexique & de Guinée, comme celles d'Angola & du Pérou, sont dans le même parallele ; & les vents y sont à peu près les mêmes. Comme le Continent du Mexique commence près de Panama, au huit ou neuviéme degré de latitude Septentrionale, la partie de Guinée, dont on parle ici, commence près du vieux Calabar, vers quatre ou cinq degrés de la même latitude. Le Pays court à l'Ouest de ces deux endroits, pendant quelques centaines de lieues. Ce n'est pas sur une même pointe de Compas, parce qu'il se trouve de petites pointes de terre, des Bayes

VENTS. & divers détours : cependant les vents réglés qui soufflent sur ces Côtes, à deux pointes de la Mer, soufflent aussi de l'Ouest, & réguliérement, sur la Côte de Guinée. La partie Orientale de cette Côte est celle où le vent donne, & la partie Occidentale en est à l'abri : cette vérité, observe Dampier, est si contraire à l'opinion commune des gens de Mer, parce qu'ils la jugent opposée au cours ordinaire des vents, qu'ils ne la reconnoissent qu'après en avoir fait l'expérience.

Toute cette partie de l'Afrique, qui est entre le Cap Verd, au quatorziéme degré de latitude Septentrionale, & le Cap Boyadar au vingt-septiéme, est sujette aux vents de Nord, ou entre Nord & Nord-Est ; vents qui sont toujours très-frais. De-là vient que les Vaisseaux, qui font le Voyage de la Guinée, tâchent de se maintenir près de cette Côte, & doublent souvent les Caps. Lorsqu'ils sont arrivés au Midi du Cap Blanc, qui est vers les vingt & un degrés de latitude, ils se trouvent quelquefois fort incommodés d'un sable rouge que le vent leur porte de terre. Leurs Ponts & leurs Voiles en sont couverts.

Du Cap Verd au Cap Sainte Anne, qui est vers six degrés du Nord, le vent réglé est entre Est & Sud-Est. Du Cap Sainte Anne jusqu'au Cap Palmas, vers quatre degrés, il est au Sud-Ouest ; & de ce Cap au détour de la Côte de Guinée, il est à l'Ouest-Sud-Ouest. C'est ici qu'il commence à passer au Sud ; & jusqu'au Cap Lopes, qui est au Midi de la Ligne, il est au Sud Ouest, comme dans tout le reste de cette Côte, jusqu'à trente degrés du Sud.

Entre les Côtes où les vents ont des chan-

gemens réguliers, on compte principalement, dans le nouveau Monde, cette partie de la Côte, qui est entre le Cap Gratia di Dios & le Cap la Vela, la Côte du Brésil, & la Baye de Panama dans la Mer du Sud; & dans le Monde ancien, toute la Côte depuis le Cap de Bonne-Espérance jusqu'aux parties les plus éloignées de la Chine. Ce qui regarde Gratia di Dios & la Vela, n'appartient point aux Relations qui ont paru jusqu'à présent dans ce Recueil. Sur la Côte du Brésil, où l'on n'a pû se dispenser de suivre quelques Voyageurs, les vents sont à l'Est, depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Mars; & au Sud, depuis Mars jusqu'en Septembre. Dans la Baye de Panama, les vents sont à l'Est depuis Septembre jusqu'au mois de Mars; & au Sud, ou Sud-Sud-Ouest, entre Mars & Septembre.

VENTS.
Alisés de Côte changeans.

Côte d'Afrique jusqu'à la Mer rouge.

Depuis le Cap de Bonne-Espérance, du côté de l'Est, jusqu'au Pays de Natal, & au Cap des Courans, les vents, entre Mai & Octobre, sont constamment entre Ouest & Nord-Ouest jusqu'à trente lieues des Côtes; mais toujours plus forts au Nord-Ouest. Lorsque le vent passe au Nord-Ouest, c'est d'ordinaire avec un gros temps & quantité de pluie. Entre Octobre & Mars, les vents sont à l'Est, entre Est-Nord-Est & Est-Sud-Est, avec un beau temps. Les vents d'Est-Nord-Est sont frais; mais ceux d'Est-Sud-Est ne sont que des petits vents, qui donnent un peu de pluie par intervalles.

Du Cap des Courans jusqu'à la Mer rouge, les vents sont variables depuis Octobre jusqu'au milieu de Janvier; le plus souvent au Nord, mais sautant quelquefois de rhumb en rhumb jusqu'à faire le tour du Compas. Les

VENTS. plus forts sont au Nord ; la plûpart violens, orageux, avec des bourasques de pluie. Avant les tempêtes, la Mer s'enfle ordinairement du côté du Nord. Depuis Janvier jusqu'à Mai, les vents sont au Nord-Est & Nord-Nord-Est, & le temps fort beau. Depuis Mai jusqu'en Octobre, ils sont Méridionaux. Aux mois de Juillet, d'Août & de Septembre, il y a de grands calmes dans la Baye de Pate & de Melinde, & un grand Courant dans la même Baye. Les Vaisseaux qui passent vers cette Côte, dans l'espace de ces trois mois, doivent s'en garder à plus de cent lieues, s'ils ne veulent être emportés dans la Baye par ce Courant. Les calmes durent quelquefois six semaines entieres ; mais à cent lieues de la Côte, on trouve un vent frais du Sud. Vers l'entrée de la Mer rouge, proche du Cap de Guardafu, les vents sont presque toujours forcés, & le temps est gros, lors même que les calmes sont si grands dans la Baye de Melinde, & que le temps est fort beau, avec un vent frais en Mer, à dix ou douze lieues du Cap.

Alisés de la Mer rouge. Dans la Mer rouge, les vents sont forts au Sud-Ouest, entre les mois de Mai & d'Octobre ; & le Courant est si rapide, que pendant tout cet intervalle on est forcé de ranger la Côte du Sud, où l'on trouve des vents de terre & des ras. Dans le cours de Septembre & d'Octobre, le vent tourne du côté du Nord, & se fixe enfin au Nord-Est. Il continue, dans cette direction, jusqu'au changement de la Mousson, qui arrive au mois d'Avril ou de Mai. Alors, il passe pour quelque temps au Nord, ensuite à l'Est, & delà au Sud, où il se fixe.

Le changement des vents, dans cette partie

VENTS. Alisés des Indes Orientales.

du Monde, ne s'étend pas seulement le long de cette Côte, mais aussi depuis le Golfe de Perse jusqu'au Cap de Comorin ; & depuis ce Cap, sur toutes les Côtes du Golfe de Bengale. Il s'étend même jusqu'au Détroit de Malacca ; & du côté de l'Est, jusqu'au Japon, où les vents variables soufflent tour à tour, pendant tout le cours de l'année. Mais dans tous ces lieux, le vent réglé ne souffle pas exactement du même trait de Compas. On a déja fait observer que ces sortes de vents soufflent de biais, sur les Côtes, d'environ deux ou trois pointes. Dans les Bayes, qui ne sont pas sur un même rhumb, le vent change à proportion. Cette régle néanmoins ne se trouve pas toujours vraie dans les Bayes profondes ; mais elle regarde surtout une Côte assez droite, & d'une situation presqu'égale ; car les pointes de terre n'y apportent point de changement. Sur les Côtes & au fond des grandes Bayes, telles que le Golfe de Bengale & celui de Siam, le vent différe beaucoup des deux côtés, & plus encore en pleine Côte. Mais ils changent tous dans leurs saisons, qui sont Avril & Septembre. Ils passent tous, en même temps, à leurs points opposés. Dans les Indes Orientales, on donne, à ces vents variables, le nom de Mousson, dont l'une, qui s'appelle Mousson d'Est, commence au mois de Septembre & regne jusqu'au mois d'Avril, où elle fait place à la Mousson d'Ouest, qui regne jusqu'au mois de Septembre suivant. L'une & l'autre soufflent de biais dans la Côte. La Mousson d'Est amene le beau temps, & celle d'Ouest est accompagnée de la pluie & des tourbillons. La plûpart des Pays de Commerce, dans les Indes Orientales, surtout ceux qui sont dans

Comment ils forment les Moussons.

VENTS. le Continent, entre la Ligne & le Tropique du Cancer, sont sujets à cette variété de changemens & de saisons. Les Isles qui sont sous la Ligne au midi, entre la Ligne & le Tropique du Capricorne, ont leurs saisons opposées ; ce qui n'empêche pas qu'elles ne changent en même-temps.

Différence entre les Moussons au Nord & au Sud de la Ligne.

La différence qu'on remarque entre les Moussons au Nord, & les Moussons au Sud de la Ligne, c'est qu'au mois d'Avril, lorsque la Mousson d'Ouest commence au Nord, les vents de Sud-Sud-Ouest commencent au Midi : c'est ce qu'on a nommé Mousson Sud-Sud-Ouest. Ensuite, au mois de Septembre, lorsque la Mousson d'Est tourne au Nord de la Ligne, le vent de Nord-Nord-Est souffle du côté du Sud, & se nomme Mousson Nord-Nord-Est. La Mousson d'Ouest est accompagnée de Tornados & de pluies, dans la latitude Septentrionale. Au contraire, la Mousson Sud-Sud-Ouest, qui regne en même-temps dans la latitude Méridionale, amene le beau temps : & comme la Mousson d'Est amene le beau temps dans la bande du Nord, la Mousson Nord-Nord-Est, qui regne en même-temps dans la bande du Sud, amene le mauvais temps & les Tornados. Quoique ces vents ne changent pas toujours en même-temps, les mois de Septembre & d'Avril passent néanmoins pour les mois du changement, & sont ordinairement sujets aux deux sortes de vents. Ainsi les Moussons soufflent réguliérement tour-à-tour ; & c'est à la faveur de cette révolution, que les Navigateurs ont l'avantage de voyager d'une partie des Indes avec un vent, & de retourner avec un autre. La navigation dépend de cette alternative.

Il seroit difficile de concevoir comment le

Commerce pourroit se faire dans ces Mers, sans cette admirable disposition de la nature. La plûpart des Royaumes Indiens, où il se fait, sont entre la Ligne & le Tropique du Cancer; & la terre git tellement Nord, qu'il est impossible aux Vaisseaux de gagner le Nord du Tropique, pour entrer dans les vents variables, comme l'on fait aux Indes Occidentales, lorsqu'on veut aller loin à l'Est. Il n'y auroit pas non plus d'avantage à tenir la Mer, comme dans la Mer du Sud, parce qu'alors on s'approcheroit tant de la Ligne, qu'on y seroit exposé sans cesse aux calmes & aux Tornados. Si l'on passoit au Sud de la Ligne, pour achever le Voyage par cette route, il n'y auroit pas plus de succès à se promettre; car cette partie de la Mer, qui est au Midi de la Ligne, est sous l'empire du véritable vent réglé, qui ne manque presque jamais d'y régner, & ce vent porteroit un Navire, au Sud, jusqu'à la hauteur où les vents commencent à changer. D'ailleurs, la Mer n'y est point assez large, pour aider à cette supposition. Les Vaisseaux Européens qui font le Voyage de Siam, du Tonquin, &c. sont obligés de prendre la Mousson d'Ouest; & quoiqu'après avoir paré le Cap, ils ayent la commodité de faire leur route à l'Est, aussi loin que la terre le permet, ils ne peuvent avancer autant qu'il est nécessaire, avant qu'ils soient contraints d'entrer dans le vent réglé; ce qui leur fermeroit la route, s'il étoit aussi réglé qu'il l'est en d'autres Mers. Ainsi, sans la succession constante des Moussons anniversaires, on ne pourroit faire route que d'un côté. On iroit à l'Ouest; mais on seroit forcé d'y demeurer, ou d'employer plusieurs années à revenir d'un Port,

VENTS.

Avantages des Navigateurs.

d'où l'on peut revenir en six semaines. Il est vrai, que pour les Ports, qui ne sont pas éloignés l'un de l'autre, on fait souvent voiles contre la Mousson, à l'aide des brises, ou des vents frais de Mer & de Terre, qu'on trouve près des Côtes; mais les grands Voyages demandent nécessairement d'autres secours.

Les Mers du Sud, les Côtes de Brésil & de Guinée, & toute cette Côte d'Afrique, qui est entre le Cap de Bonne-Espérance & la Mer rouge, ont de ces vents frais de Terre & de Mer, qui peuvent servir contre le vent alisé, dans une courte navigation. Pour les Voyages mêmes de long-cours, on y a trouvé des méthodes qui ne peuvent convenir aux Indes Orientales. Par exemple, vers la Côte du Pérou, où les vents de Midi soufflent toujours, les Vaisseaux, qui doivent aller au Sud, portent à l'Ouest jusqu'à ce qu'ils soient hors du vent réglé de Côte. Alors, ils trouvent, à l'Est-Sud-Est, le véritable vent réglé, qui les mene aussi loin qu'il leur plaît vers le Sud, & de-là droit à leur Port. Vers le Mexique, ou le vent de Côte est à l'Ouest, on court au large jusqu'au véritable vent réglé, qu'on rencontre à l'Est-Nord-Est; & de-là on fait route au Nord, jusqu'au terme. Combien de fois n'a-t-on pas lû, dans les Relations précédentes, que les Vaisseaux qui viennent des Philippines à la Côte du Mexique, font leur route Nord jusqu'à quarante degrés, pour trouver le vent qui les amene à la Côte? De même, tous les Vaisseaux, qui vont de l'Europe aux Indes Orientales, n'ont pas plutôt passé la Ligne dans la Mer Atlantique, qu'ils portent Sud au-delà du vent réglé, pour faire

de-là leur route à l'Est vers le Cap. A leur retour des Indes, après avoir repassé la Ligne, ils portent Nord, avec le vent à l'Est-Nord-Est, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au Nord du vent réglé, d'où ils font route à l'Est. Tel est l'avantage que la Navigation tire d'une grande Mer.

VENTS.

Brises, ou vents frais de Mer & de Terre.

Ce qu'on vient de nommer les Brises, ou les vents frais de Mer & de Terre, ne demande pas moins d'explication. Les vents frais de Mer, en général, ne sont que des vents de Côte réglés : mais ils différent de tous les autres vents réglés, en ce que les autres soufflent jour & nuit avec la même force, au lieu que ces vents frais de Mer soufflent le jour & cessent la nuit. On y remarque encore cette différence, que tous les autres vents réglés, ceux qui varient comme ceux qui ne varient point, soufflent toujours à peu près d'une même pointe; au lieu que ces vents frais ou ces Brises de Mer, en se levant le matin, soufflent presque toujours, à peu près comme les vents de Côte réglés, du même trait de Compas : mais, vers midi, ils s'éloignent de deux, trois, ou quatre pointes de la Terre, & soufflent presque directement dans la Côte; surtout lorsque le temps est beau, car c'est alors qu'ils sont plus réglés.

Cours des Brises de Mer.

Ils se levent ordinairement vers neuf heures du matin, mais quelquefois plûtôt ou plus tard. D'abord, ils s'approchent de terre avec une douceur, &, pour employer les termes de Dampier, » d'un air languissant, » qui feroit croire volontiers qu'ils appréhen» dent de se rendre incommodes. Ils s'arrê» tent. Il semble qu'ils soient prêts à se re» tirer. La vûe de tous ces mouvemens forme

VENTS. » un spectacle agréable sur la Côte. Dans les approches de ce vent, l'espace de Mer, qui est entre le vent & la terre, est uni comme une glace. Il commence à friser doucement l'eau, en la faisant paroître un peu noirâtre. Une demie heure après avoir atteint la terre, il souffle un peu plus fort; & ses forces augmentent par degrés jusqu'à midi. Il est alors au plus haut degré, dans lequel il continue jusqu'à deux ou trois heures: mais, vers midi, lorsque le temps est beau, il saute de deux ou trois points du côté de la Mer. Après trois heures, il commence à perdre ses forces; & vers cinq heures, un peu plus ou moins, suivant le temps, il cesse tout-à-fait, jusqu'au lendemain.

Leur régularité.

On attend ces vents, dans leurs latitudes, avec autant de régularité que le jour est attendu après la nuit. S'ils manquent quelquefois, ce n'est que dans la saison humide. Sur toutes les Côtes de l'Océan, dans les deux Indes & dans la Guinée, ils se levent le matin & se retirent vers le soir: mais ils sont plus forts, ils se levent plutôt, & tombent plus tard, aux Caps & aux pointes de terre. Au contraire, ils ont moins de force & de durée dans les Bayes & dans les Anses. Les Isles, qui sont le plus à l'Est & à l'Ouest, ont l'avantage de ces vents, des deux côtés. Cependant on observe que la vraie Brise de Mer ne se détourne pas tant, si ce n'est à peu de distance de la terre. Dampier la fixe à trois ou quatre lieues. Au-delà, dit-il, on ne trouve que le vrai vent de Mer.

Cours des Brises de terre.

Le vent, qu'on appelle Brise de terre, est directement contraire à la Brise de Mer. L'une souffle droit dans la Côte, & l'autre de la Côte. L'une se leve de jour & se re-

pose la nuit ; l'autre ne souffle que la nuit & se repose le jour. Aussi-tôt que la Brise de Mer a fini son cours, le même ordre de la Providence fait sortir l'autre de sa retraite, pour commencer son office, & rafraîchir l'air, jusqu'au lendemain, par une douce agitation. Il n'est pas aisé de marquer le temps de son lever, ni celui de sa durée. L'un & l'autre dépendent de la saison, de la disposition de l'air, ou de quelque autre cause accidentelle. On donne, à ces vents, le nom de Brises de terre, parce qu'ils soufflent de terre, quelle que soit la situation de la Côte. Ils soufflent non-seulement près du rivage, mais dans quelques parties de la Mer assez éloignées, surtout à l'Isthme de Darien. Ils se font sentir rarement sur les pointes. Les plus forts se trouvent ordinairement dans les Golfes ou les grandes Bayes, dans les grands Lacs intérieurs, & dans un assemblage de petites Isles sur le bord de la Mer. Dans la Mer du Sud, les Bayes de Panama, de Guaiaquil, de Paita, &c, ont leurs Brises de Terre & de Mer : mais en plusieurs endroits, particuliérement dans la Baye de Paita, la Brise de Terre ne se leve qu'à minuit. Elle y est toujours fraîche, jusqu'à sept ou huit heures du matin, & son retour est constant pendant toute l'année ; au lieu que dans le Golfe de Panama, elle n'est pas si certaine dans la saison humide que dans la saison séche.

VENTS.

Leurs différences.

Suivant les détours des Côtes, ces vents de Terre sont aussi plus forts ou plus foibles. Sur la Côte de Guinée, entre le Cap Sainte Anne & le Cap Palmas, ils sont à l'Est, & continuent frais jusqu'à quatre lieues de terre. Les Brises de Mer y sont au Sud-Sud-

Détours des Côtes

VENTS. Oueſt. Sur la Côte d'Angola, la Briſe de Terre eſt à l'Eſt-Nord-Eſt, & celle de Mer à l'Oueſt-Sud-Oueſt, toutes deux régulieres. Sur les Côtes du Pérou & du Mexique, dans la Mer du Sud, celle de Terre ſouffle preſque généralement, de la Côte, en droite ligne. Le vent de Mer n'y étant pas moins régulier, les Pêcheurs ont l'avantage de partir avec un vent, & de retourner avec l'autre. Aux Indes Orientales, les Briſes de Mer & de Terre ne ſont pas moins réglées dans les grandes Iſles, que dans le Continent; mais quelquefois elles y ſoufflent de biais. En général, les Briſes de Terre ſont fort froides, & beaucoup plus que celles de Mer; quoique celles-ci ſoient toujours plus fortes, & que leur fraîcheur, telle qu'elle eſt, ſoit d'un grand ſoulagement pour ces Climats chauds, où le fort de la chaleur eſt dans l'intervalle des deux Briſes, lorſque le temps eſt ordinairement calme. On a peine à reſpirer, juſqu'au premier ſouffle de ce vent, qui ſe leve pour rafraîchir l'air. De même, lorſqu'il tombe, vers le ſoir, on ſent une extrême chaleur, juſqu'à l'arrivée du vent de Terre, qui ne ſe leve quelquefois qu'à minuit ou plus tard. De-là vient que ceux qui ſe couchent nuds, ſur des nattes, & quelquefois à l'air, pour y trouver du rafraîchiſſement, ſe trouvent le lendemain tranſis de froid, & gagnent des flux de ſang, qui en font périr un grand nombre.

Sur la Côte Méridionale du Mexique, entre le Cap Blanc, au neuviéme degré cinquante-ſix minutes de latitude du Nord, & Realejo, à onze degrés de la même latitude, c'eſt-à-dire, dans une diſtance d'environ quatre-vingt lieues, on trouve un vent que

les Espagnols ont nommé Popogajos, & qui ne se fait sentir qu'aux mois de Mai, de Juin & de Juillet. Il souffle jour & nuit, sans interruption, quelquefois trois ou quatre jours, & même six ou sept de suite. C'est un vent frais, mais qui n'est pas violent.

VENTS. Vent nommé Popogajos.

La Côte de Coromandel, aux Indes Orientales, a des vents que les Portugais nomment *Terrenos*, parce qu'ils viennent de Terre; mais qui ne ressemblent pas néanmoins à ceux qu'on a décrits sous le même nom. Les véritables Brises de Terre ne soufflent que la nuit, en y comprenant le soir & le matin; & ceux-ci soufflent trois ou quatre, & quelquefois huit ou dix jours de suite. Ceux-là sont fort froids: ceux-ci sont au contraire les plus chauds de tous les vents. Ils sont à l'Ouest, & ne soufflent qu'aux mois de Juin, de Juillet & d'Août, qui est le temps de la Mousson d'Ouest, quoique la véritable Mousson de cette Côte soit alors Sud-Ouest. Aussi-tôt que ces vents commencent à souffler, non-seulement les Européens se tiennent à couvert, mais ils ferment soigneusement leurs portes & leurs fenêtres, & dans cette retraite même, ils s'appercoivent du changement de l'air, par l'altération qu'ils ressentent dans leur tempéramment. Quoique cette chaleur soit excessive, elle n'excite aucune sueur dans les Indiens, qui ont la peau extrêmement rude, surtout celle du visage & des mains; & la plûpart ne s'en trouvent pas incommodés. Les mêmes vents se font sentir aussi sur la Côte de Malabar, mais dans une autre saison, qui arrive aux mois de Décembre, de Janvier & de Février, & qui est aussi la Mousson d'Est ou Nord-Est: car le vent d'Est, véritable Mousson de

Vent nommé Terrenos.

Il est fort dangereux.

VENTS. cette saison, vient alors de terre, sur cete Côte, qui est au Couchant du grand Promontoire des Indes, comme celle de Coromandel en est à l'Orient.

Ses effets au Golfe Persique.

Le Golfe Persique n'est pas moins incommodé de ce vent, avec cette différence qu'il y souffle aux mois de Juin, de Juillet & d'Août, pendant la Mousson de l'Ouest, & qu'il y est encore plus chaud. Les Marchands de l'Europe, qui se trouvent dans les Ports, quittent alors leur demeure & se retirent à Ispahan. Ceux que la nécessité de leurs affaires y retient, passent le temps dans des cuves pleines d'eau, pour se garantir des mauvaises impressions de l'air.

Harmatan.

On nomme plusieurs fois, dans les Relations de ce Recueil, les Harmatans, les Typhons & les Eléphans; mais c'est ici qu'on en a remis l'explication. Le Harmatan est un vent particulier de la Côte de Guinée, qui commence à souffler entre la fin de Décembre & le commencement de Février, sans que jamais il arrive plûtôt ni plus tard. Il continue deux ou trois jours; & rarement il en dure cinq. Il est si froid & si perçant, qu'il ouvre les jointures du Plancher des Maisons, les Ponts des Navires, & les côtés qui sont au-dessus de l'eau, jusqu'à pouvoir y passer la main. Ces ouvertures se soutiennent aussi long-temps qu'il est dans sa force; ensuite tout se rejoint comme auparavant. Pendant le cours d'un vent si pernicieux, les Habitans du Pays, comme les Etrangers, sont obligés de tenir leurs Maisons bien fermées, & de n'en pas sortir. Ils ont le même soin pour leurs Bestiaux, qui ne sont pas moins en danger. Quelques Voyageurs ont vérifié, par l'expérience, que des Chevres,

Description de ses effets.

exposées à l'âpreté du Harmatan, meurent dans l'espace de quatre ou cinq heures. Les hommes, qui n'ont pas les commodités nécessaires, ou qui ne se frottent pas le corps de quelque huile douce, perdent la liberté de respirer, & sont presque suffoqués par la force ou la malignité de l'air. Ce vent souffle entre l'Est & le Nord-Est, & n'approche pas plus du Nord. Il est toujours frais, & d'une force égale; sans éclairs, sans tonnerre & sans pluie. Pendant toute sa durée, le Soleil ne luit point, & le temps ne cesse pas d'être fort couvert. Aussi-tôt qu'il expire, le vent alisé, qui, sur cette Côte, est toujours Ouest-Sud-Ouest, & Sud-Ouest, recommence à souffler, & le temps redevient clair & serein. VENTS.

Les vents qui forment les tempêtes, entre les deux Tropiques, ont reçu des noms particuliers, qui les distinguent des vents connus. Quoiqu'elles n'y soient pas si fréquentes que dans les latitudes plus voisines des Pôles, on les y attend néanmoins, chaque année, dans la saison qui leur est propre. Il se passe quelquefois des années saus aucune tempête; & quelquefois, elles sont aussi moins furieuses. Lorsqu'elles sont de la derniere force, elles en durent moins long-temps.

Le vent qu'on nomme Typhon, dans les Mers de la Chine, est peu différent de ce qu'on appelle Ouragan, aux Indes Occidentales: ils ont les mêmes présages & les caracteres; c'est-à-dire, le nuage diversifié par une affreuse variété de couleurs, un vent, au Nord-Est, d'une force extraordinaire, avec un torrent de pluie; tout cela suivi d'un calme, auquel succéde un vent au Sud-Ouest, aussi véhement que le premier. Le Typhon Typhons.

VENTS. & l'Ouragan arrivent dans la même saison de l'année, c'est-à-dire, pendant les mois de Juillet, d'Août & de Septembre, & presque toujours vers la pleine ou la nouvelle Lune. Aussi remarque-t-on que les Régions, où se forment ces Méteors, sont au Nord de la Ligne, quoiqu'ils ne soient pas exactement dans la même latitude (17).

Le plus mauvais temps, dans les Mers des Indes Orientales, est aux mois de Juillet & d'Août. C'est alors que la Mousson ordinaire d'Ouest souffle presque sans interrup-

(17) Voici la peinture qu'un célébre Voyageur fait du Typhon. Les Typhons, dit-il, sont une espece de violens tourbillons, qui regnent sur diverses Côtes des Mers Orientales, aux mois de Juillet, d'Août & de Septembre. Ils arrivent ordinairement lorsque la Lune change, ou devient pleine, & sont presque toujours précédés par un tems beau, clair & serein, accompagné de vents doux & modérés, qui tournent du vent ordinaire de ce temps de l'année. Avant que ces tourbillons commencent, il paroît une grosse nuée, au Nord Est, qui est fort noire près de l'horizon, mais d'une couleur rougeâtre enfoncée, vers la partie supérieure, & plus brillante encore au-dessus; tandis qu'à ses extrêmités, elle est pâle, & d'une couleur blanchâtre, qui éblouit les yeux. Cette nuée est véritablement affreuse. Elle se fait quelquefois voir l'espace de douze heures, avant la naissance du tourbillon. Lorsqu'elle commence à se mouvoir avec rapidité, on peut s'attendre, à coup sûr, que le vent ne tardera point à souffler. Il se leve impétueusement, & souffle au Nord-Est, avec une véhémence terrible, pendant environ douze heures, accompagné de furieux coups de tonnerre, de gros & fréquens éclairs, & d'une pluie extrêmement violente. Lorsqu'il commence à s'abbattre, la pluie cesse aussi tout d'un coup, & le calme succéde pour une heure ou deux : mais ensuite, le vent, devenant à peu près Sud-Ouest, souffle avec autant de violence & aussi long tems de ce côté-là, que pendant qu'il étoit Nord-Est. *Dampier, Tome III. page 39.*

tion, & que le Ciel est toujours couvert de nuages noirs, qui causent de grandes pluies, accompagnées de vents fort impétueux. La fin de cette Mousson produit une horrible tempête, qui en fait la derniere scène, & que les Portugais ont nommée *Elephanta*. On se met ensuite en Mer, sans craindre d'autres tempêtes dans cette saison. Ce vent furieux souffle directement dans la Côte, & bouche, par conséquent, les Havres. Ils arrivent sur les Côtes de Malabar & de Coromandel, & dans le Golfe de Bengale, au même temps de l'année, que les Typhons sur les Côtes de la Chine, du Tonquin, de la Cochinchine & de Camboye.

VENTS. Elephanta.

Plusieurs Mers sont sujettes aux Tornados, surtout près de l'Equateur; mais elles le sont moins que la Mer Atlantique, & celle-ci même ne l'est pas tant à quelque distance considérable des Terres, qu'à moins d'éloignement. En général, il paroît que la Mer y est moins sujette que la Terre. Lorsqu'on est près de la Côte, dans la Zône torride, on voit souvent pleuvoir sur terre, & le Ciel s'y couvrir de nuée, pendant que le temps est clair & serein sur Mer. Quoique le vent vienne de terre, & que les nues semblent avancer sur la Mer, elles retournent souvent vers la Côte, comme attirées par quelque vertu secrette; & lorsqu'elles avancent en effet, elles se dissipent insensiblement. Aussi, les Matelots, qui font voile à quelque distance des Côtes, & qui voyent approcher un Tornado, en marquent peu d'inquiétude. *La terre*, disent-ils, *va le dévorer*. Si les Tornados gagnent quelquefois la Mer, c'est rarement qu'ils en tirent leur origine. Ils se forment d'abord de la terre. On voit souvent

Tornados.

VENTS.

Maniere dont ils se forment.

une petite nuée s'élever au-dessus d'une Montagne, & grossir si prodigieusement, qu'elle cause deux ou trois jours de pluie. Ces petites nues effrayent beaucoup les Navigateurs, lorsqu'elles paroissent la nuit. Dans ces latitudes, l'usage des Matelots est de se coucher sur le tillac. On y étend des nattes. Chacun a la sienne, avec un oreiller pour la tête, & une couverture velue pour se couvrir. S'ils sont surpris, dans cet état, par un Tornado, outre le chagrin d'être en un moment pénétrés de pluie, ils sçavent, par une expérience continuelle, que leurs embarras & leurs craintes durent trois ou quatre heures de suite; au lieu que pendant le jour, c'est une affaire d'une heure au plus. Mais il est toujours surprenant qu'une si petite nuée puisse produire tant de pluie. Si l'on est à la vûe de la Côte, les nuages paroissent fort épais sur la terre. On y voit les éclairs, accompagnés d'un tonnerre affreux, & la pluie semble y tomber en plus grande abondance. Au contraire, de l'autre côté du Vaisseau, c'est-à-dire, plus loin, en Mer, il pleut moins que sur le Vaisseau même, & le temps y paroît assez clair.

§ III.

Marées & Courans.

MARE'ES ET COURANS.

ON entend, par le terme vulgaire de Marées, le flux & le reflux de la Mer, dans la Côte, & hors de la Côte; faculté de l'Océan, qui semble être universelle, quoiqu'elle ne soit pas également réguliere sur toutes les Côtes, ni pour le temps, ni pour la hauteur de l'eau; & l'on entend, par les Courans, un autre mouvement de la Mer,

qui differe des marées dans sa durée, comme dans son cours.

MARÉES ET COURANS.

Comparaison des Marées aux vents de Mer & de Terre, & des Courans aux vents de Côte.

Les marées peuvent être comparées aux vents de Mer & de Terre, en ce qu'elles ne s'éloignent pas des Côtes; quoiqu'en effet la Mer flue & reflue successivement deux fois le jour, en vingt-quatre heures. Il y a cette différence, à la vérité, que les vents de Mer soufflent de jour dans la Côte, & les vents de Terre, vers la Mer, pendant la nuit. Mais ils sont aussi réglés que les marées, dans leur mouvement; & comme elles, ils ne s'éloignent pas des terres.

Les Courans ont aussi beaucoup de rapport avec les vents réglés de Côte. Les uns & les autres sont plus éloignés de terre; & tout porte à croire que les vents réglés de Côte ont beaucoup d'influence sur les Courans.

On regarde comme un des premiers Elémens de la Navigation, de sçavoir le temps des hautes marées; & cette science est en effet d'une nécessité absolue dans les Mers de l'Europe, où les marées sont plus régulieres, que dans toute autre Mer. Mais on se borne ici à celles des Indes Orientales, de la Mer du Sud, & des autres lieux dont on a recueilli, jusqu'à présent, les Relations dans cet Ouvrage.

Principes généraux.

C'est une observation assez générale, que les plus grandes embouchures des Rivieres ont les plus fortes marées, & qu'au contraire, sur les Côtes qui ont le moins de Rivieres ou de Lacs, elles sont plus petites, ou moins sensibles. On remarque aussi qu'en montant, avec plus de force, dans les embouchures des grandes Rivieres, elles ne laissent pas d'y monter moins haut, que dans celles dont

MARÉES ET COURANS.

le passage est étroit. D'ailleurs, elles ne sont jamais si fortes ni si hautes, autour des Isles, qui sont fort éloignées du Continent, qu'autour de celles qui en sont voisines, ou que dans les parties mêmes du Continent.

Marées les plus irrégulieres des Indes Orientales.

Dans la plûpart des Indes Occidentales, les marées ne sont guéres plus hautes que dans la Manche. Dans les Indes Orientales, elles montent fort peu, & ne sont pas si régulieres qu'en Europe. Les plus irrégulieres sont celles du Tonquin, vers le vingtiéme degré de latitude du Nord, & celles de la Nouvelle Hollande, vers les dix-septiéme degrés du Sud. A peine y peut-on discerner les basses marées. Celles du Tonquin ont été décrites par Davenport, & publiées dans les Transactions philosophiques de la Société Royale. Dans la Nouvelle Hollande, la Mer flue & reflue d'environ cinq brasses; le flux à l'Est-Quart-de-Nord, & le reflux à l'Ouest-Quart-de-Sud.

Marées extraordinaires de la Nouvelle Hollande.

Dampier raconte que pendant deux mois qu'il passa sur cette Côte, la plus grande marée n'arriva que trois jours après la pleine & la nouvelle Lune; ce qui lui parut d'autant plus étrange, qu'il ne vit aucun changement dans le temps. Lorsque le Vaisseau fut carené, ceux qui n'avoient pas fait cette remarque se flatterent de pouvoir le mettre à flot, la troisiéme marée après la nouvelle Lune. Mais ils furent extrêmement surpris de ne le pas voir flotter, ni cette marée, ni la marée suivante; & la plûpart s'imaginerent que l'unique moyen de le mettre à flot étoit de creuser le sable. Ils ne revinrent de cette consternation qu'à la sixiéme marée, lorsqu'ils la virent monter assez haut pour soulever le Navire. La Marée suivante se

trouvant encore plus haute, ils furent parfaitement convaincus qu'elle est fort irréguliere sur cette Côte. Dampier ajoûte, qu'il n'y à ni Riviere, ni Lac, qui puisse causer son irrégularité, ni son excessive hauteur. Mais il croit en pouvoir donner pour cause, ce grand détour de terre, qui se trouve entre la Nouvelle Hollande & la Nouvelle Guinée. Il peut être vrai aussi, suivant l'opinion de quelques Navigateurs, qu'il y ait quelque passage entre ces deux terres, ou du moins quelque grande & profonde Baye. Cette supposition ne paroîtra pas la moins vraisemblable, si l'on considere que le flux est extraordinaire, du côté de l'Est, dans toute cette Mer, entre la Nouvelle Hollande & les Isles au Nord. C'est ce qu'on découvre sensiblement, en approchant de la Nouvelle Hollande, & d'où l'on doit conclure qu'il y a nécessairement quelque plus grand réceptacle qu'une Riviere ou un Lac. L'apparence qu'il y a quelque passage, ou du moins quelque Baye profonde, augmente encore lorsqu'on observe que la marée passe le long du Continent, & qu'elle ne monte point entre les Isles au Nord; outre que le Promontoire le plus Septentrional de la Nouvelle Hollande, avançant presque jusqu'à la Ligne, & lui servant de barriere de ce côté-là, il s'ensuit qu'elle doit avoir quelque autre passage. MARE'ES ET COURANS.

Dans le Détroit de Malacca, la marée monte à l'Est, & descend à l'Ouest. Le flux & le reflux y sont d'environ six pieds, dans les plus grandes marées. A l'Orient de la Côte d'Afrique, entre le Cap de Bonne-Espérance & la Mer rouge, le cours de la marée est régulier. Elle monte au Sud & descend au Nord; & dans les grandes Rivieres de Mar'e du Détroit de Malacca.

MARE'ES ET COURANS.

cette Côte, ſurtout celle de Natal à trente degrés de latitude du Sud, la plus grande hauteur du flux & du reflux eſt de ſix pieds.

Du Golfe de S. Michel dans la Mer du Sud.

Avec une égale rapidité dans les embouchures des Rivieres, on connoît des lieux où le flux & le reflux ſont beaucoup plus hauts que dans les autres. Tels ſont le Golfe de Saint Michel & la Riviere de Guaiaquil. Le Golfe de Saint Michel a pluſieurs grandes Rivieres, qui ſe déchargent toutes dans une eſpece de Lac, large de deux ou trois lieues, & ſéparé de la Mer, par de petites Iſles baſſes, entre leſquelles il y a des Canaux, par où la marée paſſe dans le Lac, & de-là dans les Rivieres. Elle reflue de même; & ſouvent toutes les Iſles en ſont inondées, juſqu'au ſommet des arbres. Les Rivieres, qui ſe jettent dans ce Lac, ſont aſſez étroites. Leurs rives ſont eſcarpées, & ne ſont guéres plus hautes que le vif de l'eau. Comme le Lac & les Rivieres ſont le ſeul receptacle de la marée, il n'eſt pas ſurprenant qu'elle y monte & deſcende de dix-huit & vingt pieds. Il en eſt à peu près de même de la Riviere de Guaiaquil, excepté que les lagunes y ſont plus larges. La marée y monte & deſcend de ſeize pieds. De pluſieurs autres grandes Rivieres, de la même Côte, où elle ne paroît ni plus, ni moins rapide, il n'y en a point, où la hauteur du flux & du reflux ſoit ſi remarquable.

De la Riviere de Guaiaquil.

Si la Mer du Sud communique, ſous terre, à celle du Nord?

On a déja remarqué que ces grandes marées du Golfe Saint Michel ont fait penſer à quelques Obſervateurs, qu'il y a, ſous terre, une communication entre les Mers du Nord & du Sud, & que l'Iſthme de Darien eſt une eſpece de Pont, ſous lequel la Mer a ſon flux & ſon reflux, comme ſous le Pont de Lon-

ôtes. D'autres, pour confirmer cette opinion, assurent qu'on ne cesse pas d'y entendre d'étranges bruits, dont ils ne cherchent point d'autre cause; qu'en faisant voile dans la Baye de Panama, les Navires s'y trouvent prodigieusement agités, & quelquefois brisés contre les Isles, par la violence de cette agitation; qu'en d'autres temps, ils sont attirés comme par la force d'un gouffre, & menacés d'être emportés, sous terre, dans la Mer du Nord. On ajoûte que dans les grandes marées, les Isles de la Baye sont couvertes d'eau; que le Pays même est inondé dans une grande étendue, & qu'on n'y voit que la cime des arbres. Dampier proteste contre ce récit:

MARÉES ET COURANS.

» Il est assez étrange, dit-il, que mes » Compagnons & moi, nous n'ayons rien » observé d'approchant. J'ai passé deux fois » cette Isthme; & la seconde fois, j'y de» meurai ving-trois jours, sans y entendre » aucun bruit souterrain. J'ai fait voile aussi » dans la Mer du Sud, pendant près de trois » années, desquelles j'ai passé quelques mois » dans la Baye de Panama; & lorsque j'en » fus parti, notre Equipage y demeura plus » long-temps. Cependant, loin d'y trouver » de si terribles gouffres, nous observâmes » que la Navigation y étoit aussi douce que » sur aucune autre Mer. Dans mes entretiens, » avec les Indiens & les Espagnols, je n'ai » rien appris de conforme à toutes ces idées. » Je sçais que Gage, Voyageur Anglois, n'a » pas fait de difficulté de les adopter: mais » on peut lui reprocher trop de crédulité; » ou, si l'on juge de sa santé, par cette Re» lation, qui est imparfaite & mal soute» nue, on doit juger qu'il se portoit mal

Experiences & réflexions de Dampier.

MAREES ET COURANS.

» dans ce Voyage. A l'égard des marées, » qu'on représente si grandes dans toute cette » Mer, on exagere beaucoup, & je ne con- » nois que le Golfe Saint Michel, où le flux » & le reflux soient excessifs, jusqu'à cou- » vrir les petites Isles, & n'y laisser que le » sommet des arbres à découvert. Mais ces » Isles sont fort basses, & ne produisent que » de petits arbres en comparaison des Isles » de la Baye de Panama, où la Ville de ce » nom seroit bien-tôt submergée si les Isles » de la Baye pouvoient l'être. Les Isles des » Perles, qui sont basses & plates, ne le sont » jamais. Le flux & le reflux n'y sont que » d'environ dix ou douze pieds, dans les plus » grandes marées; sans excepter les parties » Méridionales, qui sont presque opposées » au Golfe Saint Michel, & qui n'en sont » éloignées que de treize ou quatorze lieues. » Cependant la marée y monte plus haut, » de deux ou trois pieds, qu'aux environs de » Panama, ou dans tout autre endroit de la » Baye.

Marées moins hautes, autour des Isles éloignées de terre.

On a fait observer que les marées sont moins hautes, dans les Isles éloignées du Continent. Aux Isles Gallapagos, qui en sont à près de cent lieues, le flux & le reflux ne sont que de deux ou trois pieds, plus ou moins, suivant que la Côte a plus ou moins de Bayes ou de Rivieres. A *Guaham*, une des Isles Mariannes, la marée ne monte que deux ou trois pieds au plus. Dans la Baye de Panama, elle est plus réguliere qu'en tout autre endroit des Côtes du Pérou & du Mexique. Elle monte à l'Est, & descend à l'Ouest, d'environ cinq pieds, comme sur tout le reste de cette Côte.

A Rialejo, elle est de huit ou dix pieds; &

MARÉES ET COURANS.

& de même aux environs d'Amapalla, où elle monte à l'Est & descend à l'Ouest. Dans le Golfe Dolce, & la Riviere de Necoya, elle monte jusqu'à dix ou onze. Elle est moins haute sur la Côte du Pérou, particuliérement entre le Cap Saint François & la Riviere de Guaiaquil, où elle monte au Sud & descend au Nord. Autour de l'Isle de Plata, elle est de trois ou quatre pieds; mais depuis le Cap Blanc, qui est au troisiéme degré, jusqu'au trentiéme de latitude méridionale, elle n'est que d'un pied & demi ou deux pieds. Sur toute cette Côte, elle monte au Sud & descend au Nord.

Différences entre les Courans & les Marées.

Passons à la description des Courans. Ils différent des marées à plusieurs égards. Dans celles-ci, les eaux avancent & refoulent deux fois en vingt-quatre heures; & les Courans, au contraire, prennent leur direction d'un côté, pour un jour, ou une semaine, ou quelquefois davantage; après quoi ils retournent de l'autre. Dans quelques endroits, ils courent jusqu'à six mois d'un côté & six de l'autre. Quelquefois, ils ne courent, d'un côté, qu'un jour ou deux, vers le temps de la pleine Lune; ensuite, ils retournent d'une grande force & reprennent leur premier cours. La force des marées se fait généralement sentir près des Côtes; au lieu que les Courans en sont éloignés. On ne s'apperçoit pas de l'effet des Courans, comme de ceux des marées, par l'accroissement & le décroissement de l'eau, parce que les marées poussent du côté de terre.

Les vents réglés gouvernent les Courans.

C'est une observation commune à tous les gens de Mer, que partout où les vents réglés dominent, le Courant est réglé par le vent, & prend la même direction. Mais sa

MARÉES ET COURANS.

force n'est pas toujours égale ; & le mouvement n'en est pas si sensible en haute Mer, que près des Côtes, surtout près des Caps qui s'avancent fort loin en Mer. Autour des Isles, les Courans se font aussi plus ou moins sentir, suivant leur exposition aux vents réglés. Au reste, il est certain qu'en divers temps de l'année, tous les Courans changent leur cours. Quelquefois la force du vent, qui souleve les vagues & qui les emporte d'un côté, n'empêche pas que le Courant, sous leur surface, n'ait une direction contraire. En un mot, il n'est pas extraordinaire de voir deux Courans opposés, dans le même temps, dans le même lieu, & réellement l'un sur l'autre.

Courans des Indes Orientales.

Aux Indes Orientales, leur direction, pendant une partie de l'année, est de l'Est à l'Ouest ; & pendant l'autre partie, elle est directement opposée. En Guinée, comme aux Indes Occidentales, ils ne changent que vers la pleine Lune : ce qu'il faut entendre néanmoins des parties de la Mer, qui ne sont pas éloignées des Côtes. S'il y a des Courans en haute Mer, qui ne suivent pas ces régles, l'exception est rare ; & l'on se contente de la remarquer ici, sans entreprendre d'en trouver la cause (18).

Courans de la Côte d'Afrique.

Sur la Côte de Guinée, le Courant se porte à l'Est, excepté dans le temps même, ou vers le temps, de la pleine Lune. Mais au Midi de la Ligne, depuis Loango jusqu'aux vingt-cinq ou trente degrés, il court, avec le vent, du Sud au Nord, à la réserve des temps qu'on vient d'excepter.

A l'Est du Cap de Bonne-Espérance, de-

(18) Chaque Relation de ce Recueil contient quelques Remarques sur ces Courans particuliers.

puis les trente degrés jusqu'aux vingt-quatre du Sud, il se porte à l'Est-Nord-Est, depuis le mois de Mai jusqu'à celui d'Octobre; & le vent est alors Ouest-Sud-Ouest ou Sud-Ouest. Mais depuis Octobre jusqu'au mois de Mai, lorsque le vent est entre Est-Nord-Est & Est-Sud-Est, la direction du Courant est à l'Ouest. Ce qui doit s'entendre, de cinq ou six lieues de terre jusqu'environ cinquante; car plus près de la Côte, on n'a que la marée, sans Courans; & cinquante lieues au-delà des terres, le Courant cesse tout à fait, ou devient imperceptible.

MARE'ES ET COURANS.

Sur la Côte des Indes, au Nord de la Ligne, le Courant suit la Mousson; mais il ne change pas tout à fait si-tôt, & la différence est quelquefois de trois semaines, ou plus. Ensuite, il ne change point, jusqu'à ce que la Mousson soit fixe du côté contraire. Par exemple, la Mousson d'Ouest commence au milieu d'Avril; mais le Courant ne change qu'au commencement de Mai; & la Mousson d'Est commence vers le milieu de Septembre, mais le Courant ne change qu'au mois d'Octobre.

Côte des Indes au Nord de la Ligne.

Aux Isles Gallapagos, dans la Mer du Sud, on trouve un Courant fort incommode, quoique d'une force médiocre; & les Voyageurs, qui s'en plaignent, ne doutent pas que plus loin, où les vents du Sud regnent, les Courans ne soient plus rapides.

Courans de la Mer du Sud.

Les plus fameux Courans, dans cette Mer, sont ceux des Caps Saint François, de Passao, de Saint Laurent, & du Cap Blanc. Ce dernier Cap en a de fort violens, qui ont leur direction au Nord-Ouest, & qui apportent d'autant plus d'obstacle à la Navigation, que le vent y soufflant presque tou-

MARÉES ET COURANS. jours avec force, on est souvent obligé d'y faire voile contre le Courant. Les Voyageurs connoissent moins ceux de la Côte du Mexique, parce qu'ils y prennent soin de se tenir ordinairement dans l'étendue des marées. A la Côte de Guatimala, entre douze degrés cinquante minutes, & treize degrés, Dampier rencontra un Courant qui se portoit au Sud-Ouest, & ne douta point qu'il ne suivît le vent; sur le principe général que près des terres, les Courans sont gouvernés par le vent réglé de Côte.

Utilité de ces Observations. Dans ce petit Recueil d'Observations, fondées sur l'expérience de quelques habiles Navigateurs, on ne prétend pas avoir réuni toutes les connoissances qui appartiennent au même sujet. Mais il ne sera pas sans utilité, pour l'explication d'un grand nombre de difficultés de la même nature, qui se trouvent répandues dans toutes les parties de cet Ouvrage.

§. IV.

Arbres, Plantes, Fruits, & autres Productions.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES. IL est à propos de répéter, que le soin qu'on a pris constamment de joindre à la description de chaque Pays, ses productions particulieres, ne laisse à nommer, ou à décrire ici, que celles qui sont communes à la plus grande partie des Indes Orientales. On va les réduire à l'ordre alphabétique.

Aanoza. *Aanoza* est le nom d'un arbre, & de son fruit, qui est de la grosseur d'un œuf de Poule, & qui croît avec plusieurs autres, en maniere de bouquets, contenus ensemble dans

une grande gousse. La chair renferme un noyau très-dur, osseux, gros comme un noyau de Pêche, qui a trois trous aux côtés, & deux plus petits, proches l'un de l'autre. Ce noyau renferme une belle amande, qui est astringente, & vantée pour arrêter le cours de ventre.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

L'Abhal.

L'*Abhal* est une espece de Cyprès, dont le fruit, qui porte le même nom, est de la grosseur de celui du Cyprès, & de couleur rousse. On le regarde comme un puissant Emmenagogue, qui sert aussi, dit-on, pour hâter l'expulsion des fœtus morts dans la matrice.

L'Achia.

L'*Achia* est moins un arbre qu'une sorte de grande canne, qui se confit jaune & en verd, dans le Pays, avec de fort vinaigre, du poivre, quelques Epiceries, & d'autres ingrédiens.

L'Adhatoda.

L'*Adhatoda* est une espece de Noyer, dont les feuilles croissent opposées les unes aux autres. Le calice de la fleur est oblong, & composé d'une seule piece; la fleur est du genre des Monopetales irréguliers, divisée en deux levres. Sa partie supérieure est courbée en forme d'arc, & ses levres sont retournées vers le bas. Son ovaire se change en un fruit dont l'écorce est ligneuse, & qui est partagé en deux cellules qui contiennent une semence applatie, & qui a la forme d'un cœur. On lui attribue, comme à l'Abhal, la vertu d'expulser le fœtus mort, & c'est ce que signifie son nom.

L'Agathy.

L'*Agathy* est un arbre d'environ trente pieds, dans sa plus grande hauteur, & de cinq ou six pieds de circonférence, dont les branches du milieu, & celles du sommet s'étendent beaucoup plus en hauteur qu'en largeur. Il

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

croît dans les lieux sablonneux. Sa racine est de couleur noire, d'un goût astringent, & pousse des fibres à une distance considérable. Son bois, qui est fort tendre, le devient d'autant plus qu'il approche du cœur. Une incision, dans l'écorce, en fait sortir une liqueur claire & aqueuse, qui s'épaissit en gomme peu de temps après.

L'Agoucla.

L'*Agoucla*, que les Portugais nomment *Aquila*, par corruption, & les François *Bois d'Aigle*, est un grand arbre, qui ressemble, d'ailleurs à l'Olivier. Son bois est compacte, dur, pesant, de couleur grise, brune, ou noirâtre, résineux. Il rend, quand on l'approche du feu, ou qu'on le brûle, une odeur fort agréable. Ceux qui ont cru que le bois d'Aigle étoit le premier bois qu'on trouve sous l'écorce de l'Aloes, & qui par conséquent ne le regardent point comme un arbre particulier (19), ignorent qu'il n'est point amer, & que le bois d'Aloes l'est beaucoup. Il n'a qu'une legere âcreté, qui ne se fait même sentir qu'après l'avoir mâché long-tems. C'est dans la Cochinchine qu'il croît particuliérement; mais les Habitans en font un commerce, qui le rend assez commun dans toutes les parties des Indes, où l'on s'en sert contre les maladies contagieuses, pour fortifier le cœur & l'estomac. Les Grands & les personnes riches en font brûler dans des lieux bien fermés, où ils en reçoivent précieusement les vapeurs, comme une fumigation salutaire pour tout le corps. Il fait suer. Il ranime les esprits. On en fait aussi des poignées de sabre & divers petits ouvrages.

(19) Voyez ci dessous le même arbre, entre les Plantes du Japon.

Arbres, Plantes, et Fruits des Indes Orientales.

L'Ahate de Paunchorecchi.

L'*Ahate de Pauncho Recchi*, arbre commun dans les Indes, surtout aux Philippines, dont on le croit originaire, est d'une grosseur médiocre, d'environ vingt pieds de haut, couvert d'une écorce fongueuse, dont le dedans est rouge. Son bois est blanc & extrêmement dur; mais le cœur & l'aubier sont verdâtres, sans odeur, d'un goût amer, & un peu austere. Ses branches, qui sont en petit nombre, sont couvertes d'une écorce verte, parsemée de petites taches couleur de cendre; sa racine est jaunâtre, extrêmement fibreuse, & revêtue d'une écorce d'un rouge foncé, d'une odeur forte & d'un goût onctueux. Ses feuilles sont oblongues, unies & rases, posées alternativement; la partie de dessus est verte & luisante; celle de dessous l'est beaucoup moins. Elles donnent une huile, étant froissées dans les mains, mais sans aucune odeur. Les fleurs sont attachées, par des pédicules, aux plus petites feuilles, dont elles prennent la place, & composées de trois feuilles épaisses, triangulaires, semblables à du cuir, blanches par dedans & d'un verd pâle en dehors. Lorsqu'on les jette dans le feu, elles ont l'odeur du cuir brûlé. Le fruit sort des étamines de la fleur; & dans sa maturité, il est de la grosseur d'un citron, verd & frisé par dehors, blanc en dedans, plein d'une poulpe succulente, d'un goût & d'une odeur agréable. Cet arbre fleurit deux fois l'année, en Avril, & vers le mois de Septembre. Les deux maturités de son fruit arrivent en Août & Février. Ses feuilles, réduites en cataplasmes, avec du sel, font suppurer les tumeurs malignes. Son fruit est apéritif & rafraîchissant.

L'Aliegasse.

L'*Aliegasse* est un grand arbre, qui produit

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

un fruit qu'on abandonne aux Oiseaux, mais dont les racines servent à teindre en bel incarnat. On n'abbat pas l'arbre pour les prendre. L'usage est de les couper seulement d'un côté, & de leur laisser le temps de repousser.

L'Alafreira. L'*Alafreira*, arbre un peu plus grand que notre Prunier, produit le Saffran dans les Indes. Sa fleur a le pied jaune, quoique ses feuilles soient blanches. Elle sert aux mêmes usages que le Saffran en Europe, mais il n'a pas la même bonté. La plus grande singularité de cet arbre, est de fleurir pendant la nuit, sans aucune différence de saison dans tout le cours de l'année.

L'Aloes. L'*Aloes* des Indes, qui passe pour le meilleur dans les usages de la Médecine, est assez semblable au Squille, mais plus gros. Ses feuilles sont aussi plus grasses, canelées obliquement, & convexes par leur partie inférieure. Les bords en sont ornés, d'un & d'autre côté, de pointes émoussées, obliquement couchées, & qui paroissent rompues. Il porte une tige semblable à celle de l'Anthérique. La plante entiere répand une odeur très forte. Elle est d'un goût très amer, & n'a qu'une racine, qui s'avance perpendiculairement en terre, comme un pieu. L'Aloes croît en abondance dans toute l'Inde.

L'Alpam. L'*Alpam* est un fameux arbrisseau, dont le tronc se divise en deux ou trois tiges. Il est couvert d'une écorce de couleur verte & cendrée, sans odeur, & d'un goût acide, astringent. Ses branches sont d'un bois blanchâtre, partagées par des nœuds. Elles ont une moelle verte. La racine est rouge, composée d'un grand nombre de fibres capillaires, qui s'étendent en tout sens. Les feuilles

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

sont de figure oblongue, étroites, & terminées en pointe très aigüe, d'un verd foncé en-dessus, & pâle en-dessous. Elles ont un très grand nombre de côtes. Leur odeur n'est pas désagréable, mais leur goût est un peu âcre. Les fleurs, qui sont couleur de pourpre foncé, & sans odeur, croissent sur des pédicules foibles & ronds, & sont quelquefois deux ou trois ensemble. Elles ont chacune trois feuilles, ou petales, assez larges, très pointues par le bout, qui sont couvertes, en dedans, d'un coton fort blanc. Les fleurs ont, dans le milieu, trois étamines rouges & oblongues, qui se croisent l'une sur l'autre. Aux fleurs succédent des cosses pointues, rondes, & pleines d'une poulpe charnue, sans aucune semence visible. L'Alpam est toujours couvert de feuilles. Il croît dans les terrains sablonneux & découverts. Quelque partie qu'on en prenne, on en fait, avec de l'huile, un excellent onguent, pour les ulcéres & les maladies de la peau. Le suc de ses feuilles & celui de sa racine sont des Antitodes fort vantés.

L'Ambalam.

L'*Ambalam* est un grand arbre, qui croît dans les lieux sablonneux, & dont le tronc est si gros, qu'à peine un homme peut l'embrasser. Sa racine est longue & fibreuse; son bois, lisse, poli, & couvert d'une épaisse écorce. Les plus grandes branches sont de couleur verte, & couvertes d'une poussiere bleue. Chaque feuille est composée de deux paires de feuilles plus petites, terminées par une autre feuille de figure irréguliere. Des jets que poussent les plus grandes branches, il sort un grand nombre de fleurs, qui ont, comme les jets, un goût amer & acide, approchant de celui du fruit du Manguier, & une odeur forte & acide. Les fleurs sont blanches, petites, &

semblables à de petites étoiles. Elles sont composées de cinq ou six petales, minces & pointus, un peu durs & luisans. Lorsque les boutons des fleurs viennent à pousser, l'arbre se dépouille de ses feuilles, & ne les reprend que lorsque le fruit paroît.

L'Ambaré.

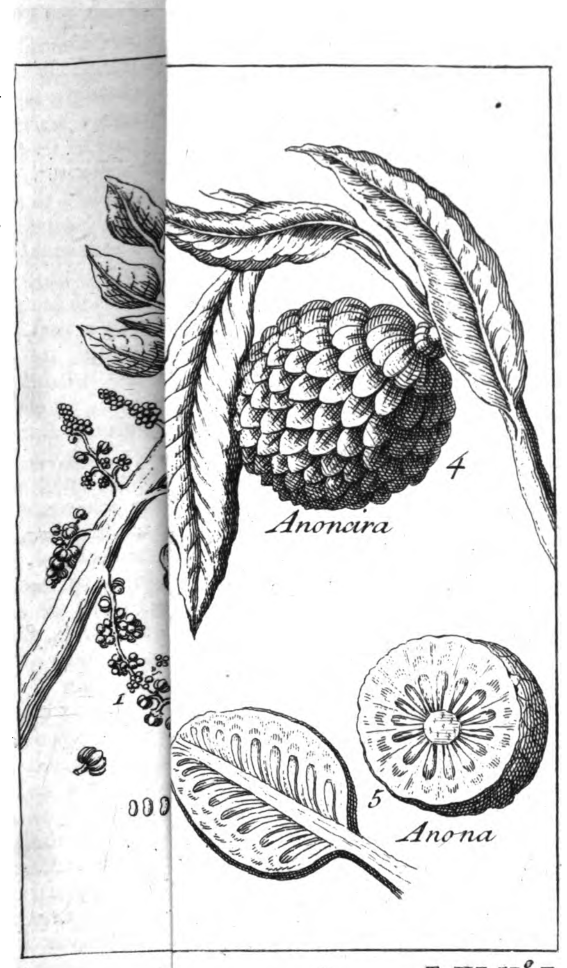
L'*Ambaré*, arbre qui quitte ses feuilles, est d'une hauteur médiocre. Il produit un fruit de même nom, dont la figure & la grosseur sont celles d'une petite Pêche, & qui a, comme elle, un petit noyau. Il est employé à l'assaisonnement des viandes, ausquelles il donne un goût qui approche de celui du verjus.

L'Ambela.

L'*Ambela* est un arbre dont on distingue deux especes : l'une de la grandeur du Nefflier, & dont les feuilles ressemblent à celles du Poirier. Son fruit approche de la Noisette. Il est terminé par plusieurs ongles, & il a le goût du Verjus, mais beaucoup plus agréable. On le confit, avant & après sa maturité, & on le mange avec du sel. L'autre espece est de la même grandeur ; mais ses feuilles sont plus petites que celles du Pommier, & son fruit plus gros. Les Indiens font bouillir son bois avec le Sandal, & en donnent la décoction contre les fievres.

L'Ambon.

L'*Ambon* est de la forme du Nefflier : mais son fruit, qui est délicat & savoureux, approche de la figure des Prunes blanches. Il contient un noyau, de la grosseur d'une Noisette, auquel on attribue l'étrange pouvoir de faire tourner l'esprit, pour peu qu'on en mange. Pyrard assure qu'en ayant imprudemment goûté, il se sentit la raison troublée pendant vingt-quatre heures. Si l'on en mange beaucoup, il cause de mortelles maladies.



T. XI. N.° I.

L'*Amfaleira*, arbre de hauteur commune, porte un fruit qui croît au gros des branches, & qui ressemble à la pomme d'or Il a des côtes extérieures, comme le Melon. Le dedans est blanc, & contient un noyau. On en fait d'excellentes confitures, dont le goût tient de l'Epine vinette. Il meurit aux mois de Février, de Mars & d'Avril.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

L'Amfaleira.

L'*Anananfeira*, Plante qui produit l'Ananas des Indes Orientales, est peu différent de celui des Indes Occidentales & d'Afrique. Son fruit a la même forme, & ces piquans, qui lui donnent quelque ressemblance avec l'Artichaut. Sa grandeur commune est d'une Palme de long, sur une demie de diamétre. Mais sa poulpe jette une odeur de musc. elle est dure, mêlée de jaune & de blanc, d'un goût aigre-doux, qui devient encore plus agréable, lorsqu'après l'avoir pelée on la met dans de l'eau & du sucre. La passion que les Indiens ont pour ce fruit, ne leur permet pas toujours d'attendre qu'il soit mûr; mais ils en corrigent l'aigreur à force de sucre. Il est d'ailleurs fort sain, quoique si chaud, qu'un couteau qu'on y laisseroit l'espace d'un jour, en perdroit tout-à-fait sa trempe.

L'Ananafeira.

L'*Anavinga* est un arbre de grandeur moyenne, qui est toujours verd, & dont le fruit est mûr au mois d'Août Le suc de ce fruit, pris en décoction, excite la sueur, chasse les maladies qui ont de la malignité, & tient le ventre libre. De la décoction des feuilles, dans de l'eau, on fait un bain salutaire pour ceux qui ont des douleurs dans les articulations.

L'Anavinga.

L'*Angolam* est un fort bel arbre, d'environ cent pieds de haut, & douze pieds de grosseur, qui croît sur les Montagnes, &

L'Angolam

Arbres, Plantes, et Fruits des Indes Orientales.

parmi les Rochers. Il est toujours verd. Son fruit ressemble à celui du Cerisier, & dure très long-temps. Les Indiens du Malabar le regardent comme le Symbole de la Royauté, parce que ses fleurs sont attachées à ses branches en forme de diadême. Le suc qu'on tire de sa racine, par expression, tue les vers, purge les humeurs phlegmatiques & bilieuses, évacue l'eau des Hydropiques. Sa racine, en poudre, passe pour un spécifique contre la morsure des Bêtes venimeuses.

L'Angsana.

L'*Angsana* est un arbre dont on ne donne point la description, mais qui est employé dans la Médecine. Sa partie utile est une liqueur, qui en découle par incision, & qui se condensant forme une larme de couleur rouge, enveloppée dans une écorce déliée. C'est dans cet état qu'elle se vend chez nos Droguistes. On attribue, à cette gomme, une qualité astringente, & beaucoup de vertu pour les Aphtes.

Anis des Indes, recherché des seuls Hollandois.

Anis. Les Hollandois achetent, en divers endroits des Indes, une graine, qui croît sur de petits Buissons, & qu'ils appellent *Anis*, parce qu'elle ressemble à l'Anis par l'odeur & le goût. Ils sont les seuls Européens qui ayent du goût pour cette espece de fruit; ou, si les Anglois s'en servent quelquefois pour leur *Punch*, c'est lorsqu'ils y sont forcés par le besoin. Mais les Hollandois en transportent beaucoup à Batavia, & le font distiller avec l'Arrack. Ils en boivent de longs traits, qui leur tiennent lieu d'eau-de-vie; sans être arrêtés par la violence de cette liqueur, qui ruine souvent les meilleures constitutions (20).

(20) Un Voyageur assure qu'elle est en fort grande estime dans toutes les Indes Orientales. *Dam...*

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

L'Anoncira & l'Anone.

L'*Anoncira* est un fort grand arbre, qui produit un fruit nommé *Anone*, dans les mois de Février, de Mars, & d'Avril. Ce fruit est de la grosseur d'une Poire. Il est rouge & jaunâtre en dehors, blanchâtre en dedans, plein d'une substance molle, douce & agréable, qui se mange avec une cuilliere. Il a quelques petits pepins, noirs & durs. Careri, qui en fait cette description, ajoûte qu'il n'a nulle sorte de ressemblance avec aucun fruit de l'Europe.

L'Areka.

L'*Areka*, qu'on mêle avec le Bethel, est un fruit qui croît sur un arbre fort haut, fort droit & fort délié. L'arbre n'est propre qu'à faire des mâts & des vergues, pour des Barques d'un port médiocre. Le fruit est de la grosseur d'une petite noix, & couvert aussi d'une peau verte; mais il n'a point de coquille. Dépouillé de sa peau, il ressemble fort à la Noix muscade. Lorsqu'il est récent, il contient une matiere blanche & visqueuse, dont le goût & l'odeur ont peu d'agrément. Ceux qui, n'étant point accoutumés au Bethel, mâchent de l'Areka sans en avoir ôté cette matiere visqueuse, s'enivrent aussi aisément que s'ils avoient pris du vin avec excès: mais cette ivresse dure peu. Si l'Areka commence à vieillir, cette mucosité se desseche; le fruit perd sa force, & n'enivre plus. Quoique récent, il ne produit pas le même effet sur ceux qui en font un usage habituel.

Pour mâcher le Bethel on en prend deux

pier, *Tome III. page* 70. Les Indiens, dit-il ailleurs, la regardent comme un cordial, d'une vertu particuliere, surtout, comme il l'apprit, lorsqu'on y a fait infuser des Serpens & des Scorpions. *Ibidem, page* 59.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

ou trois feuilles, sur une desquelles on étend une petite quantité de chaux éteinte, c'est-à-dire, environ la grosseur d'un petit pois. On plie ces feuilles, & l'on en fait un petit paquet, auquel on ajoûte la quatriéme partie d'une Noix d'Areka. On mâche ce paquet, mais on n'en avalle point le suc. Cette préparation, qu'on nomme le Bethel, rougit la salive, la langue & les levres. On joint quelquefois, au paquet, un grain de Cardamome, un clou de Girofle, ou un peu d'Ambre gris. Ce mélange n'a pour objet que de flatter le goût, & ne contribue point à la belle couleur, qui n'est que de l'effet du Bethel mêlé avec l'Areka & la Chaux. Mais ces trois ingrédiens sont si néceffaires pour le changement de couleur, que si l'on en supprimoit un, la salive demeureroit verte, & ne deviendroit jamais rouge.

Comment le Bethel & l'Areka se mêlent dans l'usage.

Outre le beau vermillon que ce mélange donne aux levres, & l'agréable odeur qu'il laisse à la bouche, il fortifie l'estomac, il aide à la digestion, & ceux qui en font habituellement l'usage peuvent se passer du secours du vin. On prétend aussi qu'il préserve de la gravelle & de la pierre, & qu'il apporte un merveilleux soulagement à ceux qui sont attaqués de ces cruelles maladies. Tous les Voyageurs assurent qu'elles ne sont pas connues dans les Pays où le Bethel croît, & où l'usage en est commun. Aussi les Européens, qui font quelque séjour dans l'Orient, s'y accoutument-ils d'abord, & ne manquent-ils pas d'en faire bientôt leurs délices (21).

L'Asjogam.

L'*Asjogam* est d'une grosseur médiocre, & s'éleve d'environ vingt pieds. Le jus de ses feuilles, mêlé avec de la graine de Cumin

(21) Dellon, Tome I. page 190.



...leira sa feüille est le Betel.

1 Asafreira e...

T.XI.N.° II.

pulvérisée, guérit la colique. On les prend en poudre, avec du sucre, pour rectifier & purifier le sang.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

L'Asutinat.

L'*Asutinat*, fruit d'un arbre ignoré, est une graine fort chaude, qui est en usage pour les assaisonnemens, dans toutes les Indes.

L'Ateira & la Pomme de Canelle.

L'*Ateira*, qui est de la grandeur du Pommier, a les feuilles fort petites. Son fruit a reçu, des Portugais, le nom de *Pomme de Canelle*. Il ressemble à la Pomme de Pin; verd en dehors, blanc en dedans, mêlé de pepins noirs, & d'une substance si molle qu'on le mange avec la cuilliere. Il est plus doux & plus agréable que l'Anone. Son odeur est celle de l'Ambre & de l'eau-rose, mêlés ensemble. Il est dans sa maturité aux mois de Novembre & de Décembre.

Le Badukka.

Badukka est le nom d'un arbrisseau médecinal, dont les feuilles donnent un suc, qui mêlé avec de la graisse de Sanglier, forme un bon liniment pour la Goutte. La décoction des fleurs & des feuilles donne une liqueur purgative, dont la fumée déterge les ulceres de la bouche. Mais sa propriété, la plus singuliere est que son fruit, pris dans du lait, rend impuissant.

Le Bahel Schulli.

Le *Bahel Schulli* est un arbrisseau épineux, qui croît dans les lieux humides, & dont la racine, en décoction, a des vertus fort apéritives. On en distingue une autre espece, qui vient dans les sables, & dont les feuilles, comme les tiges, sont d'un verd gai. Ses fleurs sont blanches, tirant un peu sur la couleur d'azur.

Le Bambou, ou Mambou.

Le *Bambou* ou *Mambou*, si célébre & tant de fois nommé dans toutes les Relations des Indes Orientales, est une sorte de gros roseau, qui croît en maniere d'arbre, quelquefois jus-

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

qu'à la grandeur du Peuplier, & dont les branches s'élevent droit vers le Ciel. Ses feuilles sont un peu plus longues que celles de l'Olivier. Le tronc est de la grosseur de la cuisse humaine, près du genou. Les jointures, ou les nœuds du tronc, sont à la distance d'un empan & demi les unes des autres. Sur la Côte de Malabar & de Coromandel, on trouve dans ces jointures une matiere blanche & coagulée, que les Indiens nomment *Sucar Mambu*, c'est-à-dire, Sucre de Mambu, comme les Arabes, les Persans & les Mores lui donnent le nom de Tabaxir, qui signifie, dans leur langue, *Jus blanc*. Ses vertus Médecinales la rendent si précieuse, qu'en Arabie & en Perse, elle se vend ordinairement au poids de l'argent. On l'employe pour la fievre chaude, la colique, le flux de sang, & pour les maladies secrettes. Dans la plûpart des autres parties des Indes, les Bambous n'ont point cette substance. Mais leur tronc & leurs grosses branches servent, partout, à mille usages, qui ne demandent point d'être répétés.

Le Bandura. Le *Bandura* est un arbre, qui n'a de remarquable qu'une sorte de graine, de la figure d'un *Penis*, long quelquefois de plus d'un pied, & beaucoup plus gros que le bras humain. Il est attaché à l'arbre, par une feuille, & presque toujours rempli d'une eau fort agréable à boire. Les qualités de sa racine sont astringentes.

Le Basaal. Le *Basaal*, croît dans des lieux sablonneux. Il ne porte des fleurs & des fruits qu'une fois l'an; ce qui dure jusqu'à sa quinziéme année. La décoction de ses feuilles, dans l'eau, avec un peu de Gingembre, est un gargarisme éprouvé pour les maux de gorge.

Le *Baxana* est un arbre dont la racine, les feuilles & le fruit passent, dans toutes les Indes, pour un antidote contre toutes sortes de Poisons; mais dans le voisinage d'Ormuz, son fruit suffoque, dit-on, ceux qui en mangent. On prétend même que son ombre y est mortelle, si l'on y passe seulement un quart d'heure.

Arbres, Plantes, et Fruits des Indes Orientales.

Le Baxana.

Le *Belilla* n'est qu'un arbrisseau, qui porte des baies. Sa racine est fort vantée, en décoction, pour rafraîchir le foie, & purger les humeurs pituiteuses. Quelques-uns croyent que c'est du suc de cet arbrisseau, mêlé avec d'autres ingrédiens, qu'on compose le *Belilli*, drogue des Indes, qui nous vient dans des cannes de Bambou, sous la forme d'un suc épaissi, & qui passe pour un antidote égal à la Thériaque. Il est infaillible aussi pour les Hemorhagies.

Le Belilla & le Belilli.

Le *Belutta*, grand arbre, dont la racine broyée, avec du Gingembre frais, provoque puissamment la sueur.

Le Belutta.

L'arbre qui produit le *Benjoin* est grand, touffu, & ses feuilles ressemblent à celles du Limonier. Il en découle naturellement une sorte de Gomme, qui est le Benjoin, nommé *Lou*, par les Arabes. Mais on fait, dans les arbres, & dans leurs rejettons mêmes, des incisions & des fentes, pour en tirer plus de cette espece d'encens, qui est une des plus précieuses marchandises de l'Orient, par le cas qu'on fait de son odeur, & de ses usages pour la Médecine. Les plus jeunes arbres produisent le meilleur Benjoin, qui est noirâtre. Le blanc, qui sort des vieux arbres, est bien moins estimé; mais, pour vendre tout au même prix, ceux qui font ce commerce les mêlent ensemble.

Le Benjoin.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Bethel.

Le *Bethel* si souvent nommé dans ce Recueil, avec les différences que l'usage de chaque Pays y fait mettre, demandroit une longue explication pour réunir toutes ses qualités. Cette fameuse feuille est celle d'un arbrisseau rampant, comme le Lierre & le Poivre. Elle ressemble beaucoup, par la figure, aux feuilles de ces deux Plantes, mais son goût est aromatique. Elle est naturellement d'un beau verd. Cependant, on a trouvé le secret de faire blanchir les feuilles de Bethel, en les renfermant dans de petits coffres, composés d'un tronc récent de Bananier, & les arrosant au moins une fois par jour. La perte de leur couleur naturelle ne change rien à leur goût, qui en devient, au contraire, plus fin & plus délicat. On ne présente jamais, chez les personnes de qualité, que de celles qui sont parfaitement blanches. Raprochez cette description de celle de l'Areka.

Le Bilimbeira.

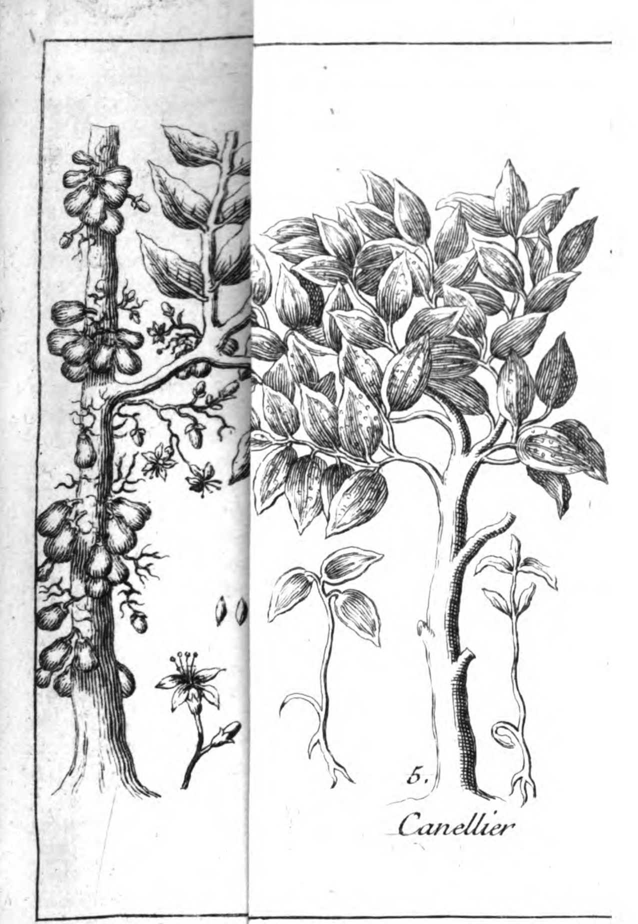
Le *Bilimbeira* est un arbre de la grandeur du Prunier, avec des feuilles très minces. Il porte, pendant toute l'année, des fruits qui se nomment *Bilimbins*, & dont la couleur approche du verd. Leur figure est celle d'une longue courge. Leur goût, qui tire sur l'aigre, les rend propres à servir d'assaisonnement, & à confire. Tout se mange, parce qu'ils n'ont point de noyau.

Le Bilimbi ou Biling-bing.

Le *Bilimbi* ou *Bilingbing*, petit arbre, qui ne s'éleve gueres au dessus de dix pieds, & dont le fruit est une espece de Pomme, de forme pentagone, porte des fleurs & des fruits pendant toute l'année.

Le Bintambaru.

Le *Bintambaru*, Arbuste, ou grande Plante, qui abonde en sel purgatif. Son suc est laiteux, & picote vivement la langue & le gosier.



T. XI. N.° II.

Le *Brindeira* est de la grandeur du Poirier, avec des feuilles plus petites. Les Brindons, qui sont ses fruits, & qui meurissent dans les mois de Février, de Mars & d'Avril, ressemblent aux Pommes d'or de l'Europe; mais ils ont la peau dure, & la poulpe rouge, visqueuse, tirant sur l'aigre, avec trois noyaux fort tendres. On ne fait que mâcher la poulpe, pour en avaller le suc; & l'écorce s'employe pour les sauces.

ARBRES PLANTES ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Brindeira & les Brindons.

Le *Cajan* est une sorte de Buisson, qui ne prend jamais une hauteur d'arbre, mais qui n'en est pas moins estimé par ses pois rougeâtres; ils croissent quatre à quatre dans des gousses, & sont une fort bonne nourriture. Ses feuilles, en apozème, ont la vertu d'arrêter le flux immoderé des Hemorroïdes. Broyées avec le Poivre, elles nettoyent les gencives & calment le mal de dents. Sa graine bouillie dans l'eau de riz, & convertie en liniment avec du beurre, est un excellent remede pour les lassitudes douloureuses aux jointures. On en fait aussi une liqueur salutaire dans la petite verole. Il ne faut pas confondre le *Cajan* avec le *Cajan-keba*, Plante rampante, qui s'attache aux arbres comme le Lierre, & que les Indiens appliquent broyée sur les fractures.

Le Cajan.

Le *Cajeput* est un arbre, d'où l'on tire une huile aromatique, du même nom.

Le Cajeput.

Le *Cajuyera* n'est pas un arbre fort haut; mais le grand nombre de ses branches & l'abondance de ses feuilles le rendent fort touffu. Son fruit, qui se nomme *Acajou*, ressemble en dehors à une Pomme jaune & rouge. Sa proprieté, la plus singuliere, est que tous les autres fruits ayant le noyau en dedans, il le porte dessus, comme une

Le Cajuyera & l'Acajou.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

espece de Cimier verd. On attribue, à son odeur, la vertu d'augmenter & de rafraîchir la mémoire. L'amande crue de son noyau a le goût d'une Noix nouvelle. Rôtie, elle prend celui de l'Amande commune. Le tems de la maturité, pour ce fruit, arrive entre Février & Mai. En le coupant par quartiers & le mettant tremper dans l'eau fraîche, on en tire ensuite un suc très rafraîchissant, qui est regardé comme un spécifique pour les obstructions de l'estomac.

Le Calaba.

Le *Calaba* est un arbre gommeux, dont la fleur est une sorte de rose, composée de plusieurs petales, placés dans un ordre circulaire. Il s'éleve de son fond un Pistil, qui devient ensuite un fruit spherique, charnu, & qui contient un noyau de la même forme. C'est du tronc & des branches, qu'il sort une gomme claire, à peu près semblable au mastic, dont on lui donne le nom, & aux usages duquel on le substitue.

Le Calamba.

Le *Calamba* est un arbre dont le bois est fort précieux par son odeur, à laquelle on attribue de grandes vertus, & par l'usage qu'on en fait pour les ouvrages de marqueterie. C'est une espece d'Aloës, suivant Pirard, qui distingue deux sortes d'Aloës des Indes; l'un, dit-il, que les Indiens nomment *Calamba*, & l'autre *Garop*. Il se vend assez cher, surtout dans les lieux où il ne croît pas, parce que tous les Grands se font honneur d'en brûler, pour le faste autant que pour l'excellence du parfum. Sa couleur est verdâtre.

Le Calame, ou Roseau aromatique.

Le *Calame*, ou *Roseau aromatique* est une sorte de Roseau, qui contient une matiere spongieuse & jaunâtre, dont on se sert contre les foiblesses de nerfs, & que les femmes Indiennes employent particuliérement contre

les vapeurs. Après les grandes chaleurs du Pays, on en fait aussi prendre aux Chevaux, avec de l'ail, du sel, du sucre & du beurre; mêlange qu'on nomme *Arata*, & dont on vante beaucoup la vertu. La tige de cette Plante est mince & remplie de nœuds. Elle se fend en éclat, quand on veut la rompre. Elle est coriace sous la dent, astringente, & d'un goût aigre, mêlé d'amertume.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Calesiam.

Le *Calesiam* est un grand arbre, dont le bois est de couleur purpurine obscure. Il est uni & flexible. Ses fleurs croissent en grappes, à l'extrêmité des branches, & sont assez semblables aux fleurs de la Vigne. Elles sont succedées par des baies en grappes, de figure oblongue, rondes, plates, vertes, couvertes d'une écorce mince, pleines d'une poulpe succulente, mais insipide, qui contient un noyau verd, oblong, plat, dans lequel est une amande blanche & sans goût. L'écorce du Calesiam, pulvérisée & réduite en Onguent, guérit le spasme cynique & les convulsions causées par de grandes douleurs. Le suc de la même écorce dissipe les aphtes, & pris intérieurement, il arrête la dyssenterie. Les Indiens employent le bois à faire des manches de couteau & des poignées de sabre.

Le Camphrier.

Le *Camphrier* est un arbre assez commun aux Indes Orientales, mais qui ne porte point partout une gomme aussi estimée que celle des mêmes arbres dans l'Isle de Borneo. Il a les feuilles alternes, assez semblables à celles du Laurier, roides, vertes, & d'une odeur de Camphre. Ses fleurs, qui naissent des aisselles des feuilles, sur de petites branches, sont blanches, à cinq petales, & quelquefois à six. Ses fruits sont des baies, composées,

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

comme le fruit du Canelier & du Chêne; d'un calice, & d'un petit gland, qui renferme une semence huileuse, de la grosseur d'un grain de poivre. Ce fruit, dans sa parfaite maturité, est d'un pourpre foncé, & d'un goût de Camphre & de Girofle. Pour tirer le Camphre des Camphriers communs, on prend le bois, les racines, les branches & les feuilles de ces arbres; on les met sur le feu dans une Cucurbite bien bouchée, & la matiere du Camphre se sublime & se rassemble en masse. Mais celui de l'Isle de Borneo découle naturellement de son arbre, dans lequel on trouve même de petites veines de Camphre.

La Canelle.

Observons sur la *Canelle* qu'elle ne vient aujourd'hui que de Ceylan. On a déja remarqué, dans la description de cette Isle, que l'arbre, qui la porte, ressemble beaucoup à nos Saules (21), & qu'il a trois écorces, dont on ne prend que la premiere

(21) Schouten, qui s'étoit fait une étude particuliere, en donne cette description: » Ces arbres » merveilleux, dit-il, sont » à peu près semblables à » l'Orange. Le tronc & » les branches en sont » pourtant plus fins, moins » noueux, & montent » plus droit. Les feuilles » ressemblent presqu'à celles du Laurier. La fleur » en est blanche, & d'une » odeur très agréable. Ils » produisent un fruit à » peu près de la grosseur » de l'Olive. Les Singes » & les Oiseaux en mangent beaucoup. On en » tire une huile, qu'on » tient fort médicinale. » Presque tout ce qui en » tombe à terre germe, » & produit de jeunes Arbres. Lorsqu'ils sont assez grands, on coupe » les vieux pour donner » de l'air aux nouveaux. Ils » ont une double écorce. » Celle du dehors est fine, & on les pele pour » l'ôter. Ensuite on en tire, par longs morceaux, » l'écorce intérieure, qui » est proprement la Canelle, qu'on fait sécher » au Soleil, & qui, en » sechant, se met d'elle-même en rouleaux, & » devient d'une couleur tirant sur celle de rose. La » curiosité m'ayant porté à » peler un Arbre, je trou-

& la seconde. Ajoûtons que celle-ci est incomparablement la meilleure. On ne touche point à la troisiéme ; parce qu'elle est nécessaire à la conservation de l'Arbre ; & cette division demande tant de soin, qu'on en fait comme un métier, qui s'apprend dès la jeunesse. Les derniers Voyageurs font remarquer que la Canelle coûte plus aux Hollandois qu'on ne se l'imagine. Le Roi de l'Isle, qu'on appelle Roi de Candi, du nom de sa Capitale & qui est presque toujours en guerre avec eux, ne manque point de choisir le temps de la récolte, pour les surprendre, ou les incommoder par ses attaques. Ils sont obligés d'entretenir quinze ou seize cens hommes de

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

» vai cette écorce glissan- » te, grasse, sans goût, » & sans odeur, ou du » moins en ayant très peu. » Un Arbre ainsi pelé de- » meure deux ou trois ans » avant que de se couvrir » d'une nouvelle écorce, » & semble périr pendant » quelque temps ; mais il » reprend enfin sa vigueur. » La plus excéllente Ca- » nelle se recueille entre » Point de Galle & Ne- » gumbo, où l'on en trou- » ve des Forêts entieres ; » outre les Caneliers, qui » sont semés en divers » lieux dans les Campa- » gnes incultes.

» On distingue la Ca- » nelle, en fine, médio- » cre & grossiere. La der- » niere vient des Arbres, » qui sont gros & déja » vieux. On bâtit des Mai- » sons du bois de ces Ar- » bres, & l'on en fend pour » faire du feu. Il rend une » odeur admirable en brû- » lant. Quoique la Canel- » le passe pour chaude au » troisiéme degré, les ra- » cines de l'arbre ne lais- » sent pas de rendre une » eau très odoriférante, & » même une espece de Cam- » phre. Les Insulaires de » Ceylan ont l'art de tra- » vailler l'écorce verte, » c'est-à-dire, la véritable » Canelle. Ils en font en- » trer dans les Cabinets, » les Armoires, les petits » Coffres. Ils sçavent mê- » me en revêtir des Can- » nes ; & l'on m'en don- » na une dont l'ouvrage » étoit d'une finesse ini- » mitable. *Tome II, pages* » *29 & suivantes.*

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

guerre, pour la défense d'un même nombre d'Ouvriers, qui travaillent dans les Bois à lever les écorces. Ces Travailleurs sont nourris pendant le reste de l'année; sans compter la dépense des Garnisons habituelles de Colombo, Pointe de Galle, Manaar, Jafanapatan, & de plusieurs autres Places que la Compagnie de Hollande occupe autour de l'Isle. Des frais si considérables augmentent nécessairement la cherté de la Canelle. L'Arbre produit, pour fruit, une sorte d'Olives, qui ne se mangent point, mais dont les Portugais avoient trouvé le moyen de faire un autre usage. Ils les mettoient dans une chaudiere, avec de l'eau simple & la petite pointe des branches, pour faire bouillir tout ensemble, jusqu'à ce que l'eau fût tout-à-fait consumée. Le dessus de cette matiere, après l'avoir laissée refroidir, étoit une pâte, assez semblable à de la cire blanche; & le fond donnoit une espece de Camphre. De cette pâte, ils faisoient des cierges, pour l'office de l'Eglise aux principales Fêtes; & l'odeur de Canelle, qu'elle répandoit en brûlant, avoit la force des meilleurs parfums. Ils en envoyoient à Lisbonne, pour la Chapelle du Roi. Mais on ne nous apprend pas que les Hollandois ayent suivi cette méthode.

Les Portugais tiroient aussi de la Canelle, des terres voisines de Cochin; moins bonne, à la vérité, que celle de Ceylan, mais qui se donnoit à meilleur marché. La Compagnie de Hollande, les ayant chassés de cette Ville, a fait ruiner tous les Caneliers du Pays. On ne parle point de ceux de Mindanao & de quelques autres Isles, non-plus que des Girofliers, qui croissent hors des Moluques; parce que l'expérience a fait connoître que les

uns

ans & les autres sont comme autant d'Avortons, ou de productions sauvages, qui ne méritent pas le nom d'Epiceries.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Caniram.

Le *Caniram*, est un grand arbre, dont à peine deux hommes peuvent embrasser le tronc. Son écorce est ordinairement rougeâtre; mais les petites branches sont d'un verd sale, pleines de nœuds, & leur écorce est amere. Ses feuilles, qui sortent deux à deux de chaque nœud, sont d'une figure ronde, oblongue, & d'un goût extrêmement amer. Des nœuds des petites branches, sortent des fleurs disposées en ombelle, composées de quatre, cinq ou six petales, d'un verd d'eau, pointues, d'une odeur foible, mais assez agréable. Son fruit est une pomme ronde, lisse, de couleur d'or, dont la chair, dans sa maturité, est blanche, mucilagineuse & couverte d'une écorce épaisse & friable. Cette chair, & la semence qu'elle contient, ont un goût très amer. La racine du Caniram prise en décoction, est bonne pour le cours de ventre & pour les fievres pituiteuses.. Son écorce, pilée & paîtrie avec de l'eau, arrête les dyssenteries bilieuses. Mais ce qu'il a de plus singulier, c'est que le suc de ses feuilles, qui, pris modérément en décoction, est aussi très sain, cause tous les effets du poison, & même la mort, lorsqu'on en boit trop.

Le Cara Schulli.

Le *Cara Schulli* est le nom d'un Arbrisseau, qui ressemble beaucoup au Caprier. Pulverisé au feu, & mêlé avec du vinaigre, il dissout admirablement les tumeurs. Mis en poudre, par le seul broyement, & mêlé avec la liqueur du Cocotier, qui se nomme *Sory*, il fait meurir & percer les abscès. La décoction de sa racine est vantée pour la suppression d'urine. Celle de ses feuilles, prise

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

intérieurement avec une petite quantité de riz, est excellente pour les tumeurs œdemateuses.

Le Carambo léira & la Carambola.

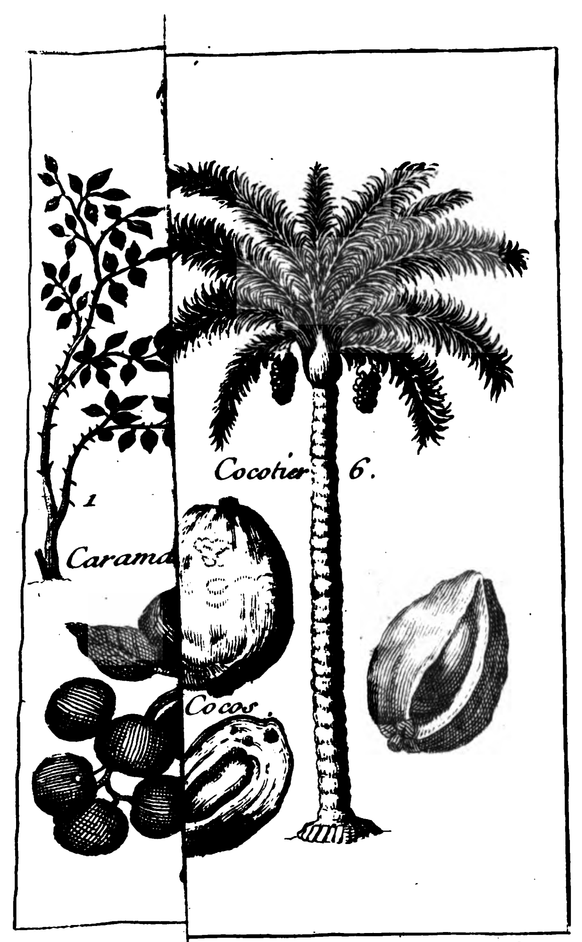
Le *Caramboleira* est un arbre de la grandeur du Prunier, avec lequel il a d'ailleurs beaucoup de ressemblance par ses feuilles. Son fruit, qui se nomme *Carambola*, est jaune en dehors, dans sa maturité. Sa poulpe, qui ressemble à celle du Limon, & qui a quatre ou cinq amandes, est blanche & d'un goût tirant sur l'aigre du Limon. Les Portugais la mangent avec du sucre, parce qu'ils lui trouvent une qualité froide. L'arbre porte des fruits & des fleurs plusieurs fois l'année.

Le Caramdeira.

Le *Caramdeira* est un arbre bas & plein d'épines, dont les feuilles ressemblent à celles de l'Oranger. Son fruit est une sorte de Raisin, dont la couleur tire, en dehors, sur le rouge, quoique l'intérieur soit fort blanc. Il a des pepins. Son goût n'est comparable à rien de connu en Europe. Le temps de sa maturité arrive aux mois d'Avril & de Mai.

Le Cardamome.

Cardamome. On a déja remarqué que le Cardamome ne se trouve que dans le Royaume de Cananor, sur une Montagne éloignée de la Mer, d'environ six à sept lieues, & qu'on n'a besoin, ni de le semer, ni même de labourer la terre. Il suffit de mettre le feu aux herbes, qui ont poussé pendant les pluies, & que le Soleil desséche après l'Hyver. Les cendres de ces herbes disposent la terre à produire les arbrisseaux, qui portent le Cardamome. On le transporte en Perse, en Arabie, en Turquie, & dans tous les Royaumes de l'Inde, où l'on n'est pas content d'un ragoût, s'il n'est assaisonné de cet aromate. Sa rareté en augmente le prix, & le fait vendre ordinairement trois ou quatre fois plus cher que le plus beau Poivre.



T. XI. N.° IV.

Le Carin-Curini. Le *Carin-Curini*, Arbrisseau dont les fleurs sont en casque & d'un bleu verdâtre, donne un fruit partagé en deux cellules, dans chacune desquelles est une semence platte, arondie, & terminée en pointe comme un cœur. Lorsque cette semence est mûre, elle est jaunâtre, ou d'un rouge pâle, raboteuse, & tout-à-fait insipide. La décoction des feuilles & de la racine, brise le calcul. Leur décoction guérit la dysurie ; & leur infusion, dans l'eau chaude, appaise la toux & les douleurs du calcul.

Le Carrapouli. Le *Carrapouli* est un Arbre de moyenne hauteur, dont le fruit a la grosseur & le goût d'une Cerise.

Le Cassumuniar. Le *Cassumuniar* est une racine de la grosseur du petit doigt, célebre jusqu'en Europe, où les Marchands l'apportent, coupée en petits morceaux, de couleur brune, d'un goût aromatique, piquant, mêlé de quelque amertume, & entourée de cercles en dehors. Aucun Voyageur ne nous apprend la Plante dont elle se tire : mais elle est estimée comme un puissant remede pour les maladies des nerfs, pour la paralysie, les convulsions, la colique, les tranchées & les affections hystériques.

Le Cattu Schiragam. Le *Cattu Schiragam* est un Arbrisseau de hauteur d'homme, qui croît dans les lieux brûlés du Soleil. Broyé, & bouilli dans l'huile, il dissipe les pustules. Sa graine, prise en poudre dans de l'eau chaude, chasse les vents & tue les vers.

Le Champakam. Le *Champakam* est un grand Arbre, qui porte, deux fois l'année, des fleurs extrêmement odorantes, mais qui ne donne du fruit que long-temps après avoir été planté. On fait, de ses fleurs, une distillation spiritueuse,

d'une odeur très agréable. Sa racine & son écorce, desséchées & pilées, sont un maturatif fort vanté On fait aussi, de ses fleurs, pilées avec de l'huile, un onguent pour les yeux & pour la goutte.

Le Charameis.

Le *Charameis*, Arbre dont on distingue deux especes : l'une de la grandeur du Nefflier, dont les feuilles ressemblent à celles du Poirier, & sont d'un verd clair. Son fruit naît en grappe, & ressemble à une Aveline ; mais il se termine en plusieurs angles, de couleur fort jaune, & d'une acidité très agréable. Les Indiens le mangent, ou mûr, ou confit au sel avant sa maturité. C'est un fort bon assaisonnement. L'autre espece donne un fruit plus gros, quoiqu'elle ait les feuilles plus petites. Leur racine jette une sorte de lait ; & son écorce, broyée avec de la moutarde, est un purgatif fort salutaire pour les Asthmatiques.

L'arbre aux Chandelles.

L'Arbre aux *Chandelles* tire ce nom d'une sorte d'écorce fort déliée, & longue de deux palmes, qui pousse des deux côtés de chaque branche, & qu'on prendroit pour deux Chandelles vertes. Elles renferment plusieurs petits grains, semblables à des pois blancs, qu'on mange cuits, seuls, ou avec le riz.

Le Chiampim.

Le *Chiampim*, fleur blanche, originaire de la Chine, jette une excellente odeur. On la confit ; & dans cet état, elle prend une consistence très ferme, qui ne l'empêche point d'être fort douce au palais. L'Arbre, qui la porte, est une espece de petit Platane. On distingue une autre espece de Chiampim, qui a deux feuilles, droites, longues & blanches, & deux autres feuilles, rouges, & renversées en dessous. Cette fleur ne vient pas d'un Arbre, mais d'une Plante basse.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Coapoiba.

Le *Coapoiba* est un arbre commun, de la hauteur du Hêtre, auquel il ressemble aussi par la figure. Son écorce est de couleur cendrée, avec des ondes brunes. Ses feuilles sont fermes, de figure oblongue; & si l'on rompt leur queue, il en sort une liqueur laiteuse. Ses fleurs ont chacune leur pedicule. Elles sont de la grosseur d'une Rose, composées de feuilles blanches, avec de petits onglets rouges. Au lieu de nombril, elles ont un petit globule, rouge, résineux, de la grosseur d'un pois, qui donne une résine aussi claire que la Térébentine, gluante & jaunâtre. Le fruit est contenu dans une caspule, comme celle du gland.

Le Codaga Pala.

Le *Codaga Pala* est un arbre commun dans le Malabar, dont l'écorce pulverisée & prise dans du lait aigre, arrête infailliblement le cours de ventre & le flux hémorrhoïdal. Sa racine, réduite en poudre & cuite dans l'eau de riz, est excellente en cataplasme pour l'Esquinancie & toutes sortes de tumeurs, même pour la Goutte.

Le Codi Avanam.

Le *Codi Avanam* est un Arbrisseau, qui croît dans les lieux sablonneux, & dont le suc, pris dans du vin, est un remede excellent pour la Diarrhée. Cuit aussi dans de l'huile, on le fait prendre, comme un Corroboratif fort puissant, pour l'épuisement des forces.

Cœur Indien.

Le *Cœur Indien*, ou *Pois de Merveille*, est le nom que les Voyageurs ont donné à une Plante Indienne, & à son fruit, qui est en effet un pois d'une beauté singuliere. Il est en partie blanc, en partie noir, & toujours marqué d'un cœur. La plante s'éleve à trois ou quatre pieds de hauteur, par des tiges sans poil, & cannelées, qui ont besoin d'être

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

soutenues. Les feuilles sont d'un beau verd, & découpées comme celles de l'Ache. On ne nous apprend ni le nom Indien de la Plante, ni la couleur de ses fleurs, auxquelles succédent des gousses qui contiennent les pois.

Le Congnare.

Le *Congnare*, autre Arbre d'une grande hauteur, & dont les rameaux ont beaucoup d'étendue, est distingué par ses feuilles, qui sont rondes, chacune avec un petit pignon. Son fruit est une espece de petites Prunes, d'un goût délicieux. Il est fort estimé à Goa. Comme il porte, dans toutes les Saisons, on ne trouve pas moins d'agrément que d'utilité à le voir paré, aussi continuellement que l'Oranger, de fleurs, les unes en boutons, d'autres ouvertes, d'autres nouées, & de fruits dans tous les degrés, jusqu'à la parfaite maturité.

Le Cotonnier.

Le *Cotonnier*, ou l'Arbre qui porte le Coton aux Indes Orientales, differe peu de celui dont on a donné la description entre les Plantes d'Afrique. Cependant, on y remarque quelque différence. Il croît de la grandeur du Rosier. Ses feuilles ressemblent à celles de l'Erable, & ses fleurs sortent comme les boutons de Roses. Ce n'est qu'après la chûte de la fleur, que les boutons grossissent, & que par un nouvel épanouissement, ils produisent le Coton. Il s'y trouve une semence, que les Indiens mettent soigneusement en terre, & qui leur donne de nouveaux arbres, dont ils ne cessent pas de tirer la matiere de ces belles toiles, qui leur font mépriser celles de Lin & de Chanvre (23).

Le Cowalam.

Le *Cowalam* est un grand Arbre dont le fruit ressemble à une Pomme ronde. L'écorce

(23) Gautier Schouten observe que les Plantes qui portent le Coton, dans les Indes Orientales, different

de ce fruit, qui est épaisse & verdâtre, en couvre une autre, dure, ligneuse & renfermée dans une substance visqueuse, humide, jaunâtre, acide & douçâtre, dans laquelle on trouve des graines plates, oblongues, blanches & pleines d'un suc gommeux & transparent. Lorsqu'il est mûr, les Indiens le trouvent délicieux; mais ils ne laissent pas de le confire verd, dans le miel ou dans le vinaigre, parce qu'ils le croyent excellent pour la Diarrhée & la Dyssenterie.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Cuclombi, ou Cumuc.

Le *Cuciombi* ou *Cumuc*, Arbrisseau qui s'attache aux arbres comme le Poivrier, produit, surtout à Java, & sur la Côte de la Sonde, une sorte de Cubebes, que les Indiens appellent *Cuba-Chini*, parce qu'avant l'arrivée des Portugais, aux Indes, c'étoient les Chinois qui l'alloient prendre, & qui le transportoient dans tous les autres Pays Orientaux. Ce fruit ne vient que dans les lieux incultes. Il croît par grappes comme les rai-

beaucoup l'un de l'autre. » Celle, dit-il, qui est » comme une herbe, a » une queue qui est pres- » que comme du bois, & » toute couverte d'une ru- » de écorce roussâtre. Elle » s'élève à deux pieds de » terre, & se divise en » plusieurs petites bran- » ches, dont les feuilles » sont à peu près comme » celles de la Vigne, ex- » cepté qu'elles sont un » peu plus petites. Les » fleurs tirent sur le jau- » ne, & sont un peu rou- » ges dans le milieu, » d'où sortent des fruits » ronds, à peu près de » la grosseur d'une petite » pomme, & elles s'ou- » vrent en figure d'Etoiles. » Lorsque le fruit est mûr, » le Coton y paroît & en » sort. On le recueille & » on le prépare. Les feuil- » les des arbres, qui por- » tent le Coton, sont pres- » que semblables aux pré- » cédentes; mais elles sont » ordinairement plus dou- » ces & plus unies. Le Co- » ton d'arbre n'est pas si » fin que le Coton d'her- » be. *Tome II. pages* 264 » & 265.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

fins, & chaque grain a sa queue particuliere. Les Insulaires de Java ont eu long-temps la précaution de ne le vendre que bouilli, dans la crainte qu'on ne le fît croître ailleurs. On l'employe contre les plus dangereux rhumes, & pour débarrasser la poitrine de toutes sortes d'humeurs. Les Mores s'en servent, comme du Talassa, pour s'exciter aux plaisirs de l'Amour.

Le Cudu-Pariti.

Le *Cudu-Pariti* est un Arbrisseau, qui s'éleve de dix ou douze pieds, & qui porte des fleurs pendant toute l'année. Ses feuilles, en cataplasme sur la tête, procurent le sommeil & dissipent les vertiges; & son fruit, broyé dans de l'eau, arrête la dyssenterie.

Le Cumana.

Le *Cumana* est un Arbre, qui ressemble beaucoup au Mûrier, par sa forme, & dont le fruit, qui est aussi une espece de Mûre, sert à la composition d'un Syrop fort vanté pour la poitrine. Son bois est si dur, qu'on en tire du feu, comme d'un caillou.

Le Cumbulu.

Le *Cumbulu* est un grand Arbre, commun au Malabar, dont la racine, prise en décoction, passe pour un excellent febrifuge.

Le Currutu Pala.

Le *Currutu-Pala* est un Arbrisseau, dont l'écorce, du moins celle de sa racine, broyée dans l'eau chaude, arrête la Diarrhée & soulage la dyssenterie.

Le Durion, ou Durian.

Le *Durion*, ou *Durian*, est un Arbre de la grosseur du Pommier, dont le fruit, qui se nomme aussi Durion, est fort estimé dans la plus grande partie des Indes. Ce fruit est fort gros, & ne croît qu'au tronc, comme le Jaka, ou aux grosses branches & dans leurs parties les plus voisines du tronc, comme le Coco. Sa grosseur est à peu près celle d'une Citrouille. Il est couvert d'une écorce verte, épaisse & forte, qui commence à jaunir dans

sa maturité : mais il n'est bon à manger, que lorsqu'elle s'ouvre par le haut. Le dedans, qui est alors parfaitement mûr, donne une odeur excellente. On le partage en quatre quartiers, dont chacun a de petits espaces, qui renferment une certaine quantité de poulpe, suivant la grandeur des cavités ; car elles sont plus ou moins grandes. La plus grosse partie du fruit est de la grosseur d'une œuf de poule, blanche comme du lait, & aussi délicate que la meilleure crême. L'habitude y fait trouver un goût exquis : mais ceux qui en mangent rarement, ou pour la premiere fois, lui trouvent d'abord un goût d'oignon rôti, qui ne leur paroît pas fort agréable. Le Durion doit être mangé frais. Il ne se garde qu'un jour ou deux, après lesquels il devient noirâtre & se corrompt. Chaque portion de la poulpe a un petit noyau, de la grosseur d'une féve, qui se mange grillé, & qui a le goût de la Chataigne. En général, le Durion & le Jaka se ressemblent beaucoup par la grosseur & la figure ; avec cette différence, néanmoins, que la poulpe du premier est blanche, & que celle de l'autre est jaunâtre, plus remplie de noyaux, & d'un goût moins estimé.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Dutroa, ou Datura.

La Plante, qui se nomme *Dutroa*, ou *Datura*, croît aux Indes, dans les lieux incultes. Elle s'éleve comme un Buisson. Ses feuilles sont pointues, découpées, blanches ; & lorsqu'elles tombent, elles font place à une tête ronde, qui naît, & qui se remplit de grains ou de pepins. Cette semence, mêlée avec de l'eau ou du vin, ou avec quelque autre mets, & prise dans une certaine quantité, fait mourir, en riant, ou en poussant des cris, ceux qui en mangent une cer-

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

taine quantité. Si l'on en prend moins, on en est quitte pour devenir tout à-fait hébêté, pendant l'espace de douze ou quinze heures, sans sçavoir ce qu'on dit, ce qu'on fait, ni ce qu'on voit; ou pour tomber dans un profond sommeil, qui dure l'espace de vingt-quatre heures. C'est la ressource des femmes libertines, lorsque pour se livrer au plaisir, elles ont besoin d'endormir leurs Maris ou leurs Gardiens.

Le Fagara.

Le *Fagara* est un Arbrisseau, dont le fruit, qui porte le même nom, est de la grosseur du Pois chiche, couvert d'une écorce déliée, cendrée & noire, avec une coque mince au dessous, qui contient un noyau assez solide, couvert d'une membrane noire & déliée. Il ressemble beaucoup à la coque du Levant. On lui attribue la vertu de résister au venin, & d'excellentes qualités pour l'estomac & le foie. Il y a un petit Fagara, qui est de la figure & de la grosseur de la Cubebe. L'un & l'autre sont aromatiques. On les croit originaires des Isles Philippines.

Le *Fagara* ne croît nulle part aussi bien que dans l'Isle de Java. La grosseur de son fruit y est celle du poivre à queue. Son écorce est tendre, & couverte d'une coquille noire fort mince. Il ne contient qu'un seul grain, fort estimé pour le rhume, pour la foiblesse d'estomac, & pour le cours de ventre.

Le Figueira, ou Bananier des Indes.

Le *Figueira*, ou *Bananier des Indes*, est moins un Arbre qu'une Plante tendre, de la grosseur de la cuisse humaine, & haute de quinze à vingt palmes, avec des feuilles qui en ont environ quatre de largeur. On croit, aux Indes, comme en Afrique, que ces feuilles furent celles dont les premiers Peres du genre humain couvrirent leur nudité. Les


1. Figuera ou Bananier des Indes.
2. Bananes.
3. Jangomeira
4. Jangomas
5. Brindeira
6. Brindons.
1
3
5
4
2
6
CHIOIL . sc.

T. XI. N.° V.

Indiens s'en servent au lieu de plats & d'assietes, & s'épargnent la peine de les nettoyer, en les renouvellant à chaque repas. Ils les font servir aussi de papier, sur lequel ils écrivent. Cette Plante, dont le tronc peut être comparé, pour la forme, à la tige des roseaux, ne porte du fruit qu'une fois. Lorsqu'elle a fourni soixante, soixante & dix, & jusqu'à cent Bananes, on coupe le tronc par le pied, & l'on en voit naître un rejetton. On distingue deux sortes de Bananes Indiennes: les unes de la longueur d'une palme, grosse & rondes comme un œuf, qui se nomment *Bananes à rôtir*. Le goût en est aussi doux que celui des Figues sauvages. Elles sont fort nourrissantes, lorsqu'on les mange rôties, avec un peu de canelle & de sucre. Leur poulpe est d'un blanc roussâtre, & pleine d'une petite semence tendre & noire, qui se mange aussi. On a soin de les cueillir vertes, pour les faire jaunir & meurir dans les maisons, comme les Melons d'hyver. Les Bananes de la seconde espece s'appellent Bananes de Jardin. Elles sont plus douces, de meilleur goût, & plus chaudes que les autres, qui sont naturellement froides; mais elles sont moins grandes, quoiqu'elles ayent les mêmes semences. On les mange crues. Les unes & les autres meurissent dans le même temps.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Figuier d'Inde.

L'Arbre, que les Portugais ont nommé *Figuier d'Inde*, a la feuille du Noyer, & n'a rien de commun d'ailleurs avec le Figuier de l'Europe. Il jette un petit fruit, dont on ne fait pas d'autre usage que de le brûler, pour en tirer une huile noire, qui sert, au lieu de poix & de suif, à noircir les Navires. Ce que cet Arbre a de plus admirable,

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

c'est que ses branches, comme celles du Paletuvier, après avoir poussé en hauteur, jettent une petite racine à la cime, se courbent ensuite d'elles-mêmes, & s'introduisent en terre, d'où elles produisent d'autres arbres, qui rempliroient bientôt un Pays si l'on ne s'attachoit à les détruire. Le bois n'est utile qu'à brûler.

Le Findolim.

Le *Findolim*, Plante qui porte une fleur rouge, donne ensuite un fruit de la même couleur, & de la grosseur du Limon.

Le Galanga.

Le *Galanga*, que les Arabes nomment *Calvegian*, est une Plante qui ne s'éleve que de quinze ou vingt pouces, & qui croît sans culture. Ses feuilles ont la forme d'un fer de lance, & ses fleurs sont blanches. On en distingue deux sortes; l'un petit, qui vient originairement de la Chine, & dont l'odeur est fort bonne; l'autre, qui est plus grand, avec peu d'odeur, & qui se nomme *Lanquas*. Les Indiens en transplantent de la premiere espece, font de ses racines une espece d'Achar, ou de Salade, & les employent en divers remedes, pour certaines maladies. Elles sont grosses & longues. Elles ont beaucoup de nœuds, comme la tige, qui est une espece de Roseau. Elles sont rouges en dehors, & blanches en dedans. Leur goût tire sur celui du Gingembre.

Gingembre des Indes Orientales.

Le *Gingembre* des Indes Orientales est une Plante, dont la tige sort de terre à la hauteur de deux ou trois empans, & n'est pas plus grosse que nos petits Roseaux. Ce sont ses racines que les Indiens mangent, ou vertes, en maniere de salade, ou confites au sel & au vinaigre. Il paroît que le nom de Gingembre vient des Arabes, qui nomment la racine *Gingibil*.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

L'Arbre au *Goudron*, c'est-à-dire, d'où coule une espece d'huile, qui sert à tous les usages du Goudron, a été décrit fort exactement dans la Relation de Dampier. Il ne paroît pas qu'il soit connu des Européens sous un autre nom.

L'arbre au Goudron.

Le Hermia.

Hermia est le nom d'un Arbrisseau ; & celui de son fruit, qui ressemble au Poivre, en figure & en grosseur, & qui est attaché comme lui, à un pédicule fort court. Mais son écorce est agréablement rayée de couleur rougeâtre & citrine ; & son goût est aromatique, tirant sur celui du Girofle. Il contient beaucoup de sel volatil & d'huile. On l'employe pour fortifier l'estomac, & pour les relâchemens de l'épiglotte ou de la luette.

Le Jacaranda & le Manipoy.

Le *Jacaranda* est un Arbre dont on distingue deux especes ; l'un qui a le bois blanc, & l'autre noir ; tous deux, durs, beaux & marbrés. Le blanc est sans odeur, & semblabe au Prunier. Ses feuilles sont petites, pointues, luisantes en dessus, & blanches endessous ; réguliérement opposées l'une à l'autre. Chaque rameau pousse plusieurs rejettons, qui portent, pendant plusieurs jours, des boutons de la grosseur d'un noyau de Cerise, disposés en grappe, de couleur d'olive, qui en s'entr'ouvrant se divisent en cinq feuilles inclinées en bas, qui représentent en dedans une petite robbe de soie, couleur d'olive luisante. Entre ces feuilles, il naît une fleur monopetale, presque ronde, jaune, d'une odeur fort douce, poussant de son milieu plusieurs étamines blanches, terminées par d'assez grands sommets jaunes. A ses fleurs succédent un fruit, grand comme la paume de la main, d'une figure irréguliere, bossu, tortu, inégal, panchant par sa pesanteur, d'un blanc mêlé de verd, & rempli d'une

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

substance verte, tirant sur le blanc, dont on se sert pour les usages du Savon. Les Indiens nomment ce fruit Manipoy, & le mangent cuit. L'autre espece de Jacaranda a le bois noir, dur, compact, mais odorant. Il passe pour sudorifique; & son fruit pour stomachal.

Le Jambo.

Les *Jambos* sont des Arbres fort hauts, dont les feuilles sont longues & minces. Leurs fruits, qui portent le même nom que l'arbre, sont de la grosseur d'une petite pomme, dont ils ont aussi le goût; mais leur odeur est celle de l'Eau-Rose. L'écorce en est jaunâtre, & le dedans de couleur canelle. On y trouve deux noyaux, qui sont détachés de la poulpe. Ils commencent à meurir au mois de Janvier, & leur saison dure jusqu'en Avril.

Le Jamboleira & les Jambolons.

Le *Jamboleira* est un Arbre sauvage, qui a les feuilles du Limonier, & dont le fruit, nommé *Jambolon*, est fort estimé des Indiens. Il pend aux branches comme nos Cerises & nos Olives. Il a la couleur rouge de l'une, avec la figure & le noyau de l'autre. L'usage des Indes est de le manger au sel. Mais il ne s'accommode point au palais des Européens, qui lui trouvent un goût de corne; ni même à leur santé, parce qu'il leur fait enfler le ventre. Les Jambolons meurissent ordinairement aux mois d'Avril & de Mai.

Le Jamboyera.

Le *Jamboyera* est un autre Arbre, de hauteur commune, dont la feuille est petite, & dont la fleur ressemble à celles de l'Oranger. Son fruit a la figure d'une Poire, rouge & blanc en dehors, blanc dans l'intérieur, avec un noyau. Il a l'odeur & le goût des Cerises. Sa saison est en Janvier, Février, & Mars. Il croît deux ou trois fois dans cet espace.

Le Jangomar.

Le *Jangomar* est un Arbre hérissé d'épines,



Grav: par L.^e Durivier Tardieu.

T. XI. N.^e IX

& de la grandeur d'un Prunier. Sa feuille ressemble aussi à celles du Prunier. Son fruit, qui tire sur celui du Sorbier, est de couleur jaune dans sa maturité, d'un goût de Pruneau, âpre & astringent. On l'employe pour la Diarrhée & pour les inflammations de gorge.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Jangomeira & les Jangomas, ou Fruits d'Adam.

Le *Jangomeira* est un Arbre de hauteur médiocre, dont toute l'écorce est remplie d'épines. Ses fruits, qui se nomment *Jangomas*, ont reçu des Portugais le nom de Fruits d'Adam. Ils ressemblent aux Noix par la figure, mais leur couleur est pourpre en dehors, & blanche en dedans. Ils renferment deux noyaux. Le goût de ce fruit est un mêlange d'aigre, de doux & d'amer, qui tient du goût de la Nefle. Sa saison est dans les mois de Novembre, Décembre & Janvier.

Le Jagueira, & le Jaca.

Le *Jagueira* est un Arbre de la grandeur du Laurier. Ses feuilles sont jaunes & vertes. Son fruit, qui porte le nom de *Jaca*, est le plus gros qu'on connoisse au monde. Un seul fait la charge d'un homme. Il se trouve des Jacas de quatre pieds de long, & d'un pied & demi de diametre. Les branches de l'arbre ne suffisant point pour soutenir un si grand poids, l'industrieuse nature fait croître ce fruit au pied du tronc. Quoiqu'il soit plus gros & plus commun dans l'Isle de Ceylan, que dans les autres Pays des Indes, il croît en Terre-ferme, & dans d'autres Isles. L'odeur qu'il exhale, dans sa maturité, fait découvrir les lieux où il se trouve, & connoître le temps de le cueillir. Son écorce est mêlée de jaune & de verd. Elle est épineuse. L'intérieur offre plusieurs portions jaunes, dont la poulpe est très douce & qui ont chacune leur noyau, dur comme le gland, avec le goût des marons lorsqu'il est rôti. La saison de ce fruit dure, depuis le mois de Mars,

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

jusqu'à celui de Septembre.

L'Ignama Cona. L'*Ignama Cona* est un fruit dont la chair est fort blanche, & qui croît en terre comme le Topinambour; mais il est beaucoup plus grand, & son poids ordinaire est de plusieurs livres. Il ne ressemble, ni par le goût, ni par la forme, à l'*Igname*, qui est le même, aux Indes Orientales, qu'en Afrique & dans les Isles d'Amerique, & qui conserve son goût de Chataigne, de quelque maniere qu'il soit apprêté.

L'Igname.

L'Ikara-Mouli. L'*Ikara-Mouli* est une racine extrêmement chaude, dont on use dans une cuillerée d'eau chaude, pour guérir l'indigestion. Quelquefois elle cause le vomissement. On s'en sert aussi contre le venin; & l'on assure que présentée aux Serpens dans sa fraîcheur, elle les fait fuir.

Indigo des Indes Orientales. Il croît de l'*Indigo* dans plusieurs endroits des Indes. Celui du Territoire de Brana, d'Indoua & de Corsa, dans l'Indoustan, à une ou deux journées d'Agra, passe pour le meilleur. Il en vient beaucoup aussi dans le Pays de Surate, surtout vers Sarquesse, à deux lieues d'Amandabath. C'est de-là qu'on tire particuliérement l'Indigo plat. Il en en croît de même nature, & à peu près de même prix, sur les terres de Golkonde. La Mein de Surate, qui est de quarante-deux serres, ou trente-quatre & demie de nos livres, se vend depuis quinze jusqu'à vingt roupies. Il s'en fait aussi, à Baroch, de la même qualité que le précédent. Celui du voisinage d'Agra se fait par morceaux, en forme de demi-Sphere. Il en croît dans le Canton de Raout, à trente-six lieues de Brampour, & dans plusieurs endroits du Bengale, d'où la Compagnie Hollandoise le fait transporter à Masulipatan; mais on a tous ces Indigos à

meilleur marché, de quatre-vingt pour cent, que celui d'Agra.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

On seme l'Indigo, aux Indes Orientales, après la saison des pluies. Sa feuille approche de celle des Panais jaunes, mais elle est plus fine. Il a de petites branches, qui sont de vrais bois. Il croît jusqu'à la hauteur d'un homme. Les feuilles sont vertes, pendant qu'elles sont petites, mais elles prennent ensuite une belle couleur violette, tirant sur le bleu. La fleur ressemble à celle du Chardon, & la graine à celle du Senegré.

Sa description.

L'usage général des Indiens est de le couper trois fois l'année. La premiere coupe se fait, lorsqu'il a deux ou trois pieds de hauteur, & on le coupe alors à demi-pied de terre. Cette premiere récolte est sans comparaison meilleure que les deux autres. Le prix de la seconde diminue, de dix ou douze pour cent; & celui de la troisiéme, d'environ vingt pour cent. On en fait la distinction par la couleur, en rompant un morceau de la pâte. La couleur de celle, qui se fait de la premiere coupe, est d'un violet bleuâtre, plus brillant & plus vif que les deux autres; & celle de la seconde est plus vive aussi que celle de la troisiéme. Mais, outre cette différence, qui en fait une considérable dans le prix, les Indiens en alterent le poids & la qualité par des mêlanges.

Sa préparation.

Après avoir coupé les Plantes, ils séparent les feuilles de leurs petites queues, & les font sécher au Soleil. Ils les jettent dans des bassins faits d'une sorte de chaux, qui s'endurcit jusqu'à paroître d'une seule piece de marbre. Ces bassins ont ordinairement quatre-vingt à cent pas de tour. Après les avoir à moitié remplis d'eau saumache, on acheve de les remplir des feuilles seches, qu'on y

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

remue souvent, jusqu'à ce qu'elles se réduisent comme en vase, ou en terre grasse. Ensuite, on les laisse reposer pendant quelques jours; & lorsque le dépôt est assez fait pour rendre l'eau claire par dessus, on ouvre des trous, qui sont pratiqués exprès autour du bassin, pour laisser écouler l'eau. On remplit alors des corbeilles de cette vase. Chaque ouvrier se place, avec sa corbeille, dans un champ uni, & prend de cette pâte avec les doigts, pour en former des morceaux de la figure & de la grosseur d'un œuf de Poule coupé en deux; c'est-à-dire, plat en bas & pointu par le haut. L'Indigo d'Amandabath s'applattit, & reçoit la forme d'un petit gâteau. Les Marchands, qui veulent éviter de payer les droits d'un poids inutile, avant que de transporter l'Indigo d'Asie, en Europe, ont soin de le faire cribler, pour ôter la poussiere qui s'y attache. C'est un autre profit pour eux; car ils la vendent aux Habitans du Pays qui l'employent dans leurs teintures. Ceux, qui sont employés à cribler l'Indigo, y doivent apporter des précautions. Pendant cet exercice, ils ont un linge devant leur visage, avec le soin continuel de tenir les conduits de la respiration bien bouchés, & de ne laisser, au linge, que deux petits trous, vis-à-vis des yeux. Ils doivent boire du lait à chaque demie heure; & tous ces préservatifs n'empêchent point qu'après avoir exercé leur office pendant huit ou dix jours, leur salive ne soit quelque temps bleuâtre. On a même observé que si l'on met un œuf le matin, près des cribleurs, le dedans en est tout bleu, le soir lorsqu'on le casse.

A mesure qu'on tire la pâte des corbeilles, avec les doigts trempés dans de l'huile, & qu'on en fait des morceaux, on les expose

au Soleil pour les secher. Les Marchands, qui achetent l'Indigo, en font toujours brûler quelques morceaux, pour s'assurer qu'on n'y a pas mêlé du sable. L'Indigo se réduit en cendre, & le sable demeure entier. Ceux qui ont besoin de graine, pour en semer, laissent, la seconde année, quelques pieds secher sur l'herbe, les coupent & en recueillent la semence. Quand la terre a nourri l'Indigo pendant l'espace de trois ans, elle a besoin d'une année pour se reposer, avant qu'on y en seme d'autre.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Kaka-Moulon.

Kaka-Moulon, ou *Mullu*, est le nom d'un Arbre à siliques, dont l'écorce, bouillie dans du lait, guérit le Diabetes & la Gonorrhée.

Le Kaka-Toddali.

Le *Kaka-Toddali* est un Arbrisseau, dont la racine & le fruit verd, frits dans de l'huile, forment un onguent fort recommandé pour la Goutte. Avec ses feuilles, bouillies dans l'eau, on fait un bain, qui passe pour salutaire dans l'anasarque, la cachesie, les tumeurs œdemateuses aux jambes, & toutes les maladies qui proviennent d'un excès de sérosités.

Le Kasiava-Maram.

Le *Kasiava-Maram* est un Arbre de grandeur moyenne, dont les feuilles, bouillies dans de l'huile, avec le Curcuma frais, donnent un liniment vanté pour les pustules aqueuses. Sa racine, bouillie aussi dans l'huile, appaisse les douleurs de la Goutte.

Le Katou-Cona.

Le *Katou-Cona*, grand Arbre commun au Malabar, est toujours verd, & porte, en tout temps, des fruits & des fleurs. La décoction de ses feuilles guérit la Lepre & préserve les cheveux de blanchir. On fait aussi, contre la Lepre, une pâte de son écorce avec du sucre.

Le Katou-Naregam.

Le *Katou-Naregam* est un autre grand Arbre, qui porte une sorte de Limons fort petits, & dont les feuilles rendent un suc, qui passe pour une Errhine excellente dans les

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

maux de tête. Pris avec du Poivre, du gingembre & du sucre, il guérit les maladies du Poumon, qui viennent du froid.

Le Katitu-jetti pou.

Katuti-jetti-Pou est le nom d'une Plante vantée pour résoudre les Empyenes & les autres abscès internes, avant qu'ils viennent à maturité, & pour guérir les convulsions & l'hydropisie. Les Allemands en font venir les feuilles, comme une espece de Thé, qu'ils prennent en infusion.

Le Kedangu.

Le *Kedangu* est un Arbrisseau, dont les feuilles servent à faire des Bains, qui discutent toutes sortes de tumeurs. Le suc de ses fleurs est un excellent remede, pour l'Epilepsie & pour les Aphtes des Enfans.

Le Libby.

Le *Libby* est un Arbre qui ressemble beaucoup au Palmier, & qui en est peut-être une espece. Il croît près des Rivieres, où l'on en trouve des Bois de cinq ou six milles de long. Les Pauvres en tirent une espece de Pain, qui ressemble au *Sagu* des Isles Moluques. L'écorce & le bois sont durs, minces comme une coquille, & pleins d'une moëlle blanche, comme celle du Sureau. On coupe le tronc, qu'on fend par le milieu, pour en tirer toute la moëlle. On la bat long-temps, avec un Pilon de bois, dans un grand Mortier, ou dans une Cuve. Ensuite, la mettant dans un linge, qu'on tient sur la Cuve, on verse de l'eau dessus, avec le soin de la remuer, pour en faire passer la plus fine substance, avec l'eau, par le linge. Ce qui tombe dans la Cuve se repose bientôt, & forme un épais sédiment, dont on fait une espece de pain, en tourteaux, qui est de fort bon goût. On en fait aussi, comme du Sagu des Moluques, une sorte de Dragées séches, qui se transportent dans les parties des Indes, où ces Arbres ne croissent point, & qui

mangées avec du lait d'amandes, passent pour un spécifique contre le cours de ventre.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Makarekau.

Le *Makarekau*, bel Arbre, par sa hauteur & son étendue, n'est pas moins remarquable par son utilité. Ses racines sont réellement hors de terre, où elles ne tiennent que par un petit bout; ce qui le fait paroître comme suspendu sur des pilotis & des arcades, au travers desquelles on voit le jour. Elles sont longues, grosses, belles & polies. Lorsque les Indiens, surtout aux Maldives, ont besoin de bois uni, ils coupent une partie de ces racines, & n'en laissent pas ordinairement plus de quatre, pour soutenir l'arbre, qui, sans être endommagé, en pousse d'autres avec une nouvelle vigueur. Ses fleurs sont longues d'un pied, grosses, blanches, doubles, & jettent une odeur très douce. Le fruit est de la grosseur d'une Citrouille, rond, couvert d'une peau dure & divisée par quarteaux, qui pénétrent jusqu'au centre. Sa couleur est incarnate. Le gros du fruit ne se mange point; mais il est rempli de pignons d'un excellent goût. Les feuilles ont une aune & demie de longueur, & sont larges d'un empan. On les divise en deux peaux, sur lesquelles on peut écrire, avec de l'encre, comme sur du parchemin. Le bois est humide, poreux, & rempli de filamens, qui ne permettent pas d'en faire beaucoup d'usage.

Le Mangostan.

Le *Mangostan* est un excellent fruit d'un Arbre de même nom, surtout dans l'Isle de Java, où le goût en est plus fin qu'en tout autre lieu. Il ressemble beaucoup à nos Prunelles de haie.

Dampier le regarde comme le plus délicat de tous les fruits. Il ressemble à la Grenade, mais il est beaucoup plus petit. La peau extérieure, ou l'écorce, est un peu plus épaisse

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

que celle de la Grenade, mais plus molle; quoique plus cassante. Sa couleur est d'un rouge obscur, & celle de la Poulpe est d'un cramoisi foncé. Elle est divisée en trois ou quatre portions, chacune de la grosseur du bout du pouce, qui se séparent aisément, & qui sont d'un blanc de lait, fort tendres & pleines de jus. Chacune renferme un petit noyau noir. On attribue, à l'écorce, une vertu astringente, qui la fait conserver seche, pour le flux de ventre.

Le Manguera & le Mangue.

Le *Manguera*, qui porte le fruit qu'on appelle *Mangue*, ou *Mangoué*, semble occuper le troisiéme rang après le Cocotier & le *Betleira*, dans l'estime des Indiens, & dans l'opinion même des Voyageurs (24). Il est de la hauteur d'un grand Poirier, mais il a les feuilles plus grandes & plus minces. Son fruit est pesant. La queue, par laquelle il pend à l'arbre, n'a pas moins d'un pied de long. Il est verd en dehors; & lorsqu'il est dépouillé de son écorce, sa poulpe paroît d'un blanc jaunâtre. On en distingue plusieurs especes, dont le goût est différent; tels que les *Carreiras*, les *Mallajas*, les *Nicolas*, les *Satias*, & quelques autres; mais ils surpassent tous, en délicatesse, les meilleurs fruits de l'Europe. Dellon proteste qu'il ne connoît rien de si délicieux. Le temps ordinaire de leur maturité est dans le cours d'Avril, de Mai, & de Juin, quoiqu'il s'en trouve quelques-uns de mûrs dans les deux ou trois mois précédens (25). Leur qualité est fort chaude. L'u-

(24) Philippe de la Sainte Trinité, p. 385.

(25) Le même Voyageur observe, en général, qu'il y a fort peu d'Arbres, dans les Indes Orientales, qui ne demeurent verds pendant toute l'année, parce que les feuilles n'en tombent pas toutes à la fois, mais successivement, & que les unes naissent pendant que les autres tombent

1. A

5. Mogoreira ou Jasmin double

2. Jaqua

T. XI. N°. X.

1 Papey

5 Piementeira ou Poivrier

Gravé par Ise. Duvivier Tardieu.

T. XI. N.° VIII

ſage eſt de les cueillir verds, comme tous les autres fruits des Indes, & de les laiſſer meurir dans les Maiſons; ce qui ne demande pas plus de deux ou trois jours. On les confit, ſoit au ſucre, ſoit au vinaigre; & les Indiens font de celles-ci une eſpece de ſalade, qu'ils nomment *Achàr*, pour laquelle les Portugais ne ſont pas moins paſſionnés qu'eux. Le bois du Mangueira s'employe aux ouvrages de Menuiſerie.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Marotti.

Le *Marotti* eſt un grand Arbre, dont les feuilles reſſemblent à celles du Laurier, & qui porte un fruit rond, oblong, au-dedans duquel on trouve un noyau dur, large & jaunâtre, qui contient dix ou douze amandes. L'huile, qu'on en tire, guérit les maladies prurigineuſes, & les humeurs âcres, qui nuiſent aux yeux.

Le Mazarikan.

Le *Mazarikan*, eſt une fleur, qui eſt auſſi verte que ſa Plante.

Le Melocorcopali.

Le *Melocorcopali* eſt le nom d'un Arbre & celui de ſon fruit, qui eſt une eſpece de gros Coing, de la figure d'un Melon, & du goût d'une Ceriſe. L'Arbre reſſemble au Coignaſſier, en grandeur & par ſes feuilles. Le fruit, qui contient trois ou quatre pepins ſemblables à ceux du Raiſin, lâche modérément le ventre.

Le Mangoreira.

Le *Mangoreira* eſt un Arbriſſeau, que les Portugais nomment Jaſmin d'Arabie, d'où il peut avoir été tranſporté, & qui ne ſe trouve néanmoins que dans l'Indouſtan. Il porte de très belles fleurs blanches, qui s'appellent *Mangorins*, & dont l'odeur tient de celle du Jaſmin, avec beaucoup plus de douceur, & cette différence, que le Jaſmin n'a que ſix feuilles, au lieu que le Mangorin en a plus de cinquante.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

La Molucane.

La *Molucane* est une Plante, qui s'éleve depuis trois ou quatre pieds jusqu'à sept, & qui tire son nom des Moluques, parce qu'elle n'a nulle part des propriétés si salutaires. Elle est d'un beau verd. Sa tige est menue, tendre, un peu creuse, foible, jettant beaucoup de rameaux, qui provignent lorsqu'on les laisse ramper ; de sorte qu'une seule Plante occupe quelquefois beaucoup d'espace. Ses feuilles ressemblent à celles du Sureau, mais sont molles, tendres & dentellées à l'entour. Sa fleur est semblable à celle de la Citrouille ; mais un peu plus grande & de couleur jaune. Elle croît dans les lieux fertiles & humides, & demeure verte toute l'année. Sa seconde écorce & ses feuilles sont de puissans vulnéraires. Elles guérissent les ulceres les plus invétérés & les plus malins. Elles adoucissent les douleurs. Elles arrêtent le sang. Les Indiens nomment cette Plante, dans leur langue, le remede des Pauvres, & la ruine des Médecins, parce que ses vertus sont infinies.

Le Morankgast.

Le *Moravkgast* est un fort grand Arbre, dont les rameaux s'étendent beaucoup, & dont les feuilles sont rondes & petites. Le fruit est une longue gousse, qui est remplie d'une sorte de féves. Les Indiens, surtout aux Isles Maldives, employent les feuilles & les fruits dans leurs potages, & *Pyrard* en vante le goût.

Le Moringa.

Le *Moringa* ressemble au Lentisque, par la grandeur & par ses feuilles. Il a fort peu de branches & beaucoup de nœuds. Son bois est aisé à rompre. La couleur de ses fleurs est verte-brune, & leur goût celui du Navet. Il porte un fruit long d'un pied, de la grosseur d'une Rave, orné de huit angles de

couleur

couleur claire, entre verd & gris, moëlleux & blanc en dedans, divisé en plusieurs loges, contenant de petites semences vertes & fort tendres, mais plus âcres que les feuilles. Ce fruit se mange cuit, & se vend, au Marché, comme les féves en Europe. La racine de l'Arbre est estimée contre les poisons, les maladies contagieuses & les morsures des bêtes venimeuses.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le *Morrenor*, Arbre fort petit, donne un assez gros fruit, qui se nomme *Cunane*, & que les Indiens mangent cuit, pour le mal de tête.

Le Morrenor & le Cunane.

Moullava est le nom d'une Plante siliqueuse, qui donne une fleur composée de cinq petales jaunes, & une silique, qui renferme ordinairement quatre semences. C'est le parfum des pauvres Indiens. Ils reçoivent la fumée de ses feuilles par le nez, pour se guérir des vertiges & du mal de tête.

Le Moullava.

Le *Nagam*, qui est fort grand, porte des siliques. Il est fort commun, dans presque toutes les Contrées des Indes. Le suc de ses feuilles, mêlé avec de l'huile de noix d'Inde, forme un onguent qu'on employe contre les enflures, surtout celles du ventre.

Le Nagam.

Le *Nandi-Ervatam* est un Arbrisseau, dont toutes les parties sont laiteuses. Son suc, mêlé avec de l'huile, passe aux Indes pour un spécifique contre les maux d'yeux, lorsqu'on s'en frotte la tête; & sa racine mâchée calme le mal de dents.

Le Nandi-Ervatam.

Le *Nedum-Schetti* est un autre Arbrisseau, dont les baies, bouillies dans l'huile, forment un onguent souverain pour les maladies prurigineuses.

Le Nedum-Schetti.

Le *Negundo* est un grand Arbre, dont on distingue deux especes; l'une mâle, & l'autre

Le Negundo.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

femelle. Le mâle est de la grandeur d'un Amandier. Ses feuilles sont semblables à celles du Sureau, dentelées à l'entour, & velues comme celles de la Sauge. L'autre est de la même grandeur, mais ses feuilles sont plus larges, plus rondes, & sans dentelures, semblables à celles du Peuplier blanc. Les unes & les autres ont le goût de la Sauge, mais un peu plus âcre & plus amer. On trouve, le matin, dessus ces feuilles, une espece d'écume blanche, qui en est sortie la nuit. Les fleurs approchent de celles du Romarin, & sont succédées par des fruits semblables au Poivre noir, mais d'un goût moins âcre & moins chaud. On attribue beaucoup de vertus au Negundo. Ses feuilles, ses fleurs, & ses fruits cuits & pilés avec de l'huile, passent pour un calmant merveilleux. Les feuilles écrasées détergent & guérissent les vieux ulceres. Les femmes Indiennes s'en font un breuvage, & s'en lavent extérieurement, pour aider à la conception.

Le Nilica-Maram.

Le *Nilica-Maram* est une espece de Prunier Indien, dont le fruit & les premieres feuilles, sechés, pulvérisés, & pris dans du lait aigre & caillé, qu'on appelle *Tayr*, sont excellens pour la dyssenterie. Il se prend, avec le même succès, en décoction dans la fievre chaude. Bouilli avec du sucre, & pris intérieurement, il guérit les vertiges. L'eau, distillée du fruit, est une boisson salutaire dans la chaleur excessive du foie.

Le Nir Notsjil.

Le *Nir-Notsjil*, autre Arbrisseau, est respecté au Malabar, par la vertu qu'on attribue, à ses feuilles de guérir la vérole. On les prend, dans cette vûe, sechées, & pulvérisées avec du sucre, dans une infusion de riz. On fait aussi, des racines & des feuilles bouillies

dans l'eau, un bain dont on vante singuliérement les effets pour la Phrénésie, la Manie, & d'autres affections cephaliques. Avec sa racine, bouillie dans de l'huile, on compose un liniment contre la Goutte.

ARBRES, PLANTES ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Nirvala.

Le *Niruala* est un Arbre fort gros, ordinairement d'environ trente pieds de hauteur, qui croît dans les lieux pierreux & sablonneux, sur le bord des Rivieres. Le suc de ses feuilles, reçu sur un linge, qu'on applique sur les aînes, provoque infailliblement l'urine.

Le Noela-tali.

Le *Noela-tali* est une Epine vinette à feuilles d'Oranger. L'Arbre est d'une grosseur moyenne. On fait, de son écorce, des cordes, qui ressemblent à celles de chanvre. Son fruit est d'une fraîcheur délicieuse.

Noix Muscade.

Tous les Voyageurs observent, de la *Noix Muscade*, que son Arbre ne se plante point; & comme on a peine à concevoir qu'il se répande sans secours, on assure, pour lever l'étonnement, que dans la maturité des Noix, il vient, des Isles Méridionales, un grand nombre d'Oiseaux, qui les avalent entieres, & qui les rendent de même, c'est-à-dire, sans les avoir digerées. Elle tombent à terre; & la matiere visqueuse, dont on les suppose couvertes, sert, dit on, à leur faire prendre racine; ce qui produit un Arbre, qu'on n'obtiendroit pas de la nature en le plantant par d'autres méthodes. La plûpart de ces Oiseaux sont de l'espece de ceux que les Européens nomment Oiseaux de Paradis, & qui s'appellent proprement *Manucodiatas*. Ils passent en troupes, comme nous voyons passer les Grives, pendant la vendange. La Noix muscade les enivre. Il en meurt toujours quelques-uns; & les Fourmies, dont les Isles sont rem-

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

plies, leur mangent les pieds. De-là vient l'opinion vulgaire, que les Oiseaux de Paradis n'ont pas de pieds (26); quoiqu'un grand nombre de Voyageurs rendent témoignage qu'ils en ont vû avec des pieds, & qu'on lise dans nos Histoires, qu'un Marchand François, nommé *Contour*, en envoya un d'Alep, à Louis XIII, auquel il ne manquoit aucune des qualités, qui sont communes aux Oiseaux (27). C'est proprement dans les six petites Isles de Banda, & dans l'Isle de Damme, que croît la Muscade; comme le Girofle, dont on a donné aussi la description dans un autre article, vient dans l'Isle d'Amboine, avec plus d'abondance qu'en tout autre lieu, depuis que les Hollandois ont fait arracher les Girofliers, dans la plûpart des autres Isles, qui sont comprises sous le nom de Moluques.

L'Œpata.

L'*Œpata* est un grand Arbre, qui croît sur les bords de la Mer, parmi le sable, & dont le fruit contient une amande dont les Indiens font une espece de mets, qu'ils nomment *Caril*. Ils en font aussi, avec les feuilles d'*Adambog*, un cataplasme excellent pour mûrir & dissiper la rougeole & la petite vérole, & pour amollir toutes sortes de tumeurs.

L'Oloturion.

L'*Oloturion* est une sorte d'Ortie, d'une nature si caustique & si venimeuse, qu'il suffit d'y toucher, pour sentir une ardeur semblable à celle qu'on ressent de l'eau bouillante, & qui excite une violente fievre, si l'on n'y applique point aussi-tôt de l'ail pilé, que

(26) Ajoutez que les Marchands employent l'art, pour aider à l'erreur.

(27) Ils ressemblent beaucoup à l'Hirondelle; mais ils sont plus gros.

l'expérience a fait connoître pour remede. Malgré cette pernicieuſe qualité, on ne laiſſe pas, dans pluſieurs Contrées des Indes, de mêler le ſuc de cette Plante avec l'Arrack, ou l'eau de-vie du Pays, pour la rendre plus piquante, au riſque de gagner des crachemens de ſang, le maraſme & la phtiſie. D'autres font cuire l'Oloturion dans de l'eau de Mer, y mêlent du ſuc de limon & ſon écorce hachée fort menu, & mettent ce mêlange dans des roſeaux creuſés, où ils le conſervent pour aſſaiſonner leur viande. Quelques-uns comptent l'Oloturion entre les Zoophites.

ARBRES, PLANTES ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

L'Omlan.

L'*Omlan* eſt un Arbre, qui porte un fruit rouge, de la forme d'une Amande, & dont la fleur eſt longue, belle, & d'une agréable odeur.

Le Pacatsjetti.

Le *Pacatsjetti* eſt un Arbriſſeau, dont les feuilles réduites en poudre & appliquées ſur les ulceres, en diſſipent les excreſcences & les chairs fongueuſes. Priſes intérieurement, elles excitent la ſueur, & diminuent les accès des fievres intermittentes.

Le Pachaa.

Le *Pachaa* eſt une fleur verte, d'une agréable odeur, qui vient d'une Plante baſſe & verte, preſqu'auſſi odorante que la fleur.

Le Padolim.

Le *Padolim*, Plante verte, produit une fleur blanche de même nom, & un fruit aſſez agréable, de la longueur d'un Concombre d'Europe.

Le Pagna.

Le *Pagna*, Arbre fort haut, produit pour fruit une matiere blanche, qui eſt une eſpece de coton, diviſé en filets fort menus, & renfermé dans une écorce fort dure, large d'un doigt & longue d'une palme. Cette matiere ne ſe file point; mais elle ſert à faire des couſſins & des matelats.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Paiparoca.

Le *Paiparoca* est un Arbrisseau qui porte des baies rondes, plates, velues, dans lesquelles on trouve réguliérement quatre noyaux. Il est toujours verd. On fait de ses feuilles, de ses racines, & de son fruit, bouillis dans l'eau, un apozème fort vanté pour la Goutte.

Le Pala.

Le *Pala*, grand Arbre, qui porte des siliques à cinq piéces, pleines d'un suc laiteux, fort étroites & fort longues, est renommé par la vertu de son écorce, qui, broyée & prise en décoction, relâche le ventre. Prise avec une addition de sel & de poivre, elle fortifie l'estomac, chasse les vents, & calme la chaleur excessive du foye.

Les Palmiers à Dattes donnent du Tary, comme les Cocotiers. On en distingue plusieurs especes, mais qui portent peu de fruit.

Le Palmera Tranfolin.

Celle que les Portugais ont nommée *Palmera de Tranfolin*, a ses fruits mûrs au mois de Mai. Ils sont un peu moins gros que ceux du Cocotier. La premiere écorce, qui est noire, sert à faire des cordes. L'intérieur n'est pas différent de celle du Coco; mais chacun des fruits du Tranfolin est composé de trois petites Noix en triangle; & si l'on en presse la poulpe, qui est fort blanche, il en sort une eau blanche & froide. Ce Palmier ne croît pas moins haut que le Cocotier. Il ne donne du fruit qu'une fois l'année, au lieu que l'autre en donne quatre fois. Ses feuilles sont plus grandes, plus serrées entr'elles, & forment une sorte de balai. Les Portugais s'en font des Parasols, qu'ils nomment *Sombreiros*. Le Tary, qui distille du Tranfolin est naturellement très froid.

Le Palmier des Bergios.

Le *Palmier des Bergios*, ou *des Singes*, a des branches en forme de grand fouet à plusieurs branches, ou de ce qu'on appelle or-

dinairement une discipline. On fait de très beaux chapelets de son fruit ; & les gros grains sont naturellement mieux travaillés, qu'ils ne le seroient par le plus habile Graveur (28).

Arbres, Plantes, et Fruits des Indes Orientales.

Le Panoma.

Le *Panoma*, que les Européens nomment, par excellence, Bois des Moluques, est de la grandeur d'un Coignassier. Sa feuille ressemble à celle de la Mauve, & son fruit à une Aveline ; mais il est plus petit, & son écorce est plus noirâtre & plus molle. Les grandes vertus de cet Arbre portent les Indiens à le cultiver soigneusement ; & ceux qui en élevent dans des Jardins, n'en accordent pas aisément la vûe aux Etrangers. Son bois est fort purgatif. S'il purge trop, on tempere son action en buvant un verre d'eau d'orge ou de riz. Il résiste au venin, & remédie à toutes les blessures ou les morsures empoisonnées. On ne le vante pas moins pour les fievres quartes & continues, pour les coliques, l'hydropisie & la gravelle, pour la difficulté d'uriner, pour la douleur des jointures, pour la migraine, les skirres, les écrouelles, les vers, & pour exciter l'appetit. Sa doze est depuis quatre grains jusqu'à demi-scrupule, dans du bouillon. On en apporte en Europe, mais il y est rare & cher.

Le Papeira & les Papaies.

Le *Papeira* ne s'éleve pas de plus de vingt Palmes, & n'en a pas plus d'une de diamétre. Son bois est si tendre, qu'on coupe facilement le tronc, avec un simple couteau. La feuille n'est pas moins large que celle des Courges. Les *Papaiès*, qui sont ses fruits, pendent comme des grappes de raisin, & mûrissent les unes après les autres. Les Por-

(28) *Voyez* l'énumération des autres especes de Palmes des Indes, *pages* 208 & *suivantes*.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

tugais les nomment *Melons des Jésuites*; & Careri en donne pour raison, que ces Peres les aiment jusqu'à s'en faire servir tous les jours à dîner (29). Elles ressemblent assez aux Pommes d'amour; mais elles croissent deux à deux, & leur grosseur l'emporte du triple. Elles sont vertes & jaunes en dehors, jaunâtres en dedans, avec de petits grains noirs, qu'on prendroit pour des graines de Sureau. L'Arbre ne cesse pas de produire, pendant toute l'année.

Le Papo.

Le *Papo* est de moyenne hauteur. Il a les feuilles semblables à celles du Figuier. Son fruit sort, comme le Cocò, du haut du tronc, au pied des branches. Il est proprement de la forme d'une Figue, mais beaucoup plus gros. Sa poulpe ressemble à celle du Melon, avec des tranches marquées sur la peau, la graine au même endroit, & le goût fort approchant. Avant sa maturité, on l'employe aux potages, comme la Citrouille.

Le Pereyra.

Le *Pereyra*, ou le Guaiavier des Indes Orientales, n'est pas un Arbre fort grand, mais ses branches le rendent fort touffu, quoiqu'il ait les feuilles assez petites. Son fruit est verd & jaune en dehors, de la figure d'une Poire, blanchâtre en dedans, & d'une substance molle. Il a le goût d'une Poire trop mûre On en fait de très bonnes confitures, seches & liquides. Ce fruit croît pendant toute l'année.

Le Pin.

Le *Pin* sauvage est un Arbre, qui a reçu ce nom des Européens, parce que ses fruits ont quelque ressemblance avec les véritables Pommes de Pin. Ils croissent sur les bosses,

(29) Tome III. page 140.

les nœuds, & les excrescences de l'Arbre, où ils prennent une sorte de racine, qui les fait pousser droit vers le Ciel. Cette racine est courte & épaisse. Les feuilles en sortent, les unes dans les autres, jusqu'à ce qu'elles s'élargissent vers la pointe. Elles sont assez épaisses, & longues de dix ou douze pouces. Les extérieures sont tellement serrées entr'elles, qu'elles retiennent l'eau de pluie, jusqu'à la quantité d'environ deux Pintes, & cette eau sert à nourrir la racine. Lorsqu'on trouve de ces Pommes de Pin, on enfonce un couteau dans les feuilles, un peu au-dessus de la racine; ce qui en fait sortir l'eau, qu'on reçoit dans la bouche, ou dans un vase, pour se désaltérer.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Plantain.

Le *Plantain* des Indes Orientales ressemble beaucoup au Bananier, & ne se distingue que par son fruit, qui est beaucoup plus gros, & de la moitié plus long. Quelques Voyageurs lui donnent le nom de *Roi des Fruits*, sans excepter la Noix de Coco. Dampier, qui est de ce nombre, en donne une curieuse description. L'arbre, qui le porte, a, dit-il, ordinairement dix à douze pieds de haut, & trois, ou trois pieds & demi de tour. Il ne vient point de graine, & l'on ne s'apperçoit pas même qu'il en ait; mais il pousse de la racine des vieux. Si l'on arrache ces tendres rejettons, & qu'on les plante ailleurs, ils sont quinze mois avant que de reproduire; & s'ils demeurent dans leur situation naturelle, ils produisent dans l'espace d'un an. Le fruit n'est pas plutôt mûr, que l'arbre s'altere; mais alors, il en vient plusieurs jeunes à sa place. En sortant de terre, il pousse deux feuilles. Lorsqu'il parvient à la hauteur d'un pied, il en pousse deux autres

Arbres, Plantes, et Fruits des Indes Orientales.

entre les premieres, & peu après, deux encore, qui sont suivies par d'autres, dans le même ordre, jusqu'à la fin du mois, où l'on apperçoit un petit corps de la grosseur du bras, environné de huit ou dix feuilles, dont les unes ont quatre ou cinq pieds de haut. Les premieres n'ont pas d'abord plus d'un pied de long, sur un demi pied de large, & leur tige n'est pas plus grosse que le doigt; mais à mesure que l'arbre hausse, les feuilles s'élargissent. A mesure que les jeunes feuilles poussent en dedans, les vieilles s'étendent, & leur pointe panche du côté de la terre; d'autant plus longues & larges, qu'elles sont plus proches de la racine. Elles tombent enfin & se pourrissent, sans qu'on cesse d'en voir pousser de jeunes au sommet, qui rendent l'arbre toujours verd. Dans sa perfection, elles n'ont pas moins de sept ou huit pieds de long, sur un pied & demi de large. Elles vont en diminuant jusqu'au bout, & se terminent par une pointe ronde. Leur tige est alors de la grosseur du bras, presque ronde, & d'environ un pied de long, entre la feuille & le tronc de l'arbre. Si la feuille est en dehors, la partie de la tige, qui sort de l'arbre, paroît renfermer la moitié du tronc, comme une sorte de peau épaisse; & de l'autre côté de l'arbre, il y a, vis-à-vis, une autre peau, qui répond à la premiere. Les deux autres feuilles, qui viennent en dedans, sont opposées aussi l'une à l'autre, mais de maniere que si les deux, qui sont en dehors, poussent au Nord & au Sud, les autres poussent à l'Est & à l'Ouest, toujours dans le même ordre. Ainsi, le tronc de cet arbre, comme celui du Bananier, paroît composé de plusieurs peaux, qui croissent les unes sur les autres. Lorsqu'il

est dans sa parfaite grandeur, il pousse, au sommet, une tige forte, plus dure qu'aucune autre partie du tronc. Cette tige sort du cœur de l'arbre, de la longueur & de la grosseur du bras. C'est autour de cette tige que viennent premiérement les fleurs, & que le fruit se forme ensuite par pelotons. Il croît dans une gousse, de six ou sept pouces de long, & de la grosseur du bras. Cette enveloppe est molle & jaune, dans sa maturité. Sa figure est celle d'une grosse Saucisse; & le fruit, qu'elle renferme, n'est pas plus dure que le Beurre ne l'est en Hyver. Il est du goût le plus délicat. Il se fond dans la bouche, comme la meilleure marmelade. Il n'a que de la chair, sans aucune sorte de pepins.

Pour le manger, au lieu de pain, l'usage est de le rôtir ou de le cuire à l'eau, dans le temps qu'il a toute sa grandeur, mais avant qu'il ait pris sa couleur jaune, c'est-à-dire, avant qu'il soit tout-à-fait mûr. Ceux qui n'y joignent, ni viande, ni poisson, le mangent avec une sauce de jus de citron, de sel & de poivre en gousse, qui le rend d'un très bon goût. Quelquefois, pour en varier l'apprêt, ils mangent un morceau de Plantain rôti, avec un morceau de Plantain mûr & crud. Le premier sert de pain, & l'autre de beurre. Dampier raconte que les Anglois, aussi passionnés pour ce fruit que les Indiens, prennent cinq ou six Plantains mûrs, les hachent, en font une masse, & la font bouillir en forme de Pauding, qu'ils appellent *Côte de maille*, parce que c'est une ressource commune contre la faim. On en fait aussi de très bonnes Tartes. Verds, coupés par tranches, & séchés au Soleil, ils se gardent long-temps, & se mangent comme des

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Figues. Quelques Indiens prennent du Plantain mûr, le rôtissent, le coupent en pieces, dont ils expriment le jus dans une certaine quantité d'eau, & s'en font une liqueur agréable, douce & nourrissante, qui approche du *Lambswool*, ou *Laine d'Agneau*; liqueur Angloise, composée de pommes & de l'espece de Biere qu'on nomme *Ale*. Le même Voyageur ajoûte que dans plusieurs endroits des Indes Occidentales, qu'il avoit parcourus, la liqueur du Plantain se fait autrement. On prend dix ou douze Plantains mûrs, qu'on met dans une cuve, & sur lesquels on jette huit pintes d'eau. Dans l'espace de dix heures, les sucs du fruit faisant fermenter & écumer ce mélange, on peut le boire quatre heures après. Mais il ne se garde pas plus de vingt quatre ou trente heures. Ceux qui aiment cette liqueur, qui est vive, rafraîchissante, & dont le seul défaut est d'être fort venteuse, ne manquent pas d'en faire tous les jours. Lorsqu'elle devient aigre, on en fait de très bon vinaigre.

Plantain dont on fait des habits.

Dans l'Isle de Mindanao, les Habitans ont trouvé le secret de faire usage, pour leur habillement, d'un arbre qui ne sert qu'à la nourriture des autres Indiens. Dampier, qui en fait récit, ne nous apprend pas pourquoi cette invention ne s'est pas communiquée au reste des Indes. Le vulgaire de cette Isle n'est habillé, dit-il, que des draps qu'on fait de cet arbre. Le Plantain ne produit qu'une fois; & lorsque le fruit est mûr, on le coupe près de terre, pour en faire du drap. Un long couteau suffit pour le partager en deux, comme le Bananier. Ensuite, on lui coupe la tête, qui laisse un tronc de huit ou dix pieds de longeur. On leve les écorces extérieures

qui sont fort épaisses du côté des racines. Le tronc devient alors d'une égale grosseur, & de couleur blanchâtre. On le fend par le milieu, après quoi, l'on fend encore les deux moitiés, le plus près du milieu qu'il est possible. On laisse tous ces morceaux au Soleil, l'espace de deux ou trois jours, pendant lesquels une partie de l'humidité de l'arbre se seche, & les bouts paroissent alors pleins de petits filets. Les femmes, dont l'occupation est de faire le drap, prennent un à un ces filets, qui s'enlevent aisément depuis un bout du tronc jusqu'à l'autre, de la grosseur à peu près d'un fil mal blanchi; car les filets sont naturellement d'une grosseur fixe. On en fait des pieces de sept à huit verges de long, dont la chaîne & la trame sont de même matiere & de même grosseur. Ce drap dure peu; mais la facilité de le faire supplée à sa bonté. Il est dur, lorsqu'il est neuf, & un peu gluant lorsqu'il est mouillé.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Autre espece de Plantains.

Il y a, dans la même Isle, une autre espece de Plantains, plus courts & moins estimés que les autres, pleins de petits pepins noirs, qui sont incorporés avec la poulpe du fruit.

Description du Poivre.

L'Arbrisseau qui porte le *Poivre* est ravissant. Ses feuilles ressemblent à celles du Lierre. On le plante toujours, soit au pied de quelques murs, soit proche d'autres arbres, afin qu'en s'élevant il trouve un appui qui le soutienne. Ses feuilles ont une odeur forte, & le goût piquant, comme celui du fruit. Lorsque le Poivre est fleuri, il sort, du bouton, en petites grappes, à peu près comme les Groseilles. Ses grains, qui sont d'abord verds, deviennent insensiblement d'un rouge très vif, à mesure qu'ils mûrissent.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Aussi-tôt qu'il est tout-à-fait mûr, on le cueille, on l'expose au Soleil, où, se desséchant, il se ride & devient tel que nous le voyons en Europe. Il n'est pas d'une égale beauté dans tous les Pays qui en produisent. Celui du Malabar est le moins estimé. On n'en trouve point, dont la couleur soit naturellement blanche, comme plusieurs Ecrivains se le sont imaginé. Toute sorte de Poivre est noir lorsqu'il est sec, ou du moins fort brun. On en fait du Poivre blanc, en le battant, lorsqu'on le fait secher, & le dépouillant de sa peau, qui est noire & ridée. Les Indiens ont une autre maniere de le rendre blanc, lorsqu'il est déja sec; c'est de le faire tremper dans l'eau, & de le frotter, quand il est humecté, pour en faire tomber la peau: mais il paroît que cette méthode peut lui faire perdre beaucoup de sa force (30).

Sa culture.

Beaulieu, pendant un long séjour qu'il fit dans l'Isle de Botton, s'attacha particuliérement à s'instruire de la culture du Poivre. Il croît, dit-il, en terre franche & grasse. On le plante au pied de toutes sortes d'arbres, autour desquels il rampe & s'entortille, comme le Houblon. Ceux qui veulent s'en faire un revenu, choisissent de bons rejettons, qu'ils plantent au pied d'autant d'arbrisseaux. Il faut apporter beaucoup de soin à nettoyer ou sarcler toutes les herbes, qui croissent à l'entour. Le rejetton croît, sans porter de fruit, jusqu'à la troisiéme année, qu'il commence; & la quatriéme en rend une grande abondance. Il se trouve des plantes, qui en donnent jusqu'à six & sept livres.

(30) Dellon, *ubi suprà*, page 188.

Arbres, Plantes, et Fruits des Indes Orientales.

maïs il n'eſt jamais plus gros, ni en plus grand nombre, que dans les trois premieres portées, qui, l'une portant l'autre, paſſent pour égales. Dans les trois portées ſuivantes, c'eſt-à-dire, juſqu'à la ſixiéme, qui eſt la neuviéme année de ſon plant, le Poivrier rapporte un tiers de moins, & la groſſeur de ſon fruit diminue auſſi d'un tiers. Enfin, pendant trois autres années, il ne porte preſque plus, & & le Poivre eſt fort petit. Les années d'après ne rendent plus rien. On eſt obligé de planter d'autres rejettons: par où l'on doit juger, obſerve Beaulieu, quelle eſt l'erreur de ceux qui ont écrit que le Poivre ſe recueille ſans travaille. » Quelque jeune qu'il ſoit, ajoûte-t il, il porte peu, ou point du tout, » s'il n'eſt ſoigneuſement cultivé & ſarclé; » j'en ai vû pluſieurs Plantes, négligées dans » les Bois, qui ne donnoient aucun fruit.

Les trois premieres années demandent des ſoins extrêmes, pour arrêter la naiſſance des herbes, dans un climat fort humide, non-ſeulement par les pluies, mais encore par les abondantes roſées, qui ne manquent jamais la nuit, » & qui ſont telles, que ſi l'on va » ſe promener, avant le lever du Soleil, » dans les Champs où l'on néglige d'arra- » cher les herbages, on en ſort auſſi mouillé » que du fond de l'eau. Lorſque le Poivrier eſt prêt à porter du fruit, il faut ébrancher les arbres, qui lui ſervent d'appui, afin que les branches ne lui dérobbent rien des rayons du Soleil, qui lui ſont plus néceſſaires qu'à toute autre Plante. Il faut auſſi prendre ſoin, lorſque la grappe eſt formée, qu'elle ſoit ſuſpendue ſur quelque petit bout de branche, ou quelque eſtoc, dans la crainte que ſa peſanteur ne faſſe retomber la Plante, qui eſt

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

d'elle-même assez tendre, surtout dans le temps de sa plus grande fécondité. Une autre attention, qui n'est pas moins nécessaire, est d'écarter de la Plantation toute sorte de Bétail, surtout les Buffles, les Bœufs, & d'autres grands Animaux, qui s'embarrassant parmi les Plantes, ruinent les espérances des plus ardens Ouvriers. Il faut que la distance, entre les Plantes, soit telle qu'on puisse tourner à l'entour; parce qu'aussi-tôt qu'elles ont été déchargées de leur fruit, on est obligé d'employer des échelles pour les émonder. Sans cette précaution, elles s'étendroient trop en hauteur; & l'année d'après, elles porteroient moins de fruit.

Le Poivre sort d'abord en petites fleurs blanches, qui paroissent ordinairement au mois d'Avril. Dans le cours de Juin, il est noué. Il est gros & verd, dans le mois d'Août, & sa force est deja fort vive. Cependant, les Indiens le mangent en salade ou le font confire en *Achar*, avec d'autres fruits, dans une sauce de vinaigre, qui le conserve une année entiere. Il est rouge en Octobre. Il noircit en Novembre. Enfin, dans le cours de Décembre, il est tout-à-fait noir, & par conséquent prêt à cueillir. Cependant, cette régle n'est pas si générale, qu'en plusieurs endroits, il ne soit plus avancé ou plus tardif.

On coupe les grappes. On les fait secher au Soleil, qui est alors très ardent, jusqu'à ce que d'eux-mêmes les grains se séparent de leur queue. Il leur faut environ quinze jours, pour sécher. Dans cet espace, il est besoin de les tourner souvent, & de les mettre à couvert pendant la nuit. Mais, ensuite, la séparation se fait en un jour ou deux. Il se

rencontre, sur la Plante, des grains qui ne rougissent & ne noircissent point, mais qui deviennent blancs. Les Indiens sont fort attentifs à les cueillir, & à les amasser, pour les usages de la Médecine (31). Dans la vente, ils s'en font payer un double prix, du moins entr'eux; car, pour les Etrangers, qui en demandent aussi, ils ont l'art de blanchir le Poivre commun. Ils le cueillent, encore rouge, ils le lavent à plusieurs eaux, avec du sable, qui emporte la pellicule rouge, qui noirciroit; & le cœur, demeurant découvert après cette opération, conserve sa blancheur naturelle.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le meilleur Poivre est ordinairement celui qui se vend par mesure, & non au poids; parce qu'il n'est pas mouillé, & qu'on n'y peut mêler ni gravier, ni sable, sans s'exposer à faire voir la tromperie en le mesurant. La mesure des Marchands est le *Nali*, qui contient seize gantes. Chaque gante contient quatre chuppes; & quinze Nalis font le *Bahar*, qui est de quatre cens cinquante livres, poids de Marc. Cette mesure, néanmoins, diminue d'un quart dans les Etats du Roi d'Achem. Le prix commun du Bahar, jusqu'au temps de Beaulieu, avoit été de seize piastres; & jamais, dit-il, il n'avoit passé vingt (32).

Deux sortes de Poivre.

On distingue deux sortes de Poivre, le gros & le petit. La plus grande partie du gros vient de la Côte de Malabar, & se vend

(31) Il paroît ici que Dellon se trompe, lorsqu'il assure qu'il n'y a point de Poivre naturellement blanc. On remarquera aussi quelque erreur dans la maniere dont il prétend qu'on blanchit le Poivre blanc.

(32) Beaulieu, dans Thevenot, p. 81.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

dans les Villes de Calecut & de Tutocorin. Il en vient aussi des Terres de Visapour, & la vente s'en fait à Rejapour, petite Ville du même Pays. Quelques Voyageurs nous apprennent que les Hollandois, qui le vont acheter des Malabares, n'employent point d'argent à ce Commerce, & qu'ils donnent en échange diverses sortes de marchandises, telles que du coton, de l'opium, du vermillon & du vif-argent. C'est ce gros Poivre, qu'ils transportent en Europe. Pour le petit, qui vient de Bantam, d'Achem, & de quelques autres lieux vers l'Orient, il en sort peu de l'Asie, où il s'en consomme beaucoup, surtout parmi les Mahométans. Il a plus de grains au double que le gros; & les Maures se font honneur de faire paroître beaucoup de grains dans leurs alimens; sans compter que la chaleur du gros Poivre incommode la bouche. On prétend que tout le Poivre, que les Hollandois enlevent sur la Côte de Malabar, ne leur revient, par leurs échanges, qu'à trente-huit piastres les cinq cens livres; & que sur les marchandises, qu'ils donnent dans ce Commerce, ils gagnent encore cent pour cent. On ajoûte qu'il seroit facile de s'en procurer, argent comptant, pour vingt-huit ou trente piastres; mais, à ce prix même, ce seroit l'acheter beaucoup plus cher que les Hollandois. Le Poivre long, qui est assez commun dans toutes les Indes, surtout dans les Etats du Grand-Mogol, y est ordinairement à fort bon compte; & son bois se vend toujours deux tiers de moins.

Ce que le Poivre coûte aux Hollandois.

Pommier d'Inde.

Le *Pommier d'Inde* porte un fruit, qui n'est pas plus gros qu'une Noix, avec un noyau aussi dure que celui des Prunes, & d'un goût révoltant. L'Arbre est petit, & n'a que de très petites feuilles.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Ponc.

Le *Ponc* est un Arbre des Indes, dont le bois sert à faire des Cabinets, & d'autres Ouvrages qui doivent être vernis. Il est doux, & assez semblable au Sapin. *Voyez* d'autres remarques sur le Ponc, dans l'Article de la Gomme Laque.

Le Ponga.

Le *Ponga* est un Arbre toujours verd, qui ne porte aucune fleur apparente. Son fruit est attaché aux rameaux, comme le Jaca & le Durion, & son calice est couvert de piquans. Il est d'abord verd; ensuite, rougissant, il se remplit d'un grand nombre de semences oblongues, arrondies, pointues & rougeâtres. On en fait des cataplasmes, pour hâter la suppuration des tumeurs.

Le Pongelion.

Le *Pongelion* est un grand Arbre. On pile & l'on cuit son écorce, pour en tirer une huile, qui sert aux onctions du corps, & qui en attire, dit-on, les humeurs vicieuses. Il découle, de l'arbre, un suc qu'on mêle avec le lait de Coco, pour chasser les vents du corps.

Le Ponna.

Le *Ponna* croît dans les lieux sablonneux. Les amandes de son fruit rendent, par expression, une huile à brûler, qui sert aussi d'onction pour donner de la souplesse aux membres.

Pourpier des Indes.

Tous les Pays secs, qui se trouvent entre les Tropiques, sont couverts d'une espece de véritable *Pourpier*, qui, devenant sauvage, est extrêmement pernicieux aux autres Plantes, surtout lorsqu'elles sont encore tendres. Les Habitans ont beaucoup de peine à l'arracher de leurs Jardins, & n'en font aucun usage; quoiqu'il soit d'ailleurs extrêmement doux, & que dans un Pays ordinairement si chaud, on en pût faire une fort bonne salade. Dans les mêmes Pays, on trouve, en abondance,

Herbe des Etangs.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

dans les Etangs, une herbe qui flotte sur la surface de l'eau, & dont les feuilles sont vertes, étroites, longues & épaisses. Les Indiens, particuliérement ceux du Tonquin, en mangent beaucoup & la croyent fort saine. Ils la font entrer dans la composition du Balachaun, aliment d'une force extraordinaire, dont le fond est un mêlange de Chevrettes & d'autres petits Poissons, avec une saumure d'eau simple & de sel, qu'ils tiennent dans un vase de terre bien bouché. Les Poissons, qui ne sont pas vuidés, forment bientôt une espece de bouillie, dont on tire le jus, qui se nomme *Nukc-mum*; & la pâte, qui reste, est le Balachaun. On le mange avec le riz. Quelques Voyageurs en vantent le goût. Le Nukc-mum est d'une couleur brune, tirant sur le gris, & fort claire. Il sert d'assaisonnement pour la Volaille, non-seulement entre les Indiens, mais parmi les Européens mêmes, qui ne le trouvent pas inférieur au *Soy* du Japon. Aussi l'opinion commune des Indes est-elle, qu'il entre du Poisson dans la composition du Soy; quoiqu'on lise, dans plusieurs Relations, qu'il n'est composé que de froment & d'une sorte de féves, mêlées avec de l'eau & du sel.

Composition du Balachaun.

Le Nukc-mum comparé au Soy du Japon.

La Plante que les Médecins nomment *Costus Indicus*, les Malais, *Pucho*, & les Arabes *Cost*, ou *Cast*, a des fleurs blanches d'une odeur assez forte. Elle ressemble beaucoup au Sureau. C'est le bois & les racines qui font le vrai *Costus*, dont il se fait un grand trafique en Perse, en Turquie, en Arabie, à Malacca, & dans quantité d'autres lieux. Le dedans en est blanc, & le dehors gris.

Le Pucho, ou Costus Indicus.

Le *Pumplenose* est un fruit de la grosseur du Citron. Son écorce est extrêmement épaisse.

Le Pumplenose.

tendre & fort inégale. Elle couvre, comme la Grenade, quantité de grains, de la grosseur d'un petit grain d'orge, qui sont remplis de jus. Le goût en est fort agréable. Quoique ce fruit soit assez commun aux Indes Orientales, il n'est nulle part si fin, que dans l'Isle de Sumatra. Le temps de sa maturité est vers la fin de Décembre. Les Anglois en font tant de cas, qu'ils s'en font apporter une quantité considérable dans leur Etablissement de Madras.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Puna.

Le *Puna* est un Arbre si droit & si haut, qu'il peut servir à mâter des Vaisseaux. Il produit un fruit rouge, qui renferme, dans une grosse écorce, douze ou quinze grains de la grosseur des glands & du goût des Pignons. On les mange cuits, parce qu'autrement ils causent des maux de tête.

Le Quegadam Cherosa.

Le *Quegadam Cherosa* est une grande fleur jaune, d'une figure bizarre, & fort variée, dont la plante a de longues feuilles, vertes & pleines de piquans.

Le Quil, ou Quirpele, ou Bois de Serpent.

La racine de *Quil* ou *Quirpele*, que les Portugais ont nommée *Pao de Cobra*, & les Hollandois *Bois de Serpent*, est d'un blanc, qui tire un peu sur le jaune, fort dure & fort amere. Les Indiens la broyent avec de l'eau & du vin de Palmier, pour s'en servir contre les fievres chaudes, contre les morsures des Serpens, & contre la plûpart des venins. Elle tire son nom Indien d'un petit Animal, de la grandeur & de la figure d'un Furet, qui est ennemi des Serpens, jusqu'à les attaquer, lorsqu'il en voit; & qui court, à cette racine, pour en manger, aussi-tôt qu'il se sent blessé dans le combat.

Le Rima, autre arbre à pain.

Le *Rima*, qu'il ne faut pas confondre avec le Sagu, est un autre arbre à Pain, mais

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

connu seulement dans les Isles Marianes. Sa tête est large, & touffue. Ses feuilles sont de couleur noirâtre. Le fruit croît aux branches comme les Pommes. Il est de la grosseur d'un pain d'un sou & de forme ronde. L'écorce en est épaisse, forte, jaune & lisse. Les Insulaires n'ont pas d'autre Pain. Ils le cueillent, dans sa maturité, pour le faire cuire au four, où l'écorce se grille & noircit. On en ôte alors la surface, après laquelle il reste une peau mince & tendre, qui couvre une poulpe de fort bon goût, & blanche comme la mie du meilleur pain. Comme ce fruit est sans pepins & sans noyaux, tout se mange également : mais il demande d'être mangé frais ; car dans l'espace de vingt-quatre heures, il devient sec, & de mauvais goût.

Le Riz.

La Plante du *Riz*, qui est la principale nourriture des Pays Orientaux, s'y éleve à la hauteur de trois ou quatre pieds. Sa feuille est plus large que celle du Froment. Elle porte deux épis larges, fort divisés & chargés de graines oblongues & plattes. Les épis sont barbus, & cette barbe est longue de deux ou trois pouces. Elle est fourchue par le bout, & ordinairement frisée vers le bas. Les grains sont de couleur blanche, & contenus dans une cosse ou peau brune. On croit que c'est des Indes Orientales que le Riz a passé dans les autres parties du Monde. Il est très fécond ; mais il aime les terres humides, & croît même dans les eaux ; ce qui paroît dans plusieurs endroits des Indes, où les Moissonneurs sont dans l'eau jusqu'aux genoux, pour en faire la récolte. Il mûrit dans les chaleurs de l'Eté, & l'on en fait la derniere récolte vers l'Equinoxe d'Automne. Quoiqu'il soit plus employé en aliment qu'en remedes, on

le croît bienfaisant dans les flux hépatiques, dans les crachemens de sang, & dans plusieurs autres maladies; mais on recommande alors que l'eau, ou le lait, dans lequel on le fait cuire, soit chalybé, ou qu'on y ait éteint des pierres ardentes. Les Indiens se servent d'une décoction légere de riz avec de l'eau, comme d'un véhicule pour divers remedes. On fait, aux Indes, plusieurs sortes de pains avec le riz; & c'est un sentiment général, qu'il donne de l'embonpoint à ceux qui en font un usage habituel, malgré l'opinion des anciens Médecins, qui le croyoient peu nourrissant & difficile à digérer. On en tire aussi, par la distillation, une espece de liqueur, qui se nomme *Arrack*, comme l'Eau-de-vie de Palmier: mais répétons qu'*Arrack* est un nom générique, que les Indiens donnent à toutes les liqueurs fortes. On a vû, dans la description de la Chine, du Japon, & de plusieurs autres Contrées, la différence extrême qu'ils mettent entre le Riz des différentes parties des Indes.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le *Saamouna* est un bel Arbre, mais d'une figure extraordinaire. Le haut & le bas de son tronc sont de même grosseur. Dans son milieu, il est relevé de plus du double, & de la grosseur d'un Vaisseau. Le bois est épineux, gris en dehors, blanc en dedans, moëlleux, poreux, comme le Liege. Ses feuilles sont oblongues, veineuses, dentelées, attachées, cinq à cinq, à d'assez longues queues. Ses fruits sont des gousses oblongues, qui contiennent des pois rouges. On coupe les épines de cet arbre, pendant qu'elles sont vertes, & l'on en tire un suc excellent pour les inflammations des yeux, pour fortifier la vûe, & pour arrêter les larmes involontaires,

Le Saamouna.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Sabdariffa.

Le *Sabdariffa* est une espece de Kermia, qui pousse un tige haute de trois ou quatre pieds, droite, canelée, purpurine, rameuse, garnie de feuilles aussi grandes que celles de Vigne, partagées en plusieurs parties, & dentelées. Ses fleurs sont grandes, d'un blanc pâle & d'un purpurin noirâtre, & ressemblent beaucoup à celles de la Mauve. Il leur succede des fruits oblongs, pointus, remplis d'une semence ronde, qui se mangent comme un légume.

Le Sagumanda, ou le Sagu, arbre à Pain.

L'arbre qui donne le *Sagu*, & que les Européens appellent du même nom, porte, parmi les Indiens, celui de *Sagumanda*. C'est de son tronc même qu'on fait une espece de pain, en rapant (33) le bois, qui n'est qu'une moëlle un peu dure; & le faisant détremper dans l'eau, on en compose une espece de tourteaux ou de galettes, dans des formes qui n'ont pas d'autre usage, & dans lesquelles on les fait secher au Soleil, jusqu'à ce qu'ils deviennent aussi durs que le biscuit de Mer. On fait cuire aussi le *Sagu*, comme une bouillie, & l'on prend pour cela ses parties les plus fines, qu'on mêle avec une quantité d'eau convenable. Cette bouillie est si gluante,

(33) Dampier, qui donne la description du même Abre, dans l'Isle de Mindanao, dit que les Insulaires l'appellent Libby, que l'écorce & le bois sont durs, & minces comme une coquille, mais qu'ils sont pleins d'une moëlle blanche, comme celle du Sureau; qu'on coupe l'arbre, qu'on le fend par le milieu, & qu'on en tire toute la moëlle, pour la battre avec un pilon de bois, dans une grande cuve; qu'on la passe ensuite dans un linge, sur lequel on verse de l'eau, qui emporte la plus fine substance, & que c'est de ce qui passe ainsi au travers du linge, qu'on fait du pain en forme de tourteaux. Mais on peut accorder ce récit avec celui des Hollandois, en supposant que chaque Isle a sa méthode particuliere.

&

& file avec si peu d'interruption, qu'à la distance de quatre ou cinq pieds du vase, on en peut prendre avec le bout d'un bâton. La portion, qu'on enlève, tient à la masse par une grande queue, qui s'entortille autour du bâton à mesure qu'on le tourne. On vante le goût de cet aliment. C'est celui de la plûpart des Isles Orientales, qui ne produisent ni riz, ni froment, ni seigle. Quelques Voyageurs le croyent bon contre l'hydropisie, & contre plusieurs autres maladies.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le *Sagumanda* n'est pas fort haut; mais son tronc est épais. Ses feuilles ont quelque ressemblance avec celles du Cocotier. Dans la jeunesse de ces arbres, on coupe une de leurs plus grosses branches, & l'on applique, à l'endroit de l'incision, une bamboche creuse, qui est un morceau scié d'une des plus grosses cannes de sucre. Elle sert de bassin, pour recevoir, en peu de temps, une liqueur, qui découle en abondance, comme celle des Cocotiers; & pendant toute la saison, l'on y en recueille tous les jours à peu près la même quantité. Les Indiens donnent à cette liqueur le nom de Sagouar. Elle est d'une douceur, qui surpasse celle du miel, & d'abord assez mal saine. Mais on y en mêle une autre, nommée Houbat, composée du suc de diverses herbes, qui lui donnent une sorte d'amertume. Avec cette préparation, le Sagouar est assez sain, pour ceux qui en usent sobrement; & les Hollandois mêmes n'ont gueres d'autre boisson, aux Moluques & dans l'Isle d'Amboine. Mais pris avec excès, il enivre, il rend le visage pâle, il fait même enfler le corps. On le rend plus agréable, en y mêlant du sucre & de l'Arrack, qui est l'Eau-de-vie des Indes.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Sandal.

Le *Sandal* est un Arbre de la grandeur du Noyer. Il porte un fruit assez semblable aux Cerises, mais qui devient noir, après avoir commencé par être verd, & qui est sans goût. Le bois de Sandal est dans une haute estime aux Indes. On distingue le rouge, le jaune & le blanc, dont les deux derniers, qui croissent en abondance dans les Isles de Timor & de Solor, sont les plus recherchés. On broye, ou l'on pile ce bois avec de l'eau, pour le réduire en bouillie, dont on se frotte le corps. On le brûle aussi, en petits morceaux, dans les appartemens, comme un parfum des plus salutaires. Quoique les Indiens fassent peu d'usage du Sandal rouge, parce qu'ils y trouvent moins de vertu, on le transporte dans les autres Pays, où il sert aux usages de la Médecine.

Le Savonier.

Le *Savonier*, ou l'Arbre du Savon, est un grand arbre, du nombre de ceux qui se dépouillent de leurs feuilles. Il porte, pour fruit, une espece de petites boules, qui ont quelque ressemblance avec les Cormes, mais dont l'écorce devient jaunâtre en mûrissant. Frottées entre les mains, elles se convertissent en un Savon très blanc, qui est fort utile pour laver la soie, & que les Indiens employent à cet usage.

Le Scararagam.

Le *Scararagam* est un Arbre, qui porte des fruits de couleur verdâtre, & de la grosseur des Noix. Ils se nomment *Undis*, & sont d'un goût fort agréable.

Le Schagri Cottam.

Le *Schagri Cottam* est une espece de Cornouiller, dont le fruit, mêlé avec du sucre, rafraîchit délicieusement. On employe le suc des feuilles, pour le flux hépatique & la diarrhée. Leur décoction est excellente, en gargarisme, pour resserrer la luette.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Schetti & le Bem-Schetti.

Le *Schetti* est un Arbrisseau, qui porte des baies, & dont la racine, pilée & prise dans l'eau froide, appaisse l'ardeur des fievres chaudes, & les chaleurs internes. Elle arrête aussi le crachement de sang. Cette Plante est différente du *Bem-Schetti*, qui en est une autre assez approchante, mais dont le fruit est d'un goût farineux & plus douçâtre.

Le Schulli.

Le *Schulli* est un Arbrisseau, dont on distingue deux especes; le *Pema Schulli*, auquel on ne connoît aucune vertu Médecinale; & le *Nir Schulli*, dont les feuilles, réduites en poudre, & mêlées avec de l'huile, dissipent les tumeurs des parties génitales.

L'Arbre Sensible.

On trouve, en plusieurs endroits des Indes Orientales, l'Arbre *Sensible*, dont le fruit commence à sauter, dès qu'on y touche le moins du monde. Gautier Schouten raconte qu'un jour se trouvant assis, près de Cochin, sous un de ces arbres, avec quelques-uns de ses Compagnons, » ils ne furent pas peu » surpris, pour ne pas dire effrayés, lorsque » ce fruit merveilleux, qu'ils ne prirent d'a- » bord que pour une feuille, vint à se grossir, » à se mouvoir, & même à faire plusieurs » sauts, lorsqu'ils y eurent touché (34).

Le Simbor.

Le *Simbor* est une Plante de forme singuliere, qui représente les cornes d'un Elan, ce qui lui en fait donner aussi le nom par quelques Voyageurs. Elle croît proche de la Mer. Il ne paroît pas qu'elle ait d'autre racine qu'une matiere mollasse & fongueuse, dont elle sort. Aussi n'a-t-elle pas besoin d'être mise en terre, pour croître; il suffit de la placer sur une pierre, ou dans le creux d'un arbre, afin qu'elle y reçoive un peu d'humidité. Elle est

(34) Voyages de Gautier Schouten, Tome I. page 476.

verte en Eté, comme en Hyver. Ses feuilles ressemblent à celles de nos Lys blancs. Leur substance est visqueuse, & leur goût amer. On lui attribue des vertus émollientes & résolutives, sans compter celle de lâcher le ventre & de tuer les vers.

Le Siouanna.

Le *Siouanna* est un Arbrisseau fort agréable à la vûe. Il porte des Baies & des Ombelles. Son fruit croît dans les branches inférieures, tandis que les supérieures sont ornées de boutons & de fleurs. Toutes ses vertus résident dans sa racine, qu'on vante beaucoup contre le venin des plus dangereux Serpens.

Le Tagera.

Le *Tagera* est une Plante assez haute, dont les feuilles broyées & appliquées sur les piquûres des Abeilles, des Moustiques, & des autres grosses Mouches, calment promptement les douleurs. Ses semences s'employent broyées, pour les pustules & les ulceres.

Le Talassa.

Le *Talassa* est une Plante, qui ne produit ni fleurs, ni fruits, mais dont les feuilles s'employent diversement, pour assaisonner les sauces. On les mange vertes, pour s'exciter à la volupté.

Le Taliir-Kara.

Le *Taliir-Kara* est un grand Arbre, dont le tronc est blanchâtre & gros, & l'écorce unie, poudreuse & cendrée. Sa racine est aussi blanchâtre; mais l'écorce en est obscure, forte, & d'un goût astringent. Bouillie, dans dans de l'eau, elle forme une boisson, qui pousse puissamment, par les sueurs, & qui évacue les humeurs âcres & salines. On ne connoît, à cet arbre, ni fleurs, ni fruits.

Les Tamarins.

Les *Tamarins*, ou *Tamarindes*, car les Voyageurs ne s'accordent point sur ce nom, croissent dans presque toutes les parties des Indes, & sont particuliérement fort communs

en Bengale. Ce sont des arbres d'une grandeur & d'une beauté remarquables. Le tronc est bien fait. Les branches s'élevent fort haut & jettent d'agréables feuilles. On les transplante jeunes, des lieux incultes, où la nature les produit, dans les endroits où l'on ne remue point la terre, tels que les Carrefours des chemins, les Places publiques, les Rues, &c. pour y servir d'ornement. Ils donnent un charmant ombrage, où les Indiens se mettent à couvert de l'ardeur du Soleil. Les fleurs ressemblent beaucoup à celles des Pêchers, ou des Amandiers; mais sur la fin elles deviennent ameres. Il en sort un fruit, longuet, & un peu courbé, dans une gousse à peu près semblable à celles de nos féves, qui paroît d'abord verte, & qui devient ensuite grise, à peu près de la longueur du doigt. Au coucher du Soleil, le fruit se retire sous ses feuilles, & le lendemain il reparoît à l'arrivée de cet Astre. Chaque gousse contient trois ou quatre petites féves, qui tirent sur le brun, & qui sont enveloppées d'une espece de moëlle gluante. C'est proprement cette moëlle, qui se nomme Tamarin. Elle est d'un goût rude & aigre. Les Indiens & les Portugais s'en servent à l'apprêt de leurs viandes. On en sale. On en fait des confitures au sucre, qui se transportent dans tous les Pays du Monde, & cette maniere de les préparer est la meilleure. Elle consiste à les tirer des gousses & à les paîtrir ensemble; après quoi l'on y jette du sucre; & sans autre façon, l'on en remplit diverses sortes de pots. Ils conservent toujours ce goût aigrelet, qui les rend assez agréables; & leur principale vertu est de purifier le sang.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le *Tamaris*, espece de Tamarin, est un

Le Tamaris.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Arbre assez haut, dont le fruit est une sorte de grosses féves qui renferment des graines dont la figure est aussi celle des féves. L'écorce en est fort rude ; & la substance même du fruit étant très aigre, sert d'assaisonnement. Les feuilles sont petites & longues, & les fleurs ramassées en grappes.

Le Tani.

Le *Tani* est une espece de Prunier, qui porte un fruit en forme de Poire, de la grosseur d'une bonne Prune, dont la poulpe est verte, & pleine de suc, mais d'un suc insipide. Il est couvert d'une peau unie, rouge & luisante. Il contient, dans un noyau oblong, une amande blanche, d'un goût agréable, qu'on prend en poudre, pour la cachexie épidémique.

Le Tapia.

Le *Tapia* est un Arbrisseau dont le bois est couvert d'une écorce lisse & cendrée. Il est rempli de moëlle, comme le Sureau, & facile à rompre. Ses feuilles sont trois à trois sur une queue. Elles sont vertes, lisses, unies & luisantes. Sa fleur est composée de quatre feuilles blanches, longues d'un doigt, attachées chacune par un pédicule court, affermies, dans leur longueur, par un nœud & par quelques petites veines obliques, verdâtres. Ces feuilles sont accompagnées de quatre autres petites feuilles courtes, verdâtres, & de plusieurs étamines rougeâtres. Ses fruits ont la figure, la grosseur, l'écorce & la couleur de l'Orange. Le goût en est doux, mais l'odeur dégoûtante. Ses feuilles broyées sont un excellent remede pour les inflammations, surtout pour celles de l'Anus, qui sont communes dans le Pays.

Le Taranja.

Le *Taranja* est un arbre qu'on croit transplanté d'Afrique aux Indes, où il s'est extrêmement multiplié. Il est petit & épineux.

Son fruit est rond, avec l'écorce jaunâtre. Le dedans est rouge, & du goût de l'Orange, quoique la poulpe soit plus ferme. Il mûrit en Octobre & Novembre.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Ce qu'on a dit du Cocotier, dans la Description du Malabar, où cet Arbre est plus remarquable qu'en tout autre lieu, par sa beauté & par son abondance, n'empêche point que se trouvant aussi dans la plûpart des autres Pays des Indes, où il tient le premier rang par son utilité, il ne demande ici quelques nouvelles observations. On croit devoir nommer aussi quelques autres especes de Palmiers, qui ne sont pas comprises dans l'énumération qu'on a déja donnée de ces Arbres.

Tenga ou Cocotier.

Les Indiens donnent au Cocotier le nom de *Tenga*, & les Portugais celui de *Palmera de Cocos*. On a dit, que sans emprunter d'autres secours, on trouve dans le bois, les feuilles & le fruit de cet arbre, de quoi former, mettre à la voile, & charger un Vaisseau, de quoi bâtir & meubler une Maison, & de quoi nourrir & vêtir ses Habitans: mais on n'a pas remarqué que ses feuilles servent aussi de papier pour écrire, & qu'on file la premiere écorce de son fruit, pour en faire des cordes. Cette premiere écorce est jaune dans sa maturité. C'est de la seconde, qui est dure, qu'on fait des vases pour toutes sortes d'usages. La poulpe intérieure est une chair blanche, de l'épaisseur d'un demi doigt, dont le goût approche beaucoup de celui de l'amande. Dans le centre, on trouve une eau de la clarté du cristal, qui est une liqueur excellente. On fait, avec ce fruit, diverses sortes de confitures. On en tire de l'huile, pour assaisonner les alimens, & pour brûler dans les lampes. Si l'on

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

presse simplement la poulpe, il en sort une espece de lait, qui sert à faire cuire le riz & à diverses sortes de ragoûts. La liqueur, qu'on fait distiller de l'arbre, par l'incision des branches, se nomme *Tary*, *Toddy*, *Nery*, & *Sory*, ou *Soura*, suivant la différence des lieux, & celle de ses qualités ou de sa préparation. Le Tary, qui est la premiere & la plus naturelle, est doux, du même goût que le petit vin, ou plutôt, du même que le vin du marc de raisin trempé dans l'eau. Il doit être recueilli avant le lever du Soleil; car s'il a le temps d'être échauffé, ou par la chaleur de cet Astre, ou pour avoir été trop long-temps conservé, il s'aigrit, & c'est alors qu'il prend le nom de *Sory* ou *Soura*. On est obligé alors de le faire chauffer, pour le boire, sans quoi sa froideur causeroit de violentes tranchées. Du Sory distillé, on tire une sorte de vin, qui devient encore vinaigre, lorsqu'il commence à s'alterer. Distillé deux ou trois fois, c'est de l'Eau-de-vie. En le faisant bouillir, il donne cette espece de sucre noir, qu'on nomme Jagra. Enfin, le revenu des Cocotiers est le meilleur qu'on puisse avoir dans les Indes. Ils croissent droits, jusqu'à soixante palmes de hauteur; & leur grosseur est égale, depuis le pied jusqu'au sommet.

Le Thamalapatra, ou Folium Indum.

Thamalapatra est le nom d'un Arbre, dont les vertus sont estimées jusqu'en Europe, puisqu'on en fait entrer les feuilles dans la composition de la Thériaque. Nos Apoticaires les nomment *Malabastrum*, ou *Folium Indum*.

Le Theca.

Le *Theca* est comme le Chêne des Indes. C'est un grand Arbre, dont on trouve des Forêts entieres. Les Indiens idolâtres n'employent point d'autre bois, pour bâtir &

réparer leurs Temples. Ils tirent, des feuilles, une liqueur, qui leur sert à teindre en pourpre leurs soies & leurs cotons. Elles leur servent aussi d'alimens. Leurs Médecins en font un Syrop avec du sucre, pour guérir les aphtes. Les fleurs, bouillies dans du miel, sont un autre remede, qui évacue les eaux des hydropiques.

L'Arbre de *Saint Thomas* ne produit aucun fruit; mais il est d'une beauté admirable, par ses feuilles, qui ressemblent parfaitement à celles du Lierre, & surtout par ses fleurs, qui sont autant de Lys violets, d'une excellent odeur. Le Saint Thomas.

L'Arbre *Triste*. Quelques Voyageurs donnent ce nom à un Arbre des Indes, dont Philippe de la Trinité fait la description suivante. (» On le nomme Triste, parce qu'au » même temps que les autres semblent se » réjouir, en épanouissant leurs fleurs à la » venue du Soleil, celui-ci perd les siennes. » Elles sont semblables au Jasmin blanc, » excepté qu'elles ont le pied jaune. Cet » arbre est d'une médiocre hauteur. Ses feuil» les sont petites, un peu âpres, & d'un verd » foncé.) Cette description paroît convenir au Saffran d'Inde. L'Arbre Triste.

Le *Tsjaskela* est une espece de Figuier, dont l'écorce sert aux Indiens à faire des cordes, pour leurs arcs. Ils en tirent aussi la couleur rouge, qui sert à la teinture des draps de Cambaye. Le Tsjaskela.

Le *Valli* est un Arbrisseau, qui s'attache à tous les arbres voisins, & dont les feuilles ressemblent à celles du Frêne. Ses fleurs sont en papillon & sans odeur. La longueur de ses gousses est d'un pouce, sur autant de circonférence. Elles sont plattes, & contiennent Le Valli.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

deux ou trois semences, séparées par une cloison étroite. Ses féves, après avoir été sechées par le Soleil, sont de couleur cendrée, & d'un goût fort désagréable. Mangées crues, elles causent une diarrhée douloureuse. Les feuilles en cataplasme, guérissent l'Eresipelle; & l'on file l'écorce de l'arbre pour en faire des cordes.

Le Venen.

Le *Venen* est un Arbre des Parties les plus Orientales de l'Inde, qui est épineux, & qui porte des fleurs blanches d'une odeur extrêmement agréable. Le fruit est assez gros, & contient, sous une écorce qui ressemble à celle du Coing, une poulpe rougeâtre, dont le goût est celui du raisin avant qu'il soit mûr. On extrait, de ses fleurs, une eau fort odorante; & du suc exprimé de son fruit, on prépare une sorte de liqueur.

Le Vettagadou.

Le *Vettagadou* est un Arbrisseau baccifere, qui porte une fleur pentapetale, blanchâtre & sans odeur. Ses baies sont rondes, d'un pourpre pâle, & contiennent cinq graines solides & triangulaires, qui sont d'abord blanches, ensuite rougeâtres, & qui deviennent blanches. L'arbre est toujours verd, & porte du fruit deux fois l'an.

Le Vez-Cabouli.

Le *Vez-Cabouli* est une racine médecinale, qui nous vient, avec d'autres Drogues, par la voie de Surate. On en fait aussi quelque usage pour la teinture.

Le Zerumbet.

Le *Zerumbet* seroit tout-à-fait semblable à la Plante du Gingembre, si ses feuilles n'étoient pas plus longues & plus larges. Sa racine se coupe & se séche, ou se confit au sucre. Elle a plus de vertu, & le goût plus fin, que le Gingembre.

Le Camchain, & le Cankit.

Entre diverses sortes d'Oranges, le *Camchain* & le *Cankit* sont dans une haute estime

surtout dans la Cochinchine & le Tunquin, où leur excellence ne peut être comparée à rien. Le Camchain est de couleur jaunâtre. Sa peau est épaisse & rude : mais rien n'approche de l'odeur & du goût de sa chair, qui est aussi jaune que de l'Ambre. Elle est si saine, qu'on ne la défend pas même aux Malades. Le Camkit est rond, & plus petit de la moitié que le Camchaïn. Sa couleur est un rouge foncé. Il a la peau douce & déliée, & le goût délicieux : mais il est mal sain, surtout pour ceux qui ont l'estomac foible. Il donne le cours de ventre ; il cause des tranchées douloureuses à ceux qui l'ont déja. La saison de ces deux fruits est depuis le mois d'Octobre jusqu'à celui de Février.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

On ne prétend point avoir ici donné toutes les Plantes des Indes Orientales ; mais on s'est attaché à recueillir celles qui se trouvent dans les Voyageurs, & qui n'ont pas déja trouvé place dans les Histoires naturelles de chaque Pays. L'*Hortus Malabaricus* en contient seul un plus grand nombre. Chacun peut le consulter. Cet Ouvrage a été dressé en douze Tomes *in-folio*, avec des Figures, par *Van-Reedo*, & *Cascarius*, sur les Mémoires du Pere Matthieu de Saint Joseph, Carme Déchaux. Les Notes du Tome premier sont d'*Arnoult Syen*, fameux Botaniste de Leyde ; & les autres, de *Commelin*. On trouve, à la fin du dernier Tome, un Appendix, sous le nom de *Flora Malabarica*, qui contient les noms des Plantes, en différentes Langues, ou la maniere dont ils sont rapportés par les Ecrivains en Botanique (36).

(36) Amsterdam, 1678, chez Sommeren & Van-Dick.

§ V.

Drogues, Pierres précieuses, & Soyes des Indes Orientales.

DROGUES DES INDES ORIENTALES.

RECUEILLONS, d'un grand nombre de Voyageurs, le nom de la plûpart des Drogues qui se transportent des Indes Orientales dans les Pays Etrangers. Ceux qui souhaiteront d'être mieux instruits, peuvent se procurer le Traité Espagnol *des Drogues & des Remedes des Indes* (37).

Le *Podi* est une sorte de Farine, ou de fleur de Farine, qu'on employe contre le froid & contre les vents.

Le *Caxumba*, ou *Flors* est une Racine dont on assaisonne les mets, & qui sert aussi à la teinture du coton.

Le *Cajuasti* est un bois qui met la bouche en feu. On le brise fort menu, & l'on s'en frotte le corps, pour l'odeur, autant que pour la santé; car, il n'y a point de Peuples qui soient aussi passionnés que les Indiens pour les parfums.

Le *Cantior* est un fruit de la nature des Topinambours & des Trufles, dont on ne vante pas d'ailleurs les vertus.

Le *Semparentaan* est une Racine amere, qui a de puissans effets contre diverses maladies. Mais elle est si commune, qu'elle n'en est pas plus cher.

Le *Pontion* croît sur la Côte de Coromandel; & comme il est plus rare, ou moins bon, dans d'autres lieux, sa qualité d'excellent febrifuge le met toujours à fort haut prix.

(37) Edition de Burgos, 1578, in-4°.

DROGUES DES INDES ORIENTALES.

Le *Gato-Gamber* est un fruit semblable à l'Olive, ou à l'Areka vert. Il croît à Cambaye, sur la Côte de Coromandel, & sur toutes celles de la Sonde.

Le *Ganti* est une Racine, qui ressemble à celle du Gingembre, & qui se vend fort cher. Les Indiens s'en frottent le corps.

Le *Sabari* est une espece de Senevé, qu'on trouve en abondance dans tous les Marchés des Indes.

Le *Doringi* est une graine Carminative & vermifuge, si douce d'ailleurs & si bienfaisante, qu'on la fait prendre en portion legere aux Enfans naissans.

Le *Timco* est un fruit que les Indiens pilent, & qu'ils prennent avec quelque liqueur, pour les moindres incommodités.

Le *Madian*, le *Maju*, & le *Carassani*, sont autant d'espèces d'*Amfion*, ou d'*Opium*, que les Indiens prennent pour s'enivrer.

Le *Spodium* est la cendre d'un Arbre, qui croît dans les Pays de la Sonde, & dont on ne se sert que pour s'en frotter le corps.

Le meilleur *Cumin*, qui se nomme *Jentanieram*, en Malai, croît en Perse, où il porte le nom de Chirman. Les Indiens en font un grand usage, avec le *Madian*, le *Maju* & le *Duantaie*, ou sept feuilles, pour les rhumatismes auxquels ils sont fort sujets, & qui leur causent de vives douleurs, parce qu'ils sont presque toujours nuds.

Le *Sari* est une certaine fleur de Farine, dont on se frotte le corps pour se garantir des effets du vent.

Le *Tagari*, le *Suruban*, & le *Sedevaie*, sont des Racines que les Indiens broyent, ou pilent, pour s'en frotter le corps.

Le *Sambaia*, qu'on nomme *Guduan* dans

DROGUES DES INDES ORIENTALES.

quelques parties des Indes, est un fruit de la grosseur du Gland, qui s'employe contre diverses sortes de maladies, surtout contre les morsures venimeuses & contre le poison. Il est également rare & cher.

Le *Jalave* est le fruit d'un Arbre, dont le nom paroît le même. On s'en sert dans les potions Médecinales. Il est de la grosseur du Sambaia.

Le *Paravas* est une Herbe rafraîchissante, d'un prix qui répond à sa rareté. Son usage est pour rafraîchir le sang, en purifiant les humeurs.

Le *Tomon-Pute* est une racine semblable au Galigan, ou Cucurma, avec cette seule différence qu'il est blanc. On s'en frotte le corps. Il est rafraîchissant & fort sain. On l'employe pour les chaleurs du foye.

L'espece de petites féves, qui servent de poids pour peser l'or, l'argent, & les autres métaux, se nomment, en Malay, *Conduri*, & *Saga*, en langue Javane. Elles sont d'un beau rouge, avec une tache noire sur le côté. On n'en fait pas d'autre usage, parce qu'elles sont fort ameres, & qu'on les croit même venimeuses.

Gomme Laque.

La Gomme Laque, que les Mores nomment *Lak*, & qui porte le nom de *Tick*, au Pegu, où le Commerce en est considérable, donne aux Indiens cette belle couleur d'écarlate, qu'ils employent à teindre & à peindre leurs toiles. On prétend qu'elle est moins l'ouvrage de la nature, que de certaines Fourmies aîlées, qui suçant la Gomme lorsqu'elle découle des Arbres qui la produisent, la rendent ensuite sur les feuilles des mêmes Arbres, à peu près comme les Abeilles font le miel. Lorsque toutes les branches sont couvertes de

cette matierre, on les rompt, pour les faire fecher. La Laque s'en fépare, auffi-tôt qu'elles font feches, & fe foutient, par fa confiftance, en forme de rofeaux. Dans cet état, elle eft, fuivant les mêmes Auteurs, d'un brun roux. Tavernier s'écarte un peu de ces idées. Il prétend, qu'au Pegu, les Fourmies aîlées font la Laque par terre, en petits tas, qui font quelquefois, dit-il, de la groffeur d'un tonneau, au lieu qu'au Bengale, elles en entourent le bout des branches de diverfes fortes d'Arbriffeaux. De-là vient, ajoute-t-il, que celle du Bengale eft plus belle & plus nette que celle du Pegu, où il fe mêle toujours quantité d'ordures; quoiqu'il ne défavoue pas qu'elle eft en plus grande abondance au Pegu, & que les Hollandois y en prennent beaucoup, pour la tranfporter en Perfe, où elle fert auffi à la teinture. Ce qui en refte, après en avoir tiré la couleur, ne s'employe que pour revêtir diverfes fortes de petits ouvrages, & pour faire de la cire à cacheter, en y mêlant quelque autre couleur. Quantité de femmes Indiennes n'ont pas d'autre occupation que de nettoyer la Laque, lorfqu'on en a tiré la couleur écarlate. Elles lui en donnent une autre, & la forment en bâtons, comme la cire d'Efpagne. Les Compagnies d'Angleterre & de Hollande en achetent tous les ans cent cinquante caiffons. Elle ne leur revient pas à plus de dix fous la livre; & du temps de Tavernier, elle valoit, en France, dix fous l'once, quoique fort mêlée de Réfine.

Baron, d'après lequel on a donné la defcription du Tonquin, affure que les Ouvrages de Laque n'y cedent point à ceux d'aucune autre Contrée, fi l'on excepte, dit-il, ceux du

Japon, qui passent pour les meilleurs de l'Univers; ce qui ne vient même que de la différence du bois, qui l'emporte beaucoup sur celui du Tonquin, car on ne trouve aucune différence sensible dans la peinture ou le vernis. La Laque du Tonquin, suivant le même récit, est une simple Gomme liquide, qui coule du corps ou des branches des Arbres.

Le Peuple de la campagne en recueille une si grande quantité, que tous les jours on en voit apporter de pleins tonneaux au Marché de Cachao, surtout dans la saison de l'Ouvrage. Elle est naturellement blanche, & de la consistence de la crême: mais l'air en change la couleur, & la fait paroître noirâtre. Aussi ceux, qui l'apportent à la Ville, la couvrent-ils de deux ou trois feuilles de papier, pour la tenir fraîche & lui faire conserver sa couleur naturelle. Les Cabinets & tous les Ouvrages qui doivent être vernis, se font d'une espece de Sapin, qui se nomme *Ponc*: mais les Ouvriers du Pays sont fort éloignés de l'habileté des nôtres; & souvent, lorsqu'ils mettent le vernis sur leurs Ouvrages, il leur arrive de rompre les pointes, les jointures, ou les coins des tiroirs, comme on n'a que trop souvent l'occasion de le remarquer dans les marchandises de cette nature, qui se transportent en Europe. Dampier raconte que de son temps, les Anglois, qui faisoient le Voyage du Tonquin, se faisoient accompagner d'un habile Menuisier de l'Europe, pour le travail des meubles, qu'ils faisoient vernir ensuite, par les Ouvriers du Pays. Ils portoient, avec eux, jusqu'à des ais de notre Sapin, qui vaut beaucoup mieux que le Ponc. Enfin, l'on ajoute que les Maisons, où l'on travaille à la Laque, sont très mal saines; et

Bois de Ponc.

qu'on regarde comme l'effet d'une espece de poison, qui est renfermé dans cette Gomme, & qui pénétre par les narines, jusqu'au cerveau des Ouvriers. On les voit couverts de pustules & d'ulceres; quoique l'odeur de la matiere, qu'ils ont entre les mains, n'ait rien d'ailleurs de trop fort ou de désagréable. Ils n'y peuvent travailler que dans la saison séche, ou pendant le souffle des vents du Nord, qui séche beaucoup; parce qu'ils mettent plusieurs couches de vernis l'une sur l'autre, & que la derniere doit toujours être séche, avant qu'on y en mette une nouvelle. Avec quelque soin qu'il ait été conservé, il devient noirâtre aussitôt qu'il est exposé à l'air: mais l'huile, & d'autres ingrédiens qu'on y mêle, relevent l'éclat de sa couleur. La derniere couche n'est pas plutôt séche, qu'on s'attache à la polir. Cette opération, qui ne consiste qu'à la frotter beaucoup avec la paume de la main, la rend aussi luisante que le verre. On fait aussi, de la Laque, une colle, qui passe pour la meilleure qu'on connoisse au Monde.

DROGUES DES INDES ORIENTALES.

Sucre & Tabac.

Les Sucres en cassonade sortent particuliérement du Bengale. C'est une opinion établie, dans cette Contrée, que le Sucre, gardé trente ans, devient un des plus dangereux poisons du Monde. Il se fait aussi du Sucre en pain, dans quantité d'autres lieux; mais il ne se rafine parfaitement qu'à Amandabath, où il prend le nom de Sucre royal. Les pains sont ordinairement de huit à dix livres.

Le Tabac croît, en divers endroits des Indes Orientales, & quelquefois en si grande abondance, qu'on en laisse perdre la moitié par la négligence de le cueillir. Les qualités en sont différentes.

Opium.

Le meilleur Opium vient de l'Isle Celebes,

DROGUES DES INDES ORIENTALES.

quoiqu'il s'en trouve dans d'autres Contrées ; surtout aux environs de Brampour, dans l'Indoustan, où les Hollandois vont le prendre en échange pour leur Poivre.

Salpêtre.

Le Salpêtre vient en abondance du Bengale, & le rafiné coûte trois fois plus que celui qui ne l'est pas. Les Hollandois ont un Magasin à Choupar, qui est quatorze lieues au-dessus de Patna ; & de-là, ils font transporter leurs Salpêtres rafinés, par la Riviere, jusqu'à leur Comptoir d'Ouguely. Ils avoient fait venir des Chaudieres de Hollande, & pris des Rafineurs, pour faire eux-mêmes cette opération ; mais elle ne leur a pas réussi, parce que les Indiens, irrités de se voir ôter le gain du rafinement, refuserent de leur fournir du petit lait, sans lequel il est impossible de blanchir le Salpêtre, qui n'est pas estimé, néanmoins, s'il n'est d'une blancheur transparente. (38).

L'Ambregris.

On n'a jamais trouvé de Corail dans les Mers des Indes, non plus que dans les autres Par-

(38) Gautier Schouten nous apprend que la plus grande quantité de Salpêtre vient des Parties Septentrionales des grandes Indes ; qu'on le tire ordinairement d'une Argile ou Terre noire, fauve, ou blanchâtre ; & que celui qui se fait de simple terre, est le meilleur. Voici la méthode des Indiens : » Ils » creusent un grand puits, » comme un puits à Sel, » qu'ils remplissent d'argi» le & de terre nîtreuse, » & d'eau claire. Ils les » mêlent & paîtrissent en» semble, jusqu'à ce qu'el» les soient devenues com» me une bouillie, & que » l'eau en ait tiré tous les » sels. La matiere la plus » grossiere s'étant précipi» tée, on prend le plus » clair, & on le met dans » un autre grand trou, » mais un peu plus petit » que le premier, où cette » matiere claire s'étant de » nouveau précipitée, on » prend encore le plus » clair, qui surnâge, & » qui est une eau toute ni» treuse. On la fait bouil» lir dans une poële de » fer ; on l'écume souvent ; » enfin, il ne demeure que » la substance du Salpêtre. *Tome II. page 267.*

ties de l'Océan. Cette production de la Nature est réservée à la Méditerranée. Les Indes n'ont pas non plus d'ambre jaune, qui paroît réservé au seul Rivage de la Prusse Ducale, dans la Mer Baltique. Mais il se trouve souvent de l'Ambre gris dans celles de l'Orient; & quelques Voyageurs en ont pris droit de prétendre qu'il s'y forme. Outre divers morceaux, d'une prodigieuse grosseur, que les Gouverneurs Portugais ont quelquefois rapportés de Goa & de Mozambique, on sçait qu'à la Chine, c'est un usage, dans les grands festins, de faire apporter, entre divers parfums, une grande quantité d'Ambre, & d'en brûler pour des sommes considérables.

DROGUES DES INDES ORIENTALES.

Le Musc.

On a déja remarqué, dans la Description du Royaume de Boutan (39), que c'est de cette Contrée que vient la meilleure sorte & la plus grande quantité de musc.

Le Bezoar.

Le plus estimé de tous les *Bezoars* est celui qu'on tire du Royaume de Golkonde. Il s'y trouve, comme on l'a déja fait observer aussi (40), dans le ventre des Chevres, d'une Province au Nord-Est de cette Contrée, qui broutent un Arbrisseau, dont les boutons & les bouts des branches lui donnent leur forme. C'est du moins, à cette raison, qu'on attribue la variété des figures de ce Bezoar. Les Habitans du Pays connoissent, en tâtant une Chevre, combien elle a de Bezoars, & la vendent à proportion du nombre. Ils lui coulent, pour cela, les deux mains sous le ventre, qu'ils battent, en long, des deux côtés. Tous les Bezoars se rendent au milieu,

(39) *Voyez* dans l'Article de ce Pays, la figure & la description de l'Animal, qui porte le musc. *Tome XXXVI.*

(40) *Voyez* les Voyages aux Mines de Diamans. *Tome XXXVI.*

DROGUES DES INDES ORIENTALES.

& l'on ne peut se tromper au compte. Leur rareté consiste dans la grosseur, quoique les plus petits n'ayent pas moins de vertu que les gros. Mais on y est souvent trompé. L'imposture a trouvé le secret de les grossir, avec une pâte composée de gomme & d'autres matieres, à laquelle on donne même autant d'enveloppes que le Bezoar en a naturellement. Il y a deux moyens de reconnoître cette ruse; l'un est de peser le Bezoar, & de le faire tremper quelque-temps dans de l'eau tiede: si l'eau ne change point de couleur, & si le Bezoar ne perd point de son poids, il n'est pas falsifié. Le second moyen est d'en approcher un fer pointu & rougi au feu: si le fer y entre & le fait rissoler, c'est une preuve qu'il n'est pas naturel. Il en est du Bezoar de Golkonde, comme du Diamant; sa cherté augmente à proportion de sa grosseur. Si cinq ou six Bezoars pesent une once, la valeur de cette once sera depuis quinze jusqu'à dix huit francs; mais un seul Bezoar, du poids d'une once, ne vaudra pas moins de cent francs. Il s'en trouve de quatre & cinq onces, qui se vendent jusqu'à deux mille francs.

Observation sur le Bezoar de Golkonde.

Un Voyageur, qui n'est point indigne de confiance lorsqu'il parle sur le témoignage de ses propres yeux (41), raconte qu'ayant fait plusieurs Voyages à Golkonde, avec le dessein de s'instruire parfaitement de tout ce qui regarde le Bezoar, il fut long-tems sans pouvoir apprendre dans quelle partie du corps de la Chevre ces pierres se trouvent. Enfin, l'occasion qu'il eut d'en faire acheter pour soi-

(41) Tavernier, Tome IV. page 80 & suivantes. Edition in-12, de Paris, 1724.

DROGUES DES INDES ORIENTALES.

xante mille roupies à quelques Agens des Compagnies de Hollande & d'Angleterre, disposa les Marchands, qui avoient fait cette vente, à lui marquer de la reconnoissance. Il leur demanda quelques-unes des Chevres, qui portent le Bezoar. Cette proposition les surprit. Ils répondirent qu'il étoit défendu sous peine de mort, d'en faire sortir de la Province. Cependant, continue le même Ecrivain, » ils revinrent, environ quinze jours » après, lorsque je ne pensois plus à eux; » & m'ayant demandé si mes Domestiques » étoient étrangers, ils parurent apprendre, » avec plaisir, que je n'avois autour de moi, » que des Persans. Ils se retirerent, sans au» tre explication; mais une demie heure » après, je les vis reparoître avec six Che» vres, que je considérai à loisir. Ce sont » de fort belles Bêtes, très hautes, & d'un » poil aussi fin que la soye. Le Chef de ces » Marchands me pria de les accepter. Je fis » difficulté de les recevoir en pur don, & » je demandai ce qu'elles pouvoient valoir. » Après s'être fait presser long-temps, il » m'étonna beaucoup, en me disant qu'une » des six Chevres valoit cent roupies, que » deux autres en valoient quatre, & qu'il » estimoit les trois dernieres à 4 roupies & $\frac{1}{4}$. » Je voulus sçavoir ce qui causoit cette dif» férence. On me répondit que l'une n'avoit » qu'un Bezoar, & que les autres en avoient, » ou deux, ou trois, ou quatre; ce qu'on » me fit voir sur le champ, en leur battant » le ventre. La premiere en avoit un, de » belle grosseur; & les cinq autres en avoient » entr'elles dix-sept, & un demi, qu'on au» roit pris pour la moitié d'une noisette. » Comme il n'étoit qu'à demi formé, le

DROGUES DES INDES ORIENTALES.

» dedans ressembloit à une crotte molle de » Chevre.

Les Vaches & d'autres Animaux de l'Orient, produisent des Bezoars, entre lesquels il s'en trouve, qui pesent quelquefois jusqu'à dix-sept ou dix-huit onces: mais on en fait peu de cas; & six grains des Chevres de Golkonde ont plus d'effet, pour les maladies auxquelles ils sont employés, que trente de l'autre. Cependant il faut distinguer celui des Singes, qu'on vante encore plus que celui des Chevres. Il est extrêmement rare. Il vient particuliérement d'une espece de Singes, qui n'est connue que dans l'Isle Celebes. Ce Bezoar est rond, au lieu que l'autre est de diverses figures. Les Portugais en donnent jusqu'à cent écus, lorsqu'il est de la grosseur d'une noix. Ils le recherchent plus que toute autre Nation, parce que le regardant comme un puissant Antidote, il les rassure contre la crainte du poison, dont ils se croyent sans cesse menacés, de la part les uns des autres.

Pierre du Porc Epi.

La Pierre du *Porc-Epi*, qui se forme dans la tête de cet Animal, est encore plus recherchée que le Bezoar. Elle se vend quatre & cinq cens écus. Qu'elle trempe dans l'eau, un quart d'heure seulement, elle lui communique une amertume, qui n'a rien d'égal au monde. Le même Animal a quelquefois aussi, dans le ventre, une autre Pierre, qui n'a pas moins de vertu; avec cette différence, que celle-ci ne perd rien de son poids, ni de sa grosseur, en trempant dans l'eau, & que l'autre souffre quelque déchet.

Pierre de Serpent.

La Pierre de Serpent est à peu près de la grandeur d'un liard de France. Elle tire quelquefois sur l'ovale; c'est-à-dire, qu'étant épaisse au milieu, elle devient mince sur les bords.

On prétend, aux Indes, qu'elle se forme sur la tête d'une espece particuliere de Serpens. Nos Voyageurs les plus sensés soupçonnent les Prêtres Idolâtres d'avoir donné naissance à cette opinion, & jugent que ce n'est qu'une composition de quelque drogue; d'autant plus qu'on ne l'achete que dés Bramines. Mais il paroît certain qu'elle est d'une excellente vertu, pour toutes les morsures des Animaux venimeux. On fait, à la partie affligée, une incision, pour en faire sortir le sang; & lorsque cette Pierre y est appliquée, elle ne tombe qu'après avoir tiré tout le venin, qui s'amasse autour d'elle. Ensuite, pour la nettoyer, on prend du lait de femme, ou de vache, dans lequel on la fait tremper l'espace de dix ou douze heures, & qui reçoit une couleur d'apostume. Les Indiens employent deux moyens, pour connoître si la Pierre de Serpent est de bonne qualité: l'un est, de se la mettre dans la bouche; elle saute aussi-tôt, lorsqu'elle est bonne, & d'elle-même elle s'attache au palais: le second moyen est de la mettre dans un verre d'eau, qu'elle fait bouillonner sur le champ, lorsqu'elle n'est point falsifiée. On voit monter, de la Pierre qui est au fond, une sorte de petites vessies jusqu'à la surface de l'eau.

DROGUES DES INDES ORIENTALES.

Pierre de Serpent au Chaperon.

La *Pierre de Serpent au Chaperon*, passe aussi pour un Antidote. On a parlé plusieurs fois de cette espece de Serpent, qui a réellement une sorte de Chaperon, pendant derriere sa tête; & c'est derriere ce Chaperon, qu'on trouve la Pierre. On assure que la moindre est de la grosseur d'un œuf de Poule. Mais on n'en trouve point aux Serpens, qui ont moins de deux pieds de long. Cette Pierre, qui n'est pas dure, étant broyée contre une

Drogues des Indes Orientales.

Pierre commune, rend un limon qu'on fait détremper dans de l'eau, & qu'on avalle, pour chasser du corps toutes sortes de venins. Les Serpens à Chaperons sont plus rares, aux Indes Orientales, qu'en Afrique.

La Semencine.

La *Semencine*, cette fameuse poudre à vers, dont les Anglois & les Hollandois font tant de cas, à l'exemple des Persans, qu'ils la mettent en Dragées, vient d'une herbe, qui croît dans les Prés, & qui reçoit un nouveau prix de la difficulté qu'il y a toujours à recueillir sa graine. Comme elle n'est bonne que dans sa maturité, & que le vent en fait tomber alors une grande partie entre les herbes, où elle devient inutile, parce qu'on ne peut la toucher de la main sans la corrompre, les Indiens ont besoin d'adresse pour cette moisson. Ils prennent deux panniers à anses, avec lesquels ils marchent dans les Prés, en remuant l'un de la droite à la gauche, & l'autre de la gauche à la droite, comme s'ils vouloient faucher l'herbe par le haut, c'est-à-dire, par l'épi; & ces deux mouvemens opposés font tomber la graine dans les Paniers. Ils apportent tant de soin à ne pas y toucher, que pour en faire la montre aux Marchands, ils la prennent dans de petites écuelles convenables à cet usage. C'est dans les Pays de Boutan & de Kerman, qu'on recueille particuliérement la Semencine.

Pierres précieuses des Indes Orientales.

Il n'y a proprement que deux Contrées dans l'Orient, d'où l'on tire en abondance diverses sortes de Pierrres précieuses; le Royaume de Pegu & l'Isle de Ceylan. Le Pegu contient une Montagne, nommée Capelan, à douze journées, au Nord-Est, de *Siren*, qui passe pour la Capitale de cet Etat. C'est la Mine d'où se tire le plus grand nombre de Rubis, d'Epinelles,

Les Rubis. Deux Contrées d'où ils se tirent.

d'Epinelles, qu'on appelle autrement Meres de Rubis, de Topases jaunes, de Saphirs bleus & blancs, d'Hyacinthes, d'Ametistes, & d'autres Pierres de différentes couleurs. On y en trouve une autre espece, que les Indiens appellent *Bacan*, de couleurs variées, mais si tendres qu'elles en sont beaucoup moins estimées. Dans les Montagnes qui courent depuis le Pegu jusqu'au Royaume de Cambalu, il se trouve en quelques endroits des Rubis, mais plus de Rubis balais que d'autres, & beaucoup d'Epinelles, de Saphirs & de Topases. Ces Montagnes ont des Mines d'or. Elles produisent aussi de la Rhubarbe, dont on fait beaucoup de cas, parce qu'elle ne s'altere pas si vîte que celle des autres endroits de l'Asie. Tavernier, qui s'étoit attaché particuliérement à la connoissance & au Commerce des Pierres précieuses, assure qu'il en sort pas tous les ans, du Pegu, pour cent mille écus de Rubis, & que dans le nombre de toutes ces Pierres, à peine s'en trouve-t-il une de trois ou quatre carats, qui soit belle; ce qu'il attribue à l'extrême jalousie du Roi, qui n'en laisse sortir aucune sans l'avoir vûe, & qui retient toutes celles qui lui plaisent. Tous les Rubis se vendent au poids que les Indiens nomment *Ratis*, qui est à 3 grains & $\frac{1}{2}$, ou $\frac{7}{8}$ de carat. Un Rubis, qui passe six Ratis, n'a plus de régle pour le prix. Le même Voyageur observe qu'on appelle Rubis, au Pegu, toutes les autres Pierres de couleur, & qu'on ne les distingue que par la couleur même. Ainsi, dans le langage des Pegouans, le Saphir est un Rubis bleu, l'Amethiste un Rubis violet, la Topase un Rubis jaune, &c.

PIERRES PRECIEUSES DES INDES ORIENTALES.

L'autre endroit de l'Orient, d'où l'on tire

PIERRES PRECIEUSES DES INDES ORIENTALES.

des Rubis & d'autres Pierres colorées, est l'Isle de Ceylan; surtout une Riviere de cette Isle, qui vient des hautes Montagnes du centre. Comme les pluies la grossissent beaucoup, & que trois ou quatre mois après leur chûte, elle devient, au contraire, fort basse, les Insulaires font de longues recherches dans le sable, où ils trouvent des Rubis, des Saphirs, & des Topases. Toutes les Pierres de cette Riviere sont ordinairement plus belles & plus nettes que celles du Pegu.

Les Turquoises.

La Turquoise ne se trouve que dans la Perse, & se tire de deux Mines; l'une, qui se nomme la vieille Roche, à trois journées de Meched, au Nord-Ouest, près du gros Bourg de Nichabourg; l'autre, qui n'en est qu'à cinq journées, & qui porte le nom de la nouvelle Roche. Les Turquoises de la seconde Mine sont d'un mauvais bleu, tirant sur le blanc; aussi se donnent-elles à fort bas prix. Mais, dès la fin du dernier siécle, le Roi de Perse avoit défendu de fouiller dans la vieille Roche, pour tout autre que lui; parce que les Orfévres du Pays ne travaillant qu'en fil, & n'entendant pas l'art d'émailler sur l'or, il se servoit, pour les garnitures de sabres, de poignards & d'autres ouvrages, des Turquoises de cette Mine, au lieu d'émail, en les faisant tailler & appliquer dans des chatons, suivant les fleurs, ou les autres figures, qu'elles forment naturellement.

Si les Indes Orientales ont des Emeraudes.

Quoique les Emeraudes ne soient pas rares dans les Indes Orientales, d'habiles Voyageurs prétendent que c'est une ancienne erreur de se figurer qu'elles en viennent originairement, & que la plûpart des Jouailliers se trompent encore aujourd'hui, lorsque voyant une Emeraude de couleur haute, tirant sur

le noir, ils la nomment une Emeraude Orientale. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne connoît, dans toute l'Asie, aucun lieu d'où elles se tirent. Tavernier décide hardiment que jamais l'Orient n'en a produit. Il croit bien, dit-il, qu'avant la découverte des Indes Occidentales, les Emeraudes venoient d'Asie en Europe; mais elles étoient sorties des sources du Pérou. Il explique ce paradoxe, en assûrant que les Améríquains, avant que nous les eussions connus, trafiquoient dans les Isles Philippines, où ils apportoient de l'or & de l'argent, mais plus d'argent que d'or, parce que la quantité de Mines d'or, qui se trouvent dans l'Orient, leur faisoit trouver moins de profit dans le Commerce de ce métal. Aujourd'hui, continue-t-il, cet usage dure encore; & les Péruviens passent tous les ans aux Philippines, avec deux ou trois Vaisseaux, dans lesquels ils ne portent que de l'argent, & des Emeraudes brutes. Ils ont même cessé d'y porter des Emeraudes, depuis qu'ils les envoyent toutes en Europe, par la Mer du Nord: ce qui n'empêchoit point, vers la fin du dernier siecle, qu'elles ne se donnassent, aux Indes, à vingt pour cent meilleur marché, qu'elles ne se feroient données en France. On lit encore, dans les mêmes Relations, que les Péruviens étant arrivés aux Philippines, les Indiens du Bengale, d'Arakan, du Pegu, & les Portugais de Goa, y portent toutes sortes de toiles, & quantité de Pierres en œuvre, avec des ouvrages d'or, des étoffes de soye, & des tapis de Perse, quoiqu'ils ne puissent rien vendre directement à ces Marchands d'Amérique. La défense en est portée si loin, que si quelqu'un obtenoit la permission de retour-

PIERRES PRÉCIEUSES DES INDES ORIENTALES.

PIERRES PRÉCIEUSES DES INDES ORIENTALES.

ner de Goa en Espagne, par la Mer du Sud, il seroit obligé de donner son argent à quatre-vingt, ou cent pour cent, jusqu'aux Philippines, sans pouvoir faire aucun Commerce, & de se soumettre à la même Loi, des Philippines, jusqu'à la Nouvelle Espagne.

Principales Pêcheries des Perles, dans l'Orient.

Il ne reste rien à joindre aux éclaircissemens qu'on a donnés dans plusieurs articles, sur les Mines de Diamans & sur la Pêche des Perles. Cependant on doit observer que les principales Pêcheries des Perles, dans l'Orient, sont, 1°. celle de *Bahren*, dans le Golfe Persique: elle appartient au Roi de Perse, qui entretient, dans l'Isle de ce nom, une Garnison de trois cens hommes, pour le soutien de ses droits. 2°. Celle de *Catifa*, vis-à-vis de Bahren, sur la Côte de l'Arabie Heureuse. La plûpart des Perles, qui se pêchent dans ces deux lieux, se vendent aux Indes; & les Indiens étant moins difficiles qu'on ne l'est en Europe, tout y passe aisément. Perles baroques ou rondes, chacune a son prix. On en porte aussi quelques-unes à Balsora. Celles qui vont en Perse & en Moscovie se vendent à Bander-Abassi. Dans toute l'Asie, on aime autant l'eau, qui tire sur le jaune, que l'eau blanche; parce qu'on y est persuadé que les Perles, dont l'eau est un peu dorée, conservent toujours leur vivacité; au lieu que les blanches ne durent pas trente ans sans la perdre, & que la chaleur du Pays, ou la sueur de ceux qui les portent, leur fait prendre un vilain jaune. On remarque, à l'occasion de ces deux Pêcheries, que le Prince Arabe, qui est demeuré en possession de Mascate, après l'avoir enlevé aux Portugais, compte entre ses trésors une des plus belles Perles du monde. Elle est moins esti-

mable, pour sa grosseur, qui n'est que du poids d'un peu plus de douze carats, que pour sa parfaite rondeur, & pour l'excellence de son eau, qui la rend presque transparente. Le Grand-Mogol lui en a fait offrir inutilement jusqu'à cent vingt mille livres.

PIERRES PRÉCIEUSES DES INDES ORIENTALES.

3°. La Pêcherie de Manar, dans l'Isle de Ceylan. Ses Perles sont les plus belles qu'on connoisse, pour l'eau & la rondeur; mais il est rare qu'elles passent trois ou quatre carats.

4°. Celle du Cap de Comorin, qui se nomme simplement *Pêcherie*, comme par excellence, quoique moins célebre aujourd'hui que celles du Golfe Persique & de Ceylan.

5°. Enfin, celles du Japon, qui donnent des Perles assez grosses & de fort belle eau, mais ordinairement baroques.

Ceux qui pourroient s'étonner de ce que l'on porte des Perles, en Orient, d'où il en vient un si grand nombre, doivent apprendre que dans les Pêcheries d'Orient il ne s'en trouve point de si grand poids que dans celles d'Occident; sans compter que les Monarques & les Seigneurs de l'Asie payent, bien mieux que les Européens, non-seulement les Perles, mais encore tous les joyaux qui ont quelque chose d'extraordinaire, à l'exception néanmoins du Diamant.

Observation sur la couleur jaune des Perles.

Quoique les Perles de Bahren & de Catifa tirent un peu sur le jaune, on n'en fait pas moins de cas que de celles de Manar; parce que tous les Orientaux prétendent qu'elles sont mûres, ou cuites, & que leur couleur ne change jamais. On a fait une remarque importante sur la différence de l'eau des Perles, qui est fort blanche dans les unes, & jaunâtre, ou tirant sur le noir, ou plom-

PIERRES PRE'CIEUSES DES INDES ORIENTALES.

beuse, dans les autres. La couleur jaunâtre vient, dit-on, de ce que les Pêcheurs vendant les huitres par monceaux; & les Marchands attendant quelquefois, pendant quinze jours, qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes pour en tirer les Perles, une partie de ces huitres, qui perdent leur eau dans cet intervalle, s'alterent jusqu'à devenir puantes, & la Perle est jaunie par l'infection. Cette observation paroît d'autant plus vraie, que dans toutes les huitres, qui ont conservé leur eau, les Perles sont toujours blanches. On attend qu'elles s'ouvrent d'elles.mêmes, parce qu'en y employant la force, comme on le fait pour celles qui se mangent, on pourroit endommager & fendre la Perle. Les huitres du Détroit de Manar s'ouvrent naturellement, cinq ou six jours plutôt que celles du Golfe Persique; ce qu'il faut attribuer à la chaleur, qui est beaucoup plus grande à Manar, c'est-à-dire, au dixiéme degré de latitude du Nord, qu'à l'Isle de Bahren, qui est presqu'au vingt-septiéme. Aussi se trouve-t-il peu de Perles jaunes, entre celles qui viennent de Manar. Il paroît, au fond, par le témoignage de tous les Voyageurs, que les Orientaux sont du goût de l'Europe pour la blancheur. Ils aiment, comme nous, les Perles les plus blanches, les Diamans les plus blancs, le pain le plus blanc, & les femmes les plus blanches.

Autres observations sur le temps & les conditions de leur Pêche.

On a donné, dans d'autres Articles, une assez curieuse description de la Pêche du Sein Persique & du Cap de Comorin: mais on y doit ajoûter que dans les Mers Orientales, elle se fait deux fois l'an; la premiere aux mois de Mars & d'Avril, & la seconde dans ceux d'Août & de Septembre. La vente des Perles se fait depuis le mois de Juin jusqu'au

mois de Novembre. Mais il se passe des années sans aucune Pêche. Ceux qui entreprennent de faire pêcher veulent s'assurer auparavant du succès. Ils envoyent, sur les bancs de la Pêcherie, sept ou huit Barques, dont chacune rapporte un millier d'huitres. On les ouvre; &, s'il ne se trouve pas, dans chaque millier, pour la valeur de cinq *Fanos* de Perles, c'est-à dire, d'environ un demi écu de notre monnoie, on conclut que la Pêche ne sera pas assez bonne pour compenser les frais, & l'on y renonce pour toute l'année.

PIERRES PRE'CIEUSES DES INDES ORIENTALES.

Comment les huitres Perlieres s'achetent

Les Marchands sont obligés d'acheter les huitres au hasard, & de se contenter de ce qu'ils y trouvent. Les grosses Perles sont rares, surtout à la Pêcherie de Ceylan. La plûpart sont des Perles à l'once, & à peser. Il s'en trouve quelques-unes d'un demi grain, & d'un grain; mais celles de deux ou trois carats passent pour une rencontre extraordinaire. Dans les bonnes années, le millier d'huitre vaut jusqu'à sept Fanos, & la Pêche de Manar monte à plus de cent mille piastres. Pendant que les Portugais y étoient les Maîtres, ils prenoient un droit sur chaque Barque. Les Hollandois qui leur ont succédé, tirent huit piastres de chaque Plongeur, & quelquefois neuf. Cet impôt leur a quelquefois rapporté jusqu'à dix sept mille deux cens piastres, sans qu'ils puissent être accusés de concussion, parce qu'ils s'obligent à défendre les Plongeurs contre les Malabares, leurs Ennemis, qui viennent pendant la Pêche, avec des Barques armées, & qui cherchent à les enlever pour l'esclavage. Les Hollandois entretiennent, dans cette intervalle, quelques petits Bâtimens pour la garde de la Pêcherie. Les meilleures années, pour la Pêche des Perles, sont les plus pluvieuses.

PIERRES PRE'CIEUSES DES INDES ORIENTALES.

Comment les Perles se vendent.

Elles ne se vendent point, comme en Europe, au poids de carat, qui est de quatre grains, c'est-à-dire, le même que celui des Diamans. L'Asie a ses propres poids. Aux Indes, surtout dans l'Indoustan, & dans les Royaumes de Golkonde & de Visapour, elles se pesent par Ratis, qui est un huitiéme moins que le Carat. En Perse, on les pese par *Abas*, & l'Abas ne differe du Ratis que par le nom. C'étoit autrefois à Goa, que se faisoit le plus grand négoce des Diamans, des Rubis, des Saphirs, des Topases & des Perles. Les Mineurs & les Marchands y apportoient de toutes parts ce qu'ils avoient de plus précieux, parce que la vente y étoit libre; au lieu que dans leurs Pays, ils ne pouvoient rien monter de beau, sans s'exposer à l'avidité de leurs Princes, qui employoient la violence pour se rendre Maîtres du prix. A la vérité, les Portugais des Indes ont, pour les Perles, un poids particulier, qu'ils nomment *Chegos*, & dont nulle autre Nation ne fait usage, en Asie, en Amérique, ni même en Europe: mais quoiqu'ils vendent les Perles à ce poids, dans tous les lieux où ils commandent, ils ne laissent pas de les acheter par Carats, par Ratis, ou par Abas, suivant les lieux d'où les Marchands les apportent.

SOYES DES INDES ORIENTALES.

C'est dans l'étendue des Etats du Grand-Mogol que se font les plus belles Etoffes de Soye & de Coton, qui nous viennent des Indes; & quoiqu'on recueille de la Soye & du Coton dans presque toutes les Parties de l'Orient, il semble que l'industrie & l'ardeur du travail soient le partage des Sujets de ce vaste Empire (42). Le seul Village de Kasam-

(42) On ne parle point de la Chine, qui ne peut être proprement comprise sous le nom d'Indes Orientales.

bazar, dans le Bengale, fournit tous les ans jusqu'à vingt-deux mille bales de Soye, chacune du poids de cent livres. On compte que les Européens en achetent six ou sept mille. Ils en enleveroient davantage, s'ils n'y trouvoient beaucoup d'opposition de la part des Marchands Mogols & Tartares, qui en prennent autant; & le reste demeure aux Habitans mêmes du Pays, pour la fabrique de leurs Etoffes. On remarque, à l'égard des Soyes crues, qu'il ne s'en trouve de naturellement blanches que dans la Palestine, & que les Marchands d'Alep & de Tripoli n'en tirent même qu'avec peine une petite quantité. La Soye de Kasambazar est jaunâtre, comme toutes les Soyes crues qui viennent de Perse & de Sicile. Mais les Habitans de ce Village ont l'art de la blanchir, avec une lessive, composée des cendres de l'Arbre qu'on nomme Figuier d'Adam, & qui la rend aussi blanche que la Soye de Palestine.

SOYES DES INDES ORIENTALES.

Couleur naturelle des Soyes crues.

Il n'y a point de Pays dans les Indes, où le travail des Soyes s'exerce avec plus de constance & d'habileté que dans le Royaume de Guzarate, surtout dans les deux Cantons de Surate & d'Amadabath. Il s'y fait, non-seulement toutes sortes d'étoffes, mais diverses especes de beaux tapis, soye & or, ou soye, or & argent, ou tout de soye. Les Chites, ou Toiles de coton peintes, qu'on nomme *Calmandar*, c'est-à-dire, faites au pinceau, se fabriquent particuliérement dans le Royaume de Golkonde, surtout aux environs de Masulipatan. Entre les Chites imprimées, on met une grande différence, qui vient autant du degré de finesse des toiles que de celle de l'impression. La plûpart des toiles blanches s'apportent crues à Renonsari & à Baroche, deux Can-

SOYES DES INDES ORIENTALES.

tons extrêmement favorables pour les blanchir, à cause des belles Prairies & de la quantité de Limons, qui se trouvent dans le voisinage; car ces toiles ne sont jamais d'un beau blanc, si elles ne passent par l'eau de Limon. Il y en a de si fines, que s'il en faut croire Tavernier, un Ambassadeur Persan, qui revenoit de la Cour du Grand-Mogol, présenta au Roi, son Maître, une Noix de Cocos, de la grosseur d'un œuf d'Autruche, dont on tira un turban long de soixante aunes, & d'une toile si fine, qu'on avoit peine à juger de ce qu'on tenoit dans la main. Le même Voyageur ajoûte qu'il apporta lui-même en France, une once de fil, dont la livre coûtoit six cens Mamoudis (43), & que toute la Cour fut surprise de voir un fil, si délié, qu'il échappoit presqu'à la vûe. Les cotons filés & non filés sortent de toutes les Parties des Indes; mais il n'en passe guéres de non filés en Europe, parce que cette Marchandise est de peu de valeur & cause trop d'embarras. Ils ne se transportent qu'à la Mer rouge, à Ormus, à Balsara, & quelquefois aux Isles de la Sonde & aux Philippines. Pour les Cotons filés la Compagnie de Hollande & celle d'Angleterre en transportent beaucoup en Europe, mais ce n'est pas des plus fins. Elles ne prennent que les espéces qui servent à faire des méches de chandelle & des bas, ou qui peuvent être mêlées dans les fonds des étoffes de Soye. Les fines ne sont d'aucun usage dans nos Climats.

(43) Un Mamoudi valoit, de son temps, [illegible] [illegible] de France.

§ VI.

Voitures des Indes Orientales, & maniere d'y voyager.

VOITURES DES INDES ORIENTALES.

ON ne connoît point, aux Indes, l'usage des Chevaux, des Anes, ni des Mules, pour les Voyages, & pour les Voitures. Tout se transporte sur des Bœufs, & sur des Chameaux, ou dans des Charettes traînées par des Bœufs. La charge ordinaire d'un Bœuf est de trois cens, ou trois cens cinquante livres. Tous les Voyageurs parlent, avec étonnement, de la rencontre qu'on fait quelquefois de dix ou douze mille Bœufs, pour le transport des riz, des bleds & des sels, dans les lieux où se font les échanges de ces denrées, en portant du riz où il ne croît que du Bled, du bled où il ne croît que du riz, & du sel où la Nature en a refusé. Les Chameaux sont particuliérement destinés à porter le bagage des Grands. Dans les Terres du Grand-Mogol, qui sont fort bien cultivées, tous les champs sont fermés de bons Fossés, ou accompagnés d'un Réservoir d'eau, en forme d'Etang, pour les arroser. Cet usage est très incommode pour les Voyageurs, qui ne peuvent rencontrer ces nombreuses caravanes, dans des Passages étroits, sans se voir obligés d'attendre, quelquefois deux ou trois jours, que le chemin devienne libre. Ceux qui conduisent les Bœufs n'ont pas d'autre profession. Ils n'habitent dans aucun lieu fixe. Ils menent avec eux leurs femmes & leurs enfans. Les uns ont cent Bœufs sous leurs ordres, & d'autres plus ou moins: mais ils reconnoissent tous un Chef, qui tranche

VOITURES DES INDES ORIENTALES.

du Prince, & qui porte toujours une chaîne de perles pendue au cou. Si la Caravane, qui porte le bled, & celle, qui porte le riz, viennent à se rencontrer, il s'éleve souvent de sanglantes querelles pour le pas. Un Voyageur raconte que le Grand-Mogol, considérant un jour combien ces querelles étoient nuisibles au Commerce & au transport des vivres, dans ses Etats, fit venir, à la Cour, les Chefs des deux Caravanes, & qu'après les avoir exhortés à mieux vivre ensemble, il leur fit présent, à chacun, d'un leck de roupies, & d'une chaîne de perles, pour établir l'égalité de leur rang par celle de ses faveurs.

Voituriers des Indes, & leurs usages.

On fera mieux comprendre cette maniere de voiturer dans les Indes, si l'on observe qu'entre les Tribus Idolâtres, dont on donne le dénombrement, il y en a quatre, distinguées par le nom de Mouris, chacune d'environ cent mille Ames, qui n'habitent que sous des Tentes, & dont l'unique métier est de transporter les denrées d'un Pays à l'autre. La premiere ne se mêle que du bled; la seconde du riz; la troisiéme des légumes; & la quatriéme du sel, qu'elle recueille depuis Surate jusqu'au Cap de Comorin. Ces quatre Tribus ont une autre distinction. Leurs Prêtres marquent ceux de la premiere, au milieu du front, d'une gomme rouge, de la grandeur d'un écu, & leur font, le long du nez, une raie, sur laquelle ils plaquent quelques grains de bled, en forme de rose. Ceux de la seconde sont marqués, aux mêmes endroits, d'une gomme jaune, avec des grains de riz; & ceux de la troisiéme, d'une gomme grise, avec des grains de millet. Ceux de la quatriéme portent, pendue au cou, dans un sac, une masse de sel, qui est quelquefois de huit

ou dix livres, parce que la pesanteur en augmente la gloire, & dont ils se frappent l'estomac à l'heure de leur priere. Ils ont tous, en écharpe, un cordon, d'où pend une petite boëte d'argent, de la grosseur d'une noisette, dans laquelle ils conservent un écrit superstitieux qu'ils ont reçu de leurs Prêtres. Ils en mettent aussi à leurs Bœufs, du moins à ceux pour lesquels ils ont une affection particuliere. L'habit des femmes n'est qu'une simple toile, ou blanche, ou teinte, qui fait cinq ou six tours, de la ceinture en bas; ce qui la feroit prendre pour trois ou quatre jupons l'un sur l'autre. De la ceinture en haut, elles ont la peau découpée en fleurs, qu'elles peignent de diverses couleurs, avec le jus de quelques racines, & qu'on prendroit ainsi pour une étoffe à ramage.

VOITURES DES INDES ORIENTALES.

Pendant que les hommes chargent leurs animaux, les femmes plient leurs Tentes. Ils sont suivis de leurs Prêtres, qui élevent, dans la Plaine où ils sont campés, une Idole en forme de Serpent, autour d'une perche de six ou sept pieds de haut. Le Bœuf, qui est destiné à la porter, passe aussi pour un objet de vénération.

Caravanes de Charettes.

Les Caravanes de Charettes ne passent point d'ordinaire le nombre de deux cens. Chaque Charette est traînée par dix ou douze Bœufs, & accompagnée de quatre Soldats, qui sont payés par le Marchand; deux de chaque côté, pour tenir les bouts de deux cordes, qui traversent la Voiture, & qui étant tirées avec force dans les pas difficiles, empêchent qu'elles ne versent.

Montures pour les Voyages.

La maniere commune de voyager est sur des Bœufs, qui tiennent lieu de Chevaux. Leur allure est assez douce; mais lorsqu'on

VOITURES DES INDES ORIENTALES.

en achete un, pour le monter, on prend garde que ses cornes n'ayent pas plus d'un pied de hauteur, parce que si elles étoient plus longues, il seroit à craindre qu'en se débattant, à la moindre piquûre des mouches, il n'en donnât dans l'estomac du Cavalier. Ces Animaux se laissent manier, avec autant de docilité qu'un Cheval; quoiqu'ils n'ayent, pour mords, qu'une corde passée par le tendon du muffle ou des narines. Dans les terres unies & sans pierres, on ne les ferre point: mais la crainte des cailloux & de la chaleur, qui pourroient gâter la corne, oblige de les ferrer dans les lieux rudes. La Nature leur a donné, dans les Indes, une grosse bosse sur le dos; elle arrête un collier de cuir, de quatre doigts de largeur, qu'on leur jette sur le cou pour les atteler.

Carosses Indiens.

Les Indiens ont aussi, pour leurs Voyages, de petits Carosses fort legers, qui peuvent contenir deux personnes; mais on s'y met ordinairement seul, pour y être plus à l'aise, & pour avoir ses meilleures hardes avec soi. On y trouve une Cave qui sert à porter les provisions de bouche. Ils ne sont traînés que par deux Bœufs (43). Les coussins, les rideaux & les autres commodités, y sont fournis abondamment; mais ces Voitures ne sont pas suspendues. On ne sera pas surpris que les Bœufs, qu'on y attele, coûtent jusqu'à cinq cens roupies, si l'on considere qu'ils sont capables de faire des Voyages de soixante journées, à quinze lieues par jour, & toujours au trot. Au milieu de la journée, on leur donne, à chacun, deux ou trois pelottes de farine de froment, paîtrie avec du beurre & du sucre noir. Le soir, leur ordinaire est de pois chiches, concassés,

(43) Voyez la Figure au Tome XXXVIII.

& trempés une demie-heure dans de l'eau. Le loyer d'un Carosse est ordinairement d'une roupie par jour.

VOITURES DES INDES ORIENTALES.

Palankins de Voyage.

Ceux qui ne veulent rien épargner pour leur commodité prennent un Palankin, dans lequel on voyage fort à l'aise. C'est une sorte de lit, long de six ou sept pieds, & large de trois, avec un petit balustre qui regne à l'entour. Une canne de Bambou, qu'on plie de bonne heure, pour lui faire prendre la forme d'un arc, soutient la couverture du Palankin, qui est de satin, ou de brocard; & lorsque le Soleil donne d'un côté, un Valet, qui marche à pied, prend soin d'abaisser cette espece de toit. Un autre Valet porte, au bout d'un bâton, une rondache d'ozier, couverte de quelque belle étoffe, pour seconde défense contre l'ardeur du Soleil, surtout lorsque le Voyageur se tourne & se trouve exposé à ses rayons. Les deux bouts de la canne sont attachés aux deux extrêmités du Palankin, entre deux bâtons qui la traversent en sautoir. Trois hommes à chaque bout, portent la Voiture sur leurs épaules, & marchent plus vîte que nos Porteurs de Chaisse. Si l'on veut faire diligence, on prend douze hommes, qui se relaient, & qui font jusqu'à trize ou quatorze lieues dans un jour. Leurs payes ne sont que de quatre roupies par mois.

Escortes.

Mais, dans quelque Voiture qu'on voyage aux Indes, l'usage des personnes au-dessus du commun est de se faire escorter de vingt ou trente hommes, armés, les uns d'arcs & de fléches, les autres de mousquets. On ne leur donne pas plus qu'aux Porteurs; & leur office est non-seulement de faire honneur à ceux qui les employent, mais de veiller aussi

VOITURES DES INDES ORIENTALES.

pour leur défense. Dans les Villes où on les prend, ils ont un Chef, qui répond de leur fidélité.

Vivres.

Les Villages Mahométans sont assez bien pourvûs de Poules, de Pigeonneaux, & même de grosse viande; mais dans les lieux, qui ne sont habités que par des Banians, on ne trouve que de la farine, du riz, des herbes & du laitage. Les grandes chaleurs des Indes obligeant les Voyageurs, qui n'y sont pas accoutumés, de marcher la nuit pour se reposer le jour, ils doivent sortir des Bourgs fermés, au coucher du Soleil, s'ils ne veulent être exposés à de grandes difficultés de la part des Commandans, qui refusent de faire ouvrir les portes plus tard, parce qu'ils répondent des vols qui se font dans l'étendue de leur Gouvernement. Ceux, qui craignent les obstacles, n'entrent dans ces lieux que pour y prendre des vivres; & sortant de bonne heure, ils campent dehors sous quelque arbre, où ils attendent l'heure commode pour la marche.

Cherafs, ou Changeurs pour les Monnoies.

Dans les Indes, un Village est bien petit, s'il ne s'y trouve un de ces Changeurs, qui se nomment *Cherafs*, & qui servent de Banquiers pour les remises d'argent ou pour les Lettres de Change. Mais le Change est ordinairement fort haut, parce que ceux qui avancent leur argent, sont exposés au risque de le perdre, lorsque les Voyageurs sont volés. Ils ont d'ailleurs, un usage fort incommode pour les payemens. Leur maxime est toujours qu'une piéce ancienne, d'or ou d'argent, vaut moins que celles qui sont nouvellement battues; parce que les vieilles ayant souvent passé par les mains, elles en sont devenues plus legeres. Si l'on n'explique pas

soigneusement qu'on veut être payé en argent neuf, on ne reçoit que d'anciennes pieces, sur lesquelles on perd, en effet, trois ou quatre pour cent. Il se trouve fort peu d'argent faux ; & si le hasard en faisoit découvir une piece, dans le payement qu'on a reçû, il vaudroit mieux la couper & la perdre que d'en porter ses plaintes, parce qu'il y a de fâcheux risques à courir. On seroit obligé de rendre le sac à celui qui l'a donné ; ce qui continueroit d'aller de l'un à l'autre, jusqu'à ce que le Faux-Monnoyeur fût découvert ; & son châtiment seroit d'avoir le poing coupé. Si l'on ne parvenoit point à le découvrir, ceux qui ont reçu & donné l'argent n'en seroient pas moins condamnés à quelque amende. Cette rigueur apporte de grands profits aux Cherafs. Personne ne voulant faire ou recevoir un payement sans leur avoir fait examiner les especes ; leur droit, pour ce service, est d'un seiziéme pour cent. Ils poussent l'avidité si loin, que pour ne rien perdre des plus legeres parties d'or, qui restent sur la pierre de touche, où se fait l'essai, ils ont une méthode qui n'est point encore connue des Européens : c'est de les tirer, avec une petite balle, composée de poix noire & de cire molle, dont ils frottent la pierre ; & la brûlant au bout de quelques années, ils y trouvent l'or qu'ils y ont pû ramasser.

A l'égard de l'or ou de l'argent, qui sortent du trésor des Souverains, on y apporte tant de précautions, que la fraude est impossible. Rhoe & Tavernier, qui s'étoient fait une étude particuliere de ces observations, s'accordent à rapporter que tout l'argent qui entre dans le *Sarquet*, qui est le trésor du Grand-Mogol, est jetté d'abord dans un grand feu

VOITURES DES INDES ORIENTALES.

de charbon. Lorsque les pieces sont rouges, on éteint le feu à force d'eau. S'il s'en trouve quelqu'une, où l'on apperçoive la moindre marque d'aloi, elle est aussi-tôt coupée. Autant de fois qu'elles entrent au trésor, on les frappe d'un Poinçon, qui y fait un petit trou, sans les percer. On en voit qui ont sept ou huit de ces trous, c'est-à-dire, qui sont entrés sept ou huit fois au trésor. Elles sont renfermées par mille, dans des sacs, avec les Sceaux du Grand Trésorier, auxquels on ajoute depuis quel temps elles sont battues.

§ VII.

Arbres & Plantes particulieres du Japon.

INTRODUCTION.

IL manqueroit une partie essentielle à l'Histoire des Plantes Orientales, si l'on n'y joignoit pas celles du Japon ; & je les dois d'ailleurs à ma promesse, après m'être dispensé, par de justes raisons, de les donner dans la Description de cette Contrée. L'excellence de leur source, c'est-à-dire, le mérite de Kæmpfer, qui les a recueillies particuliérement dans un Ouvrage Latin, sous le titre d'*Amenités Etrangeres* (44), d'après lequel l'Auteur de la nouvelle Histoire du Japon les a publiées dans notre Langue, est un autre motif pour les adopter dans ce Recueil.

PLANTES BACCIFERES.

Le Japon a plusieurs especes de Laurier, qui portent en général le nom de *Tsus-noki* (45). Celui qui se nomme particuliérement

(44) *Amœnitatum exoticarum, &c Fasciculi quinque*. Lemgoviæ, chez Meyer. 1712 *in 4°*.

(45) Tsus, signifie un Laurier ; Ki, Plante ou Arbre ; & No est l'Article. Ainsi, Tsus-No-Ki veut dire Plante de Laurier.

Kuro-Tsons, ou *Proh-Tsons*, est un Laurier à grosses baies, d'un pourpre obscur, dont les feuilles sont quelquefois fort larges, quelquefois étroites & ondées. L'Aka Tsutsu en est un autre, à feuilles larges & à baies rouges assez grosses.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Diverses especes de Lauriers.

Le Ssio, Camphrier du Japon.

Le *Ssio*, nommé vulgairement *Kus-No-ki*, ou *Nambok*, est un Laurier qui donne du Camphre, surtout par ses racines. Il est de l'épaisseur & de la hauteur de nos Tilleuls. On en tire le Camphre, dans la Province de Saxuma & dans les Isles de Gotto, où il croît uniquement, par la décoction des racines & du bois, coupés en petits morceaux. Mais quoiqu'on le sublime ensuite, il est plus de quatre-vingt fois à meilleur marché que celui de Borneo, qui se tire des arbres par de simples incisions entre l'écorce & le bois. L'arbre Japonois a peu de branches. Son écorce est dure & d'un gris obscur; mais celle des jeunes branches est bise, gluante & s'éleve aisément. La moëlle en est dure & ligneuse. Le bois est naturellement blanc; mais en se séchant, il prend une petite teinture de rouge. Quoique peu serré, il a des fibres assez dures, qui le rendent propre à faire des Cabinets; mais, à mesure que sa résine s'évapore, il devient raboteux. Les plus beaux Cabinets du Japon sont de la racine de cet Arbre, & de celle du *Fatz-no-ki*. Les veines & les nuances de l'une & de l'autre ont beaucoup d'agrément.

Suivons l'Auteur dans sa Description. Les feuilles du Camphrier Japonois tiennent à des pédicules assez longs, qui rougissent un peu, après avoir été verds d'abord. Elles sont toujours seules, sans ordre, membraneuses, de forme tirant sur l'ovale, pointues à l'ex-

trêmité, ondées sur les bords, sans être dentelées; avec beaucoup de fibres, d'une couleur plus pâle. Le dessus est d'un verd foncé, mais luisant; le dessous a la couleur de l'herbe & la douceur de la soie. Le nerf, qui est prominent des deux côtés, est d'un verd blanchâtre, & jette ses rameaux en arc, le long de la feuille. De ces rameaux, il en sort d'autres plus déliés. L'extrêmité des fibres forme assez souvent de petits poreaux, qui sont particuliers à cet arbre. Lorsqu'il est dans toute sa grandeur, il commence à pousser de petites fleurs, aux mois de Mai & de Juin. Elles naissent, aux extrêmités des petites branches, sous les pédicules des feuilles; & leurs propres pédicules sont d'un tiers plus courts que ceux des feuilles, fort menus, divisés en petites branches, dont chacune porte une fleur blanche hexapetale, avec neuf étamines; trois au milieu, & les six autres disposées en rond, autour des premieres. A mesure que le calice augmente, la graine meurit; & dans sa maturité, elle est de la grosseur d'un pois, luisante & d'un pourpre foncé. Sa figure est ronde, allongée comme une Poire, avec une petite enveloppe de couleur tirant sur le pourpre, d'un goût de Camphre giroflé. Elle renferme un noyau, de la grosseur d'un grain de Poivre, dont l'écorce est d'un noir luisant, & qui se sépare en deux. Il est de nature huileuse, & d'un goût fade.

Le Na, ou Nagi.

Le *Na*, qu'on nomme vulgairement (46)

(46) Il faut se rappeller que les caracteres Chinois sont en usage au Japon, parmi les Lettrés, quoique la forme en soit un peu différente. Ainsi, le premier nom est celui dont les Lettrés Japonois se servent pour exprimer le caractere Chinois, qui marque la Plante.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Nagi & *Tsjikkurassiba*, est une espece de Lantier fort rare (47), qui passe au Japon pour un arbre de bonne augure. Il conserve ses feuilles toute l'année. Des Forêts, où la nature le produit, on le transporte dans les Maisons, & jamais on ne l'expose à la pluie. Sa grandeur est celle d'un Cerisier. Le tronc en est fort droit. Son écorce est de couleur bai-obscur. Elle est molle, charnue, d'un beau verd dans les petites branches, & d'une odeur de sapin balsamique. Son bois est dur, foible & presque sans fibres; sa moëlle est à-peu-près de la nature du Champignon, & prend la dureté du bois dans la vieillesse de l'arbre. Les feuilles naissent deux à deux, sans pedicules. Elles n'ont point de nerfs, leur substance est dure; enfin elles ressemblent fort à celles du Laurier d'Alexandrie. Les deux côtés sont de même couleur, lisses, d'un verd obscur, avec une petite couche de bleu, tirant sur le rouge, larges d'un grand pouce, & longues à proportion. Sous chaque feuille, sortent trois ou quatre étamines blanches, courtes, velues, mêlées de petites fleurs, qui laissent, en tombant, une petite graine rarement dure, à-peu près de la figure d'une Prune sauvage, & d'un noir purpurin dans sa maturité. La chair en est insipide & peu épaisse. Cette baie renferme une petite noix ronde, de la grosseur d'une Cerise, dont l'écaille est dure & pierreuse, quoique mince & fragile. Elle contient un noyau, couvert d'une petite peau rouge; d'un goût amer & de figure ronde, mais surmonté d'une pointe, qui a sa racine dans le milieu du noyau même.

(47) Kæmpfer le définit, *Laurus, julifera, folio specioso enervi*.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

L'Ajikuba.

L'*Ajikuba* est un grand Arbrisseau, dont les rejettons sont d'un verd clair, pleins de nœuds, & d'une substance grasse. Sa feuille est semblable à celle de l'Yeuse, un peu tournée. Sa fleur, portée sur un assez gros pistile, est tripetale, d'un pourpre tirant sur le rouge, & presque de la grandeur d'un grain de Poivre. Son fruit est rouge, oblong, assez gros, d'une chair blanche & douçatre, qui renferme un noyau dur, & d'un goût âcre.

Le Taraijo.

Le *Taraijo*, vulgairement *Onmatsi*, est une espece de Laurier-Cerise, dont les fleurs sont à quatre petales, odorantes, d'un jaune pâle, & ramassées en grand nombre sous les aisselles des feuilles. Son fruit, qui contient quatre semences, est rouge, de la grosseur d'une Poire, & de la figure du Poirier. On le cultive dans les Jardins, où il conserve toujours sa beauté.

Le Sankitz.

Le *Sankitz*, vulgairement *Jamma-Tadsi-Banna*, est un petit *Chame-Cerasus* à feuilles de Cerisier sauvage, disposées en rond. Ses fleurs sont pentapetales, & ressemblent à celles du Muguet. Son fruit est un peu rouge, plus gros qu'un pois, d'un goût doux & stiptique, avec un noyau blanc, dur & transparent.

Le Quackitz.

Le *Quackitz*, vulgairement *Tiamma-Tadsi-Banna*, est un autre *Chame-Cerasus*, qui ne quitte jamais ses feuilles. Ses fleurs & son fruit ressemblent à ceux du Sankitz. Mais on en distingue une espece qui a ses feuilles semblables à celles du Saule, excepté qu'elles sont semées de petites bulles. Sa fleur, semblable à celle du Dulcamara, est portée sur des petales recourbés en arriere.

Le Nanstokf.

Le *Nandstokf*, vulgairement *Nattin* ou *Nandin-Tsikku*, est un Arbrisseau d'environ

la hauteur d'une coudée, qui de loin a l'apparence d'un Roseau. Ses branches sont disposées l'une vis-à-vis de l'autre, & s'étendent à angles droits. Ses feuilles sont longues d'un pouce & demi, & figurées comme celles du Saule. Ses fleurs sont blanches, à cinq petales, semblables à celles du Solanum ligneux, & ne durent qu'un jour. Ses baies sont rouges, de la grosseur d'un pois, & contiennent deux semences de figure hemisphérique.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le Nysimi-Motsi.

Le *Nysimi-Motsi*, vulgairement *Tanua-Wattasi*, n'est que le Troesne commun.

Le Jubeta.

Le *Jubeta* est un Arbre de la grosseur du Prunier, dont les fleurs & les baies ressemblent à celles du Troesne. Son écorce est verdâtre. Ses feuilles sont en grand nombre, disposées l'une vis-à-vis de l'autre, de figure ovale, tendres, & sujettes à se flétrir bientôt. Le noyau est blanc, d'un goût astringent & caustique. Ses baies passent pour venimeuses.

Le Kooki.

Le *Kooki*, vulgairement *Kuko* & *Numi-Gussari*, est un Troesne épineux, dont les feuilles sont en très grand nombre, ovales & longues d'un pouce, sans aucune découpure. Ses fleurs, qui naissent une ou deux sur chaque pedicule, sont de couleur purpurine, à cinq petales, & ressemblent à la fleur d'Hyacinthe. On se sert, en Médecine, de ses baies & de ses semences, aussi bien que de ses feuilles, dont l'infusion se boit en maniere de Thé

Le Fechofatz.

Le *Fechofatz*, est un Arbre de grandeur médiocre, & fort branchu, dont les feuilles, qui naissent en grand nombre à l'extrêmité des petits rameaux, sont longues de deux pouces, pointues à leur commencement, &

ARBRES ET PLANTES DU JAPON. terminées en ovale, épaisses, dures, & légérement crénelées. Ses fleurs sont ramassées en épis. Ses baies sont rouges, & de la grosseur d'une Cerise. Le goût de leur chair est sauvage; & celui du noyau, qui est partagé en deux, est astringent.

Le Kemboku. Le *Kemboku*, vulgairement *Rumgambokf* & *Sakaki*, est un arbre de grandeur médiocre, dont les feuilles & les fleurs ressemblent à celles du Myrthe Romain de Mathiole. Ses baies viennent seules, sur un pedicule. Elles sont pointues, & de la grosseur d'un grain de poivre. Les semences ressemblent à celles de l'Ancolie. Leur goût est un peu amer, & fort astringent. Cet arbre est consacré aux Idôles.

Le Fisakaki. Le *Fisakaki*, est un Arbrisseau qui ressemble au Thé, & qui en a les feuilles. Ses fleurs, qui croissent le long des branches, sont rouges, à cinq petales, & en forme de cloches. Elles font place à des baies, qu'on prendroit pour celles du Genevrier, & qui contiennent plusieurs semences dures. Cette Plante se cultive pour sa beauté. On en distingue une espece, dont la fleur est blanche, & les baies pleines d'un suc de couleur pourpre.

Le Sasjebu. Le *Sasjebu* est un Arbrisseau dont la figure & les feuilles different peu de celles du Fisakaki. Mais les fleurs sont monopetales, de figure conique, de la grosseur d'un grain d'orge, blanches, semées le long des petites branches, & entremêlées de très petites feuilles. Ses baies, qui ressemblent assez à celles du raisin des Bois, sont de couleur purpurine, sans enveloppe, grosses comme un grain de poivre, d'un goût vineux, & renferment plusieurs semences.

L'Okamni,

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

L'Okamni.

L'*Okamni*, vulgairement *Iso Fisakaki*, est un arbrisseau, dont les rameaux sont droits, minces & en grand nombre. Ses feuilles sont d'un pouce & demi de long, ovales, épaisses, dures, foiblement dentelées, & quelquefois recourbées. Les fleurs qui naissent des aisselles des feuilles, deux à deux, ou trois à trois, sont petites, à quatre petales, & d'un blanc incarnat; les baies sont rondes, purpurines, pulpeuses, contenant des semences rousses & brillantes.

Le Sjiroggi.

Le *Sjiroggi* est un arbrisseau, dont l'écorce est raboteuse, les feuilles longues de trois pouces, pointues aux deux extrêmités, sans découpure. Ses fleurs, placées sur des pedicules disposés en ombelle, sont en grand nombre, petites & pentapetales. Ses baies, en Hyver, après la chûte des feuilles, sont d'un beau rouge, moins grosses qu'un pois, d'une chair blanche, pulpeuse & amere. Ses graines sont triangulaires, & de la grosseur de celles du Carvi. On distingue un autre *Sjiroggi*, nommé vulgairement *Namome*, petit arbre dont les feuilles sont creuses dans leur longueur, recourbées, & très légérement dentelées à leur bord. Ses baies sont à peu-près de la grosseur d'une Cerise; & ses semences, qui sont en petit nombre, de celle de la graine de Cumin.

Le Sinsan.

Le *Sinsan*, vulgairement *Mijamma Skimari* (48), est un grand arbre, dont les feuilles, disposées en rond, autour des petites branches, sont longues d'environ trois pouces, épaisses, pointues, légérement ondées, sans découpure à leur bord, d'un goût de Sagapenum, avec une chaleur mordicante.

(48) Mi-Jamma, signifie Sauvage.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Ses fleurs ſont à quatre & cinq petales, petites & rougeâtres. Ses baies ont la forme d'une Poire & la groſſeur de celles de l'Aube-Epine, renfermant quatre ſemences blanches, fendues en deux, & ſemblables à celles de l'Oranger.

Le Come-Goomi.

Le *Come-Goomi*, vulgairement *Mantus*, eſt un arbriſſeau qui reſſemble au Troeſne, & qui a l'apparence du Buis. Il eſt haut de trois pieds. Ses feuilles ſont ovales, terminées en pointes, ramaſſées par pacquets, & ſentent les excrémens humains. Ses feuilles ont la figure de celles du Jaſmin, & ſont découpées en long, avec ſix ou ſept levres, & plus même, ſuivant la bonté du terrain. Ses fleurs ſont d'un pourpre foible, & entrelaſſées dans les pacquets de feuilles.

Le Jamma Go Gomme.

Le *Jamma Go-Gomme*, eſt un arbriſſeau, qui croît ſur les Montagnes, & qui eſt fort branchu. Ses feuilles, ſemblables à celles du Thé, ſont oppoſées entr'elles. Ses fleurs ſont petites, purpurines & découpées en quatre levres. Ses baies ſont de la groſſeur de la Coriande, & renferment quatre ſemences.

Le Kinſin.

Le *Kinſin*, ou *Sin-Baku*, vulgairement *Ime-Baki* (49), eſt un arbre, qui s'éleve en cône comme le Cyprès, à la hauteur d'environ trois braſſes, & dont les feuilles reſſemblent à celles du Laurier-Roſe. Son fruit eſt oblong, partagé en deux, reſſemblant par ſa partie ſuperieure à un grain de poivre, & renfermant un noyau.

Le Sin.

Le *Sin*, vulgairement *Fon-Maki* (50), eſt un grand arbre de même genre que le précédent, & dont le bois eſt fort eſtimé, pour en faire des coffres & d'autres Vaiſ-

(49) *Ime* ſignifie Faux. (50) *Fon*, ſignifie Vrai.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

ſeaux, parce qu'il eſt blanc, léger, à l'épreuve des vers & de la pourriture. Il rend une mauvaiſe odeur, lorſqu'il eſt plongé dans l'eau chaude; ce qui l'a fait nommer auſſi Kſa Maki, ou Maki fetide.

Le Tſio Tei.

Le *Tſio-Tei*, vulgairement *Fimitz-Baki*, & *Fimeri-Baki*, eſt un Myrthe ſauvage à longues feuilles; le même, ſuivant Kæmpfer, que le Myrthe commun d'Italie de Gaſpar *Bauhin*.

L'Ojo.

L'*Ojo*, vulgairement *Tſuge*, eſt un grand Buis à feuilles ovales, terminées en pointe, & un peu dentelées. Ses fleurs ſont blanches, à quatre petales ronds, garnies d'un calice, & de la groſſeur d'une graine de Coriandre. Ses Baies ſont rondes, couleur de pourpre foncé, renfermant deux, trois, ou quatre ſemences, qui ſont groſſes & figurées comme celles du Carvi. On diſtingue un Tſuge, qui eſt un petit Buis, dont les feuilles ſe terminent en pointe par les deux extrêmités.

Le Koo-Kotz.

Le *Koo-Kotz*, vulgairement *Firaggi*, n'eſt pas différent de notre Houx commun.

Le Sankira.

Le *Sankira*, vulgairement *Quakera*, eſt le *Smilak* (51), dont la racine, connue par ſes vertus, eſt groſſe, dure, noueuſe, inégale, garnie de longues fibres, rouge ou noire en dehors, blanche au dedans, & d'un goût fade. Cette plante, quand elle ne trouve rien qui la ſoutienne, ne s'éleve que d'une ou deux coudées: mais lorſqu'elle rencontre des Buiſſons, elle devient beaucoup plus haute. Ses Branches ſont ligneuſes, de la groſſeur d'un tuyau d'orge, d'un rouge brun près de terre, garnies de nœuds de deux en deux pouces,

(51) Kæmpfer le définit, *Smilak minus ſpinoſa, fructu rubicundo, radice virtuoſa, China dicta.*

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

& changeant de direction après chaque nœud, d'où sortent deux tendrons semblables à ceux de la Vigne, par lesquels la Plante s'attache à tout ce qu'elle rencontre. Les feuilles, qui n'ont presque point de pedicules, sont rondes, terminées par une pointe courte, de trois pouces de diametre, minces, sans découpures, & d'un verd clair des deux côtés. Sur un pedicule très mince, long d'un pouce, sont disposées en ombelle, environ dix petites fleurs de couleur jaunâtre, de la grosseur d'un grain de Coriandre, à six petales & six étamines, dont la pointe est d'un blanc qui tire sur le jaune. Le sommet du Pistil, qui occupe le milieu de la fleur, est couleur de verd de Mer. Après la fleur, il vient un fruit, qui a peu de chair, & qui ressemble à la Cerise par sa figure, sa grosseur & sa couleur; mais il est sec, farineux, & d'un goût austere. Les semences sont au nombre de quatre, cinq ou six, de la grosseur d'une Lentille, en forme de Croissant; noirâtres en dehors lorsqu'elles sont séches; blanches en dedans; d'une substance très dure. Cette Plante croît abondamment parmi les Ronces & les Fougeres.

Le So-No-Ki. Le *So-No-Ki*, vulgairement *Fira* & *Firasi*, est un Raisin des bois (52), qui croît de la hauteur d'un pied. Ses feuilles ressemblent à celles du petit Buis (53). Ses fleurs sont à quatre pétales, garnies d'un calice, & couleur de pourpre. Son fruit est rouge, de la grosseur du Poivre, d'un gout doux & fade, contenant trois pepins un peu amers.

Le Siso. Le *Siso*, vulgairement *Murasakki*, est une Plante d'un pied de haut, dont la racine est

(52) *Vitis Idæa.* (53) *Chamæ Buxus.*

très fibreuſe, la tige branchue, les petits rameaux terminés par un épi de fleurs, les feuilles ovales, pointues, & diſpoſées en rond autour des branches. Cette Plante ſert à teindre la ſoye en pourpre.

Le Fakkubukon.

Le *Fakkubukon*, vulgairement *Fekuſo Kadſura*, eſt une Plante rampante, & ſemblable au Liſeron. Sa feuille eſt longue de trois pouces, pointue, figurée en cœur, & ſans découpures. Sa fleur eſt ramaſſée en grappe, formée en tuyau, & partagée en cinq levres, rouge en dedans, blanchâtre en dehors. Son fruit, ſemblable à celui du Dulcamara, eſt plein d'un ſuc très fétide, & contient un petit nombre de ſemences.

Le Muraſaki.

Le *Muraſaki* commun eſt une Plante à tige ronde, dont les feuilles ſont longues de deux pouces, rondes, placées une à une, alternes, épaiſſes, pointues, & ſans découpures. Il ſort de leur aiſſelle un épi de fleurs, long de quatre doigts; & ces fleurs ſont éloignées l'une de l'autre, ſans pedicule, de la groſſeur d'une graine de Coriandre, couleur de pourpre foible, à quatre ou cinq petales. Elles ne s'ouvrent jamais.

Le Nin-Too.

Le *Nin-Too*, vulgairement *Sui-Kadſura*, & *Kin-Ginqua* (54), eſt le Periclymenum commun (55), à baies purpurines & noires.

Le Kenkoo.

Le *Kenkoo*, vulgairement *Sane-Kadſura*, & *Oreni Kadſura*, eſt une Plante dont ſe fait le Papier, & dont on a déja parlé dans la Deſcription du Japon.

Le Kſeï.

Le *Kſeï*, vulgairement *Jodoriki*, eſt un Gui à baies rouges, dont les feuilles ſont ſemblables à celles du Kenkoo, & viennent

(54) C'eſt-à-dire, fleur d'or & d'argent.
(55) Autrement, *Caprifolium non perforatum*.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON. une à une, alternativement opposées. Le nom Japonois signifie toute Plante parasite, & par excellence le Gui. Kæmpfer n'en vit, au Japon, que dans un Bois de Melese, de la Province de Mikowa. Aussi les Paysans de ce Canton l'appellent-ils *Gomi-Maaz*, c'est-à-dire, Gui de Melese.

Le Sans jo. Le *Sans-jo*, vulgairement *Foo-Dsukki*, est le véritable (56) Alkekenjo.

Le Kiro. Le *Kiro*, ou *Kirjo*, vulgairement *Omotto*, est un Pied de veau qui n'est point âcre, dont la feuille est grande, & ressemble à celles du Lys. Sa racine est grosse & longue, charnue, fibreuse, un peu amere. Ses fruits sont rouges, de la grosseur & de la figure d'une petite Olive, & d'un très mauvais goût. Cet Arbrisseau sert à garnir les murs des Jardins.

Le Konjaku. Le *Konjaku*, ou *Kusako*, vulgairement *Konjakfdama*, est un *Dracunculus*, dont la tige est marquée de taches vertes; la feuille longue, & partagée en lobes inégaux; la racine longue, chaude & purgative.

Le Nansoo. Le *Nansoo*, vulgairement *Osoni* & *Dammakonjakf* (57), est un Dracunculus à grandes feuilles pointues, dont les baies sont très chaudes.

Le Foto. Le *Foto*, vulgairement *Jebi* & *Budo*, est une espece de Vigne, dont le raisin est charnu, & nullement propre à faire du vin.

Le Ganebu. Le *Ganebu* est une espece de Vigne, à petites grappes, dont les grains sont noirs & semblables aux baies du Genevrier. Le goût en est doux, & le suc couleur de pourpre.

(56) *Solanum Vesicarium.*
(57) Les Médecins l'appellent *Ten-Nan-Sio.*

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le Jamma-Budo.

Le *JammaBudo* est une Vigne sauvage, dont les grappes sont petites, & les grains de la grosseur des raisins de Corinthe, sans pepins. Elle sert à garnir les Berceaux.

Le Niwa-Toka, & ses différentes especes.

Le *Niwa-Toka*, ou *Tonga*, est le Sureau commun, dont on distingue néanmoins plusieurs especes: 1°, le *Tadsu*, qui est un Sureau à grappes; 2°, la *Jamma-Toosimi*, qui est le Sureau aquatique, à fleur simple: sa moëlle sert de méche, pour les chandelles: 3°, le *Mitse*, ou *Jamma-Simira*, autre Sureau aquatique, dont les baies sont rouges, de figure cônique, & un peu applatties.

Le Foo, & différentes sortes d'Itzingo, ou de Fraisiers.

Le *Foo*, ou *Moo*, vulgairement *Itzingo*, est la Ronce commune à fruit noir. Une autre Ronce, nommée *Fasso-Itzingo*, porte un fruit rougeâtre, qui se mange. Le *Ki-Itzingo* est une sorte de Framboisier à fruit jaune, d'un goût désagréable. Le *Kutz-Nawa-Itzigo* est le Fraisier commun à fruit rouge, qui n'est pas bon à manger, dans les Isles du Japon. Le *Quanso-Itzigo* est un autre Fraisier, dont le fruit est de la grosseur d'une Prune, & ne se mange pas non plus.

Le Soo, ou Mûrier du Japon.

Le *Soo*, vulgairement *Kuwa*, est une sorte de Mûrier, dont on distingue deux especes, l'une à fruit blanc, & l'autre à fruit noir.

Le Den.

Le *Den*, ou *Lootz*, vulgairement *Sendam* & *Kindeis*, est proprement l'arbre que nous nommons *Azederac*, & le faux Sycomore de Mathiole.

Le Kuroggi.

Le *Kuroggi* est un grand Arbre sauvage à feuilles ovales, terminées en pointe, longues de deux pouces, & légérement dentelées. Ses fleurs sont doubles, d'un jaune pâle, petites, garnies d'un grand nombre d'étamines, qui environnent le pistil. Il a plusieurs

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

fleurs, sur un seul pedicule. Les petales extérieures sont écailleux & recourbés. Ses baies sont plus grosses qu'un pois, oblongues, charnues, & purpurines.

L'Akai-Sindjo.

L'*Akai-Sindjo*, ou *Sindrio*, est un Arbrisseau, d'une coudée de hauteur, qui pousse, dès sa racine, des branches garnies de feuilles, & alternes. Ses baies sont rondes, un peu applatties, moins grosses qu'un pois, de couleur incarnate, d'une chair molle & pleine de suc, avec un noyau de la couleur & de la grosseur d'une graine de Coriandre.

Le Jesura.

Le *Jesura* est un Arbrisseau, d'environ trois coudées de haut, qui ressemble au *Philirrea*. Ses feuilles sont garnies de poils, longues de trois pouces, ovales, terminées par une pointe, avec un bord très découpé. Ses baies sont de la grosseur d'un pois, rouges & charnues.

Le Kotai.

Le *Kotai*, vulgairement *Gommi*, est un Olivier sauvage, semblable à l'Olivier de Bohême, & qui fleurit au printemps; différent du Sim-Kotai, ou Akin-Gommi, qui est un Olivier des Montagnes, & qui fleurit en Automne.

Le Naatsme.

Le *Naatsme* est une espece de *Paliurus*, que Kæmpfer prend pour celui de Prosper Albinus. Son fruit est de la grosseur d'une Prune & d'un goût austere. On le mange confit au sucre. Son noyau est pointu aux deux extrêmités.

Le Midsikki.

Le *Midsikki*, vulgairement *Ume-Madakker*, est un Arbrisseau à feuilles de Prunier sauvage. Ses baies, qui croissent en très petites grappes à l'extrêmité des rameaux, sont rouges, de la grosseur d'une graine de Coriandre & renferment plusieurs semences rousses & triangulaires.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

L'Abrasin.

L'*Abrasin* est un arbre de médiocre grandeur, & fort touffu, dont le bois ressemble à celui du Saule. Il a beaucoup de moëlle. Ses feuilles ont de longs pédicules, sont grandes, & ressemblent à celles de la Vigne. Les unes sont entieres, les autres profondément découpées en trois parties, qui se terminent en pointe. Leur base est ronde, le bord lâche & ondé. Les extrêmités des rameaux sont garnies de longs pédicules, partagés en deux, ou en trois, qui portent des fleurs blanches, à cinq petales, de figure ovale. Son fruit est de la grosseur d'une Aveline, de figure pyramidale, charnu, mou, & contient des semences semblables à celles du Ricin, desquelles on tire une huile pour les lampes.

Le Jaatzde.

Le *Jaatzde* est un Arbrisseau à feuilles de Ricin commun. Ses fleurs sont blanches, à cinq petales. Ses baies sont moins grosses qu'un grain de Poivre. Elles ont, à leur sommet, une espece d'aigrette, formée par les cinq étamines de la fleur.

Le Finua.

Le *Finua*, vulgairement *Tooguena*, ou *Karaji* & *Karagasju*, est le Ricin commun de Gaspard Bauhin.

Le Módoras.

Le *Módoras* est exactement ce qu'on nomme en François Bonnet de Prêtre (58); & l'*Iso Kuroggi* en est une autre espece, à larges feuilles.

Le Nisi-Kingi.

Le *Nisi-Kingi* est un Arbrisseau qui se cultive dans les Jardins, & dont le fruit, qui est rouge, & de la grosseur d'une Cerise, croît en grappe. On en distingue une autre espece, dont les jeunes gens attachent les sommités, par galanterie, à la porte de leurs Maîtresses.

(58) C'est l'*Evonimus*.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le Kuro-Ganni.

Le *Kuro-Ganni* est un Arbre dont le bois, suivant la signification de son nom, approche de la dureté du fer. Ses feuilles, qui sont sans poils & sans découpures, ressemblent à celles du Telephium commun. Ses baies sont de la grosseur des petites Prunes sauvages. On en distingue une espece, qui se nomme *Kuro-Kaki*.

Le Tobira.

Le *Tobira*, grand Arbrisseau, ressemble par la forme au Cerisier (59); & sa fleur, à celle de l'Oranger, avec l'odeur de celle du Sagapenum. Ses branches sont longues, & partagées, dans un même endroit, en plusieurs rameaux. Son bois est mou, sa moëlle grosse, son écorce raboteuse, d'un verd brun, grasse, se séparant aisément, & donnant une résine blanche & visqueuse. Ses feuilles, dont le pedicule est court, sont disposées en rond autour des petites branches. Elles sont longues de deux ou trois pouces, fermes, grasses, étroites par le bas, rondes, ou ovales, à l'extrêmité, sans découpures, & d'un verd foncé par dessous. Ses fleurs, dont le pedicule a près d'un pouce de long, sont ramassées en bouquets à l'extrêmité des rameaux, & font paroître l'arbre, au mois de Mai, comme couvert de neige. Elles sont à cinq petales, semblables, en figure & en grandeur, à celles de l'Oranger, & d'une odeur très agréable; avec cinq étamines, de même couleur que la fleur, mais rousses à leur pointe qui est assez longue, & un pistil court. Ses fruits sont parfaitement ronds, plus gros qu'une Cerise, rouges, marqués de trois sillons, qui en Automne deviennent autant de fentes profon-

(59) Kæmpfer le définit, *frutex arboreus sagapeni sitoris, flore Mali Aurantiæ, fructu polyspermo, Cerasi facies*

des, couvertes d'une peau forte, bise, & grasse. Ses semences, au nombre de trois, sont rousses, à plusieurs angles; & leur substance intérieure est blanche, dure & d'une odeur très fétide.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le Too, & ses especes.

Le *Too*, vulgairement *Momu*, est proprement le Pêcher dont on distingue plusieurs espèces; telles que le *Jobai*, vulgairement *Jamma-Momu*, ou Pêcher sauvage (60), qui ressemble assez à l'Arboisier de Gaspar Bauhin; & le *Ri*, vulgairement *Ssu-Momu*, qui est un Pêcher, dont le fruit est aigre, & rougit dans sa maturité.

Le Kjoo.

Le *Kjoo* est une espece d'Abricotier, dont le fruit est gros. On le nomme vulgairement *Ansu*, & *Kara-Momu*, qui signifie Momu du Catay.

Le Bai, & ses especes.

Le *Bai*, vulgairement *Ume* & *Ume-Bos*, est un Prunier sauvage, épineux, dont le fruit, qui est gros, se confit avec de la Biere du Japon, & se transporte à la Chine & aux Indes. Le *Muk-No-Ki* est un autre Prunier sauvage, dont l'écorce est noire, le bois pesant & dur, la moëlle ligneuse, la feuille dentelée, forte, & très propre à polir le bois, à la maniere des Menuisiers. Son fruit est d'un pourpre foncé, & se mange, quoique doux & vaporeux. Son noyau ne se détache point. Le *Ruko* est le Prunier commun des Jardins, dont on distingue aussi plusieurs especes, par la différente couleur de leurs fruits, les uns blancs, les autres couleur de pourpre. Tous ont de petits grains comme les Mûres, & l'on en fait un Vin très agréable. Ils entrent aussi dans la composition de

(60) Kæmpfer le définit: *Malus persica sylvestris, fructu resballo granulato, osse in oblongum rotundo, nucleo integro.*

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

l'Atsiaer. Le *Jasjibo* est un autre Prunier, dont la fleur est rouge. Un autre, qu'on nomme Mogotto, a la fleur double. Sa beauté le fait cultiver dans les Jardins; & plus l'arbre est vieux & tortu, plus ses fleurs ont d'agrément.

De Je Jo O, & ses espèces.

Le *Je-Jo-O*, vulgairement *Sakira*, est un Cerisier à fleur simple, dont le fruit est d'un goût austere. Le Japon a d'autres Cerisiers: 1°. Le *Jamme-Sakira*, ou Cerisier sauvage, dont la fleur est double, & devient aussi large que les roses, par une soigneuse culture. Rien n'approche de la beauté des Avenues formées de ces Arbres, lorsqu'ils sont en pleine fleur au Printemps. 2°. L'*Ito-Sakira*, qui pousse des branches dès sa racine. 3°. Le *Niwa-Sakira*, qui est un Cerisier nain, a la fleur blanche & double. Un autre, de même nom, a la fleur simple, mais de couleur incarnate. 4°. Le *Ko Sjoi-Sakira*, qui est de médiocre grandeur, & dont la fleur est incarnate, double, & de la grandeur d'une moyenne Rose.

PLANTES POMIFERES ET NUCIFERES.

Le *Biwa* est un Arbre dont la feuille ressemble à celle du Muscadier, & la fleur à celle du Nefflier, ramassée en épi & en grappe. Son fruit ressemble au Coing. Sa chair, qui est pulpeuse & d'un goût vineux, contient plusieurs noyaux, de la figure des Chataignes.

Le Ri.

Le *Ri*, vulgairement *Nas*, est un Poirier des Jardins, dont le fruit est gros & dur. On en distingue plusieurs especes. Les Poires sont fort communes au Japon. Elles sont si grosses, que les plus petites ne pesent pas moins d'une livre; mais il ne faut pas les manger crues.

Le Dai.

Le *Dai*, vulgairement *Kara-Nas*, est un

Pommier cotonneux, dont le fruit est de médiocre grosseur, rond, & d'une chair dense.

Arbres et Plantes du Japon.

Le *Rai-Kin*, vulgairement *Ruko-Reikin* & *Reiko*, est un autre Pommier, dont le fruit est fort petit, & d'un goût austere.

Le Rai Kin.

L'*Umbatz*, vulgairement *Murmur*, est un Coignassier, dont le fruit est gros & oblong, presqu'en forme de Poire. Mais ce sont les Portugais, qui l'ont apporté au Japon.

L'Umbatz.

Le *Dsjakurjo*, vulgairement *Sakuro*, est un Grenadier de Jardin; Arbre rare, & dont le fruit n'est point agréable.

Le Dsjakurjo.

Le *Kan*, vulgairement *Kummi-Fo*, est un Oranger, dont la feuille est assez grande. Son fruit, qui se nomme *Yo-Mikan*, est de médiocre grosseur.

Le Kan.

Le *Juu*, vulgairement *Aie-Tatz-Banna*, est une autre espece d'Oranger, dont le fruit est fort gros, inégal, & plein de fossettes.

Le Juu.

Le *Kitz*, vulgairement *Tatz-Banna*, est un Limonier, dont le fruit est rond, petit, & d'une saveur vineuse.

Le Kitz.

Le *Kin-Kan*, vulgairement *Fimé-Tatz-Banna*; est un autre Limonier, dont la poulpe est fort douce.

Le Kin Kan.

Le *Ssi*, vulgairement *Karatz-Banna*, ou *Gus*, est un Oranger sauvage, dont le fruit est de fort mauvais goût (61). Ses branches sont inégales & tortueuses, garnies d'épines longues, fortes, & très piquantes. Son bois n'est pas dur. L'écorce, qui est grasse & d'un verd brillant, se sépare sans peine. Chacune des feuilles est composée de trois petites feuilles, qui se réunissent au centre, sur un pedi-

Le Ssi.

(61) Kæmpfer le définit; *Aurantia trifolia sylvestris, fructu citrino*.

cule mince, long d'un demi pouce, garni d'un bord de chaque côté. Ces petites feuilles sont ovales, longues d'un pouce, d'un verd foncé par-dessus & plus clair au revers; celle du milieu un peu plus longue que les autres. Les fleurs ressemblent à celles du Nefflier, & croissent près des épines, ou jointes aux feuilles, une à une, ou deux à deux, sans pedicules. Elles ont cinq petales, d'un demi pouce de long; elles sont blanches, garnies d'un calice, & presque sans odeur. Le pistil est court, environné de plusieurs étamines courtes & pointues. Le fruit ressemble à l'Orange par la figure, & n'en differe intérieurement que par l'odeur désagréable & le mauvais goût de sa poulpe, qui est visqueuse. On fait sécher l'écorce de ce fruit, pour en faire, avec d'autres drogues, un remede célebre au Japon, qui se nomme *Ki-Kolum*.

L'Itabu & l'Inu-Itabu.

L'*Itabu* est un Figuier sauvage dont le fruit est de couleur purpurine, & la feuille longue de quatre ou cinq doigts, terminée en pointe, & sans découpures. Un autre Figuier, nommé *Inu-Itabu* porte un fruit insipide, & jette des racines qui tirent sur le roux. Ses branches sont courtes, grosses, courbées, revêtues d'une écorce rousse, ou d'un verd clair. Ses feuilles, qui durent toute l'année, sont fermes, dures, épaisses, ovales, & terminées en pointe, longues ordinairement de trois pouces, unies & brillantes par-dessus, & d'un verd clair par le dos, qui est garni, dans toute son étendue, d'une infinité de nervures entrelassées les unes dans les autres, d'une maniere fort agréable. Les fleurs ne se montrent point. Les fruits, dont le pedicule est court, gros & ligneux, sont de la gros-

feur & de la figure d'une Noix, mais quelquefois de la figure d'une Poire. Leur chair est blanche, fongueuse, garnie d'un grand nombre de petites semences blanches & transparentes, qui sont environnées d'une très-petite fleur blanche à quatre petales. L'Arbre croît dans les endroits pierreux & le long des murs.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le Si.

Le *Si*, vulgairement *Kaki*, est un Figuier des Jardins, à feuilles de Poirier, & dont le fruit est d'un goût très agréable. L'Arbre est fort laid. Ses branches sont tortueuses & en petit nombre; son écorce, qui est brune ou noire, dans sa jeunesse, devient blanche & raboteuse en vieillissant. Ses feuilles, dont le pédicule est court, ressemblent, en couleur & en figure, à celles du Poirier, mais sont plus longues, ovales, platées, & cotonneuses par dessous. Ses fleurs sortent de l'aisselle des feuilles, aux mois de Mai & de Juin. Elles sont en forme de tuyau, de la grosseur d'un pois, un peu jaunes, environnées d'un calice divisé en plusieurs pieces, avec un pistil court & plusieurs étamines. Le fruit est de la grosseur & de la figure d'une Pomme, blanchâtre en dehors; sa chair de couleur rousse, tendre, & d'un goût de miel. Ses semences ressemblent à celles de la Courge, & sont rangées en étoiles au milieu du fruit.

Le Figuier d'Europe, que les Portugais ont porté au Japon, y donne des fruits plus gros, & de meilleur goût que les nôtres. Cependant, on n'y a pas pris soin de le faire beaucoup multiplier.

L'Ono-Kaki.

L'*Ono-Kaki* est une autre sorte de Figuier, dont les fruits ressemblent à l'Orange. On les fait sécher au Soleil, on les couvre de farine & de sucre, & c'est dans cet état qu'ils se vendent.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le Kineri Gaki. Le *Kineri-Gaki*, differe peu des Figuiers précédens, par sa figure & celle de son fruit; mais ses Figues ne se conservent point, & ne peuvent être mangées que dans leur fraîcheur.

Le Ssibu Kaki. Le *Ssibu-Kaki*, autre Figuier, donne un fruit qui ne se mange point, mais qu'on enterre dans un pot, pour le faire pourrir & fondre; & dans le suc, qu'on passe soigneusement, on trempe le papier dont on fait des habits, pour le garantir de la pourriture. On s'en sert aussi pour teindre, en couleur baie, les toiles d'Orties & de Chanvre.

Le Ssi. Le *Ssi*, vulgairement *Kutspinas*, est un Neflier, dont la feuille est grande; la fleur très blanche; l'odeur très agréable; & la forme en tuyau, partagé en six levres, longues, étroites, & qui s'ouvrent de la grandeur d'une Rose. Son fruit, qui est exagone & de figure cônique, a la poulpe jaune, d'un goût désagréable, & remplie d'une infinité de petites semences, semblable à celles du Sesame. Cette poulpe sert aux teintures en jaune. Un autre Arbre, de même nom, a la feuille plus petite & la fleur blanche & double. Son bouton, lorsqu'il n'est point ouvert, présente la figure d'une belle coque de Limaçon, de figure oblongue.

Le Sidom. Le *Sidom*, vulgairement *Sidomi-Notti*, est un Arbrisseau, qui par sa feuille & ses autres apparences ressemble au Prunier sauvage. Sa fleur est rouge, à cinq petales, avec un calice de figure cônique, duquel il sort, avant la chûte des petales, un fruit charnu.

Le Sicku. Le *Sicku*, vulgairement *Ken* & *Kenpoconas*, est un Poirier, qui porte un fruit d'une figure extraordinaire, & d'un goût agréable, semblable à celui de notre Poire de Berga-

motte. Ce fruit, dont le pedicule est fort long, se divise d'abord comme en deux branches, ensuite en plusieurs autres, opposées les unes aux autres, plus grosses qu'un tuyau d'orge, tortueuses, & longues d'un demi pouce, à l'extrêmité desquelles sont suspendus, à une petite queue, deux grains, de la figure & de la grosseur d'un grain de Poivre, divisés en trois lobes, qui contiennent chacun une semence, assez semblable à celle du Lin, par sa couleur, son brillant & sa grosseur. Les feuilles de l'Arbre sont ovales, pointues, d'un verd clair & finement dentelées.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le Ka.

Le *Ka*, vulgairement *Nassubi*, est le Pommier fou. Les Japonois ont différentes sortes de Courges & de Melons. Le *Feo*, vulgairement *Nari-Trigango*, est une grande Courge, dont le milieu est étroit. Une autre espece, de même nom, & de figure ronde, a la poulpe dense. Le *Ko* en est une autre, dont le fruit est oblong, la fleur grande & blanche. Le *Kwa*, vulgairement *Furi-Uri*, *Sptoori*, *Tske-Uri* & *Tsutko-Uti*, en est une quatriéme espece, grande, de figure ronde oblongue, dont la croûte est une chair solide, qui a le goût du Concombre. On l'apprête avec le marc de Cerise, & c'est un mêts des plus ordinaires. Son nom est *Connemon*.

Diverses sortes de Courges.

Melons.

Le *Kwa*, vulgairement *Togwa* & *Kamo-Uri*, est un grand Melon de figure oblongue, dont la chair est serrée. Le *Ten-Kwa* est le grand Melon commun cannelé. Le *Sjo-Kwa*, vulgairement *Awo-Uri*, est un autre Melon cannelé, mais plus petit que le précédent.

Concombres.

L'*Awa*, vulgairement *Karas-Uri*, est le Concombre commun des Jardins, dont on distingue plusieurs especes : le *Ko-Kwa*, vul-

gairement *Soba-Uri*, en est une longue, pleine de verrues & de fentes. Le *Si-Kwa*, vulgairement *Fitzma*, en est une autre oblongue, cannelée, tortue, terminée en pointe.

Le Ginkgo.

Le *Ginkgo*, ou *Gin-an*, vulgairement *Itsjo*, est un Noyer à feuilles de Capillaire, dont le tronc est long, droit, gros & branchu. Son écorce est de couleur cendrée ; son bois, lâche & foible ; sa moëlle, tendre & fongueuse. Ses feuilles, qui naissent une à une, ou plusieurs ensemble, ont un long pedicule : elles sont étroites par le bas, & vont en s'élargissant comme la feuille de Capillaire ; leur largeur est de trois ou quatre pouces, sur la même longueur. Le bord supérieur est arrondi, avec des sinuosités inégales, & une profonde entaillure au milieu. Elles sont minces, lisses, couleur de verd de Mer, & en Automne, d'un jaune rougeâtre, sans nervures. Les petites branches, qui sont au sommet de l'Arbre, portent des chatons, couverts d'une espece de farine. Un gros pedicule, d'un pouce de long, & sorti de l'aisselle des feuilles, porte un fruit rond, ou ovale, assez semblable, en figure & en couleur, à la Prune de damas. Sa superficie est inégale, & d'un jaune pâle. Sa chair, qui est blanche, pleine de suc, & d'un goût austere, contient une Noix, à laquelle elle tient si fortement, qu'on ne peut l'en séparer qu'en la faisant pourrir dans l'eau. Cette Noix, qui se nomme *Ginnant*, a l'apparence d'une pistache, avec le double de sa grosseur. Le noyau qu'elle contient est blanc, un peu dur, & se mange au dessert, parce qu'on le croit favorable à la digestion. Il s'employe aussi dans divers ragoûts.

Le Kaja.

Les Provinces Septentrionales du Japon ont

une autre espece de Noyers, qui se nomme *Kaja*, & qui croît fort haut. Ses fruits sont des Noix oblongues, renfermées dans une poulpe de chair, qui ont la figure & la grosseur des Noix d'Areka. Elles sont d'un goût fort agréable, lorsqu'elles sont séches; & d'astringentes qu'elles étoient, elles deviennent alors purgatives. L'huile, qu'on en tire, differe peu, pour le goût, de l'huile d'amande, & sert également pour l'apprêt des alimens, & pour la Medecine. On brûle leurs noyaux, pour en recueillir une vapeur grasse, qui entre dans la composition de la meilleure Encre.

Le *Fi*, vulgairement *Kaja*, est une sorte d'Ifs, qui porte des Noix. C'est une espece de Kaja, commun dans les mêmes Provinces, & qui devient aussi fort grand. Ses branches naissent vis-à-vis l'une de l'autre, & s'étendent presque sur un même plan. Son écorce est noirâtre, grosse, odorante & fort amere. Son bois est sec, leger, avec peu de moëlle. Ses feuilles, qui sont sans pedicules, ressemblent beaucoup à celles du Romarin, mais sont roides, beaucoup plus dures, terminées par une pointe fort courte, d'un verd obscur par-dessus, & clair par dessous. Son fruit, assez semblable aux Noix d'Areka, croît entre les aisselles des feuilles, où il est fortement attaché, sans aucun pedicule. Il naît à l'entrée du Printemps, pour meurir à la fin de l'Automne. Sa chair, qui est molle, fibreuse, verte, d'un goût balsamique & un peu astringent, renferme une Noix ovale, garnie d'une pointe aux deux extrémités, avec une coquille ligneuse, mince & fragile. Son noyau est d'une substance douce & huileuse, mais si styptique, qu'il est impossible

Le Fi.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

d'en manger, lorsqu'il est un peu vieux. On en tire une huile que les Bonzes employent aux usages de la Cuisine.

Le Sui. Le *Sui*, vulgairement *Ssi-No-Ki*, est un Hêtre à feuilles de Frêne, dont la fleur est hexapetale & ramassées en épis. Son fruit est une Noix, renfermée dans une coque écailleuse, garnie de pointes, & de la grosseur d'une Aveline.

Le Koku & le Reki. Le *Kas-No-Ki* est proprement le Chêne verd, dont les Japonois distinguent deux especes; l'une nommée *Koku*, vulgairement *Kasjuwa Boku-Soku*, & *Sjirakas*, dont le bois est blanc: l'autre, qui s'appelle *Reki*, vulgairement *Kunugi*, *Spira-Kunugi*, & *Akakas*, dont le bois est roussâtre & fort dur.

Le Riitz. Le *Riitz*, vulgairement *Kuri*, est le Chataignier commun, Arbre fort commun au Japon, surtout dans la Province de Chicugen, où il porte des fruits plus gros & meilleurs que les nôtres. Il y en a plusieurs sortes, dont la principale différence consiste dans la grosseur inégale de leurs Châtaignes.

Le Sin. Le *Sin*, vulgairement *Fasi-Bami* & *Fa*, est une espece de Coudrier, dont le fruit est obiong & sans barbes.

Le Sarfio. Le *Sarfio*, vulgairement *Jus-No-Ki*, qui signifie Arbre de Fer, est un Arbre d'une grandeur extraordinaire, dont les feuilles, alternativement opposées, sont ovales, pointues, longues de deux pouces, inégales, dures, épaisses, & sans découpures. Son fruit, qui croît sans pedicules au sommet des petites branches, est de figure cônique. Il devient ligneux, en se desséchant, & se trouve intérieurement rongé, comme la Noix de Galle. Il est assez gros dans sa fraîcheur, pour remplir la main. Les Singes l'aiment beau-

coup ; ce que le nom de Sarfio signifie.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le Ta.

Le *Ta*, ou *Sa*, vulgairement *Tsja*, est un Arbre fruitier, dont les branches poussent sans ordre, dès le pied. Ses feuilles deviennent semblables à celles du Cerisier, aprés avoir ressemblé, dans sa jeunesse, à celles de l'Evonyme. Sa fleur differe peu de la Rose des champs. La Capsule seminale, qui est comme ligneuse, s'ouvre dans sa maturité, & donne deux ou trois semences, dont chacune contient un seul noyau de la figure d'une Châtaigne, & couvert d'une écorce fort semblable, mais plus petit.

Le Rjugan.

Le *Rjugan*, ou *Djugan*, vulgairement *Djugan-Nuki*, qui signifie Œil de Serpent, est un Arbrisseau Chinois d'origine, dont les branches sont minces, les feuilles partagées en cinq lobes, la fleur en forme de Rose, & d'une parfaite blancheur. Son fruit, qui est ramassé en grappes, est de la grosseur d'une Noix, & contient une poulpe noire, molle, douce, avec un noyau de couleur cendrée, dur, & d'un goût fade. La poulpe, que les Japonois trouvent délicieuse, a le goût d'une Cerise séche, qu'on auroit fait cuire au vin & au sucre. On distingue deux autres especes du même Arbre, qui se nomment *Roganna* & *Ritsji*.

PLANTES OLERACE'ES ET FRUGIFERES.

Le Sju, ou le Ginseng.

Le *Sju*, ou *Sjin*, vulgairement *Nesji*, *Nindsin*, ou *Dsin-Dsom*, est une espece de Chervi des Montagnes. C'est le fameux *Ginseng*, que les Chinois nomment *Som*, & les Tartares *Soasai*. Cette Plante, lorsqu'elle est nouvelle, n'a qu'une racine simple, qui ressemble à celle du Panais, longue de trois pouces, & de la grosseur du petit doigt, charnue, blanchâtre, divisée quelquefois en deux jambes, garnies de peu de fibres, d'une

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

odeur tirant sur celle du Panais jaune, & du goût de notre Chervi, mais plus agréable & plus doux, avec une petite amertume presqu'insensible. Lorsque la Plante s'est élevée d'environ un pied, elle prend une ou deux autres racines, semblables à la premiere; & dans sa force, elle en prend un plus grand nombre. Sa tige devient haute d'environ deux pieds; mais elle est plus mince que le petit doigt, inégalement ronde, canelée & garnie de nœuds, desquelles naissent les branches, alternativement opposées. Des pedicules, longs d'un pouce & demi, & sillonnés profondément jusqu'au milieu de leur longueur, portent des feuilles de figure & de grandeur différentes, suivant l'âge de la Plante; rondes d'abord, longues d'un pouce & légerement dentelées; mais qui deviennent ensuite plus grandes, se partagent en plusieurs lobes & ressemblent entiérement à celles du Chervi. Les fleurs disposées en ombelle, chacune sur un pedicule séparé, sont blanches, à cinq petales, & de la grosseur d'un grain de Coriandre. Les étamines sont courtes, & s'élevent entre les petales. Le pistil est presque imperceptible. La semence ressemble à celle de l'Anis. Cette Plante se cultive à Meaco; mais elle y a peu de vertu. Son Pays natal est la Corée & la Tartarie. Comme sa principale vertu est de fortifier les fibres & de faciliter la circulation des humeurs, elle s'employe dans presque tous les remedes & dans tous les cordiaux (62).

Le Kofuk. Le *Kofuk*, vulgairement *Nisji* & *Jobu-Ninsin*, est le Panais de l'Europe; comme

(62) Desséchée & mise en poudre. La dose est d'un gros, ou un gros & demi.

le *Jamma-Ninsin* est notre Panais sauvage.

Le *Busei*, vulgairement *Aona*, est la Rave ronde des Jardins, ou Rave de Limousin. Le *Rei-Fuku*, vulgairement *Daikon*, est le grand Raifort, qui fait au Japon, la principale nourriture du Peuple. Il se mange, crud ou cuit, vieux ou nouveau. On le cultive dans les champs, où il croît en abondance. Le *Farjo* est la petite Rave pyramidale de Bauhin.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Raves. Le Busei, le Rei, & le Farjo.

Le *Sadsin* est un *Lychnis* sauvage, à feuilles de Giroflée, dont la tige est d'environ un pied de hauteur, & les fleurs blanches à cinq petales. Sa racine est longue de trois ou quatre pouces, d'un goût fade, qui tire sur celui du Panais. Il se trouve des Imposteurs, qui la vendent pour du Ginseng.

Le Sadsin.

Le *Kekko*, vulgairement *Kikjoo* & *Kirakoo*, est une Raiponse, haute d'une coudée, à feuilles oblongues & dentelées, dont la racine est longue de quatre pouces, grosse & laiteuse. C'est la plus estimée, pour ses vertus, après celle du Ginseng. Ses fleurs, qui croissent au sommet de la tige, sont en cloche, d'un pouce & demi de diametre, bleues, & découpées assez profondément en cinq parties. On distingue trois especes de cette Plante; l'une, qui a la fleur blanche & double; l'autre, dont la fleur est simple, d'un pourpre bleu, avec des cannelures couleur de pourpre, garnies de poils dans les intervalles, les pointes jaunâtres, & un pistil bleu, revêtu de poils. La troisiéme a la fleur double, d'un pourpre bleu.

Le Kekko.

Le *Mondo*, & *Biakf-Mondo*, vulgairement *Riuno-Figu*, est un Chien-dent dont la fleur est hexapetale, en forme d'épi. Sa racine est fibreuse & bulbeuse. Un autre Chien-dent,

Le Mondo.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

nommé aussi *Riuno-Fige*, s'étend beaucoup & pousse continuellement des rejettons. On fait prendre, aux Malades, les petits tubercules qui terminent la Plante, confits au sucre. Le fruit est rond, un peu oblong, & renfermé dans un calice dont les bords sont crenelés. Le *Temondo* est encore un autre espece, commune surtout dans la Province de Lexuma, & dont la racine est plus grosse.

Le Boofu.

Le *Boofu*, autrement *Fosu*, & *Fumas-Kanna*, est le Ligustique vulgaire.

Persils.

On distingue plusieurs sortes de Persils. Le *San-Bofu*, vulgairement *Jamma-Busu*, est le Persil des bords de la Mer, dont les feuilles ressemblent à celles de l'Ancolie, mais sont un peu plus grasses. Le *Nadagi-Nadaki* est le Persil des Marais de Bauhin. Le *Kin*, vulgairement *Seri*, est le petit Persil à feuilles de Morgeline. Le *Quaiko*, ou *Vikio*, vulgairement *Kareno-Ommo*, est l'Anis commun. Le *Ssiro*, vulgairement *Tagara-Kinfo*, est le Moutardier des Jardins. Le *Bansjo*, vulgairement *Toogaras*, est le Poivrier commun des Indes.

Le Quaiko.

Le Ssiro

Le Bansjo.

Le Doku-Quatz.

Le *Doku-Quatz*, vulgairement *Dosjen* & *Udo*, est un Arbrisseau annuel, dont la racine est grasse & charnue. Elle se mange, aussi bien que les premieres tiges. Ses feuilles sont longues d'un pied, & partagées en lobes, disposées en triangle. Ses fleurs sont petites, & blanchâtres, à cinq petales.

Le Kjoo.

Le *Kjoo*, vulgairement *Ssonja*, est le Gingembre sauvage, à larges feuilles, qui se nomme aussi *Fasi-Kami*, & *Kureno-Fasi-Kami*. On en distingue un autre, nommé *Djeoska*, & vulgairement *Mjoga*, dont le goût n'est pas fort, & dont la tige & les feuilles ressemblent à celles du Roseau.

Le

Arbres et Plantes du Japon.

Le San-Djoska.

Le *San-Djoska*, vulgairement *Jamma-Mjoga*, est un *Orchis* dont la tige est haute d'un pied, la feuille étroite, & la fleur disposée en épi. Sa capsule seminale, qui est de la grosseur d'un pois, contient un grand nombre de petites semences.

Le Tswa.

Le *Tswa* est un Doronic, dont la racine est noueuse, fibreuse, & d'un mauvais goût. Sa feuille ressemble à celle de l'herbe aux Teigneux. Sa tige est nue, & haute d'une coudée. Ses fleurs sont jaunes, & semblables à celles du Chrysantheme. Sa semence est de figure cylindrique, un peu cannelée, argentée, petite, & d'une saveur onctueuse, mais très mauvaise.

Le Sco-Kusitz.

Le *Sco-Kusitz*, vulgairement *Kusaggi*, qui signifie Plante *Fetide*, est un grand Arbrisseau, dont les feuilles, alternativement opposées, sont grandes, & ressemblent à celles de la Bardane. Elles se mangent. Ses fleurs approchent de celles du *Ledum*.

Le Bossai.

Le *Bossai*, vulgairement *Quai*, est un Jonc aquatique, dont on mange la racine, qui est fibreuse & garnie de nœuds.

Le Siko.

Le *Siko*, vulgairement *Omodaka*, est le Phleos aquatique de la petite espece, à cinq feuilles larges. Sa racine, qui ressemble à la précédente, se mange aussi.

Le Kai.

Le *Kai*, vulgairement *Tokoro*, est une herbe des Bois, qui monte aux Arbres, & qui approche de la Coulevrée blanche. Sa racine ressemble à celle du Gingembre & se mange. Ses fleurs, formées en épis, sont blanches, hexapetales, & de la grandeur d'une semence de Coriandre, avec un pistil au milieu.

Le Dsojo & le Tsukne-Imo.

Le *Dsojo*, vulgairement *Jamma-Emo*, est une herbe des Montagnes, qui monte aux

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Arbres. Sa racine, qui se mange, est grosse, longue, charnue, fibreuse, de figure inégale, suivant les lieux où elle se trouve. Sa feuille est membraneuse, & ressemble à celle de la double feuille (63). Ses fleurs ne different point de celles du Lychnis; mais elles s'ouvrent peu, sont très petites & à six petales. Une autre espece, nommée *Tsukne-Imo*, porte des baies; & ses semences croissent sous l'aisselle des feuilles.

L'U & Spen.

L'*U*, vulgairement *Imo*, & *Satai-Imo*, est un Phleos des Marais, semblable au grand Phleos aquatique, à feuilles larges, de Bauhin. Sa racine est longue, grosse, charnue, fibreuse, avec des rejettons mousseux. Elle se mange, aussi bien que la tige. Le *Spen* en est une autre espece, dont la racine se mange aussi.

Le Gobo.

Le *Gobo*, autrement *Umma-Bufuki*, est proprement la grande Bardane, qu'on cultive au Japon, dans les Terres noirâtres, & dont la racine se mange avant qu'elle ait poussé sa tige.

Le Sjooriku.

Le *Sjooriku*, vulgairement *Jamma-Gobo* & *Isjuwo-Sikki*, est une Plante sauvage, dont la racine se mange & ressemble au Navet. Elle a l'odeur & le goût de la Bardane. Ses feuilles ressemblent à celles de la Patience; ses fleurs sont à cinq petales, blanches & disposées en épi.

Oignons & Poireaux.

Le *Soo*, vulgairement *Fitomosi* est l'Oignon d'Europe; comme le *San*, vulgairement *Fir*, ou *Ninniku*, est le Poireau commun à grosse tête. Mais le *Kiu*, vulgairement *Müirra-Nüra*, est un Poireau fendu à feuilles de Jonc; & le *Kei*, vulgairement *Oi-Nira*, est un Poireau fendu à larges feuilles.

(63) Ou Gramen Parnassi.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le Kio.

Le *Kio*, vulgairement *Tsisa*, est la Laitue commune des Jardins, non pommée. On en distingue deux autres especes, qui se nomment *Kukio*, & *Rikto*.

Le Kantatz.

Le *Kantatz*, vulgairement *Futsu-Kusa*, est un Choux blanc crêpé, de la Chine, qui devient haut de trois coudées, & dont la tête se ferme rarement.

HERBES, LEGUMES, ET MOUSSES.

Le *Bakin*, vulgairement *Uma-Biju*, & *Siberi-Fiju*, est le Pourpier des Jardins à larges feuilles. Le *Fo-Sei*, vulgairement *Futsina*, *Tsugumigusa*, & *Tampopo*, est la Dent de Lion, à larges feuilles. Le *Ro*, vulgairement *Fuki-Sabuki*, est le Petasite commun. Le *Tas*, vulgairement *Koki*, est la Mousse en général. Le *Soo*, vulgairement *Momubah*, est l'herbe ou l'algue de Mer, en général. Le *Si*, vulgairement *Naka*, est le Champignon des champs, dont le pedicule est blanc, & la tête platte & tachetée. Il se mange. Le *Tan*, vulgairement *Taki*, est un autre Champignon, bon à manger, blanchâtre, à tête pelée, à bord inégal & souvent frangé. Un autre, plus petit, & vanté pour son excellence, a la tête noire par dessous. Le *Sjorto*, est la Trufle du Japon, qui croît sous les Sapins. Le *Bokudsi*, vulgairement *Kikuragi*, & *Kino-Mimi*, est un Champignon dont la tête est tachetée de blanc & de noir, & qui vient sous les vieux Arbres. Il se mange. Le *Si-Fai*, vulgairement *Ama-Nori* & *Murasaki*, est une Mousse de Mer, de couleur purpurine, qui croît sur les Rochers, & qui se mange, quoique d'une substance dure & membraneuse. Le *Sekisi*, vulgairement *Iwatagi*, est une Mousse, qui croît sur les plus hauts Rochers. Le *Seki-Qua*, vulgairement *Kokuro-Buto*, & *Tokoro-Tengusa*, est un Al-

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

gue des Rochers, capillaire, rameuse & jaunâtre, dont on fait, au Japon & à la Chine, une espece de Vermicelli, qui se nomme *Tokororen*. Le *Toi-Sei*, vulgairement *Aii-Nori*, est une Mousse de Mer, semblable à la Coraline, fendue en plusieurs endroits, dont la feuille est très menue. Le *Firomé*, autrement *Kombu*, est un *Fucus* marin, de la figure d'une lance, dentelé, & d'environ une toise de longueur. Il croît sur les Rochers baignés de la Mer, & nâge sur l'eau. On le mange, après l'avoir préparé. Le *Kaitei*, vulgairement *Arame*, est un autre *Fucus*, de la même figure, mais qui n'est pas dentelé. Le *Sisjoo*, vulgairement *Miru*, est une Mousse de Mer, branchue, en forme de Corralloïde. Le *Roku-Kaku*, vulgairement *Ino-Manna*, est encore une Mousse plus grosse que la précédente, & qui a la figure de corne de Cerf.

Riz, Bled & autres Grains.

Le *Come*, ou *Wasi*, est le Riz en général. On en distingue deux especes; l'un gras & fort blanc, nommé *Ko*, vulgairement *Matzji-Gomme* & *Urursjine*; l'autre plus maigre & rougeâtre, qui se nomme *Da*, vulgairement *Motsi-Gomme* & *Motsi-No-Jome*. Toutes sortes de bleds, & l'orge en particulier, portent le nom de *Baku*, vulgairement *Muggi* & *O-Muggi*. Le *Ko-Muggi* est le froment. Le *Jenbaku*, vulgairement *Karas-Muggi*, est le petit Bled, ou le Seigle. Le *Jokui*, vulgairement *Dsudsudama*, est la larme de Job. Le *Sioku*, vulgairement *Kibi* & *Kimmi-Kibi*, est le Millet commun à grain jaune. Le *Sjokkuso*, vulgairement *Too-Kibbi*, est le Millet Chinois, transporté, au Japon, depuis plusieurs Siécles. Sa tige & ses feuilles ressemblent à celles du Roseau, & ses grains sont jaunâtres.

Le *Dsjeku*, vulgairement *Awa*, eſt un Panicum à grande queue pendante, garnie de poils. Le *Fai*, vulgairement *Fije*, eſt un Panicum à grain noirâtre. Le *Kjokuſo*, vulgairement *Nan-Bankiwi* (64), eſt un Millet que les Portugais ont porté des Indes au Japon. Le *Kjo*, vulgairement *Soba*, eſt une eſpece de Bled Saraſin, qui ſe ſeme. On en diſtingue deux autres; l'un qui rampe dans les Bois, & qui ſe nomme *Sjoo*, vulgairement *Iwo-Nome*; l'autre, qui croît dans l'eau, & dont l'Avoine s'attache aux habits. On le nomme *Sui-Roo*, vulgairement *Midſu-Soba*. Le *Koba*, vulgairement *Gomma*, eſt le Seſame, dont l'huile s'employe dans le vernis, dans les alimens & dans la Médecine. Le *Jeïſoku*, vulgairement *Kos*, eſt le Pavot en général. Le *Wan*, vulgairement *Nora-Mame*, eſt le gros Pois des Jardins, dont la fleur & le fruit ſont blancs. Le *Sandſu*, vulgairement *Sora-Mame*, eſt la Féve des champs, dont le fruit eſt noirâtre. Le *Fen*, vulgairement *Adſi-Mame*, & *Kaadſi-Mame*, eſt le Haricot des champs, qui s'étend beaucoup en rampant. Sa fleur eſt grêle & purpurine; ſes gouſſes ſont courtes & larges. Sa ſemence eſt rouge & ſemblable au Pois chiche. Le *Toodſu*, eſt un Haricot à grandes feuilles, dont les gouſſes ſont longues d'un pied, & de la forme d'une épée; ce que ſon nom ſignifie. Ses fleurs ſont d'un blanc purpurin, & longues de deux pouces. Sa ſemence eſt rouge, & plus groſſe que la Féve des Jardins. Le *Reodſu* eſt un autre Haricot, dont la fleur eſt d'un beau pourpre, & dont la gouſſe reſſemble à celle des Pois de Jardin.

(64) C'eſt-à-dire, Millet des Pays Septentrionaux.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

on distingue plusieurs autres sortes de Haricots; une, entr'autres, dont les Japonois font une espece de bouillie, qui leur tient lieu de Beurre, & dont ils font une sauce fameuse, qui se sert avec les viandes rôties. ils nomment la bouillie *Miso*, & la sauce *Sooju*.

Le Koquan. Le *Koquan*, vulgairement *Nemu-No-Ki*, c'est-à-dire, Arbre qui sommeille, est un Arbre, dont les feuilles ressemblent à celles de l'Acacia, & dont les gousses sont pendantes; de-là vient ce dernier nom.

Le Quai. Le *Quai*, vulgairement *Jens* & *Quai-Kaks*, est un Arbre dont le tronc est extrêmement gros. Ses feuilles sont garnies de quatre lobes, & ses gousses articulées. Kæmpfer juge que c'est le Tamarin; mais il est étranger, rare, & presque stérile au Japon.

Le Sokio. Le *Sokio* est un très grand Arbre, dont les feuilles sont fort longues, & ont plusieurs lobes. Ses branches sont longues & minces. Il est étranger, comme le précédent, & presque stérile. Kæmpfer est porté à croire que c'est l'arbre de la Casse.

Le Kakusju. Le *Kakusju*, vulgairement *Kawara-Fisagi*, ou *Adsja*, est un Arbuste à feuilles de Bardane, dont la fleur est monopetale, les siliques longues & menues, la semence petite, en forme de rein, & garnie de poils aux deux extrêmités. Il a peu de branches; mais elles sont fort longues. Le pistil de ses fleurs, qui sont de couleur pâle, & d'une odeur assez douce, se change en une silique pendante, ronde, & grosse comme un tuyau d'Avoine, dont on fait boire la décoction aux Asmatiques. Les feuilles, qui ont de chaque côté deux especes d'oreilletes, s'appliquent sur les parties douloureuses, & passent pour être amies des nerfs.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

PLANTES REMARQUABLES PAR LA BEAUTÉ DE LEURS FLEURS.

Le Sjiko.

Le *Sjiko*, vulgairement *Rinssjo* & *Rantsjoge*, eſt un Arbriſſeau de deux coudées de hauteur, dont la feuille eſt pointue, & la fleur ramaſſée en ombelle au ſommet des Rameaux. Elle eſt blanche & d'une très agréable odeur. On en diſtingue une eſpece, nommée *Jamma-Rinsjo*, dont les feuilles, plus longues & plus étroites, approchent de celles du *Cariophylle* Aromatique.

Le Mokkſeï.

Le *Mokkſei* eſt un Arbre, qui ſe cultive dans les Jardins, & dont la feuille reſſemble à celles du Châtaignier. Ses fleurs, qui naiſſent aux aiſſelles des feuilles, ſont petites, à quatre petales, d'un blanc jaunâtre, & de l'odeur du Jaſmin.

Le Buke.

Le *Buke* eſt un petit Arbuſte, dont la fleur eſt rouge, à cinq petales, & qui reſſemble à l'Acacia d'Allemagne.

Le Teito.

Le *Teito*, vulgairement *Jamma-Buki*, eſt un Arbriſſeau ſauvage, qui reſſemble au Cytiſe. Sa fleur eſt jaune, à cinq, ſix, ou ſept petales, & ſemblable à la Renoncule. On en diſtingue un autre, dont la fleur eſt jaune & double.

Le Bioru.

Le *Bioru*, vulgairement *Bijo-Janagi*, eſt une eſpece de petit Saule, à grandes fleurs de Renoncule (65).

Le Sini.

Le *Sini*, ou *Confuſi*, vulgairement *Kobus*, eſt un Arbre ſauvage, de la grandeur du Ceriſier. Ses branches ſont tortueuſes. Son écorce ſent le Camphre, & ſa feuille reſſemble à celle du Neflier : mais ſes fleurs, qui naiſſent à l'entrée du Printemps, ſont des eſpeces de Tulipes ou de Lys blancs. Leur piſtil eſt gros & de figure cônique, environné d'un grand nombre d'étamines.

(65) Kæmpfer le définit : *Androſæmum Conſtantinopolitanum, flore maximo Wheleri.*

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

LeMokwren. Le *Mokwuren* est un Arbrisseau, qui porte des fleurs à peu près semblables aux précédentes, excepté qu'elles sont rouges.

Le Tecki-Tsyocku. Le *Tecki-Tsyocku*, vulgairement *Tsutsusi*, est le Cistus des Indes, à feuilles du Ledum des Alpes, & à grandes fleurs de Paul Herman. C'est un Arbrisseau, couvert d'une écorce verte-brune. Ses fleurs sont monopetales, & ressemblent à celles du Martagon. Leur couleur varie beaucoup. Cet Arbrisseau est fort commun au Japon, & fait l'ornement des Campagnes & des Jardins, Il est tantôt à fleurs blanches; marquetées de longues taches rouges; tantôt à fleurs d'un violet blanchâtre, marquées de taches d'un pourpre foncé; tantôt à petites fleurs purpurines, &c.

Le Riuku-Tsutsusi. Le *Riuku-Tsutsusi*, Plante qui vient des Isles de Liquejos & des Philippines, porte une fleur d'un jaune pâle, en fleurs-de-lys, à petales droits, & marqués de points d'un jaune foncé. Une autre Plante, du même nom, a la fleur d'un rouge purpurin, tacheté de pourpre foncé.

LeJedogawa-Tsutsusi. Le *Jedogawa-Tsutsusi* est un Cytise fort célebre au Japon. Ses rameaux sont hérissés de pointes. Sa feuille est couverte de poils, & de la figure d'un fer de lance. On en distingue un à fleurs blanches, un autre à fleurs purpurines, & un autre à fleurs incarnates.

Le Jamma-Tsutsusi. Le *Jamma-Tsutsusi* est un Cytise des Campagnes, à fleurs de lys, d'un vif incarnat, tachetées de points roux. On en distingue un autre à points rouges; & un troisiéme à fleurs de vermillon, tachetées de rouge foncé.

Le Mijamma-Tsutsusi. Le *Mijamma-Tsutsusi* est un Lys des Montagnes, dont les fleurs sont d'un rouge incarnat, & naissent abondamment avant &

avec les feuilles. On en distingue un, dont la fleur est purpurine.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le Kirisma-Tsutsusi.

Le *Kirisma-Tsutsusi* est un Arbuste fort touffu, & fort estimé. Sa fleur est de couleur écarlate. Il en est tellement couvert au mois de Mai, qu'il paroît tout en sang.

Le To-K

Le *To-Ken*, vulgairement *Satsuki*, est encore un Cytise, dont on distingue plus de cent especes différentes. Il porte des Lys & ne fleurit qu'en automne. Ses fleurs sont rares, croissent une à une, & ne se ressemblent point. Les unes sont d'un bel incarnat, d'autres d'un écarlate un peu détrempé, d'autres blanches & doubles, d'autres d'un bel écarlate, d'autres couleur de pourpre tirant sur le blanc.

Le Sakanandsio.

Le *Sakanandsio* est un autre Arbrisseau, qui porte aussi des Lys, mais plus larges, & qui est plus rare que les précédens.

Le Sa, ou Sjun.

Le *Sa*, ou *Sjun*, vulgairement *Tsubakki*, est un Arbrisseau à fleurs de Roses, dont le fruit est de figure pyramidale, & contient trois semences. On distingue le sauvage, qui est à fleur simple, & celui des Jardins, qui a la fleur double & plus belle. Il ressemble beaucoup à l'Arbre du Thé.

Le San-Sa.

Le *San-Sa*, vulgairement *Jamma-Tsubakki*, est un grand Arbrisseau, dont le tronc est court, & l'écorce d'un verd-brun. Ses feuilles ressemblent à celles du Cerisier. De leurs aisselles, il naît, en Automne, un ou deux boutons écailleux, de la grosseur d'une balle de fusil, qui venant à s'ouvrir font éclore une fleur à six ou sept grands petales rouges, en forme de rose de la Chine. Une espece de couronne, qui sort du fond de la fleur, produit plus de cent étamines d'un blanc incarnat, courtes & divisées en deux, avec des pointes jaunes.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON

Cette Plante a un grand nombre de variétés dans la couleur & dans la forme double ou simple de ses fleurs, qui lui font donner des noms différens. Celle, qu'on nomme *Sasanqua*, produit un fruit de la grosseur d'une Pistache. Ses feuilles préparées se mêlent avec celles du Thé, pour en rendre l'odeur plus agréable ; & leur décoction sert aux femmes, pour se laver les cheveux.

Le Sijo.

Le *Sijo*, vulgairement *Adsai* & *Adsiki*, est un Sureau aquatique, à feuilles d'*Hortula Malabarica*, & à fleurs bleues de quatre ou cinq petales, ramassées en grappes rondes.

DIVERS SUREAUX.

Le Fundan.

Le *Fundan*, vulgairement *Te-Mariqua*, est un Sureau dont la feuille est plus ronde que celle du Sureau aquatique, & garnie de beaucoup de nervures, avec les bords dentelés. Sa fleur est blanche à cinq petales, & ramassée en grappe ronde. Le *Kade-Mariqua* est un Sureau à feuilles étroites, alternativement opposées & dentelées. Ses fleurs ressemblent à celles du précédent. Le *Joro*, vulgairement *Utsugi*, est un autre Sureau, qui ne s'éleve que de quatre ou cinq pieds. Ses fleurs, qui naissent à l'extrêmité des rameaux, sont en grand nombre, & très semblables à celles de l'Oranger. Ses feuilles sont deux à deux, à demi ovales, pointues, & très-finement dentelées. De l'écorce du milieu, on fait de bonnes emplâtres. Le *Fen-Utsugi* a la fleur double & très blanche. Il sert à l'ornement des parterres. Le *Korai-Utsugi*, ou Sureau de Corée, a les feuilles de l'*Adsai*. De longs pedicules, qui naissent au bout des rameaux, & qui se partagent en cinq branches, vont embrasser toute la base d'une très belle fleur monopetale, découpée en cinq grandes lévres ovales, qui laissent

paroître un pistil à grosse tête ; environnée de cinq étamines en pointe. Cette fleur est d'une odeur charmante, & d'un blanc incarnat mêlé de rouge. Le *Nippon-Utsugi* est un Sureau des Montagnes, dont la fleur est moins grosse & d'un rouge purpurin.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le Sibi.

Le *Sibi*, vulgairement *Fokudsitqua*, *Fakusinda* & *Fakusitz*, est un Arbre très rare, de la grandeur d'un Grenadier, tortueux, de couleur jaune, & qu'on croiroit sans écorce. Ses feuilles sont de grandeur inégale. Ses fleurs, ramassées en gros bouquets à l'extrêmité des rameaux, sont de la grosseur de l'Œillet, & de couleur de chair.

Le Riotsjo.

Le *Riotsjo*, vulgairement *Nadsen-Kadsura* & *Nodsjo*, est un Arbrisseau qui s'étend beaucoup, & dont la feuille ressemble à celle du Rosier des Jardins. Sa fleur, qui s'évanouit en cinq lévres, semblables aux petales de rose, est d'un très beau rouge.

Le Kingo. & le Kos.

Le *Kingo*, vulgairement *Assagawo*, est un Lisot à grandes fleurs blanches, qui s'ouvrent le matin ; comme le *Kos* & *Kudsi*, vulgairement *Firagavo*, en est un autre, qui s'épanouit à midi. L'une & l'autre se cultivent dans les Jardins.

Le Too.

Le *Too*, vulgairement *Fudsi* & *Fisji*, est un Arbrisseau des Jardins, qui sert à garnir les Treillages & les Berceaux. Ses feuilles sont longues, sans découpures ; il jette un grand nombre de fleurs, longues d'un empan & plus, qui durent tout le Printemps, & qui étant suspendues, comme des grappes de raisin, font un charmant spectacle. Elles sont en papillons & sans odeur. De grandes places sont quelquefois ombragées, par une seule, ou par deux ou trois de ces Plantes. Les Curieux mettent, au pied, de la lie de Sacki,

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

qui est de la Biere de riz, pour les engraisser, & leur faire produire des épis de trois ou quatre empans de long. On visite ces lieux par curiosité, & les Poëtes font des Vers à leur honneur. La couleur des fleurs est toute blanche, ou toute purpurine. Il y a un Too sauvage, dont les feuilles & les fleurs sont moins belles.

Le Saru Kahe Banna.

Le *Saru-Kahe-Banna* est un arbrisseau, dont les branches sont longues & en petit nombre, & les feuilles semblables à celles de la Réglisse. Ses fleurs, qui viennent en épis, sont jaunes à cinq petales, dont l'un est plus petit, marqueté de points rouges, & les autres, disposés en croix. Les étamines sont au nombre de dix, & ont la pointe rouge.

Le Sui-Sin-Kadsira.

Le *Sui-Sin-Kadsira* est une Clematis à fleur double; & l'*In-Sin-Kadsura* en est une autre, à fleur blanche de six petales, la moitié du calice couleur de pourpre.

Le Kin, le Fupeo, & le Ki.

Le *Kin*, vulgairement *Mukinge*, est une espece de Mauve des Jardins, dont la fleur est simple & d'un bleu purpurin, une autre a la fleur double & bleuâtre. Le *Fupeo* est une espece de Guimauve, à feuilles de Figuier fort dentelées. Le *Ki*, vulgairement *Awoi*, est la Mauve-Rose, dont on distingue plusieurs especes.

Le Fujoo.

Le *Fujoo*, Plante célébre, est la Rose de la Chine, à fleurs éphemeres; rouge le matin, & tirant au pourpre à midi.

Le Foo, dont la feuille compose les Armoiries des Dairis.

Le *Foo*, vulgairement *Kiri*, est un arbre dont la fleur ressemble à celle de la Digitale. Son bois, leger & ferme, est employé à faire des Coffres & des Tablettes. Ses feuilles sont fort grandes, cotonneuses, avec une oreillette de chaque côté. Ses fleurs, qui ressem-

blent à celles du Mufle de Veau, sont d'un bleu purpurin, blanchâtres en dedans, d'une odeur douce, longues de deux pouces, à cinq lévres crenelées, & d'une figure très agréable. On tire de ses deux semences, qui sont à-peu-près de la forme & de la grosseur d'une amande, une huile qui sert à divers usages; c'est la feuille de cet arbre, que les Dairis du Japon ont choisi pour leurs Armoiries. Elle est surmontée en chef, dans leur Ecusson, de trois épis de fleurs.

Le Go Too.

Le *Go-Too*, vulgairement *Fi-Giri* est un arbrisseau étranger, qui vient des Philippines & de la Corée. Sa feuille ressemble à celle de la Vigne. Sa fleur, qui est très belle, est à cinq petales en forme de cloche, & d'un pouce de diamétre.

Le Saku-Jaku.

Le *Saku-Jaku*, est une Pivoine femelle à fleurs simples, couleur de sang. Le *Botan*, qui est la grande Pivoine, a la tige ligneuse & droite, la feuille branchue & inégalement frangée; d'autres ont les fleurs pleines, & de couleur incarnate; d'autres ont les petales longs, droits, & disposés en crête.

Le Foo-Sen.

Le *Foo-Sen*, ou *Kinfu-Gua*, vulgairement *Ibara*, est notre Rosier commun, porté, au Japon, par les Portugais. Mais les Roses n'y ont pas l'odeur aussi agréable, qu'en Europe & dans l'Asie Occidentale.

Le Kei-Quan.

Le *Kei-Quan*, vulgairement *Kei-Foge*, est apparemment l'Amaranthe, dont la fleur a plusieurs variétés. On estime particuliérement celle qui est à fleurs jaunes, avec des taches rouges, & dont la tige est rayée de même.

Le Joksan.

Le *Joksan*, vulgairement *Gibboosi*, est un Glaieul à feuilles de Plantain, dont la tige, qui est droite & haute d'un pied, porte à

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

son extrêmité dix ou douze fleurs en lys, d'un pourpre blanchâtre, & longues de trois pouces. Elles vienent au Printemps. Une autre espece a la feuille étroite & fleurit en Automne.

Le Ran.

Le *Ran* est une petite Iris, dont la racine est fibreuse, la feuille semblable à celle du Roseau, la tige mince, & la fleur comme celle de l'Ornithogale. Cette fleur a cinq petales, de trois pouces de diamétre, d'un blanc jaunâtre, avec des raies purpurines, & d'une fort agréable odeur.

Le No-Ran.

Le *No-Ran* est une autre Iris, à fleur jaune. Sa tige est grosse, droite, enveloppée de feuilles dès le bas. On en distingue d'autres, couleur de pourpre & de vermillon; jaunes à petites fleurs; jaunes, avec une raie purpurine, &c. Le *Furan*, en est encore une espece, dont les fleurs sont blanches, en masque, & dont la semence ressemble à de la farine. Les Japonois suspendent, au-dessus de leurs portes, les tiges & les feuilles de cette Plante.

L'Angurek-Warna.

L'*Angurek-Warna* est une plante parasite, dont les feuilles sont rares & semblables à celles des Roseaux. Sa fleur, qui est soutenue sur un pédicule mince, ressemble, par la disposition de ses petales, à un papillon qui vole. Leur nombre est de six, & leur longueur d'un pouce, avec une raie purpurine à chaque face, & quantité de points de même couleur.

Le Katong-Ging.

Le *Katong-Ging*, vulgairement *Fouli-Lacra*, est une autre Plante parasite, dont la fleur ressemble à un Scorpion. Elle a l'odeur du musc. Ses petales au nombre de cinq, sont couleur de citron, variés de belles taches purpurines. Ils ont deux pouces de long,

& la largeur d'une plume d'oie. Ils sont roides, gros, plus larges à l'extrêmité, & un peu recourbés. Celui du milieu s'étend en droite ligne, comme la queue du Scorpion. Les quatre autres, deux de chaque côté, se courbent en forme de croissant & représentent les pieds. A l'opposite de la queue, une espece de trompe, courte & recourbée, ne représente pas mal la tête de cet Animal. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'odeur de musc ne réside qu'à l'extrêmité du pétale, qui ressemble à la queue du Scorpion; & que s'il est coupé, la fleur demeure sans odeur.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le Sekika

Le *Sekika*, vulgairement *Kisinso*, est une espece de Saniale étrangere, qui ressemble au Cotyledon, ou Nombril de Venus. Sa feuille, qu'on prendroit pour celle du *Cyclamen*, ou *Pain-de-Pourceaux*, offre une agréable variété de couleurs. Sa tige, haute d'un pied & demi, est garnie de plusieurs fleurs à cinq petales, qui forment l'apparence d'une Guêpe volante. Elles sont couleur de Vermillon.

Le Sjiroi.

Le *Sjiré*, ou *Sjiroi*, est un Lys blanc, à feuilles de souci de Marais. Sa tige est grosse, & d'une coudée & demie de hauteur. Ses fleurs sont au sommet de la tige, en petit nombre, de trois pouces de diametre & peu ouvertes. Les petales en sont étroits, & marquetés en dedans de points rouges.

DIVERS LYS.

Jamma-Ospiroi.

Entre plusieurs especes de Lys, le *Jamma-Ospiroi*, en est un sauvage, dont les feuilles, partagées en trois grands lobes, ont de longs pedicules cannelés, qui embrassent la tige. Le *Biakko*, vulgairement *Juri*, est notre Lys blanc commun, qui a la même odeur. Le *Sazuri* est un Lys à fleur blanche mo-

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

nopetale, partagé en six lévres. Le *Kentan*, vulgairement *Oni Juri*, qui signifie Lys du Diable, est un Lys Martagon, dont la tige est grosse & d'une coudée de haut, la fleur belle, de quatre doigts de diametre, garnie de taches & de Tubercules d'un rouge purpurin; sa racine est bulbeuse & se mange. Le *Kasbiako*, vulgairement *Konokko-Juri*, a la fleur du Sceau de Salomon. Sa tige est mince; sa fleur est magnifique, d'un blanc incarnat, marquetée de tache couleur de sang, avec les petales courbés en dehors & terminés en pointe, & un pistil fort long, environné de cinq étamines. Le *Santan*, vulgairement *Fime-Juri*, est un Lys qui paroît tout couvert de sang, & dont la tige est environnée de feuilles étroites, en forme d'épis. Une autre espece, nommée Couronne Impériale, a la fleur rouge, très petite, marquetée de taches couleur de sang: une autre est couleur de feu, & se nomme *Fi-Juri*.

Le Lys.

Le Seki-Kan. Le *Seki-Kan*, vulgairement *Sibito-Banna*, est un Narcisse à fleur jaune, aussi éclatante que l'or. L'Oignon de cette Plante est un vrai Poison.

Le Kui-Symira. Le *Kui-Symira* est une Astrodille, dont la tige est haute d'un pied, cannelée, & environnée, en forme d'épis, à six petales, de couleur tirant sur le pourpre.

Le Jakan. Le *Jakan*, vulgairement *Karasu-Oogi*, & *Fi Oozi*, est une plante à fleur de Lys, petite, rouge, & marquetée en dedans de taches couleur de sang. Une autre espece, qui se nomme *Siaga*, croît sur les Montagnes, & porte une fleur blanche, double, quelquefois d'un bleu détrempé.

Le Dandoqua. Le *Dandoqua* est la grande canne sauvage des Indes, à larges feuilles, dont la fleur est d'un jaune éclatant.

Le *Sjigogusa* est l'Iris commune, dont les fleurs ont plusieurs variétés. Le *Farin*, vulgairement *Buran* & *Reso-Kjosa*, est l'Iris blanche des Jardins d'Allemagne. Une autre croît sur les Montagnes, & porte une petite fleur. Le *Ken*, vulgairement *Quanso* & *Wassingusa*, est l'Iris des Jardins à larges feuilles, & à grandes fleurs doubles de couleur de feu. Le *Kaki-Tsubatta*, est l'Iris des Jardins, à fleurs doubles de couleur violette. Une autre a les feuilles étroites, doubles & bleues. Une troisiéme est à larges feuilles, dont les fleurs sont de couleur d'outremer, tachetées de pointes, couleur de Saffran. Le *Fennasob* est une Iris, dont la fleur est d'un rouge purpurin, & le *Siffibi* en est une petite à grandes fleurs doubles. ARBRES ET PLANTES DU JAPON. PLUSIEURS SORTES D'IRIS.

Le *Ssisen* est un Narcisse blanc des Montagnes, qui jette un grand nombre de fleurs. On distingue la grande & la petite espece. Le Ssisen.

Le *Sen-Sjun* est une Lychnis couronnée, dont la fleur est d'un verd blanchâtre, avec des petales dentelés, & les extrêmités couleur de cendre. Une autre espece a la fleur toute blanche. Le *Senno* en est une autre dont les feuilles & le calice sont remplis de petits poils, la couleur de sang lavé, les petales frangés, & les extrêmités de couleur violette. Le *Fuji-Guro*, autre Lychnis couronnée, a la tige semée de nœuds d'un pourpre obscur. Sa fleur est petite, couleur de Vermillon, & ses petales entiers. Plusieurs Lychnis.

Le *Mokokf* est un arbre à feuilles de Telephium, à fleurs monopetales, dont le fruit ressemble à la Cerise, & dont les semences ont la figure d'un Rein. Sa grandeur est moyenne, son tronc droit, & sa grosseur à-peu-près celle de la jambe. Ses feuilles res- Le Mokokf.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

semblent à celles du Telephium commun. Ses fleurs sont monopetales, partagées en cinq lévres, de couleur pâle, de l'odeur des Giroflées jaunes, garnies d'un grand nombre d'étamines. Chaque fleur ne dure qu'un jour. Le fruit est de la grosseur & de la figure d'une Cerise, d'un blanc incarnat en dehors, d'une chair blanche, séche & friable, d'un goût un peu amer & sauvage.

Le Kiusai. Le *Kiusai*, vulgairement *Sumire*, est la Pensée, que ses trois couleurs font nommer aussi fleur de la Trinité.

Le Sju. Le *Sju*, vulgairement *Fagi*, est un Cytise à fleurs d'Anagyrise, couleur de pourpre, qui croissent sur de petits épis cannelés. Ses gousses, ou siliques, sont étroites & fort petites.

Le Tsoo Sju. Le *Tsoo-Sju*, vulgairement *Sso-Fagi*, est une herbe des Jardins, d'une coudée de hauteur, de la figure de l'Hyssope commune & sans odeur. Sa fleur est à six petales, & couleur de pourpre.

PLUSIEURS BELLES MATRICAIRES. Le *Kik*, *Kikf*, ou *Kikku*, vulgairement *Kawara Jamagi*, est une Matricaire, dont on distingue plusieurs especes, sauvages & cultivées. *Jamagi* signifie Armoise. Ainsi cette Plante tient de l'une & de l'autre. Sa beauté singuliere & l'abondance de ses fleurs en font le principal ornement des campagnes & des Jardins; d'autant plus qu'elles fleurissent en différentes saisons. L'une se nomme *No-Gikf*; c'est la Matricaire commune d'Europe, dont la fleur est jaune, petite & d'une excellente odeur. Le *Keisjo*, vulgairement *Jomega-Taji*, est une Matricaire des Bois, qui fleurit pendant l'Eté & jusqu'à la fin de l'Automne. Sa feuille est grasse, longue, étroite, un peu âpre; sa fleur bleue, tirant sur le

pourpre, un peu odorante ; sa semence oblongue, serrée & couverte de poils. Le *Ko-Gikf* est une Matricaire rampante des Bois, dont la tige est mince & courte, & la fleur petite. Une autre espece, à fleur double de couleur d'or, fleurit en Automne. Le *Sso-Sjo* en est une autre des Jardins, à grandes feuilles simples, & dont la fleur tire sur le bleu. Une autre à fleurs doubles, est variée de jaune & de rouge. Une autre, variée de même, a les fleurs de trois pouces de diametre. Une autre, à larges feuilles odorantes, a la fleur de couleur d'or, très double & sans odeur, semblable en grandeur & en figure à la Rose de Provins, ou Rose à cent feuilles. Une autre est à fleurs blanches, de différentes grandeurs. Une autre, à fleurs doubles un peu incarnates, & de deux pouces de diametre. Une autre, à fleurs d'un rouge purpurin. Une autre fort branchue, à fleurs d'un rouge écarlate Une autre enfin, à fleurs blanches, avec les extrêmités des petales couleur de pourpre, & de petits tuyaux jaunes, mêlés parmi les petales.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le Dsio-Gikf.

Le *Dsio-Gikf* est le Chrysanthême Peruvien de Dodonée, ou le grand Helenium des Indes de Gaspard Bauhin.

Le Sekki-Kan.

Le *Sekki-Kan* est un Arbrisseau d'une brasse de hauteur, dont les feuilles, qui enveloppent les rameaux de distance en distance, sont étroites, longues, épaisses, argentées par dessous, pendantes, & sans découpures. Ses fleurs sont incarnates, & ramassées à l'extrêmité des rameaux par bouquets, de dix jusqu'à quinze, qui sortent d'une enveloppe commune. Elles sont monopetales, & découpées en sept grandes lévres. On en distingue deux autres especes, l'une à fleur blanche, & l'autre à fleur rouge.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le Sen-Fuku.

Le *Sen-Fuku*, vulgairement *Oguréнna*, est un Aster jaune, dont la tige est branchue, garnie de poils, & haute d'une coudée & demie. Sa fleur approche de celle de la Persicaire à siliques.

L'Obai, ou Robai.

L'*Obai* ou *Robai*, est une sorte de Jasmin à fleurs doubles. Son écorce est brune. Son bois foible & rempli de moëlle, ses feuilles alternativement opposées, & terminées par une pointe un peu recourbée. Ses fleurs, qui paroissent au mois de Février, avant les feuilles, & qui sortent d'un calice écailleux, sont d'un jaune pâle ; & composées de deux sortes de petales, dont les extérieurs sont d'ordinaire au nombre de huit, longs d'un demi pouce, en oval ; & les intérieurs, plus petits, de grandeur inégale, au nombre de huit, & plus marquetés de points couleur de sang. l'odeur de la fleur tire sur celle de la Violette, mais devient dégoûtante à la longue, & le goût en est très désagréable. Cet Arbrisseau, qu'on croit apporté de la Chine, est d'une beauté, qui le fait cultiver soigneusement dans les Jardins.

Le Ren & le Feifo.

Le *Ren*, vulgairement *Hatsis*, est une Plante connue aux Indes sous le nom de *Tarate*. C'est le Nenuphar Indien, & la Féve d'Egypte de Prosper Alpinus. Ses tiges sont d'une longueur extraordinaire & se mangent. Sa racine, qui est aussi fort longue, s'étend en travers. Elle est de la grosseur du bras, garnie de nœuds éloignés les uns des autres & fibreux. Cette Plante passe pour sacrée, & ses fleurs servent à l'ornement des Autels. Le *Feifo* est un grand Nenuphar, dont la feuille est pointue comme une épée.

Le Somo.

Le *Somo*, vulgairement *Skimmi*, & par excellence *Fanna*, qui signifie *la Fleur*, est

un Arbre sauvage, à feuilles de Laurier, & à fleurs de Narcisse. Son écorce est aromatique Il est de la grandeur du Cerisier, d'un bois roux, dur & fragile. Ses feuilles sont disposées en rond, autour des petites branches, & ses fleurs sont situées à leur bout. Les Bonzes de la Chine & du Japon mettent devant les Idoles & sur les tombeaux, des feuilles de cet Arbre en bouquets.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

PLANTES DE DIVERSES ESPECES.

Le Sjo.

Le *Sjo*, vulgairement *Maatz*, est le nom général du Pin. On en distingue plusieurs especes, qui tirent leur différence du nombre, de la situation, & de la figure de leurs feuilles, & qui se nomment, *Fusji-Maatz*, *Aka-Maatz*, *O-Maatz*, *Me-Maatz*, *Gojo-no-Maatz*.

Le San.

Le *San*, vulgairement *Ssuji*, est un petit Pin-Cyprès, qui produit de la Résine, & dont le fruit est écailleux, de figure spherique, & de la grosseur d'une Prune. Ses semences sont rares, oblongues, cannelées & de couleur rouge-baie.

Le Scosi.

Le *Scosi*, vulgairement *Kara-Maatz-Nomi*, est une Melese, dont les fruits ont des noyaux de figure pyramidale. Cet Arbre quitte ses feuilles en Hyver.

Genevriers.

Le Moro.

Le *Moro-Unig*, ou *Sonoro-Maatz*, est un grand Genevrier, dont les baies ressemblent à celles de la Sabine.

Le Si-Moro.

Le *Si-Moro* est un Genevrier barbu, dont les barbes sont écailleuses, & les fleurs couleur de Saffran. Ses baies, semblables à celles de la Sabine, sont à plusieurs angles. Le *Nanqui-Ssugi* est le Genevrier de la Bermude, que sa beauté fait cultiver avec soin. Le *Jempak* est un Genevrier en Arbre, qui a l'apparence du Cyprès, & qui jette une très mauvaise odeur.

Le Ssugi.

Le Jempak.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le Quai.

Le *Quai*, vulgairement *Fi-No-Ki*, est un Cyprès, rempli d'un suc gras, visqueux, aromatique, de l'odeur du Genevrier. Son fruit est de la grosseur d'un pois, avec un Tubercule. Notre Cyprès commun, qui croît aussi au Japon, y jette par ses feuilles une odeur balsamique; & son fruit contient cinq semences, semblables au grain de froment.

Le Fa-Ku.

Le *Fa-Ku*, vulgairement *Kasiwa*, est un Arbre de grandeur médiocre, dont les feuilles ressemblent à celles de la Patience Ses fleurs sont blanches, en épi, & terminent ses rameaux. Son fruit est hérissé de pointes.

Aristoloches.

Le San-Kadso.

Le *San-Kakso* est une Aristoloche, qui monte & s'étend beaucoup, & dont la fleur est de diverses couleurs. Une autre Aristoloche est le *Senninsso*, dont la fleur blanche, à quatre petales, est de l'odeur du Muguet.

Le Senninsso.

Le Tsto-Megusa.

Le *Tsto-Megusa* est une Jourbarbe à fleurs jaunes, dont la feuille est pointue.

Le Tsisu.

Le *Tsisu*, vulgairement *Fawa-Kingi*, ou *Niwa-Gusa*, ou *Fooki-Gusa*, est la *Scoparia*, autrement la Belvedere des Italiens, dont on tire, au Japon, un remede célebre dans cette Contrée.

Le Fudsi-Bakama.

Le *Fudsi-Bakama*, est une petite Plante, fort semblable à la Verveine, dont elle a la feuille. Sa tige ronde & purpurine soutient, à son extrêmité, des bouquets de petites fleurs à cinq petales, couleur de pourpre blanchâtre, enveloppées d'un calice rond & écailleux. Sa semence est en angles, brune, & d'un goût fort amer. Une autre espece a sa tige & les fleurs blanches.

L'Ominamisji.

L'*Ominamisji*, autrement *Sjiro-Banna*, qui signifie Fleur des Femmes, tire ce nom de sa beauté. Elle ressemble à la Verveine par ses feuilles. Sa tige, ronde & cannelée,

pousse plusieurs branches, qui se terminent par des bouquets de fleurs rouges, sembla-bles à celles du Sureau. Sa graine est ovale, & de la grosseur de l'Anis.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le Tobi.

Le *Tobi*, vulgairement *Taranoo*, est une Plante, qui par l'épaisseur de ses feuilles, & par ses branches, qui sont terminées en épis de fleurs, & appliquées contre la tige, ressemble, suivant la signification de son nom, à une queue de Dragon. Ses feuilles sont étroites, inégalement dentelées. Ses fleurs sont d'un bleu clair, en forme de tuyau, & partagées en quatre lévres.

Le Sitsisu-Ssoo.

Le *Sitsisu-Ssoo*, vulgairement *Ssusu-Kaki*, est un Marrube, dont la tige est droite, haute d'une coudée, & à-peu-près ronde. Ses fleurs, de la grosseur de celles de Lavande, sont d'un bleu clair, & fort serrées les unes contre les autres. Elles naissent des aisselles des feuilles. Une autre Plante, de même nom, a l'odeur d'Anis; & sa semence en a le goût. Sa tige est quarrée, sa fleur purpurine, faite en tuyau, & sa feuille terminée par une pointe, comme celle de la Melisse.

Le Tsiosi-gusa.

Le *Tsiosigusa* est une Verveine, dont les fleurs sont en épis, fort serrées, & semblables à celles de la Sauge.

PLUSIEURS SORTES DE LIERRES.

Le *Tsjoo*, vulgairement *Tsta*, est un Lierre, qui monte & s'étend beaucoup. Ses feuilles, qui ressemblent à celles de la Vigne, tombent chaque année. Ses baies sont oblongues & charnues. Le *Fotogi-Tsta* est le Lierre commun, qui porte des baies. L'*In-Ssta* est le Lierre de Pierre; ainsi nommé parce qu'il s'attache aux pierres. Sa racine est ligneuse, & sa feuille semblable à celle du Lierre nummulaire. Il se conserve toujours verd. Le *Tsta-Mongira* est un Lierre qui rampe à terre,

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

& dont la feuille ressemble à celle de la petite Nummulaire. Le *Sakusetz*, vulgairement *Kakidoro*, est une Plante rampante, fort semblable au Lierre. Ses fleurs naissent parmi les feuilles, dès le bas de sa tige. Elles sont couleur de pourpre, à six petales. Ses semences sont rondes, un peu applaties.

Le Sjukaido.

Le *Sjukaido* est une espece d'Ozeille, haute d'une coudée, & d'un suc fort âcre. Sa tige est grasse, branchue, garnie de nœuds. Ses feuilles sont épaisses, & finement dentelées. Ses fleurs sont à quatre petales, couleur de chair, & d'une structure que Kæmpfer nomme singuliérement admirable.

Le Sasjo, & le Koo Seki, dont on fait le bleu d'outremer.

Le *Sasjo*, vulgairement *Katabami*, est l'*Alleluia* à fleurs jaunes de Dodonnée. Le *Koo-Seki*, vulgairement *Skigusa*, est une espece d'Ephemerum à feuilles de Muguet, dont la fleur est bleue, & ressemble à celle de la Trinité; mais plus élevée, & semblable aux aîles des Papillons. Ses feuilles sont sans pedicules. Ses fleurs servent à faire la couleur bleue qu'on nomme Outremer, en les mêlant avec du son de riz, qu'on humecte. On exprime ensuite le suc de cette masse, & l'on y plonge un papier net, qu'on fait sécher lorsqu'il est bien imbibé. On réitere plusieurs fois la même opération, & ce papier sert alors pour la couleur.

Le Fakkona-Ksa.

Le *Fakkona-Ksa* est un Capillaire célebre, qui naît sur la Montagne de Fakkona, & qui sert aux usages de la Médecine. Il est à feuilles de Coriandre.

Le Sin-Sioos.

Le *Sin-Sioos*, vulgairement *Firu-Musiro*, est un Epi d'eau, à feuilles de lys des Vallées.

Le Fibi.

Le *Fibi* est proprement la petite Lonchytis âpre. Mais on en distingue une autre, à feuilles frisées du Polypode.

Le

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le Dsjemmai. Le *Dsjemmai* est une Phyllitis à feuilles branchues, dont la racine se mange.

Le Secki-Ji. Le *Secki-Ji*, vulgairement *Jawanokawa*, est une Hermionite pierreuse, à feuille simple, oblongue, assez grande, fort large à sa racine, & se rétrécissant jusqu'à prendre la forme d'un Epieu pointu.

Le Tsjo. Le *Tsjo*, vulgairement *Sjiro*, est un Chanvre blanc, ou plutôt, n'est que la grande Ortie commune, qui fleurit au Printemps: mais sa tige a des fils, propres à faire de la toile. Sa semence est d'un goût très âcre, & l'on en tire une huile caustique.

Le Rio. Le *Rio*, vulgairement *Tade*, est la Persicaire âcre & brûlante, nommée autrement *Curage* ou *Poivre d'eau*. Ses feuilles tiennent lieu de poivre, aux Japonois.

Le Koo. Le *Koo*, *Ke-Tade* & *Inu-Tade*, est une autre Persicaire, dont la tige est garnie de poils, haute de quatre pieds, divisée par articulations, & partagée, à son sommet, en plusieurs épis de fleurs incarnates. Sa feuille est grande, terminée en pointe, & sans découpures.

Le Kecquan-Mokf. Le *Kecquan-Mokf*, vulgairement *Kaide* est un Erable, dont les feuilles sont petites & variées de pourpre & de jaune.

Le Sco & Sansjo, Poivrier du Japon. Le *Sco* & *Sansjo*, vulgairement *Naru-Fatsi-Kami*, ou *Kawa-Fasi-Kami*, est proprement le Poivrier du Japon. Ce célebre Arbrisseau s'éleve d'environ deux toises. Son écorce est grasse, de couleur tannée, garnie de tubercules, & de quelques pointes d'un demi pouce de long. Son bois est leger, foible, & fort moëlleux. Ses feuilles, dont le pedicule est très court, sont en forme d'aîles, l'une vis-à-vis de l'autre, longues de quatre à cinq travers de doigt, semblables, en

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

partie, à celles du Frêne, ovales, d'un verd agréable, avec un bord un peu crenelé, & une côte tendre, qui les traverse dans leur longueur d'un bout à l'autre. Ses fleurs, qui naissent aux aisselles des feuilles, & au bout des petits rameaux, ont sept à huit petales, & autant d'étamines, dont le sommet est rond & jaune. Ses fleurs sont d'une figure à-peu-près ronde, & de la grosseur d'un grain de Coriandre. Après la chûte de la fleur, il paroît une ou deux capsules séminales, de la grosseur d'un grain de poivre, membraneuses, couvertes d'un grand nombre de petits tubercules, roussâtres dans leur maturité, dures, & qui s'ouvrent pour laisser sortir une seule semence, ovale, un peu dure, de la grosseur d'un grain de Cardamome, couverte d'une peau noire & brillante, sans saveur, mais seulement un peu chaude. Cet Arbrisseau a, dans toutes ses parties, mais principalement dans son écorce, ses feuilles & son fruit, un goût de Poivre, & de Pyrethre brûlant & aromatique. Ses feuilles nouvelles, son écorce séche, & surtout ses capsules séminales, s'employent dans les alimens au lieu de Poivre & de Gingembre. Les Médecins pilent les feuilles, dont ils font, avec de la farine de riz, un cataplasme résolutif, pour les parties attaquées de fluxions douloureuses. Il y a un *Sjo*, ou *Sansjo* sauvage, qui a une partie des mêmes vertus.

Le Baibokf. Le *Baibokf*, vulgairement *Fusi*, est un Arbre des Montagnes, qui a de grandes & belles feuilles. Ses fleurs sont petites, blanches, à cinq petales, & ramassées à l'extrémité des rameaux en épi de forme conique. Ses feuilles jettent des excrescences, qui tiennent lieu de Noix de Galle aux Japonois.

Le *Sjo-Ri*, vulgairement *Kandsi-Kansi*, est le Mûrier dont on fait le papier, & qu'on a déja décrit, dans l'Histoire naturelle du Japon avec le *KadsiKadsura*. — ARBRES ET PLANTES DU JAPON. Le Sjo-Ri.

Le *Kioh*, vulgairement *Dara*, est un grand Arbrisseau sauvage, hérissé d'épines, dont les feuilles sont grandes, terminées en pointe, & finement dentelées. Ses fleurs sont blanchâtres, à cinq petales, & disposées en ombelle. Sa semence ressemble à celle du Lin. — Le Kioh.

L'*Asjebo* est une autre Arbrisseau, d'une coudée de haut, & dont les branches sont très flexibles, les feuilles étroites, sans découpures, d'un goût amer & styptique. Leur décoction fait mourir les Mouches & les Vers. Ses fleurs sont monopetales, & très blanches. — L'Asjebo.

L'*Ibutta* est un Arbrisseau qui a les feuilles & l'apparence du Prunier sauvage, la fleur blanche & semblable à celle du Troesne. Le *Takusitsu*, vulgairement *Totaigusa*, est la petite Ejule commune. Le *Fan-Ru*, vulgairement *Fa-Kobi*, est la Morgeline commune. Le *Mundo*, vulgairement *Jamasuje*, est la Benoite commune. Le *Kakko*, vulgairement *Utsu-Bogusa*, est la grande Brunelle, sans découpure. Le *Gai*, vulgairement *Jamogi*, est la grande Armoise commune, qui se nomme *Futz* dans sa jeunesse, & dont les feuilles servent au Moxa, fameux remede qu'on a déja décrit. Le *Koo* est l'Armoise à petites feuilles. L'*Intsjin*, vulgairement *Fki-Jamogi* est l'*Abrotanum*, ou l'*Aurone mâle des champs*. Le *Ba*, vulgairement *Asa*, est un Chanvre qui se seme. Le *Kei* est un Chardon des Prés, à larges feuilles. Le *Kei*, vulgairement *Akasa*, est l'Accroche des Bois, à grandes découpures. Le *Sei*, vulgairement *Nadsusa*, — L'Ibutta, & autres petites Plantes.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

PALMIERS DU JAPON.

Le Tessio.

Le Sjuro.

Le Soo Tsiku.

Le Tsiku, qui est le Bambou des Indes.

Rottangs.

AUTRES ROSEAUX.

est le Tabouret, dont les feuilles sont aussi fort découpées.

Le *Tessio*, vulgairement *Sotitz* & *Sodetz*, est l'espece de Palmier, dont on fait le Sagu. On prétend que l'humidité fait, sur son bois, le même effet que le feu fait sur le parchemin; qu'on lui met, au pied, de la limaille de fer, au lieu de fumier, & que lorsqu'une de ses branches se casse, on l'attache au tronc, avec un clou, pour la faire reprendre. Le *Sjuro*, ou *Sodio*, approche beaucoup du Palmier des Montagnes de Malabar; mais il est stérile au Japon. Le *Soo-Tsiku* en est une petite espece, dont les feuilles sont pointues comme celles du Roseau.

Le *Tsiku*, vulgairement *Tacke* & *Fatsku*, est le Roseau qui se nomme Bambou, dans les Indes. On en voit, au Japon, d'une extrême grosseur, qui paroissent avoir duré plusieurs Siécles. Ils y servent, comme dans la plus grande partie de l'Orient, à faire des meubles & des murs même de Maison. Les rejettons de ses racines se confisent avec le vinaigre, le sel, l'ail, & le poivre. On a remarqué ailleurs que dans la Province d'Oomi, ces racines sont d'une beauté rare, & l'on en fait ces belles cannes que nous connoissons sous le nom de Rottangs.

Le *Rotsiku*, vulgairement *Nato-Dacke*, est le Roseau amer des Indes, qui forme une espece d'Arbrisseau. L'amertume est dans sa racine. Le *Futsiku*, vulgairement *Futamma-Tacke*, c'est-à dre, Roseau fourchu, est un Arbrisseau dont la tige forme deux fourches. Le *Ssi-Tsiku* est encore un Roseau, qui croît en Arbrisseau, & dont la tige est d'un noir purpurin, mince, bien remplie. Ses feuilles sont larges, courtes, pendantes & pliées. Le

Kaansia, vulgairement *Satto-Dacke*, est une Canne de sucre, rare au Japon, & cultivée seulement par les Curieux. Le *Dso*, vulgairement *Sasa*, est un petit Roseau bas, à feuilles étroites ; ou plutôt un petit Arbrisseau à feuilles de Roseau. Le *Come-Sasa*, en est une autre espece, dont les feuilles sont cannelées & plus larges. Le *Fackona-Sasa* est le même, avec cette différence, que ses feuilles ont le bord & le nerf du milieu d'un très beau blanc. Le *Fuku*, vulgairement *Tsikku-sitz*, est un petit Roseau branchu, en arbuste, dont on distingue plusieurs especes. L'*I*, vulgairement *Assi*, & *Jussi*, est le Jonc commun des Marais du Japon. Ses feuilles sont larges, ses tuyaux fermes, & Kæmpfer croit qu'on en fait des pinceaux pour écrire. Le *Fo*, vulgairement *Kamena*, est le Souchet des Marais. Le *Kin*, vulgairement *Sikiso*, est une espece de Jonc mince, uni, long, qu'on cultive dans des Plaines humides à la maniere du Riz, pour en faire des nattes, qui servent à couvrir le pavé des Chambres. Le *Sju* est un Jonc des Marais, à fleurs-de-lys, que sa beauté fait cultiver dans les Jardins. On en distingue trois autres especes, qui ne different que par la grandeur des feuilles. Le *Setz*, vulgairement *Suge*, est une herbe des Marais, à feuilles de Jonc, courtes & roides. On les blanchit, pour en faire de très beaux chapeaux, dont les femmes se couvrent la tête, à la promenade.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le Kaansia, canne de sucre du Japon.

JONCS.

Le *Kjoo*, vulgairement *Asasa*, est une espece de Nenuphar, à feuilles de Thora. Le *Ken*, vulgairement *Midsubaki*, en est une autre espece, à feuilles de Populago. Le *Fé*, vulgairement *Ukingusa*, est la Lentille commune des Marais. On en distingue une autre, qui a les feuilles quarrées.

Nenuphar.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le Kautsjoor, ou le Wanhom, espece de Plantain.

Le *Wanhom* est une Plante Siamoise, dont Kæmpfer croit avoir enrichi le Japon, & qu'il y cultiva du moins avec succès. C'est une sorte de Plantain, dont la fleur est blanche, à six petales semblables à celles de l'Orchis, & qui dure fort peu. On attribue, à sa racine, la vertu de désobstruër les Hypocondres, d'échauffer l'estomac, de dissiper les vents, de guérir les tranchées, de fortifier les visceres, & le genre nerveux. Elle porte le nom de Wanhom parmi les Siamois, qui la cultivent soigneusement; mais les Etrangers la nomment *Kantsjoor*.

ARBRES ODORIFERANS.

Le Sin koo.

Le *Sin-koo*, vulgairement *Kawo-Riki*, est un arbre odoriférant que Kæmpfer prend pour l'Aquila, ou bois d'Aigle, espece d'Aloë, & dont il croit que ce sont les morceaux les plus résineux, & par conséquent ceux qui ont le plus d'odeur, ausquels on donne le nom de Calamba. Son tronc, dit-il, est haut d'une coudée, droit, mince, d'un verd agréable, garni de feuilles dès le bas, couvert de poil, & se partageant en deux branches. Ses feuilles naissent une à une, éloignées d'un pouce entr'elles, semblables à celles du Pêcher, d'un verd brillant & vif de chaque côté, sans découpures; mais avec un gros nerf qui regne au milieu sur le dos, dans toute leur longueur, & qui couvre des deux côtés quantité de petits rameaux fins, & presqu'imperceptibles. Cette description est d'autant plus curieuse, qu'on n'avoit qu'une connoissance imparfaite de cet arbre. On sçavoit seulement, comme l'observe aussi Kæmpfer, qu'il ne se trouve que dans les endroits les plus reculés des Bois & des Montagnes. Suivant le rapport des Japonois & des Siamois, il n'acquert l'odeur qui le rend si pré-

cieux, que lorsqu'il est tout à-fait vieux.

Le *Sindant*, vulgairement *Tauko* & *Bjaddor*, est l'arbre de Sandal du Japon. Il ne s'y trouve que sur les plus hautes Montagnes du Bungo. Le *Baso*, qui est le *Musa*, nommé Pisang par les Indiens, est rare & stérile au Japon. Le *Tobé*, ou *Karakatz*, est le Sumach des Arabes, & le *Roux* ou *Rhus*, à feuilles d'Orme, de Bauhin. Le *Tambre-Noki* est un Laurier sauvage, de la grandeur du Camphrier; de ses baies, couleur de pourpre noir & plus grosses qu'un pois, on tire une huile pour les lampes. L'écorce en poudre mêlée avec des Aromates, sert à faire de petits bâtons parfumés, qui se nomment *Sencos*. Les Prêtres en brûlent sur les autels de leurs Dieux; & les Chirurgiens qui appliquent le Cautere Moxa, les employent pour y mettre le feu.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON. Le Sindant. Le Baso. Le Tobé.

Le *Tama-No-Ki* est un arbre, dont les feuilles sont droites, serrées & d'une beauté bizarre. Ses feuilles sont deux à deux, arides, oblongues, pointues par les deux bouts, d'un verd brillant d'un côté & blanchâtre de l'autre. Ses fleurs à six petales, sont d'un verd jaunâtre, soutenues par un calice découpé en six.

Le Tama-No-Ki.

Le *Taabi* est un arbre dont les feuilles sont grandes, dentelées, & les rameaux garnis d'un épi de fleurs, long de trois pouces, avec plusieurs gousses à leur extrêmité.

Le Taabi.

Le *Too-Sei* est un arbre de grandeur médiocre, dont les branches sont fort tortueuses, & fort garnies de feuilles ovales, rudes, sans découpures. On pile son écorce pour en faire de la glu.

Le Too-Sei.

Le *Taamo-Sjibatta* est un arbrisseau dont la fleur est en forme de Lys, & dont les feuilles ressemblent à celles du Laurier.

Le Taamo-Sjibatta.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le Mame.

Le *Mame*, ou *Mamelos*, est un arbrisseau dont les branches sont longues & droites, le bois dur, mais leger, jaunâtre & plein de moëlle. Ses feuilles ressemblent à celles du Cerisier. Ses fleurs sont blanches, pendantes, sans pedicules, ordinairement à huit petales, qui sont joints en forme de cloche, & de longueur inégale.

Le Rengjo.

Le *Rengjo* est un arbrisseau qui jette des branches dès le bas; & dont l'écorce est couverte de Tubercules. Ses fleurs sont jaunes, tendres, en forme de cloche, découpées jusqu'au de-là du milieu & raïées de rouge en-dedans.

Le Ko-Gommi.

Le *Ko-Gommi* est un autre arbrisseau, qui n'a pas une brasse de haut, dont les feuilles sont étroites & couleur de verd de gris; les fleurs blanches, sans odeur, à cinq petales, ramassées en bouquets, & environnées de cinq ou six petites feuilles. Le *Ko-Gommi-Sakira*, en est une espece dont la fleur est blanche & pleine, semblable à une belle Marguerite.

Le Jo.

Le *Jo*, vulgairement *Janangi*, est une espece de Hêtre, qui sert à faire des Coffres, peu different d'un autre qui se nomme *Mids-Janaji*.

Le Rju.

Le *Rju*, vulgairement *Aukaji*, est un arbre qui approche du Saule, du moins par ses feuilles. Le *Kawa-Janogi* est un petit Saule noirâtre, dont les chatons sont garnis d'un duvet, qui sert de bourre aux Japonois.

Le Kuro-Nosji.

Le *Kuro-Nosji* est un arbrisseau des Montagnes, qui est de la hauteur d'un homme, mais qui a peu de branches, & la feuille du Saule. Ses fleurs sont petites, à cinq petales, & d'un verd mêlé de jaune.

Le Boi.

Le *Boi*, vulgairement *Awu-Kadsira*, est un grand Lierre stérile. Le *Feitori-Ksa*, est un

Lierre de terre des Montagnes, à fleurs tachetées en dedans. Le *Tekı-Radſura* en eſt un autre, à feuille oblongue, d'un verd obſcur. Il reſſemble au Lierre arbre.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le Magubi.

Le *Magubi* eſt un arbriſſeau de grande hauteur, garni de nœuds, & dont l'écorce eſt d'un verd brillant. Ses feuilles croiſſent trois à trois.

Le Gube.

Le *Gube* eſt une herbe fort haute, dont les branches ſont foibles, de couleur baie, & les feuilles partagées en cinq lobes. Ses fleurs ſont en ombelle, à cinq petales, d'un blanc verdâtre. L'*Uno-Fanna*, grand arbriſſeau qui reſſemble au Syringa, a les fleurs ramaſſées en grappes, à cinq petales, un peu odorantes, ſans étamines & ſans piſtil.

L'Uno-Fanna.

Le Bantus.

Le *Bantus* eſt une ſorte de Jaſmin à feuillles dentelées, dont les fleurs ſont en épis, jaunes, à trois petales.

Le Nonigi. Le Keman-Sſo.

Le *Nonigi* eſt la grande Fumeterre, à racine creuſe & à fleur bleue. Le *Keman-Sſo*, ou *Narin*, eſt une herbe haute d'un pied, dont les feuilles reſſemblent à celles de l'Ancolie. Ses fleurs ſont de couleur incarnate, formées de deux eſpeces de capuchons, qui ſe terminent par une longue pointe recourbée & qui renferment un corps cannelé, de figure cônique, garni d'un piſtil & de ſix étamines.

Le Seki-Tſiku & le Fooſen.

Le *Seki-Tſiku* eſt un Œillet ſimple à grandes fleurs. Le *Fooſen*, ou *Kin-Soqua*, eſt l'*admirable Peruvianne*, de Rai, à fleurs blanches & rouges.

Le Koogua.

Le *Koogua*, vulgairement *Kurenei*, & *Benino-Fanna*, eſt une herbe à longue tige & à grandes feuilles, dont on tire la couleur bleue.

Le Reisjun.

Le *Reisjun*, vulgairement *Bidſinſoo*, eſt

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

une espece de Lychnis, qui tient du Pavot, dont elle a la tête. Sa fleur est simple, & bleue, mais si belle, qu'on la conserve dans des caisses. Le *Neko-Fanna* est une sorte d'Anemone, dont les petales sont couverts de poil, en dehors & d'un rouge obscur.

Le Neko-Fanna.

Le Kibjo.

Le *Jamma-Kibjo* est une Plante, qui ressemble à la Gentiane. Ses tiges sont d'un blanc mêlé de verd. Ses fleurs, en forme de tuyau, sont longues d'un pouce & demi, bleues en dehors, & blanches en dedans, avec des lignes bleues. Elles se ferment au coucher du Soleil, & se rouvrent à son lever.

Le Furiné.

Le *Furiné* est un Knicus bleu, qu'on cultive dans les Campagnes, parce que sa fleur sert pour les couleurs.

Le Sso, & le Dsin, Basilics.

Le *Sso*, vulgairement *Naraje*, & *Sjako-Gusa*, est une espece de grand Basilic. Le *Dsin*, vulgairement *Je* & *Fakkuso*, en est une autre espece, dont la semence donne une huile célebre, nommée *Jeno-Abra*.

Le Sun Giku.

Le *Sun-Giku* est une Matricaire de la Cotée, dont la fleur est double & très belle. Le *Gositz* est un *Thlaspi*, dont les feuilles sont opposées entre elles & sans découpures. Le *Jotei*, vulgairement *Ssi*, en est un autre, à feuilles de Patience, dont les tiges, comme celles du précédent, sont garnies de capsules.

Le Gositz.

Le Jotei.

Le Tenka.

Le Sen.

Le *Tenka*, vulgairement *Kona-Subbi*, est la Morelle des Jardins. Le *Sen* est une herbe de la hauteur d'un pied, branchue & panchée vers la terre, dont les feuilles ressemblent à la Nummulaire, & servent à la teinture. Le *Sjaden* est un grand Plantain, à larges feuilles; comme le *Sansoo* en est un à feuilles étoilées, & le *Kawa-Ssobu* un autre à feuilles d'Iris, étroites & longues d'un pied, avec un épi de quatre doigts de long.

Le *Ketz*, vulgairement *Waribi*, est la Fougere, dont on mange, au Japon, les tiges nouvelles. Le *Sinqua*, vulgairement *Ikingusa*, est la Stratiote commune, qui se cultive, dans des pots. Le *Doki* est un Pied de Veau, cannelé, dont la feuille est en forme de doigt. Le *Kogannegusa* est un *Alleluia*, dont la tige est mince & branchue, Les feuilles cordées & couvertes de poils. Le *Keison-Kusa* est une Hermionite à très petites feuilles, ondées au bord, & découpées en pointes. Le *Kimpaku*, vulgairement *Jwagoki* & *Jwasiba*, est une Mousse des Rochers, qui ressemble à la Bruyere. Le *Matsebutz* est une grande Pilosélle rampante & hérissée, dont les Japonois font une espece d'Armoisin, qu'ils nomment *Butz*.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

AUTRES PLANTES.

Enfin, Kæmpfer nous apprend que les nids d'oiseaux du Japon, dont on fait tant de cas pour les ragoûts, & qui s'y nomment *Jenwa*, ou *Joniku*, vulgairement *Jens*, sont l'ouvrage des Hirondelles de Mer, & composés de ces *Holothuries*, ou *Poissons plantes*, qui surnâgent sur les flots. Il ne parle point des Cedres; quoiqu'on sçache par son propre témoignage, comme par celui de tous les autres Voyageurs, qu'ils sont en abondance au Japon: mais il ajoute, en général, qu'outre les Plantes qu'il a nommées, il s'y en trouve une infinité d'autres, & qu'il en est peu dont les racines, les feuilles, les fleurs ou les fruits, ne servent de nourriture aux Habitans.

Jenwa, ou Nids d'Oiseaux.

Fin du Tome XLIVe.

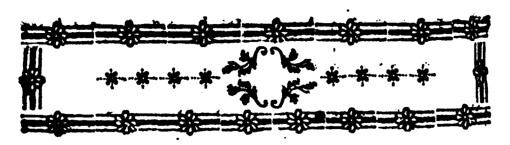


TABLE
DES TITRES ET DES PARAGRAPHES

Contenus dans le Tome XLIe.

TABLE

DES TITRES ET DES PARAGRAPHES

Contenus dans le Tome XLIIe.

LIVRE III.

Voyage aux Terres Auſtrales ou Antarctiques.

LIVRE IV.

Voyages errans, c'est-à-dire, sans terme fixe.

TABLE DES TITRES ET DES PARAGRAPHES

Contenus dans le Tome XLIIIe.

SUITE DU LIVRE IV.

TABLE
DES TITRES
ET DES PARAGRAPHES

Contenus dans le Tome XLIVe.

SUITE DU LIVRE IV.

Suite des Voyages de Gemelli Careri.

FIN DES TABLES.



De l'Imprimerie de la Veuve de CL. SIMON.




Digitized by Google

